

MÉMOIRES

DE

NUMISMATIQUE ET D'ANTIQUITÉ

PAR M. RAOUL-ROCHETTE

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI
L'UN DES CONSERVATEURS-ADMINISTRATEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI
ET DES COLLABORATEURS DU JOURNAL DES SAVANTS
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
COMMANDEUR DE L'ORDRE GREC DU SAUVEUR, ETC. ETC. ETC.



PARIS
IMPRIMERIE ROYALE

1840

MÉMOIRES

DE

NUMISMATIQUE ET D'ANTIQUITÉ.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MÉMOIRES

DE

NUMISMATIQUE ET D'ANTIQUITÉ

PAR M. RAOUL-ROCHETTE

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI
L'UN DES CONSERVATEURS-ADMINISTRATEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI
ET DES COLLABORATEURS DU JOURNAL DES SAVANTS
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
COMMANDEUR DE L'ORDRE GREC DU SAUVEUR, ETC. ETC. ETC.



PARIS
IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XL

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE SARDAIGNE.

SIRE,

En me décernant, sur une médaille d'or ornée de votre auguste image, le titre d'*Antiquaire*, honorable but de tous mes travaux, vous m'avez accordé la distinction qui pouvait me flatter le plus. Je rends à mon tour à Votre Majesté le seul honneur qui puisse dépendre de moi, en

Lui dédiant ce *Recueil de Mémoires de Numismatique et d'Antiquité*. Que Votre Majesté daigne agréer cet hommage public de ma reconnaissance et de mon respect avec la bonté dont Elle m'a déjà donné un si grand témoignage: Elle mettra le comble à tous les sentiments que je Lui ai voués.

Je suis,

De Votre Majesté,

SIRE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-respectueux serviteur,

RAOUL-ROCHETTE.

Du Cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi,
ce 27 octobre 1840.

OBSERVATIONS

SUR

LE TYPE DES MONNAIES DE CAULONIA,

ET SUR CELUI DE QUELQUES AUTRES MÉDAILLES

DE LA GRANDE-GRÈCE ET DE LA SICILE

RELATIVES AU MÊME SUJET [1].

Il n'est personne, tant soit peu versé dans la numismatique, qui ne sache à combien de titres les monnaies de Caulonia se recommandent à l'intérêt des antiquaires. Ces monnaies sont du petit nombre de celles qui appartiennent indubitablement

[1] Ce mémoire, lu le 23 mars 1832, a nécessairement perdu, par le fait d'une publication tardive, une partie de ce qu'il pouvait avoir de neuf à cette époque. C'est une observation qu'il doit m'être permis de faire, sinon pour revendiquer un éloge, du moins pour repousser un reproche, car quelques-unes des idées qui sont exposées dans ce mémoire se rencontrent dans des livres publiés dans cet intervalle de huit années, et si je ne conteste à personne le mérite d'avoir eu ces idées en même temps que moi, j'ai à craindre, en les publiant après d'autres, de perdre le seul avantage auquel je prétende, celui de la priorité, qui m'appartient. Heureusement, j'avais été dans le cas d'indiquer en deux endroits de mon *Odysséide*, p. 264, note, et p. 336, 4), les principales vues sur lesquelles se fondait mon explication du type des médailles de Caulonia, et mon droit se trouve établi par cette publication même de l'*Odysséide*, qui date de 1833.

au premier âge des monuments numismatiques, et qui offrent, dans la fabrique et dans le dessin, tous les caractères du plus ancien style grec. Curieuses sous le rapport paléographique, en ce qu'elles nous font connaître plusieurs des éléments de l'alphabet grec sous leur forme primitive, elles nous intéressent encore davantage par leur type même, qui est resté, jusqu'à ce jour, l'une des énigmes de la numismatique ancienne. C'est au sujet de ce type que j'ai à proposer quelques observations nouvelles, fondées principalement sur une médaille de Caulonia, inédite, et, à ce que je crois, unique, qui fut rapportée de la Grande-Grèce par M. le duc de Luynes, et que je possède.

Le progrès opéré dans l'état de la science par les découvertes des trente dernières années permet d'établir aujourd'hui, dans la monnaie de Caulonia, où le docte et judicieux Eckhel ne connaissait encore que deux fabriques et deux modules différents[1], trois époques distinctes et trois modules divers, mais sans que le nouveau système, qui résulte de ces trois variétés monétaires, puisse s'étendre au delà de l'époque connue pour celle de la première destruction de Caulonia, par Denys l'Ancien, vers l'an 388 avant notre ère[2] : de sorte

[1] Eckhel, *Doctr. Num.* t. I, p. 168-169.

[2] J'ai réuni ailleurs, *Histoire de l'Établissement des Colonies grecques*, t. III, p. 189-192, le peu de notions qui nous sont restées sur l'origine de Caulonia, mais sans m'arrêter aux traditions mythologiques rapportées par Lycophron et son scoliaste, *Alexandr.* v. 993-1004; cf. Tzetz. *ad h. l.* Add. M. Etym. v. Κλετή; Stephan. Byz. v. Καυλωνία; Solin. c. v; traditions dans lesquelles j'avoue qu'il me paraît trop difficile de démêler un fond historique, s'il y en a un effectivement, comme l'a cru récemment un ingénieux antiquaire. Voy. le *Mémoire* de M. le duc de Luynes *sur les monnaies incuses de la Grande-Grèce*, article *Caulonia*, dans les *Nouvelles Annales de l'Instit. archéol.* t. I, p. 417-418. J'ajouterai ici que les monnaies primitives de cette ville, offrant absolument la même fabrique et le même style que celles de Crotone, sa métropole, il y a tout lieu de croire que la colonie des Crotoniates qui s'établit à Caulonia suivit à peu de distance la fondation de Crotone elle-même, et, conséquemment, qu'elle ne dut pas s'é-

que cette fabrication, comprise tout entière dans une période d'à peine trois siècles, commence à peu près avec la naissance même de l'art monétaire, et s'arrête précisément à la belle époque de cet art.

loigner beaucoup du commencement du VII[e] siècle avant notre ère. C'est à peu près vers ce temps que je rapporterais la plupart des médailles primitives qui nous restent de Crotone et de Caulonia. Quant à l'époque où cette dernière ville cessa d'exister, Eckhel ne semble connaître que la destruction opérée par les Campaniens, dans le temps des guerres de Pyrrhus, Pausan. VI, 3, 5, entre les années 280 et 274 avant notre ère; mais antérieurement aux guerres en question, cette ville avait été prise et détruite, au moins en partie, par Denys l'Ancien, en la 4[e] année de l'olympiade XCVII (388 avant notre ère), Diodor. Sic. XIV, 106. Il est vrai qu'elle fut rétablie peu d'années après, puisque nous la voyons, en la 4[e] année de l'olympiade CV, devenir le séjour de Denys le Jeune, qui doit avoir été l'auteur de cette restauration, Diodor. Sic. XVI, 11; cf. Plutarch. *in Dion.* § XXVI. On peut admettre aussi, comme l'a très-judicieusement supposé un habile antiquaire napolitain, M. le prince de San-Giorgio, que ce furent les Locriens, auxquels avait été concédé le territoire de Caulonia, qui rebâtirent cette ville : *τὴν δὲ πόλιν καταστρέψας, τοῖς Λοκροῖς τὴν χώραν τῶν Καυλωνιατῶν ἐδωρήσατο*; *Medaglia italo-greca illustrata dal* P. di S. G. p. 3; et cette heureuse conjecture, qui se trouve d'accord avec mes propres idées, voy. mon *Histoire critique des Colonies grecques*, t. III, p. 191, rendrait compte de l'erreur commise par Étienne de Byzance, qui nomme une ville de Caulonia parmi celles des Locriens, v. *Καυλωνία · ἔστι καὶ ἄλλη Λοκρῶν*. Quoi qu'il en soit, il fallait bien que Caulonia n'eût pas cessé tout à fait d'être habitée, même après sa chute sous Denys l'Ancien, puisqu'un de ses citoyens fut proclamé vainqueur du stade, en la XCIX[e] olympiade Pausan. VI, 3, 5; Diodor. Sic. XV, 14); d'où il suit qu'il y a plus d'une restriction à faire aux assertions beaucoup trop vagues et trop absolues de Strabon, VI, 261, et de Diodore de Sicile, XIV, 106, concernant la chute finale de Caulonia. D'après un passage de Plutarque, dont je suis surpris qu'aucun antiquaire n'ait encore fait usage, *in Fab. Max.* § XXII, ce serait au temps de la seconde guerre punique, vers l'an 545 de Rome, qu'il faudrait placer cet événement; car les expressions dont se sert Plutarque : *Καυλωνίαν, ἘΞΕΛΕΙ͂Ν κατὰ κράτος*, ne permettent pas de supposer que cette malheureuse ville ait pu survivre à ce dernier désastre; cf. Heyn. *Prolus. Academ.* t. II, p. 204. Il est constant, en tout cas, qu'en l'an de Rome 543 (209 ans avant notre ère), Caulonia était une des villes de la Grande-Grèce qui avaient pris parti pour Hannibal. Tite-Live parle du siége qu'elle soutint à cette occasion, XXVII, 12; cf. *ibid.* 15. Il fallait donc qu'après sa destruction par les Campaniens elle eût été rebâtie pour la seconde fois; et cette seconde restauration de Caulonia fut sans doute l'ouvrage des Crotoniates; ce qui expliquerait très-bien aussi comment Caulonia put passer, dans l'opi-

Les médailles qui se rapportent au premier âge de la monnaie de Caulonia, et presque de la monnaie grecque, naguère encore assez rares, sont maintenant les plus communes de toutes. Elles font partie de ce système de médailles dites *incuses*[1], qui paraît avoir été exclusivement propre à la Grande-Grèce, ou même à une certaine portion de la Grande-Grèce, c'est à savoir, de ces médailles frappées en creux d'un côté et en relief de l'autre, généralement très-minces, avec un type où règne toute la rigidité conventionnelle de l'ancien style grec, et avec une légende où n'entrent que des lettres de l'ancienne forme hellénique, et non étrusque ou phénicienne, comme on le croyait encore dans le dernier siècle. Toutes celles de Caulonia qui ont pu être observées ou recueillies jusqu'ici sont du plus grand module, celui de *tétradrachme*. Il ne nous en est parvenu qu'une seule, à ma connaissance, qui soit du

nion de quelques auteurs anciens, Scymn. Ch. v. 318; Solin. c. VII; M. Etymol. v. *Αὐλωνία*, pour une colonie de Crotone, dans le cas où cette tradition ne concernerait pas la première fondation de cette ville par les Crotoniates. Quoi qu'il en soit, à en juger d'après les médailles mêmes qui nous restent de Caulonia, on doit croire que sa fortune ne se releva que faiblement du coup que lui avait porté Denys l'Ancien; car aucune de ces médailles ne saurait être, à mon avis, réputée d'une époque postérieure à celle dont il s'agit; et Eckhel s'est certainement trompé, en étendant jusqu'au siècle de Pyrrhus, vers l'an 274 avant notre ère, le cours d'une fabrication qui n'atteignit jamais la belle époque de l'art. Les seules exceptions que l'on pût citer aujourd'hui, et qui étaient restées inconnues à Eckhel, sont les deux médailles, l'une en argent, de petit module, l'autre en bronze, avec le double type de Caulonia et de Crotone, dont il sera parlé plus bas en détail, et qui appartiennent, suivant toute apparence, à la dernière époque de l'histoire de Caulonia, à celle de la deuxième colonie crotoniste. J'ai dû rappeler ici le petit nombre de faits historiques qui concernent l'existence de Caulonia, attendu que le précis qui en a été donné tout récemment par M. le duc de Luynes, dans son article sur les monnaies de Caulonia, *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 417-426, contient plusieurs inexactitudes assez graves, notamment en ce qui concerne la seconde et la troisième destructions de Caulonia, réunies en une seule, par suite de la confusion des Bruttiens et des Campaniens, p. 423.

[1] Barthélemy, *Essai de paléographie grecque*, dans les *Mémoires de l'Académie*, t. XXIV, p. 45.

module de la *drachme;* et cette médaille unique, qui sert à remplir une lacune importante dans le système monétaire de Caulonia, et qui l'assimile complétement sous ce rapport à ceux de Posidonia, de Sybaris, de Crotone et de Métaponte, dont il existe quelques médailles incuses de ce module, fait partie de ma collection ; on la trouvera gravée et publiée, pour la première fois, sur l'une des planches ci-jointes[1].

Les médailles du second âge sont d'une fabrique assez épaisse, d'un plus petit module, d'un style de dessin qui annonce un progrès notable, quoique toujours d'un goût archaïque; du rèste, avec le même type, dans l'exécution duquel les variantes qui se rencontrent ne portent que sur des détails ou des accessoires, et non sur le motif principal.

Il existe enfin quelques médailles qui, par une fabrique plus perfectionnée, surtout par un style de dessin plus élégant ou par un choix de symboles plus variés et plus nombreux, peuvent être considérées comme appartenant à une époque encore plus récente, et, suivant toute apparence, à l'âge qui précéda immédiatement la décadence de Caulonia. Parmi ces monnaies, il en est d'un petit module, qui n'étaient pas connues du temps d'Eckhel, et qui sont encore très-rares[2];

[1] Planche I, n° 7. *Figure virile*, nue, marchant à droite, le bras gauche étendu en avant, avec une *petite Figure* qui semble s'y appuyer; au devant, dans le champ, *cerf* debout, la tête tournée en arrière; de l'autre côté de la figure principale, la légende, en caractères d'ancienne forme, KAVLO; au revers, le même type en creux, d'exécution grossière, sans légende; arg. 5.

[2] Une de ces médailles, qui faisait partie du cabinet de M. Reynier, où elle est décrite et gravée, pl. III, fig. 43, p. 64, n° 8, avait été publiée par M. Avellino, *Giornal. numism.* n. v, p. 24-26, tab. 1, n. 9. Il en existe deux autres du même module, avec des types variés, dans notre Cabinet du Roi, lesquelles ont été décrites par M. Mionnet, *Description des Médailles,* t. I, p. 187, n°s 838 et 839; on trouvera ci-joint le dessin d'une de ces médailles, pl. I, n° 8. Mais personne jusqu'ici n'a fait connaître une variété plus rare encore et d'un plus petit module, qui exista dans la monnaie de Caulonia, et dont les seuls exemplaires peut-être qui soient venus jusqu'à nous se trouvent dans ma collection. Je les ai fait dessiner avec

il en est aussi de grand module, une desquelles, très-remar-

tout le soin possible; en voici la description : n° 1, *Figure virile*, nue, marchant à droite, le bras gauche étendu en avant; dans le champ, un *cerf* debout; de l'autre côté la lettre K; type presque effacé, renfermé dans un cercle saillant; revers : *cerf* debout, tourné à droite; à ses pieds, tige de laurier; au-dessus, la même lettre initiale K, tournée en sens inverse : arg. 2, pl. II, n° 13.

N° 2. La même *Figure*, d'une conformation plus épaisse et d'un relief plus fort, dans une attitude semblable, avec les lettres AVL, presque entièrement effacées; revers : *aigle* debout, tourné à droite, dans un creux de forme circulaire à bord relevé, fabrique un peu plus globuleuse, et conséquemment aussi plus ancienne que la précédente; arg. 2 : pl. II, n° 14.

N° 3. *Cerf* debout, tourné à droite, dans un cercle saillant; revers : les lettres ATA, placées en sens inverse, dans un cercle pareil; arg. 1 1/2, pl. II, n° 11.

La médaille décrite en dernier lieu est la plus petite qui soit encore connue de toutes les monnaies de Caulonia venues jusqu'à nous; elle se distingue encore par une particularité tout aussi rare, en ce que les initiales ATA qui s'y lisent, se rapportent au nom Αὐλωνία, qui paraît avoir été le plus ancien nom de cette ville, Strabon, VI, 261; cf. Stephan. Byzant. v. Καυλωνία, mais qui ne s'était pas encore offert sur les médailles. Le mérite de la fabrique et celui de la conservation ajoutent un nouveau prix à cette médaille, qui est unique, et qui fut rapportée de la Grande-Grèce par M. le duc de Luynes.

Je n'ai aucune observation particulière à faire sur la médaille décrite n° 1, si ce n'est qu'en outre d'un style plus svelte et d'une fabrique plus élégante, elle se distingue par la lettre initiale K répétée de chaque côté; particularité qui est encore unique sur la monnaie de Caulonia, aussi bien que le monument qui nous la présente.

La médaille n° 2 offre un style et une fabrique différents, avec cette autre particularité tout à fait nouvelle de l'*aigle* qui forme le type du revers; c'est le seul exemple que je connaisse de cet animal, mis à la place du *cerf*, sur la monnaie de Caulonia, et peut-être élèvera-t-on quelques doutes sur l'attribution que je fais de cette médaille à Caulonia. Cependant l'aigle, qui figure si fréquemment et à toutes les époques sur la monnaie de Crotone, métropole de Caulonia, fournit à cet égard une autorité suffisante. De plus, le type principal de la *Figure virile* se distingue complétement ici, par la nudité et par l'attitude qui lui sont propres, du type analogue qu'offrent les médailles semblables de Posidonia et de Sybaris, sur lesquelles l'aigle ne serait pas moins nouveau et serait sans doute moins facile à justifier que sur les médailles de Caulonia. Je ne dois cependant pas dissimuler que les faibles traces de caractères où j'ai cru voir les lettres ATA, pourraient se lire plutôt MT, initiales connues du nom de Sybaris, et dans ce cas, la question serait résolue en faveur de cette dernière ville; c'est un point que je laisse indécis, en attendant qu'une médaille mieux conservée vienne confirmer ou détruire ma première conjecture.

Depuis que ceci a été écrit (mars 1832), j'ai reconnu qu'une médaille toute semblable à la mienne, avec les mêmes types,

quable à tous égards, et publiée par cet illustre antiquaire [1], existe au Cabinet du roi [2], avec plusieurs autres de même fabrique et de même style, encore inédites [3]; et c'est à cette dernière classe des monnaies de Caulonia, je veux dire à celles du plus grand module et de la plus belle fabrique, toujours avec le même type, qu'appartient la curieuse et rare médaille, à l'aide de laquelle je crois pouvoir produire une explication certaine de ce type. Mais avant de passer à cette explication, qui forme le principal objet de ce mémoire, je signalerai, comme appartenant au dernier âge de la numismatique de Caulonia et à la dernière époque de l'existence même de cette ville, une médaille de bronze, la seule qu'on en connaisse encore de ce métal, portant, au revers du type ordinaire de Caulonia, le *trépied*, type connu de *Crotone*, avec les lettres KPO, initiales du nom des *Crotoniates*. Cette médaille, qui est un monument, unique jusqu'ici, de l'alliance des deux villes

et du même module, mais où se lisent distinctement les lettres VM, initiales de Sybaris, avait été publiée par M. Avellino, *Monum. ined.* fasc. II, tav. 9, n° 16; d'où il suit que cette médaille doit être définitivement adjugée à Sybaris. A l'appui de cette observation, M. le duc de Luynes m'a donné connaissance d'une de ces médailles, encore inédite, qui a fait partie de sa collection, et dont voici la description : *Figure virile* debout, en marche, à droite, le bras gauche étendu en avant, le bras droit rapproché de la tête, dans l'attitude du *Neptune* de Posidonia, avec la légende ΓΊ ꓭVM, distribuée de chaque côté de la figure; revers : *colombe* à droite, sur une corde tendue. Cette médaille, qu'on trouvera gravée sur l'une des planches ci-jointes, II, n° 16, ne laisse plus le moindre doute sur l'attribution qu'on en doit faire à Sybaris; mais M. le duc de Luynes pense que c'est à la Sybaris du Teuthras qu'elle appartient, opinion que je n'ai pas en ce moment le loisir de discuter. J'ajouterai que M. Avellino a récemment publié une petite médaille d'argent, avec les mêmes types de chaque côté, mais avec des lettres qu'il a jugées d'une lecture incertaine du côté de la *Figure virile*, qui porte très-distinctement un *trident*, et qui doit conséquemment être reconnue pour *Neptune*; d'où il suit que cette médaille appartient à Sybaris, et que l'inscription, altérée par le temps, doit avoir été ΙϘΑꓭVΜ; voyez ses *Opuscoli diversi*, t. II, tav. 5, n° 20, p. 137.

[1] Eckhel, *Sylloge num. veter. anecdot.* tab. 1, n° 11, p. 8.

[2] Voyez planche I, n° 2.

[3] Même planche, n°s 3, 4, 5.

dont elle réunit les types, ne peut avoir été frappée qu'à l'époque où Caulonia reçut la colonie de Crotone, qui retarda de quelques années sa chute totale; et cette conjecture, proposée par M. le prince de San-Giorgio, qui possède la médaille en question et qui l'a publiée[1], se trouve d'accord avec la fabrique de cette médaille et avec le métal même.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur la série entière des médailles de Caulonia, voyons en quoi consiste le type qui se reproduit sur toutes ces médailles, de tout âge et de tout module, et qui a été, de la part de tant d'antiquaires qui s'en sont occupés, l'objet d'opinions si contradictoires; en voici d'abord la description exacte et détaillée: *Figure virile* et *jeune*, entièrement *nue*, le plus souvent *imberbe*, la tête dépourvue de *bandeau* ou de *couronne*, les cheveux serrés sur le front par un simple lien et *pendant en longues tresses* le long du col; cette figure, debout et marchant à droite, les jambes fortement écartées, tient de la main droite, ployée à la hauteur de l'épaule, un *rameau*, en étendant le bras gauche, la main ouverte, au-dessus d'un *cerf debout*, ordinairement placé sur une espèce de *base* ou de *piédestal;* dans le champ, et comme portée sur le bras gauche de la figure principale, sans toutefois qu'elle s'y appuie, une autre *petite Figure, nue* aussi, en marche, dans une attitude exagérée, tenant de chaque main un *rameau* pareil, quelquefois une *fleur :* tel est le type à peu près constant des monnaies de Caulonia, tant de la fabrique primitive, que du second âge. Quant au revers, il offre habituellement, sur les monnaies primitives, le même type en creux, avec des va-

[1] *Medaglia italo-greca illustrata dal P. di S. G.* p. 1-11. M. le duc de Luynes n'a fait, dans son article sur les médailles de Caulonia, *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 417-426, aucune mention de cette monnaie de bronze de Caulonia, si rare et si curieuse à tant de titres; d'où je puis inférer qu'il n'en avait aucune connaissance, bien que la publication en remonte déjà à plusieurs années.

riantes peu importantes; et, sur les médailles de fabrique plus récente, où la figure principale, avec ou sans la petite figure accessoire, est rarement accompagnée du *cerf;* cet *animal debout,* avec *un* ou *plusieurs rameaux,* dans le champ, forme le type de ce revers.

La première observation que suggère ce type, si singulier en soi, et propre à la seule ville de Caulonia, entre toutes les cités grecques dont il nous reste des monnaies, c'est qu'il doit se rapporter à quelque circonstance locale, à quelque intention particulière, plutôt qu'il ne se fonde sur les idées générales du culte hellénique. Mais quelle est cette figure, dans une attitude si rare, avec un attribut si caractéristique, qui n'offre, d'ailleurs, aucun symbole propre à telle ou telle divinité? Et quel rapport peut-il exister entre une pareille figure, et l'animal, si rarement représenté lui-même sur les monnaies, qui l'accompagne constamment sur celles-ci? Le judicieux Eckhel n'eut pas de peine à réfuter les opinions bizarres qu'avaient hasardées, en réponse à ces deux questions, des antiquaires du dernier siècle, parmi lesquels on est étonné de trouver Mazocchi[1]; mais il n'osa substituer lui-même, à

[1] *In Tabul. Heracl. collect.* VI, p. 527-528. Je ne ferai mention de l'opinion d'un autre antiquaire napolitain plus moderne, Minervini, *Mont. Vulturn.* p. 112, que pour montrer jusqu'où peut aller l'abus d'une érudition indigeste. Suivant cet antiquaire, le sol où fut bâtie Caulonia étant le produit des feux volcaniques, c'est à cette circonstance locale que fait allusion le type de ses monnaies. Ainsi la figure principale est Osiris, avec un fouet en main; la petite figure, Horus; le cerf à ses pieds et le faon au revers sont autant de symboles propres à indiquer, dans un système de personnification emprunté de l'Égypte, l'action des feux souterrains. L'abbé Romanelli, en rapportant cette étrange explication, qu'il a le courage de rejeter, exprime la conjecture que l'homme nu, avec les bras étendus, tel qu'on le voit sur les monnaies de Caulonia, pourrait bien avoir rapport aux athlètes dont cette ville produisit un si grand nombre, *antic. Topograf. del regno di Napoli*, t. I, p. 166; et cette idée elle-même ne comporte aucune réfutation, tant elle est contraire à toutes les notions admises jusqu'à ce jour dans la numismatique.

une hypothèse aisée à détruire, aucune conjecture nouvelle; et suivant la sage maxime qu'il s'était faite, de ne prétendre savoir, en fait d'antiquité, que ce qu'il est permis d'expliquer à l'aide de témoignages certains ou de monuments authentiques, il se contenta de ranger le type des monnaies de Caulonia parmi ceux dont *on ignore entièrement la signification*[1]. Cette prudente réserve d'une homme comme Eckhel, jointe à une déclaration si positive, a sans doute empêché la plupart des antiquaires qui l'ont suivi de se livrer à des conjectures réputées d'avance infructueuses; et ce n'est qu'avec une extrême défiance, fondée sur ce double motif, qu'un numismate très-habile, M. Avellino, a cru pouvoir risquer une explication, encore bien incomplète, et dont il a semblé reconnaître lui-même l'insuffisance[2]. Ce savant remarque d'abord que, de l'avis même d'Eckhel, la figure principale, constamment *jeune*, avec des *cheveux flottants*, et portant à la main droite un objet figuré comme un *rameau*, qu'elle tient comme un *fouet*, et jamais comme un *foudre*, ne saurait à aucun titre être prise pour *Jupiter*[3]; en quoi je suis tout à fait de son avis. M. Avellino recherche, en second lieu, quel est le dieu à qui

[1] Eckhel, *Doctrin. Num.* t. I, p. 168-169.

[2] *Giornal. numism.* t. II, p. 24-26.

[3] Heyne, partant de la supposition admise d'abord par Eckhel *Sylloge*, tab. 1, n. 11, p. 8, que cette figure était celle de *Jupiter*, semble disposé à y voir une image du *Jupiter Homonoeus*, dans le temple duquel se tenaient les assemblées périodiques de la confédération des villes achéennes de la Grande-Grèce, et il se demande si ce *Jupiter jeune et imberbe*, avec un *petit Enfant* sur le bras et une *biche* à ses côtés, ne ferait pas allusion à quelque fable locale, d'un héros né de Jupiter et nourri par une biche; voy. ses *Prolusion. Academ.* t. II, p. 204, *l*); mais ces suppositions, purement gratuites, ne peuvent tenir contre la simple observation des monuments. Je remarque pourtant que le *Jupiter* adoré d'un culte particulier par les Achéens du Péloponnèse, était représenté *sous les formes de la jeunesse* et *imberbe*, dans la célèbre statue d'Agéladas, érigée à *Ægium*; ce qui eût pu être allégué par Heyne comme un argument à l'appui de son opinion. J'observe en outre que ce *Jupiter* de la Grande-Grèce est nommé *Homorius*, et non *Homonoeus*, par Polybe, II, 39, 6; vid. *Annot.* Schweigh.

peut convenir le *rameau* porté en guise de *fouet*; et il présume que ce peut être *Bacchus*, aux mains de qui les poëtes placent souvent des branches de lierre tortillé, dont ce dieu se sert *comme de fouet*[1]. Quant à la *petite Figure* accessoire, et à l'animal, *réel ou symbolique*, figurés dans le champ de la médaille, M. Avellino se borne à dire que l'une et l'autre peuvent s'expliquer par une intention dionysiaque, sans entrer à cet égard dans aucun détail. J'ai regret d'avouer que cette idée du savant napolitain, tout ingénieuse qu'elle est, ne me paraît pas fondée; et, pour le prouver, je n'aurai qu'à rappeler les traits qui résultent de l'observation même des monuments.

Premièrement, la figure en question, constamment *imberbe*, si ce n'est sur quelques médailles de fabrique primitive, où l'on sait que la *barbe* était un trait de l'ancien style grec[2]; de plus, absolument *nue*, sans aucune espèce de *bandeau* ou de *couronne*, ne saurait se reconnaître pour une divinité, soit *Jupiter*, soit *Bacchus*, soit toute autre, qu'à l'aide d'un symbole propre à quelque divinité, ou d'un acte caractéristique de telle ou telle divinité; et, s'il en fallait une preuve péremptoire, on la trouverait sur les monnaies de Posidonia, qui sont, comme l'on sait, d'une fabrique toute pareille, qui appartiennent de même à une ville achéenne, et qui offrent un type analogue, où le personnage, dans une attitude à peu près semblable, est caractérisé comme *Neptune*, au moyen du *trident*, et où il est revêtu de la *chlamyde*[3]. Secondement, l'objet porté en guise de

[1] Nonn. *Dionys.* IX, 262 sqq. XVII, 16 sqq.

[2] Ni Eckhel ni M. Avellino n'ont fait cette distinction, qui n'était cependant pas sans quelque importance.

[3] Ces médailles sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites; mais je profite de cette occasion pour en publier une rare et inédite, que l'on trouvera gravée, pl. III, n° 23. L'on y voit, sur la face principale, *Neptune*, dans l'attitude ordinaire, avec le *trident* qu'il tient de la main droite, à la hauteur de la tête, et, dans le champ, une espèce de *monstre marin*, qui semble sortir d'un *amas de rochers*. Le revers offre un *bœuf* allant à gauche, et au-dessus, la le-

fouet, dont on voudrait faire ici un attribut de Bacchus, n'a positivement rien de commun avec une *branche de lierre*, qui est le symbole proprement dionysiaque ; ce n'est certainement pas un *foudre*, comme l'avait pensé d'abord Eckhel ; ce n'est pas non plus un *fouet*, comme le présume à son tour M. Avellino ; c'est tout simplement un *rameau*[1], et, à ce qu'il paraît, un *rameau de laurier*, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par l'examen d'un grand nombre de médailles de Caulonia, qui offrent cette particularité parfaitement distincte[2] ; et ce sont des *rameaux pareils* que porte la *petite Figure* accessoire, ou qui sont représentés dans le champ de la monnaie ; d'où il suit que l'attribut dionysiaque, qui était le seul indice, tant soit peu probable, auquel on pût ici reconnaître Bacchus, n'a pas la moindre réalité, ni même la moindre apparence[3].

gende ΠΟΣΕΙΔ. Cette médaille, de belle fabrique, appartient au second âge de la monnaie de Posidonia, et je n'en connais que deux exemplaires, l'un dans notre Cabinet du roi, l'autre dans ma collection.

[1] Aussi M. Avellino dit-il expressément, p. 24 : « In tutte le medaglie di gran modulo che abbiamo sotto gli occhi il RAMO nella destra della figura è VISIBILISSIMO » ; et, dans une publication plus récente, le même savant observe qu'il a choisi, entre toutes les médailles du musée de Naples, celles qui offrent cette particularité plus distincte, *perche in esse assai visibile è il* RAMO *che ha nella mano la figura che vi si vede espressa ; il qual* ramo *in molti disegni è stato malamente convertito in fulmine o in altra cosa diversa* ; voy. le *R. Mus. Borbon.* vol. V, tav. LXI.

[2] Voyez ma *Notice des médailles de feu M. Gosselin*, p. 13.

[3] En publiant récemment quelques monnaies de Caulonia, toutes déjà connues et même assez communes, qui font partie de la collection du musée de Naples, M. Avellino s'est borné à rappeler l'explication qu'il avait proposée précédemment, en annonçant l'intention de revenir sur ce sujet à une occasion prochaine ; voy. le *R. Mus. Borbon.* vol. VI, tav. XVI) ; et, d'après la manière dont il s'exprime dans un autre endroit, *ibidem*, vol. V, tav. LXI, il semblerait avoir conçu quelques doutes sur la justesse de cette explication : voici ses propres paroles : « Ma del tipo assai oscuro di esse (monete) ci siamo altrove proposti di ragionare, non comportando l'indole di queste brevi illustrazioni che su di esso ci dilunghiamo. » L'occasion qu'attendait le savant napolitain s'est offerte à lui par la publication nouvelle de la monnaie de Caulonia, qui avait déjà paru dans son *Giornale numismatico*, t. II, tav. 1, fig. 9, p. 24, et qu'il a reproduite dans ses *Opuscoli diversi*, t. II, tav. IV, n° 15, p. 108-109. M. Avellino y persiste, du reste, dans

Toutes ces hypothèses, plus ou moins spécieuses, se trouvant ainsi écartées par la simple observation des monuments, ce n'est qu'à l'aide d'autres monuments, offrant des particularités nouvelles et des indices plus significatifs, que l'on peut se flatter d'arriver à une détermination plus exacte. A cet égard, je suis sûr d'avancer la question, si je ne la résous, par les médailles mêmes que je publie, puisque ce sont autant d'éléments nouveaux de cette question que j'aurai ajoutés à la science.

Je rappellerai d'abord la rare et curieuse médaille publiée par Eckhel[1], mais avec une explication très-fautive, que je dois relever ici, puisqu'il ne l'a jamais rectifiée lui-même. Il y vit *Jupiter nu*, tenant le *foudre* du bras droit, avec le bras gauche étendu, d'où pend un *strophium;* tandis que, d'après sa propre gravure, non moins que d'après deux exemplaires très-bien conservés de la même médaille que j'ai sous les yeux[2], l'un

la même explication, qu'il soutient à l'aide des mêmes arguments, sauf un petit nombre de témoignages nouveaux qu'il ajoute, sur l'emploi du *fouet dionysiaque*, *κίσσου ἱμάσθλη*, qui sont tout à fait hors de la question. Quant à la *biche*, *che può essere un simbolo pur dionisiaco*, et à la *petite Figure* qui exprimerait, à son avis, l'effet de la *fureur* résultant de la *flagellation divine*, il n'ajoute absolument rien qui vienne à l'appui de son idée, ou qui me mette dans le cas de rien changer à la mienne.

[1] Eckhel, *Sylloge Num. vet. anecd.* tab. 1, n° 11, p. 8-9.

[2] Voyez planche I, n° 2. Cette médaille est reproduite plusieurs fois dans le recueil du P. Magnan, *Miscell. num.* t. II, tab. 16, fig. VII, et tab. 17, fig. X, mais avec un défaut d'exactitude qui ne surprend pas chez cet auteur, et qui pouvait provenir jusqu'à un certain point de l'état plus ou moins défectueux des monnaies mêmes, je veux dire avec le *foudre*, que le dessinateur moderne a presque partout substitué au *rameau*. La même médaille est publiée aussi dans le *R. Mus. Borbon.* vol. VI, tav. XVI, n° 4, mais encore d'après un exemplaire assez mal conservé, où la *bandelette* n'est pas très-distinctement exprimée, et où la légende est incomplète, ΚΑΤΑΩΝΙΑ, pour ΚΑΤΑΩΝΙΑΤΑΝ. Du reste M. Avellino n'a pas dit un mot de cette médaille, ni par conséquent du symbole si rare et si particulier qu'elle présente. Une autre médaille, avec un type tout semblable, sauf le monogramme, faisait partie de la riche collection de feu M. Carelli, où je la trouve décrite en ces termes, *Num. vet. Ital.* P. I, Caulonia, n° 37 : «Vir imberbis nudus, ad D. gradiens, è cujus dextero [leg. sinistro]

du Cabinet du roi, l'autre, de ma collection, c'est véritablement un *jeune homme, nu* et *imberbe,* avec un *rameau* dans la main droite, et une *bandelette, tænia,* suspendue au bras gauche, qui forme le type de cette médaille. Si quelque chose pouvait étonner encore plus que cette méprise même d'Eckhel, ce serait qu'un objet aussi digne de remarque que cette *bandelette*, qui pend du bras gauche de la figure en question, ait pu échapper à l'observation de ce savant. Une erreur bien plus grave encore, c'est celle qu'a commise Heyne, au sujet de ce même accessoire, qu'il a pris, sur la médaille en question, pour l'*ægide*, ou pour la *peau de la chèvre Amalthée*[1]; erreur, qui s'explique pourtant et se justifie, d'après le seul monument où Heyne avait pu prendre connaissance d'une particularité si rare, et encore sur la foi d'une gravure seulement. Maintenant qu'il est constaté, par la confrontation d'un assez grand nombre de médailles semblables, que c'est bien réellement une *bandelette*, et non autre chose, qu'il faut voir dans l'objet en question, il ne s'agit plus que de rechercher à quel titre un pareil accessoire a pu se produire sur la monnaie de Caulonia. Or on sait que la *bandelette* était, chez les anciens, un des symboles de l'*initiation*, ou de la *consécration*, un des signes du sacerdoce, en un mot, un attribut proprement et éminemment hiératique ; aussi la voit-on portée de cette même manière par *Hercule déifié*, tel qu'il est représenté, en qualité de *Dieu sauveur*, ou *national*, ΣΩΤΗΡΟΣ, sur de nombreux tétradrachmes de Thasos[2].

brachio *strophium* [leg. *tænia*] defluit ; ante ΘΕ ; ═) : *Cervus stans*, ante quercus (?) ramusculus. »

Je citerai encore, d'après la même collection, une autre médaille de Caulonia, offrant un type analogue, et décrite, *ibidem*, n° 40 :

« Vir imberbis nudus, ad D. gradiens, sinistra protensa infulam tenet ; pone, quercus (?) ramusculus ; ═) : *Cervus stans* super basi ad D. ponè, *Diota*. »

[1] Heyne, *Prolus. Acad.* t. II, p. 204, not. *l*.

[2] Ces tétradrachmes sont trop connus et trop communs pour qu'il soit nécessaire de

D'après cet exemple décisif, on pourrait inférer, avec quelque probabilité, que le personnage, figuré sur la monnaie de Caulonia, avec un *rameau* dans la main droite, et une *bandelette* sur le bras gauche, serait un personnage élevé à la condition divine, tel qu'un *Héros local*[1], ou bien le *Peuple personnifié*, le *Démos* lui-même, dont la présence, facile à expliquer sous cette forme d'un *jeune homme nu*, se trouverait d'ailleurs par-

citer les recueils où ils figurent; il suffit de renvoyer à celui de Neumann, *Num. vet. ined.* P. II, p. 135, tab. IV, n° 18. Le seul point sur lequel je dois insister ici, et que j'ai déjà indiqué ailleurs, *Achilléide*, p. 84, 2), c'est l'intention symbolique qu'on ne peut méconnaître dans cette manière de porter la *bandelette*, soit sur le bras, soit à la main. On en trouve de fréquents exemples sur les vases peints, dans des représentations où figurent, tantôt des *Vainqueurs* aux jeux publics, *Antiq. grecq. d'Hamilton*, I, 48; Millingen, *Vases grecs*, XLVII, XLVIII; tantôt des *Initiés* aux mystères bachiques, *Vases de Lamberg*, I, XXXIII. Mais c'était surtout un attribut sacerdotal, et il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur un beau bas-relief dionysiaque, *Mus. P. Clem.* V, IX, où la prêtresse qui tient le *candélabre* orné de *bandelettes*, porte une de ces *bandelettes* suspendue au bras gauche. La *bandelette* qui se portait à la main, comme symbole hiératique, s'appelait *ταινία* ou *στέμμα*; et ce qu'on raconte d'Empédocle, que ce philosophe parcourait le pays, le front ceint d'un *bandeau d'or*, *στρόφιον χρυσοῦν*, et portant à la main la *bandelette delphique*, *στέμμα δελφικόν*, Diogen. Laërt. VIII, 73, nous fait connaître un trait de mœurs grecques singulièrement applicable au type de nos monnaies de Caulonia. A la vérité l'on a généralement entendu les paroles de Diogène de Laërce que j'ai citées, *στέμμα δελφικόν*, de la *couronne delphique*; mais c'était faute d'avoir rapproché de ces paroles un passage de Suidas, *v.* Ἐμπεδοκλῆς, conçu presque dans les mêmes termes, et où il est dit expressément qu'Empédocle portait cette *bandelette delphique* à la main: *καὶ στέμματα δελφικὰ ἐν ταῖς χερσίν*: d'où il suit que ce n'était pas proprement une *couronne*; et j'observe, à l'appui de cette interprétation, que, sur un assez grand nombre de vases peints, deux desquels sont publiés dans mon *Orestéide*, pl. XXXVII et XXXIX, *Apollon* tient lui-même *à sa main*, *ἐν ταῖς χερσίν*, cette *bandelette delphique*, *στέμμα δελφικόν*, principal symbole de son culte.

[1] On sait qu'il n'était presque pas de ville grecque qui ne rapportât son origine et son nom à quelque personnage mythologique, et il est notoire que la plupart de ces *têtes* ou de ces *figures* héroïques empreintes sur la monnaie des peuples grecs, sans attributs ou symboles particuliers, représentent ces sortes de personnages *Οἰκισταί*, ou *Κτίσται*. *Kaulonia* avait le sien, qui s'appelait *Kaulus* ou *Kaulon*, et qui passait pour *fils de l'amazone Klyta*, Stephan. Byz. *v.* Καυλωνία; Serv. *ad* Virg. *Æn.* III, 553. Voy. sur cette classe de figures héroïques, et sur les médailles qui les représentent, ce qui est dit dans mon *Odysséide*, p. 242-246.

faitement d'accord avec le mot ΚΑΤΛΩΝΙΑΤΑΣ, qui est la légende ordinaires de nos médailles, et qui ne peut se construire qu'avec le mot ΔΗΜΟΣ, sous-entendu[1]. C'est à cette hypothèse que je m'étais d'abord arrêté, comme à celle qui, paraissant en soi la plus plausible, et étant en effet la plus simple de toutes, aurait dû se présenter en premier lieu; et je m'y trouvais naturellement conduit par la détermination de l'acte particulier qu'accomplit le personnage en question, aussi bien que par l'examen de tous les symboles qui l'accompagnent. C'est ce que je vais montrer avant d'exposer les motifs qui m'ont suggéré une autre explication, et qui m'ont été fournis par un monument tout à fait nouveau.

Parmi ces symbobes, plus ou moins significatifs, le *rameau* est celui qui se reproduit constamment sur nos médailles, avec une intention certainement très-caractéristique. Une autre circonstance non moins sensible, c'est la manière même dont ce *rameau* est porté, en guise de *fouet* ou d'*aspersoir;* de sorte qu'à tout œil non prévenu, le mouvement de la figure principale, le geste qu'elle fait de la main droite, et le *rameau* qu'elle tient de cette main, ne sauraient s'expliquer plus convenablement, que dans l'hypothèse d'un *personnage accomplissant l'acte principal de la lustration*[2]. Il est inutile d'insister ici

[1] Voy. ma *Lettre à M. le duc de Luynes, sur les Noms des Graveurs des monnaies grecques*, p. 12.

[2] C'est aussi un *personnage accomplissant le rit de la lustration*, que M. le duc de Luynes a reconnu dans le type des médailles de Caulonia à tous les symboles qui accompagnent cette figure, le *bassin lustral*, le *laurier*, la *bandelette*, comme à son *attitude* même, et au *geste* qu'elle fait de la main droite; voy. les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 424-425. Sur ce point il y a donc complète analogie entre les vues de M. le duc de Luynes et les miennes, et il m'est d'autant plus permis de m'autoriser de cet accord, que, si cet illustre antiquaire n'avait pas eu connaissance de mon travail avant de concevoir ses idées, il est encore moins possible de présumer que j'aie puisé les miennes dans sa dissertation. Quant au personnage même qui forme le type des monnaies de Caulonia, M. le duc de Luynes ne doute pas que ce ne soit *Apollon*; opinion qui me paraît aussi la

sur les témoignages, aussi graves que nombreux, qui constatent l'existence de cette pratique religieuse chez les Grecs et chez les Romains[1]. Je dois supposer qu'une pareille notion n'est étrangère à aucune personne tant soit peu versée dans l'étude de l'antiquité. Je rappellerai seulement que le *rameau* qui servait à la *lustration* était le plus habituellement de *laurier*[2],

plus probable, et qui est d'ailleurs justifiée par le petite médaille de ma collection que ce savant a déjà fait connaître, et qui sera publiée à la suite de ce mémoire, pl. II, n° 12; voy. plus bas, p. 25, 3).

[1] Les témoignages classiques concernant le rit de la *lustration* ont été depuis longtemps recueillis et par divers auteurs, notamment par Lomeyer, *de Lustrationibus veterum*, Amstel. 1681, et Zutphan. 1700, 4°, et par Heinrich, dans son *Epimenides*, mais sans que ce sujet et tous ses détails aient été encore épuisés. Voy. Bœttiger, *Kunst-Mythologie*, § IX, p. 118-128. Il s'en faut bien aussi que les nombreux rapports qu'offre cet usage antique avec le rit chrétien aient été complétement établis et suffisamment justifiés, parce qu'il y a eu, de part et d'autre, chez les écrivains qui ont traité contradictoirement ce sujet plus de zèle que de bonne foi, et plus de passion que de critique; voy. surtout Pacciaudi, *De sacro Baln.* c. XVIII, p. 186 sqq. C'est une question qui mériterait d'être approfondie, et dans l'examen de laquelle les monuments, trop peu consultés jusqu'ici, pourraient être d'un grand secours.

[2] Les nombreux témoignages qui nous restent sur ce point d'antiquité grecque ont été recueillis, entre autres, par les interprètes du *Museo Chiaramonti*, pl. XVIII, p. 54, not. 12. Il existe d'ailleurs beaucoup de monuments où le rit de la *lustration*, par le moyen d'un *rameau de laurier*, est figuré par la présence d'*Apollon* lui-même; et j'ai publié un de ces monuments, relatif à l'*expiation d'Oreste*; voy. mon *Orestéide*, pl. XXXVII, p. 187. On se servait aussi pour le même usage d'un *rameau d'olivier* chargé de fruits, *θαλλὸν καρποφόρον*, Pseud. Orph. *De virt. Lapid.* v. 199; et il suffit de rappeler à cet égard le *ramum felicis olivæ* de Virgile, *Æneid.* VI, 230. L'emploi des *rameaux de laurier* ou *d'olivier* dans la cérémonie en question tenait sans doute à la différence des rites de Delphes et d'Éleusis, entre lesquels se partageaient les diverses tribus grecques, à raison de leur origine dorienne ou ionienne. Quoi qu'il en soit, on me permettra de citer un témoignage si clair et si formel, en ce qui concerne l'usage d'un *rameau de laurier*, joint à celui de la *bandelette*, dans l'accomplissement du rit de la *lustration*, et en même temps si positivement applicable au type de nos monnaies de Caulonia, qu'il dispenserait à lui seul de toute autre preuve, et qu'il pourrait presque tenir lieu de toute autre explication; c'est celui-ci de saint Clément d'Alexandrie, *Protrept.* p. 19, 6 : ΚΑΘΑΡΣΊΩΝ *μεταλάμβανε θεοπρεπῶν, οὐ* ΔΆΦΝΗΣ *πετάλων, οὐ* ΤΑΙΝΙΏΝ *τινῶν ἐρίῳ καὶ πορφύρᾳ πεποικιλμένων*; cf. Eumd. *Stromat.* V, p. 570; Serv. *ad Æn.* VI, 230. Voy. du reste, sur la *vertu expiatrice* attribuée par les anciens au *laurier d'Apollon*, *δάφνη* Ἀπολ-

comme on le voit sur nos monnaies de Caulonia. On sait encore que l'*eau lustrale*, consacrée, suivant l'usage le plus général, à l'aide d'un *tison* pris sur l'*autel allumé*, qu'on plongeait dans cette eau[1], se plaçait *à l'entrée des temples*[2], dans des vases en forme de *bassin* ou de *patère*[3], tels qu'on les voit figurés sur un grand

λωνιάς, Hesych. *h. v.* les observations de M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, I, 336; et consult. aussi, sur la *propriété symbolique* du *rameau de laurier* porté par Apollon, les témoignages recueillis par M. F. Creuzer, *zur Gemmenkunde*, S. 192, 216), que j'ai cités ailleurs, *Journal des Savants*, mars 1838, p. 146, à l'appui de mon explication du type des monnaies de Caulonia, par les idées de *purification* et de *lustration* inhérentes au mythe du dieu de Delphes et de Délos.

[1] Le témoignage classique à cet égard est celui d'Euripide, *Herc. Fur.* 928, développé par Athénée, IX, 76, p. 409, B; conf. Feith. *Antiquit. Homer.* I, X, 71; add. Casaubon. *ad* Theophrast. XVI, p. 174, ed. Fischer.

[2] *Ἐν προτεμενίσμασι*, comme dit Synésius, *Epist.* CXXI, p. 258, B. C'était là, *sous le vestibule même*, que se tenait le prêtre chargé d'*asperger d'eau lustrale*, à l'aide de *rameaux humectés*, les personnes *qui entraient* dans le temple, Sozomen. *Hist. eccl.* VI, 5, p. 644, D. *Θαλλούς τινας διαβρόχους κατέχων (ὁ ἱερεὺς), νόμῳ ἑλληνικῷ, περιέῤῥαινε τοὺς εἰσιόντας.* A cet effet, il y avait généralement à l'entrée des temples des *vases* contenant de l'*eau lustrale*, Euripid. *Ion.* v. 435; conf. *Oracul. Delphic. apud* Brunck. *in Analect.* III, n. CCXL, p. 199; et c'est de cette manière que Théophraste représente son *Superstitieux*, *περιῤῥανάμενος ἀπὸ ἱεροῦ*, c. XVI; conf. Casaubon. *ad h. l.* Je me borne à ce petit nombre de témoignages sur un point d'archéologie dont il existe tant d'autres preuves, indépendamment des monuments; voy. Visconti, *Mus. P. Clem.* V, XV, 28.

[3] Ces sortes de *vases* placés sous le vestibule des temples s'appelaient en général *χέρνιβον : τὰ ἐν τοῖς προτεμενίσμασι χέρνιβα*, Synes. *Epistol.* CXXI; cf. Athen. IX, 76, p. 408, C. Ils avaient la forme de *bassin*, *λέβης*, ou de *patère*, *φιάλη*, et il est fait mention d'une de ces *patères d'or*, scellée *pour cet usage* à l'entrée du Parthénon d'Athènes, sur une belle inscription attique, *apud* Böckh. *Corp. inscript.* n. 138, p. 188 : *Φιάλη χρυσῆ ἐξ ἧς ἀποῤῥαίνονται, ἄσταθμος.* L'usage même auquel étaient consacrés ces sortes de vases leur avait fait donner proprement le nom de *ἀποῤῥαντήριον*, Euripid. *Ion.* 435 : *ἐλθὼν εἰς ἀποῤῥαντήρια;* et plusieurs de ces vases dits *ἀποῤῥαντήρια*, fabriqués en argent et scellés sur une base, faisaient partie du trésor du Parthénon, ainsi qu'il résulte du témoignage de quelques inscriptions attiques, une desquelles, provenant de la collection de M. de Choiseul-Gouffier, et maintenant en ma possession, a été publiée par M. Böckh, *ibid.* n. 137, 140, 141, 142. Je profite de cette occasion pour relever une légère méprise de Casaubon, qui les désigne, *ad* Theophrast. *Charact.* XVI, p. 186, Fischer. sous le nom de *περιῤῥαντήριον*, mot qui s'applique au *rameau*, ou à l'*instrument* dont on se servait quelquefois en guise de *rameau*, pour asperger les dévots; cette distinction

nombre de vases peints représentant une scène de *bain réel* ou *mystique*[1]. Ce second symbole, relatif au même ordre d'idées, c'est-à-dire le *vase à eau lustrale*, avait pu être observé sur quelques rares médailles de Caulonia, deux desquelles, décrites seulement par M. Mionnet, mais restées jusqu'ici inédites au Cabinet du roi, méritent une attention particulière, à cause

a été judicieusement établie par Visconti, *Mus. P. Clem.* V, XXXIII, 62, *h*). Le *vase à eau lustrale* dont il s'agit ici (car il y en avait aussi de *portatifs*, tels qu'on les voit figurés sur beaucoup de vases peints), s'appelait chez les Romains *labrum*, aussi bien que le *vase de bain*, dont il avait la forme. C'est en effet ce qu'observe le même Casaubon, sur le témoignage d'Asconius, *ibid.* p. 174; et l'on n'en saurait douter d'après le beau bas-relief du Vatican représentant une *lustration rustique*, où le *vase* contenant l'*eau lustrale* a précisément la forme du *labrum*, *Mus. P. Clem.* V, XXXIII. Voyez la note suivante.

[1] Les vases peints dont il s'agit sont communs dans toutes les collections; il suffira de citer pour exemples ceux de Gori, *Mus. Etr.* II, CLXII et CLXIII, d'Inghirami, *Mon. Etr.* Ser. V, tav. XIX et XXIV, de Tischbein, *Vases d'Hamilton*, I, 38, 59; II, 31, 36; IV, 29, et de M. Maisonneuve, *Introduction*, etc. pl. LIV, n°s 1 et 2. Le *vase de bain*, ou la *baignoire*, s'y produit constamment sous la même forme, c'est à savoir sous celle d'un *bassin* plus ou moins profond, monté sur une espèce de *fût* ou de *colonne*, presque toujours cannelée et pourvue d'une base. Ces vases, nommés en grec ἀσαμίνθοι, se faisaient habituellement de *marbre*, quelquefois même d'argent, dès les temps homériques, car Ménélas en possédait *deux* de cette dernière sorte, Homère, *Odyss.* IV, 48 et 128. Ils servaient, soit pour *une seule personne*, soit pour *plusieurs* à la fois, à raison de leur capacité; de là les inscriptions ΙΔΙΑ, ΔΗΜΟΣΙΑ, qui se lisent, la première sur un vase inédit de la collection de feu M. Durand, la seconde sur un vase d'Hamilton, publié par Tischbein, I, 58, l'une et l'autre tracées en toutes lettres sur un de ces ἀσαμίνθοι; et je rappelle à cette occasion un autre vase de la seconde collection d'Hamilton, IV, 30, reproduit par M. Inghirami, *Mon. Etr.* Ser. V, tav. XXV, où se voit tracée, sur un de ces *labrum*, l'inscription ΚΑΛΟΣ ΕΙ; voy. ce qui est dit à ce sujet dans mes *Monum. inéd. Orestéide*, p. 236, 4). On sait que chez les Romains le même vase se nommait *labrum*, Vitruv. V, 11; Ciceron. *Epist. Famil.* XIV, 20; et si les témoignages des auteurs nous manquaient sur ce point, les monuments suppléeraient à leur silence; car la découverte opérée récemment des *Thermes* de Pompeï a offert, encore en place, dans la pièce même nommée *laconicum*, le vase en question, sous la forme que j'ai décrite, et avec son nom LABRUM, gravé dans l'inscription en lettres de bronze incrustées qui décore le bord extérieur du bassin de marbre, *R. Mus Borbon.* vol. II, tav. XLIX, 41, 6, p. 21-24; et l'on connaissait depuis longtemps par une curieuse peinture des *Thermes de Titus*, quelles étaient la forme et la disposition données le plus générale-

de l'importance qu'acquiert, dans notre interprétation, le symbole nouveau qui s'y produit; en voici la description:

1° *Figure virile, jeune* et *imberbe*, entièrement *nue* (type un peu effacé), marchant à droite, le bras droit ployé à la hauteur de l'épaule, dans l'attitude ordinaire, le bras gauche étendu en avant; dans le champ, les lettres KAT; au revers, *cerf debout*, tourné à droite; dans le champ, un *labrum* ou *vase à eau lustrale*, au-dessus duquel est un *cygne*, les ailes éployées; entre les jambes du *cerf*, les lettres ΘE; fabrique du troisième âge[1].

2° La même *Figure*, dans la même attitude, au-dessous du bras gauche étendu de laquelle est un *autel carré, couronné de rameaux;* dans le champ, les lettres KAT; au revers, *cerf debout*, ayant devant lui le *même vase*, surmonté pareillement d'un *cygne;* médaille de même module et de même fabrique que la précédente, mais encore plus maltraitée par le temps[2].

Indépendamment du *vase à eau lustrale*, dont l'image, nouvelle sur ces monnaies, se rapporte, sans aucun doute, à la même intention que le *rameau*, c'est-à-dire au rit de la *lustration*, et qui devient ainsi un motif de plus à l'appui de notre explication, on devra remarquer, sur les deux médailles précédemment décrites, deux autres symboles qui s'y montrent également pour la première fois, avec une signification non équivoque, savoir: l'*autel couronné de rameaux*, dont la présence n'est ni moins propre, ni moins significative dans l'hypothèse de la *lustration*, et le *cygne*[3], qu'on trouve de même représenté

ment au *labrum* dans les bains des Romains; voy. *Pictur. antiq. Crypt. Roman. Append.* tab. VIII, p. 90-92.

[1] Voyez planche I, n° 4.

[2] Voyez planche I, n° 3. La même médaille existait dans la collection de M. Carelli, qui l'a décrite en ces termes, sous le n° 38: « Vir imberbis, nudus, *ad* D. gradiens, absque *Strophio; ante Ara;* pone KAT; ═): Cervus stans, ante *labrum* rotundum columellæ super basi impositum, in quo *cycnus*, stans passis alis; inter cervi crura, ΘE. »

[3] Une autre médaille, pareillement inédite, de Caulonia, qui se conserve au Cabinet du roi, offre, dans le champ, a

au-dessus du *vase de bain mystique*, dans la plupart des compositions de vases peints qui ont rapport à ce sujet[1] : en sorte que, s'il avait pu rester quelques doutes sur le geste de la figure principale et sur le motif du *rameau* qu'elle tient de la main droite, ces doutes devraient être absolument dissipés par une réunion de symboles, tels que le *vase à eau lustrale*, le *cygne* et l'*autel couronné de rameaux*, tous objets liés essentiellement à l'idée de la *lustration*.

Une autre médaille de Caulonia, dont le type et la fabrique appartiennent au dernier âge, je veux dire à la plus belle époque de la monnaie de cette ville, et dont la conservation ne laisse presque rien à désirer, vient encore à l'appui de ces inductions, en nous fournissant un symbole nouveau qui s'y

devant de la figure principale, un *cygne volant*, les ailes éployées. C'est une variante de la même idée symbolique, doublement remarquable, parce qu'elle se produit ici, en l'absence du *labrum*, et du côté du type principal; on trouvera cette médaille dessinée sur la planche I, n° 1.

[1] On pourrait croire que le *cygne* joint au *labrum* n'a ici d'autre intention que celle d'indiquer une *fontaine*, motif qui, du reste, ne s'accorderait pas moins bien avec l'idée de la *lustration*. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple puisé à la même source, on voit un *cygne* au bas d'une *fontaine*, sur une rare et belle monnaie de Térina, colonie de Crotone, aussi bien que Caulonia, Millingen, *Choix de Médailles grecques inédites*, pl. 1, n° 16; Avellino, *Opuscoli*, tav. 1, n. 6. Mais on ne saurait nier non plus que le *cygne* ait une signification mystique dans une foule de compositions de vases peints, qui ont indubitablement un sens religieux. Tel est, entre autres, un vase du musée du Louvre, Maisonneuve, *Introduction*, pl. XXIII, où se voit, dans une scène de ce genre, un *cygne* placé sur un *labrum*, entre un *œuf* et une *branche de myrte*, deux symboles d'*initiation*. Un vase, du second recueil d'Hamilton, Tischbein, III, 21, offre pareillement un *cygne* au-dessus d'un *labrum*. Or, que la plupart de ces représentations soient mystiques, c'est ce qui résulte de la présence du *Génie ailé androgyne* qui figure sur presque tous les vases en question, ainsi que de tous les objets accessoires, le *miroir mystique*, le *vase lustral*, la *ciste*, les *bandelettes*, les *couronnes*, l'*échelle mystique*, qu'on y observe, et qui tous, sans exception, sont des symboles purement et indubitablement hiératiques; voy. Tischbein, *Vases d'Hamilton*, III, 30; Laborde, *Vases de Lamberg*, I, XIII; Inghirami, *Mon. Etr. o di Etr. nome*, ser. V, tav. XIX, p. 214, sgg. pour ne pas multiplier davantage les exemples de ce genre, qui sont en si grand nombre et si connus des antiquaires.

rapporte. Cette médaille est inédite, ce qui ajonte à l'intérêt qu'elle peut offrir; et le type en est si clair, qu'il suffira, ponr l'expliquer, de le décrire avec quelques détails[1] :

Figure virile, jeune et *imberbe*, entièrement *nue*, marchant à droite, et faisant de la main droite le geste accoutumé, la main gauche étendue, et, au-dessns, la *petite Figure* accessoire, tenant des *rameaux ;* dans le champ, à gauche de la figure principale, un *cerf debout*, monté sur un *chapiteau* que conronne une espèce d'entablement; de l'autre côté, une *tige de laurier*, et un *bucrane* suspendu, avec deux rameaux *du même arbre*, qui *se croisent* au-dessus; au revers, *cerf debout*, et, dans le champ, la légende presque effacée, mais néanmoins encore visible, en caractères de forme récente : .ΑΥΛΩΝΙΑΤΑ(Ν). Il n'est presque pas de traits, dans cette description, qui ne confirment une notion précédemment acquise, ou qui ne fournissent un fait nouvean; je me contenterai d'en relever les principaux.

La *tige* et les *rameaux de laurier* placés dans le champ de cette monnaie ne permettent plus de méconnaître, dans l'emploi d'un pareil arbre, consacré spécialement à la *lustration*, et dans le geste de la *Figure principale*, avec la branche qu'elle porte constamment en guise d'*aspersoir*, un motif d'accord avec cet acte religieux. Le *bucrane* est un symbole non moins connu de *sacrifice*, et non moins bien approprié à la même intention; d'où il suit encore que c'est au rit de la *lustration* qne se rapporte, sur toutes ces monnaies, d'âge et de fabrique diverse, le type principal, avec tous les symboles accessoires qui y figurent. Je puis faire connaître encore deux variétés inédites du type décrit en dernier lieu, toutes deux très-remarquables par quelques particularités nouvelles : l'une se trouve au Cabinet du roi, l'autre fait partie de ma collection.

[1] Voy. planche II, n. 9.

La première[1] offre la même *Figure virile* et *jeune*, absolument dans le même mouvement, avec le *cerf* placé devant elle, et, dans le champ, derrière cette figure, un *laurier*, à tige haute et à plusieurs rameaux, tel qu'il n'avait encore apparu sur aucune de nos monnaies de Caulonia; au revers, le *cerf debout*, avec la légende KATAONIATAN.

La seconde[2], de même style et de même fabrique, au point de paraître sortie de la même main, présente aussi le même type, mais *sans le laurier;* avec un revers différent, c'est à savoir, le *cerf debout*, ayant à ses pieds une petite *tige de laurier*, et au-dessus, dans le champ, les seules initiales, de forme plus ancienne : KATA; et avec cette autre particularité, que la légende entière, KATAONIATAN, dont il ne subsiste plus que les trois dernières lettres TAN, placées, en ordre rétrograde, entre les jambes de la figure, était gravée du côté du type principal. Mais il est temps de produire la plus remarquable, à tous égards, des monnaies de Caulonia venues jusqu'à nous, celle qui offre la réunion à peu près complète de tous les éléments du sujet que j'ai cru y découvrir, et qui m'en a suggéré la première idée; voici la description de cette médaille, unique encore, et du plus haut intérêt entre tous les monuments numismatiques de la Grande-Grèce:

Figure virile, *jeune* et *imberbe*, absolument *nue*, marchant à droite, le bras droit tenant un *rameau*, dans l'attitude ordinaire, le bras gauche étendu en avant, la main ouverte; dans le champ, à gauche de cette figure, un *bucrane* avec une *bandelette* qui pend de chaque côté, et au-dessous, un *Hermès barbu* et *ithyphallique;* à droite, une *tête de lion*, d'où l'eau s'épanche dans un *labrum* placé au-dessous; au revers, *cerf* debout, tourné à droite, et, dans le champ, la légende, distribuée sur trois lignes:

[1] Voy. planche I, n. 6. [2] Même planche, n. 5.

ΚΑΥ ΛΩΝΙΑ ΤΑΣ; médaille de style plus élégant, et de plus belle fabrique qu'aucune des monnaies connues de Caulonia[1].

Après tous les détails où je suis entré précédemment, il serait inutile d'insister sur les nombreux et frappants rapports que présente, avec le rit de la *lustration*, le type que je viens de décrire. Le *bucrane* orné de *bandelettes*, et l'*Hermès*, placé dessous, indiquent manifestement le *sacrifice* accompli dans un lieu sacré, c'est-à-dire l'acte préliminaire et le théâtre même de la *lustration*. La *fontaine* et le *vase à eau lustrale* ne sont pas des éléments moins certains, moins essentiels du sujet dont il s'agit; et la *Figure virile* et *jeune*, placée au milieu de ces symboles si caractéristiques, dans une attitude si particulière, ne saurait plus être méconnue pour le *Héros local* ou le *Dêmos*, personnifié, comme il convenait, sous les traits et avec les formes de la *jeunesse*[2], accomplissant l'acte principal de la *lustration;*

[1] Voy. pl. II, n. 10. Cette médaille vient du cabinet de M. le duc de Luynes, qui l'avait acquise lui-même à Crotone; elle se trouve maintenant en ma possession, et je n'en connais pas un second exemplaire.

[2] On voit le *Peuple* personnifié de cette manière, c'est-à-dire sous les traits d'un *Jeune Homme entièrement nu*, et désigné par le mot ΛΑΟΣ, sur un beau bas-relief grec, représentant le *Sacrifice d'Iphigénie*, que j'ai publié, *Orestéide*, pl. XXVI, 1, p. 130. Je me suis fondé sur l'autorité de ce monument pour reconnaître le *Dêmos* argien personnifié de même par une figure de *Jeune Homme nu*, qui fait partie d'une scène héroïque dont tous les personnages, celui-là seul excepté, sont réels et historiques, et déterminés d'une manière certaine, *Orestéide*, pl. XXXIV, p. 161; et j'ai cité, à la même occasion, *ibidem*, p. 131, 3), les nombreuses statues du *Dêmos*, ou du *Peuple* personnifié, qui avaient existé dans la Grèce, l'une desquelles, représentant le *Dêmos* de *Sparte*, offrait aussi cette personnification sous les traits d'un *Jeune Homme*, Pausan. III, 11, 8. Visconti avait sans doute en vue des exemples analogues, lorsqu'il assurait, en termes généraux, que la *figure du Peuple*, telle qu'elle est représentée sur les monuments romains, est *jeune* et *imberbe*, par opposition à *celle du Sénat, constamment barbue*; voy. sa *Dissertat. sur un ancien plomb de Velletri*, dans ses *Oper. var.* t. II, p. 36; et c'est, d'ailleurs, ce qui résulte péremptoirement de l'observation de tant de médailles grecques impériales de villes de l'Asie mineure, où la *tête du Dêmos*, certifiée par l'inscription qui l'accompagne, ΔΗΜΟϹ, est toujours celle d'un *Jeune Homme imberbe*. On trouvera cette notion établie, avec toutes les preuves à l'appui, dans mon *Mémoire*

à moins qu'on n'aime mieux voir dans cette figure *Apollon* lui-même, le Dieu *lustrateur* par excellence, καθαρτής, qui était sans doute la principale divinité de Caulonia[1], à en juger d'après la haute célébrité du temple d'Apollon Alæos[2], bâti sur le territoire de cette ville.

Ce qui me disposerait à adopter de préférence cette dernière opinion, c'est la connaissance que j'ai acquise tout récemment d'une médaille de Caulonia que je possède, grâce à la bonté de M. Millingen. Cette médaille, extrêmement rare et encore inédite[3], offre, d'un côté, la *tête d'Apollon laurée*, et au revers, le *cerf debout*, avec les trois lettres initiales KAT; la fabrique en est de la dernière époque, et le style se rapproche des beaux temps de l'art: en sorte que c'est, sous tous les rapports, un monument numismatique aussi rare que curieux, dans la série des monnaies de Caulonia. Mais la notion la plus importante qui s'y trouve, c'est celle qui résulte de la *tête d'Apollon*, choisie comme type national; d'où il suit en effet qu'*Apollon* était le dieu ΟΙΚΙΣΤΑΣ ou ΠΟΛΙΟΤΧΟΣ de Caulonia, et que c'est ce Dieu, dont la figure, *debout*, avec le *rameau de laurier* en main,

sur la Numismatique Tarentine, qui fait suite à celui-ci.

[1] C'est aussi *Apollon* qu'avait reconnu M. K. Ott. Müller sur les monnaies de Caulonia, mais sans se faire pourtant une idée suffisamment exacte de ce type, et sans avoir embrassé la suite complète de ces monnaies; voy. ses *Dorier*, I, 264, 5). Il est vrai que, plus tard, ce même savant, dans les *Explications* qu'il a jointes à son *Choix de Monuments de l'Art antique*, pl. XVI, n. 72, p. 8, décrit la figure qui forme le type des médailles de Caulonia, comme celle d'*Apollon, Dieu expiateur, représenté* en attitude de *secouer un laurier* (un *rameau de laurier*) : ce qui rentre dans mes idées.

[2] Voy. plus bas, p. 32, note.

[3] Planche II, n. 12. Dans le dernier séjour que j'ai fait à Naples, en octobre 1838, j'ai vérifié, en examinant la superbe collection de MM. de Santangelo, qu'il s'y trouvait deux exemplaires de la même médaille, les seuls qui eussent encore apparu, à leur connaissance, l'un et l'autre moins bien conservés que celui que je dois à l'amitié de M. Millingen, et que je publie. J'ajoute que M. le duc de Luynes, à qui j'avais communiqué une empreinte de cette médaille, en a joint le dessin à son travail *sur les Médailles incuses de la Grande-Grèce*, pl. XI, n. 4; voy. plus haut, p. 16, 2).

dans l'attitude de la lustration[1], forme le type habituel des médailles de Caulonia[2]. Ce point établi, et j'avoue que je vois ici toutes les circonstances favorables à cette hypothèse, sans aucune qui y soit contraire, il me paraît que la *petite Figure* accessoire, en attitude de courir avec un *rameau pareil* dans chaque main, doit être le *Génie* même *de la lustration*, Ἁγνισμός, ou Καθαρμός, personnifié, suivant un système dont on n'ignore pas à quel point l'art grec multiplia les applications, et dont il nous est resté une foule d'exemples sur des monuments grecs de toute sorte et de tout âge[3]. La manière même dont cette figure accessoire, de petite proportion et d'ordre symbo-

[1] A l'appui de cette idée, il n'est pas inutile de rappeler les nombreux témoignages classiques qui nous représentent *Apollon*, comme dieu essentiellement *expiateur*, *καθαρτής*. Cette partie du mythe d'Apollon a été traitée à fond, comme toutes les autres, par M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, II, 8, t. I, p. 324 et suiv. et j'y renvoie mes lecteurs. Mais, en fait de traits qui se rapportent au culte d'*Apollon expiateur*, et qui appartiennent à la même contrée de la Grande-Grèce, où existèrent Crotone, cité toute dévouée à Apollon, et Caulonia, colonie de Crotone, je citerai les solennités expiatoires qui se célébraient à Rhégium, en l'honneur d'Apollon; Varro, *Humanar.* x, et Cato, *de Originib.* III, *apud* Prob. *Comment. in* Virgil. *Bucol.* t. II, p. 348, ed. Lion; voy. K. Ott. Müller, *ouvr. cit.* t. I, p. 260, 4 et 5).

[2] J'ajoute, à l'appui de cette observation, une autre indication qui se tire d'une rare et curieuse médaille du cabinet d'Hedervar, dont le type est formé par le *triskèle*, symbole lié au culte d'*Hécate*, et conséquemment à celui d'*Apollon*; le revers porte les lettres KAVLO; cette médaille est gravée dans le *Mus. Hedervar.* tab. III, n. 52.

[3] Au sujet de cet usage grec, de personnifier une foule d'êtres abstraits ou métaphysiques, d'affections de l'âme, de vices ou de vertus, il n'est guère de témoignages plus précis et plus formels que celui-ci de Plutarque, *in Cleomen*, § IX, t. IV, p. 546, ed. Reisk. *Ἔστι δὲ καὶ Λακεδαιμονίοις οὐ* ΦΌΒΟΥ *μόνον, ἀλλὰ καὶ* ΘΑΝΆΤΟΥ, *καὶ* ΓΈΛΩΤΟΣ, *καὶ τοιούτων ἄλλων* ΠΑΘΗΜΆΤΩΝ *ἱερά*; et, quant à l'antiquité de ces sortes de personnifications admises d'abord dans le monde poétique, on n'en saurait douter, d'après les preuves nombreuses que nous en offrent les poésies homériques; *Iliad.* v, 739, sqq. XIX, 92, et *alib.* L'imitation s'était de très-bonne heure aussi approprié un système qui lui était si favorable; et il suffirait, à cet égard, du témoignage du coffre de Cypsélus, monument de l'art grec primitif, où plusieurs de ces êtres abstraits, créés par la poésie, avaient été réalisés par la sculpture. On voit encore, par le célèbre bas-relief de l'*Apothéose d'Homère*, à quel point les arts d'imitation avaient usé et

lique, est portée *sur le bras* de la figure principale, était un trait tout à fait propre à cette espèce de personnification, dans les plus anciennes habitudes de l'art grec. Ainsi le célèbre Apollon de Délos, monument de l'art primitif, portait *sur la main droite trois petites Figures* représentant *les trois Grâces*, et tel on le voit en effet figuré sur quelques médailles d'Athènes et sur des *pierres gravées*[1]. Ainsi une ancienne statue de Junon, à Co-

peut-être abusé de ce système de personnifications, à toutes les époques de l'antiquité. Il s'en trouve aussi de fréquents exemples sur les vases peints, et je me contenterai de citer ici ceux qui ont le plus de rapports avec mon sujet; tels sont ΙΜΕΡΟΣ, personnifié sous les traits d'un *Adolescent*, et désigné par son nom, *Vases de Lamberg*, I, LXV, quelquefois porté *sur les genoux* on *sur la main* de Vénns, Millingen, *Vases peints*, pl. XLII; Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. XXXII; ΟΙΣΤΡΟΣ, figuré sur un vase de Canosa, Millin, pl. VII; ΕΡΙΣ, sur nn vase du *musée Bartholdy;* Panofka, *Mus. Bartoldian.* p. 108; cf. Millingen, *Vases grecs*, pl. XXX, et Creuzer, *zur Gallerie der alten Dramatiker*, pl. I; ΦΘΟΝΟΣ, sur un vase de la collection de MM. de Santangelo, à Naples. A ces exemples, fournis par les vases, et qu'il me serait facile de multiplier, j'ajouterai un trait du même genre emprunté à la numismatique. Une rare médaille de Syracuses offre, au revers de la *tête de Proserpine*, un *Jeune Homme nu et ailé*, guidant un *quadrige* et couronné par la *Victoire*, figure qui m'a paru être celle du *Génie des jeux*, ΑΓΩΝ, personnifié; voy. ma *Notice sur les collections numismatiques de M. Gosselin*, p. 25, et ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, où la médaille est gravée, pl. II, n. 16.) Je remarque maintenant, à l'appui de cette explication, qu'il existait, chez les Grecs, des statues du même personnage, une, entre autres, à Olympie, vue et décrite par Pausanias, v, 26, 2. Un être du même ordre, la *Palestre*, ΠΑΛΑΙΣΤΡΑ, avait été personnifié, suivant le même système; et nous possédons la description d'une de ses images, Philostrat. Sen. *Imag.* II, 32. Je ne pousserai pas plus loin ces citations, à l'aide desquelles il serait facile d'étendre et de rectifier, sur beaucoup de points, l'*Essai sur l'Allégorie* de Winckelmann. Mais je remarquerai, au sujet de cette manière de porter *sur le bras* ou *sur la main* la *petite Figure*, d'ordre métaphysique, qui servait à caractériser le *Personnage principal*, que le même procédé s'employait aussi à l'égard des *animaux symboliques*, qui remplissaient le même objet. C'est ainsi que l'on voit un *lion* ou une *panthère*, *portés sur le bras* étendu d'une *Ménade*, exemple d'un genre tout à fait analogue à celui de nos médailles de Caulonia, et fourni par des vases peints, de Witte, *Catalog. du Cabin. Durand*, n[os] 176 et 179, qui a été judicieusement rappelé par M. le duc de Luynes, à l'appui de son explication du type de ces médailles, *Nouv. Annal. de l'Instit. Archéol.* t. I, p. 425, 3).

[1] Voy. les témoignages et les monuments que j'ai cités, à ce sujet, dans ma *Lettre à M. Schorn*, au mot *Angélion*, p. 58-59. Je reviendrai sur le monument

ronée, portait pareillement *sur sa main* les *figures des Sirènes*[1]; et les auteurs à qui nous devons la connaissance de ces monuments curieux, ne nous ont pas laissé ignorer l'intention symbolique qui fit ainsi placer, *sur la main* de *statues colossales*, de *petites Figures* accessoires, qui avaient pour objet d'exprimer une idée ou une propriété purement métaphysique, inhérente à l'image de la figure principale. C'est le même motif qui avait donné lieu à toute une classe de *Figures Nicéphores*, c'est-à-dire *portant une Victoire sur la main*, telles qu'il en exista un si grand nombre dans l'antiquité grecque. On connaît le *Jupiter Nicéphore*, la *Minerve Nicéphore*, la *Vénus Nicéphore*, types où l'idée accessoire et métaphysique s'exprimait au moyen de la *petite Figure* ajoutée *à la main* du *Personnage principal*.

Et, à cette occasion, je ne puis m'empêcher de consigner ici une observation qui dérive du même système de représentations symboliques; c'est que la figure qui forme le type de nos monnaies de Caulonia dut être imitée de quelque *statue colossale* représentant le Dieu de Caulonia. En effet, c'était un des traits caractéristiques des plus anciennes figures colossales, ouvrages de l'art grec, d'avoir les *jambes écartées, avec les bras étendus*, d'une manière forcée et bizarre; c'est ce que nous apprend Plutarque[2],

en question, avec de nouvelles preuves à l'appui, dans une seconde édition de cette *Lettre*, qui sera prochainement publiée avec des additions considérables.

[1] Pausan. IX, 34, 2 : Ἥρας.... ἄγαλμα ἀρχαῖον.... φέρει δὲ ἘΠῚ ΤΗ͂Ι ΧΕΙΡῚ ΣΕΙΡΗ͂ΝΑΣ; vid. Siebelis. *Excurs. ad h. l.* t. IV, p. 148.

[2] Plutarch. *ad Princip. inerud.* t. IX, p. 119, ed. Reisk. *Οἱ νομίζουσι μεγάλους καὶ ἀδροὺς φαίνεσθαι τοὺς* ΚΟΛΟΣΣΟΥ͂Σ, *ἂν διαβεβηκότας σφόδρα καὶ διατεταμένους καὶ κεχηνότας πλάσσωσι.* On peut consulter, sur le sens précis des mots *διαβεβηκότας* et *κεχηνότας*, les observations de Facius, *Excerpt. è* Plutarch. p. 108, auxquelles je ne vois rien à ajouter ni à reprendre. Mais une chose plus importante, que ce savant a négligé de remarquer ici, c'est que Plutarque s'est certainement mépris sur le véritable motif de ce type de figures colossales, en l'attribuant, comme il le fait, à *l'impéritie des artistes*, *τοὺς ἀτέχνους ἀνδριαντοποιούς*. Un reproche si grave et si général, adressé aux auteurs de tant de colosses, prouve combien Plutarque était peu fami-

dans un passage curieux dont chaque mot s'applique si exactement au type des médailles qui nous occupent, qu'il suffit de mettre en rapport le texte et le monument, pour les expliquer l'un par l'autre. Une seconde figure du même genre est celle qui forme le type constant des monnaies de Posidonia, de l'époque primitive, et qui doit avoir été pareillement empruntée d'une *statue colossale* de *Neptune*, placée sans doute sur la place publique de Posidonia[1]. Or, à l'attitude si caractéristique que nous offrent ces sortes de figures, si l'on ajoutait, comme nous le voyons sur nos médailles de Caulonia, une autre figure de beaucoup plus petite proportion, il ne manquerait absolument rien à l'image colossale qu'on voudrait produire, de la manière la plus sensible, en même temps que sous la forme la plus exiguë. C'est ainsi que l'on voit la figure d'*Hercule debout*, type de quelques belles médailles d'Héraclée, de Lucanie, avec une *petite Victoire volant* qui le couronne, pour faire ressortir, par cette disproportion même, la stature

lier avec le génie et avec l'histoire de l'art grec. Il est évident pour nous-mêmes, qui n'avons conservé que des images ou des notions si incomplètes de cette classe de monuments publics exécutés à toutes les époques de l'antiquité, que le type de ces sortes de colosses, *avec les jambes écartées et les bras étendus*, fut conçu, comme la plupart des modèles de l'art primitif, d'après les principes d'un goût égyptien et asiatique. On sait, en effet, que c'est à de pareils traits que se reproduisent uniformément ces figures de princes, de dieux ou de héros, toujours de stature gigantesque, sur tant de bas-reliefs de l'antique Égypte. C'est à cette source que les Grecs puisèrent la première idée de leurs colosses, tels que nous les offrent, en petit, les médailles de Caulonia et de Posidonia; et si, à l'époque même où l'art s'était perfectionné de tant de manières, on continua d'exécuter des colosses d'après ce type primitif, ce fut, non pas par *défaut d'habileté*, comme le dit Plutarque, mais par suite de ce goût hiératique et de ce respect pour des habitudes consacrées, qui caractérisèrent l'art des Grecs à presque toutes les époques, et qui durent surtout conserver leur empire dans l'exécution de figures de cette espèce.

[1] On trouve fréquemment, sur les monnaies grecques, des figures semblables dont le type, fourni par quelque simulacre de divinité nationale, en reproduisait l'image réduite et fidèle. J'en citerai pour exemple la figure du *Jupiter Ithomate*, copiée d'après une célèbre statue d'Agéladas, et ser-

colossale du héros[1]; c'est ainsi encore, et par le même motif, qu'une figure assise de la *nymphe Térina*, ou de la *Ville* même personnifiée, est accompagnée, sur une rare médaille de cette ville, d'une *petite Figure* de la *Victoire ailée*, *volant* dans le champ *avec une couronne*[2]. Telle est enfin, si je ne me trompe, la double intention de la *petite Figure accessoire*, portée sur le bras ou sur la main de la *Figure principale* des médailles de Caulonia, indiquant, à la fois, par un personnage d'un ordre métaphysique réduit à une si petite proportion, l'action positive et la stature colossale de cette figure[3], et par ses symboles, le *ra-*

vant de type sur une rare monnaie des Messéniens, Millingen, *anc. Coins of greek Cities*, pl. IV, n. 20; cf. Pausan. IV, 33, 5; et j'observe que cette monnaie paraît être la même que celle qui a été publiée par le P. Magnan, *Miscellan. Num.* t. II, tab. 15, n° 11, comme appartenant à une ville de *Carcinum*, du Bruttium, à raison de la légende ΚΑΡΚΙΝΙΩΝ, qui a probablement été mal lue, au lieu de ΚΑΡΝΑΣΙΩΝ. C'est un point que je me borne à signaler ici à l'examen des antiquaires, et sur lequel je me propose de revenir dans une autre occasion.

[1] Ces médailles sont trop connues des antiquaires pour avoir besoin d'être décrites; mais il n'est pas inutile d'observer que la figure d'*Hercule debout*, couronné par la *Victoire volant* à ses côtés, est, suivant toute apparence, imitée de quelque célèbre statue colossale, en bronze, telle que celle de Lysippe, qui était placée sur la place publique de Tarente; et cette observation vient encore à l'appui de ma conjecture. Il est vrai que M. Millingen a cru voir une imitation de ce colosse dans la figure d'*Hercule assis* que nous offre une rare médaille de Tarente qu'il a publiée, *anc. Coins of greek Cities*, etc. pl. I, n. 14, p. 12; mais, même en admettant cette conjecture, qui me paraît contraire à la vérité, rien n'empêche que quelque autre colosse d'*Hercule debout* n'ait fourni le type de l'*Hercule* ainsi représenté, avec la *Victoire* qui le couronne, sur les médailles en question d'Héraclée.

[2] Voyez planche III, n° 15. Cette belle médaille fait partie de ma collection. M. Millingen, qui l'a publiée tout récemment, d'après un exemplaire tiré du cabinet de M. le duc de Luynes, *anc. Coins*, etc. pl. II, n° 3, p. 24, a commis une légère inadvertance en la regardant comme inédite; elle était gravée depuis longtemps dans un ouvrage, assez peu connu à la vérité, le *Catalogue d'une Collection de Médailles* (celle de Schachmann), Leipzig, 1774, in-4°, p. 37.

[3] C'est sur l'explication de cette figure accessoire, évidemment d'ordre métaphysique par sa petite proportion et par la place même qu'elle occupe *sur le bras* du personnage principal, qu'il y a eu jusqu'ici le plus de dissentiments entre les antiquaires. Pour ne parler ici que des auteurs des travaux les plus récents, M. le duc de Luynes croit reconnaître, *aux attributs de cette figure, évidemment inférieure en hiérarchie à celle qui la soutient, et avec laquelle*

meau de laurier et *la fleur*[1], l'*acte de la lustration*, dont elle était la *personnification*. Quant au choix de *l'animal*, qui figure ici, à double titre, comme *symbole* et comme *objet* d'une cérémonie qui avait également lieu par rapport aux *animaux*, tant de circonstances locales, qu'il est aujourd'hui impossible, et, pour le

elle ne peut manquer d'avoir des rapports directs, un des fils d'Apollon lui-même, *caractérisé par les symboles paternels*; et, d'après ce motif, il se prononce pour Aristée; *Mém. cit.* p. 425-426. Cette opinion, tout inadmissible qu'elle me paraît, est cependant bien plus près de la vérité que celle de M. K. Ott. Müller, qui voit dans *la petite figure posée sur le bras étendu du dieu, un homme expié, vraisemblablement Oreste; Monum. de l'Art antiq.* II, p. 8. J'ose dire que rien n'est moins vraisemblable que cette opinion, que le savant auteur a pourtant reproduite dans son *Handbuch d. Archäol. d. Kunst*, § 359, 7, S. 516, en faisant toutefois mention de l'idée de *Katharmos personnifié*, comme d'une opinion qui m'appartient. Je ne parle pas de celle de M. de Steinbüchel, qui, tout en faisant de la figure principale un *Apollon*, prend la petite figure pour un *Satyre*, sans s'expliquer, du reste, sur le rapport qui pouvait exister entre *Apollon* et un *Satyre*. Je crois devoir encore moins m'occuper de la nouvelle explication proposée par M. Streber, qui est peut-être la plus extraordinaire de toutes, comme elle en est en tout cas la plus récente. Après avoir montré, ce qui était le moins difficile à faire, qu'aucune des idées émises par les antiquaires, y compris celle de M. K. Ott. Müller, n'était pas de tout point satisfaisante, il expose la sienne, qui consiste à voir, dans le personnage principal, *Hercule*, avec la *branche de l'olivier* qu'il rapporte du pays des Hyperboréens; dans l'animal, la *biche aux cornes d'or*; et, dans la *petite Figure* accessoire, *un des Cercopes*, caricature en quelque sorte vivante attachée comme une ombre à la personne du héros. Il serait tout à fait superflu de s'arrêter à combattre des suppositions telles que celles-là, où je regrette d'avoir à dire que je ne reconnais pas l'excellent esprit de M. Streber, ni son jugement exercé par la pratique des monuments. Je ne connais, d'ailleurs, son mémoire que par l'*Extrait* qui en a été donné dans les *gelehrte Anzeigen herausgeg. von Mitgl. d. K. Bayer. Akad.* IV^er Band, S. 1052-1060; et il faut attendre, pour apprécier équitablement le travail de l'auteur, qu'il ait paru en son entier. Du reste, le *Mémoire* dont il s'agit, lu le 14 janvier 1837, dans une séance de l'Académie de Munich, se trouve de beaucoup postérieur au mien; ce qui n'empêche pas que les médailles que je publie, et qui constituent tout le prix de mon travail, n'aient encore l'avantage d'être inédites, comme elles ont le mérite de fixer incontestablement la signification si controversée jusqu'ici du type des monnaies de Caulonia.

[1] On sait que les *fleurs* étaient un *symbole de lustration* usité dans le culte éleusinien, Meurs. *Eleusin.* c. VII. Celles qui se voient sur nos médailles de Caulonia, à la main du génie *Katharmos*, ne peuvent être que celles qui sont désignées par un grammairien sous le nom général d'*Himèra*, Hesych. v. *Ἱμερα· τὰ πρὸς τοὺς* ΚΑΘΑΡΜΟΥΣ *φερόμενα* ἈΝΘΗ.

moins, aussi indifférent de connaître, peuvent avoir eu part à ce choix, que ce serait en pure perte qu'on se livrerait à une pareille recherche[1]. Mais une dernière observation, qui n'est pas sans importance, ni, j'ose le croire, sans fondement, c'est que le type des monnaies de Caulonia, expliqué, comme il vient de l'être, par le rit de la *lustration*, doit se rapporter à la fondation même de cette colonie, suivant l'antique usage des Grecs, de signaler, par la *lustration de la ville*, le fait de son établissement. Il nous est parvenu plusieurs témoignages de cette coutume grecque[2]; et les preuves, qui en sont restées sur les monuments

[1] Il est cependant très-probable que le *cerf* figure, sur toutes nos monnaies de Caulonia, d'après une intention semblable à celle qui fit représenter le même animal, attelé *au char d'Apollon et Diane*, sur un des bas-reliefs du temple d'*Apollon Épicurios*, à Phigalie; voy. ce qui sera dit plus bas à ce sujet, p. 43, 1). Le rapport symbolique qui existait entre *Apollon* et le *cerf* est d'ailleurs constaté par la présence de cet animal auprès d'Apollon, sur une foule de vases peints, de fabrique de Pouille et de Basilicate. On voit l'animal en question porté sur la main même d'*Apollon Philésius*, type de nombreuses médailles de Milet, qui reproduisent pour nous l'antique et célèbre statue de Canachus; voy. à ce sujet ma *Lettre à M. K. Ott. Müller*, dans les *Annal. de l'Instit. Archéol.* t. V, p. 199; et, quant aux médailles mêmes, consult. Arigoni, *Imper Gr.* t. I, tab. 1, n° 11; t. II, tab. II, n° 16; Sestini, *Descript. Num. vet.* p. 345; Mionnet, *Description*, t. V, p. 167, n. 769 et suiv. D'après ces rapports, la choix d'un pareil animal pouvait bien tenir au voisinage du célèbre temple d'*Apollon Alæos*, qui existait à environ 120 stades de Crotone, dans un lieu nommé τὰ Μαλακά, ou, suivant quelques auteurs, à Thurium, et qui avait été fondé, d'après une tradition ancienne, par Philoctète, en mémoire de la *guérison* qu'il avait obtenue en ce lieu; Auctor *de Mirabil. Auscult.* c. 123; Lycophron. *Alexandr.* v. 927, et Schol. *ibidem*; add. Magn. Etymol. v. Ἀλαῖος; Justin. lib. XX, c. 1; cf. Cancellieri, *sett. Cose fatal. di Roma*, p. 64; voy. encore, au sujet du rapport qui existe entre la tradition et le culte d'*Apollon Alæos*, et le type d'*Hercule Oikistas*, sur les monnaies de Crotone, K. Ott. Müller, *die Dorier*, I, 449. On sait, d'ailleurs, que le *cerf* figurait, dans les fables nationales de Crotone, par la mort du chasseur *Æsaros*, noyé en poursuivant une biche, ἐλάφῳ διωκομένῃ συνεισπεσών, dans le fleuve qui porta son nom, Eustath. *ad* Dionys. *Perieges.* v. 370.

[2] L'origine de cet usage se perdait pour ainsi dire dans le berceau même de la nation grecque, puisqu'elle se liait, d'une part, avec les mystères cabiriques, de l'autre, avec les institutions des Kurètes, qui étaient proprement Καθάρται, Bœttiger, *Kunst-Mythologie*, § IX, p. 124. En fait de notions qui se rapportent à des temps historiques, il suffira d'indiquer la *lustration*

mêmes, inaperçues ou négligées jusqu'à nos jours, méritent d'être rappelées ici à double titre, à cause des notions nouvelles qu'on peut y puiser relativement à l'usage en question, et qui deviennent autant de motifs de plus à l'appui de notre explication.

Je citerai, en premier lieu, une rare monnaie de *Crotone*[1], qui s'applique plus directement qu'aucune autre à l'objet de nos recherches, puisque Crotone était métropole de Caulonia, et dont le type n'a pas encore obtenu une explication complète; c'est celle qui offre, d'un côté, *Apollon debout*, près de son *trépied*, décochant un trait contre le *serpent Python*, de l'autre, *Hercule assis*, appuyé de la main gauche sur sa *massue*, et tenant de la main droite un *rameau de laurier*, au-dessus d'un *autel allumé*, avec l'inscription : ΟΙΚΙΣΤΑΣ, le *Fondateur*. Eckhel, qui publia deux fois cette médaille[2], l'une des plus belles et des plus intéressantes, sans contredit, de toute la nu-

d'Athènes accomplie par Épiménide, Diog. Laërt. I, 110; conf. Heinrich's *Epimenides*, 64, ff. sans compter la *lustration particulière du Pnyx*, qui se faisait par les Péristiarques, Valois, *sur* Harpocration, p. 294; et je puis citer encore un fait analogue d'une date plus récente, la *lustration de Mantinée*, qui se célébra, après son rétablissement par les Thébains, Polyb. IV, 21, 9. A Rome, on sait que cette institution de *lustrations publiques*, réduite en un vaste système, embrassa successivement la *ville*, *le peuple*, *les campagnes*, *les bourgs*, *les armées*, *les flottes*, et jusqu'aux *animaux domestiques*. A l'appui du témoignage général de Tertullien, il nous reste une foule d'autorités classiques qu'il serait trop long et d'ailleurs inutile de rapporter. Je me contente de rappeler, à cause du rapport intime que ce trait de mœurs romaines offre avec notre sujet, la *lustration du peuple romain*, qui avait lieu, comme l'on sait, après chaque recensement, et qui, instituée par Servius Tullius, se pratiquait encore sous Auguste, Dionys. Hal. IV, 2. J'ajoute qu'à Rome il se faisait une *lustration de la ville* après chaque grande calamité, telle qu'une inondation du Tibre, ou même à l'occasion d'accidents moins graves, tels que ceux qu'avait pu produire la foudre en frappant des édifices consacrés; on en a des exemples sous Néron et sous Othon, Tacit. *Ann.* XIII, 24, et *Hist.* I, 87, et jusque sous Aurélien, Vopisc. *in Aurelian.* c. 20; *vid.* Salmas. *ad h. l.* conf. Duker. *ad* Tit. Liv. XXXV, 19.

[1] Voyez planche III, n° 19.

[2] *Num. veter. anecdot.* tab. III, n° 25, p. 42-44; *Syllog. num. vet.* tab. I, n° 13, p. 10-11.

mismatique grecque, eut le double mérite de reconnaître l'erreur de sa première explication, en proposant, dans la seconde, la vraie lecture et l'interprétation indubitable du mot ΟΙΚΙΣΤΑΣ, gravé près du personnage d'*Hercule*, et qui s'applique si bien à ce dieu, considéré, suivant d'anciennes traditions nationales, comme *Fondateur* de la ville. C'est là, en effet, l'une de ces heureuses idées, l'un de ces traits de lumière, semés avec profusion dans l'admirable ouvrage d'Eckhel, qui servent à éclairer tout le domaine d'une science, et qui couvrent de leur éclat quelques fautes de détail inséparables d'un travail si vaste. Une de ces inadvertances d'Eckhel, qui mériterait à peine aujourd'hui d'être relevée, s'il n'y avait persisté dans son grand ouvrage, c'est d'*avoir exclu*, comme il le dit lui-même, *Apollon au profit d'Hercule*[1], sur la médaille en

[1] *Doctr. num.* I, 173 : Jure igitur... Hercules urbis conditor dictus... in ipsos numi typos, *deturbato, quem olim intruseram, Apolline,* succedit. Il n'y avait pas eu d'*intrusion* dans la première idée d'Eckhel. *Apollon* était la principale divinité de Crotone, ainsi qu'il résulte du *trépied,* qui est le *symbole* constant de ses monnaies ; sans parler du célèbre temple d'*Apollon pythien*, dont l'existence à Crotone est constatée par le témoignage de Jamblique, *vit. Pythagor.* c. IX. Je puis ajouter à cette occasion une notion neuve et curieuse concernant le temple dont il s'agit ; c'est qu'il s'y trouvait joint un *trésor* ou dépôt d'objets précieux, entre autres de monnaies, dont une, monument peut-être unique en son genre, est venue jusqu'à nous. La pièce en question est une didrachme de Crotone, de fabrique ancienne, mais non pas primitive, qui porte, en lettres profondément gravées à la pointe, et conséquemment ajoutées après coup, l'inscription que voici : ⊢ΙΑΡΟΝ ΤΟ ΑΠΟ ; j'ai fait graver, avec tout le soin possible, cette pièce si curieuse restée jusqu'ici inédite, pl. III, n° 24. Ni M. Mionnet, qui l'a décrite, *Supplément* I, p. 389, n° 979, et qui a lu : ⊢ΙΑΡΟΝ ΤΟΛΙΤ, ni M. Sestini, qui a publié plus exactement cette inscription, mais qui l'a rendue par SACRUM APOLLINEM, interprétation tout à fait vicieuse, *Class. general.* p. 17, n'ont saisi le véritable sens ni surtout le véritable objet de ces paroles, qu'il faut lire : ⊢ΙΑΡΟΝ (sous-entendu ΧΡΗΜΑ ou ΝΟΜΙΣΜΑ) ΤΟ (pour ΤΩι) ΑΠΟλλωνι, c'est-à-dire *pièce consacrée à Apollon*, de même qu'on lit ΙΕΡΟΝ ΑΡΤΕΜΙΔΙ, sur un lecythus de la collection de MM. de Santangelo, à Naples, et qui prouve que cette monnaie faisait partie du *trésor* de l'Apollon de Crotone, ainsi que nous savons, par tant de témoignages antiques, que c'était l'usage de consacrer, dans les principaux sanctuaires, des mon-

question de Crotone, en voyant, dans le *Personnage debout*, près du *trépied*, et lançant une flèche contre un *serpent*, *Hercule combattant l'Hydre de Lerne*, au lieu d'*Apollon vainqueur du serpent Python*, qui est, à n'en pas douter, le vrai sujet de cette représentation [1]. Mais c'est le type du revers, imparfaitement expliqué par Eckhel, qui mérite surtout notre attention.

Il n'est personne qui ne reconnaisse, dans le *jeune Héros nu*,

naies d'or ou d'argent, ce que l'on exprimait par les mots *ἱεραὶ ζημίαι*, ou *ἱεραὶ δραχμαί*; voy. à ce sujet les témoignages classiques recueillis par M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, t. I, p. 295, 3). Il m'en est tombé depuis peu entre les mains un nouveau monument, à tous égards bien précieux, que je puis produire ici; c'est une petite monnaie d'argent de Milet, dont la fabrication eut lieu au moyen des *métaux sacrés*, ΙΕΡΩΝ ΧΡΗΜΑΤΩΝ, du célèbre temple de Didymes, ainsi qu'il résulte de l'inscription même qui s'y lit : ΕΓ (sic) ΔΙΔΥΜΩΝ ΙΕΡΗ. Cette médaille, inédite et à peu près unique, puisqu'il n'en a encore été vu, à ma connaissance, que deux exemplaires, l'un acquis pour le Cabinet du roi, l'autre, possédé par M. Millingen, est gravée, pl. III, n. 27. (Depuis que ceci a été écrit, la médaille en question a été publiée par M. Millingen, *Sylloge*, etc. pl. II, n° 44, p. 70-71.) Mais, pour revenir à la question, l'existence du culte d'Apollon, à Crotone, n'empêchait pas que d'autres divinités, adorées aussi dans cette ville, comme *Junon Lacinienne* et *Hercule*, ne figurassent au même titre sur ses monnaies; ainsi la *tête laurée d'Apollon* forme le type habituel d'une des plus belles médailles de Crotone, dont le revers offre l'*Hercule jeune étouffant les serpents*, image empruntée sans doute du célèbre tableau de Zeuxis, Plin. XXXV, 9, 36, et la *tête de Junon Lacinienne*, sur d'autres médailles de Crotone, est accompagnée, au revers, d'un *Hercule assis*, avec le *scyphus* en main, type imité de la célèbre statuette de Lysippe, qui avait d'abord appartenu au grand Alexandre de Macédoine, et qui, apportée dans la Grande-Grèce par Alexandre d'Épire, pour devenir le partage d'Annibal, avait fini par tomber dans les mains d'un amateur illustre du temps de Domitien, Vindex, ami de Stace et de Martial. C'est du moins ce que l'on peut inférer du témoignage de ces deux poëtes, Stat. *Sylv.* IV, 6, 32, sq. Martial. *Epigram.* IX, 44, 45, en y rectifiant quelques détails où il est entré sans doute un peu d'exagération poétique; voy. Münter, *Religion der Karthager*, § 51-52, Anm. 69. Cette statue de Lysippe a été aussi l'objet de quelques méprises de la part des modernes, notamment de Heyne, qui a cru que le fameux torse du Belvédère en était une imitation, *Prisc. Art. opp. ex epigram. illustr.* p. 87; voyez aussi Meyer, *Gesch. d. bild. Künst.* II, 114. Je reviendrai sur cette question dans un mémoire particulier.

[1] Telle est aussi l'opinion, exprimée en dernier lieu par M. Avellino, qu'on peut regarder à cet égard comme l'interprète du sentiment unanime des antiquaires; voy. le *R. Mus. Borbon.* vol. VI, tav. XXXIII, n° 6.

assis sur un rocher couvert de la *peau du lion*, et appuyé du bras gauche sur une *massue*, avec un *arc* et un *carquois* près de lui, *Hercule*, *fondateur* mythologique de Crotone, quand bien même le mot ΟΙΚΙΣΤΑΣ[1], gravé près de ce héros, ne suffirait pas, en outre de tous ses attributs, à le désigner en cette qualité. Le motif principal se trouvant établi d'une manière aussi positive, il ne reste plus qu'à rendre compte de quelques particularités de ce type, qui n'ont pas été suffisamment étudiées. Tel est l'*autel*, avec le *feu allumé*; telle est surtout la *branche de laurier*, que le héros tient de la main droite au-dessus de cet autel, avec un accessoire, inaperçu ou négligé par Eckhel,

[1] A l'appui do la légende, O⸮K⸮MTAM, en lettres grecques de la plus ancienne forme, on sait que le même mot, en caractères de la forme ordinaire, ΟΙΚΙΣΤΑΣ, se lit sur d'autres monnaies de Crotone, de plus petit module et de fabrique plus récente, qui ont pareillement pour type *Hercule*, mais dans une attitude différente, savoir *debout* et *appuyé sur sa massue*. Trois de ces petites monnaies du Cabinet du roi ont été décrites par M. Mionnet, *Description*, etc. t. I, p. 192, n°s 873 à 875, qui s'est trompé doublement en y voyant *Hercule étouffant le lion*, au lieu d'*Hercule appuyé sur sa massue*, dans une attitude presque semblable à celle de l'*Hercule Farnèse*, et en y lisant ΟΙΚΙΣΤΡΟΣ, mot barbare, au lieu de ΟΙΚΙΣΤΑΣ, qui est la légende uniforme de toutes ces monnaies; voyez Eckhel, *Sylloge*, tab. 1, n° 14, p. 11; Sestini, *Descriz. di molte medagl. greche*, etc. tav. 1, fig. 14. Je possède un exemplaire très-bien conservé de la médaille en question, qui ne laisse aucun donte sur cette double particularité; voyez planche II, n° 17. J'observe de plns que le même type de l'*Hercule Farnèse* se retrouve sur une médaille que j'attribue, d'après sa fabrique, à Cælium, d'Apulie, au revers, d'une *tête casquée de Minerve*, médaille que je crois inédite, et que j'ai fait graver, pl. II, n° 18. On connaît des médailles d'argent de cette ville de Cælium, avec le même type de la *tête casquée de Minerve*, et avec le groupe d'*Hercule étouffant le lion*, au revers, Sestini, *Mus. Fontan.* part. III, tav. 1, n. 7; ce qui justifie mon attribution. Je ne dois cependant pas dissimuler que M. Millingen a publié tout récemment une médaille semblable à la mienne, mais mieux conservée, *Sylloge*, etc. pl. III, n. 6, où il a cru voir, dans les lettres NAT ou MAT, réunies en monogramme, les initiales du nom de *Natiolum*, ou de *Matinum*, deux *villes d'Apulie*; voy. *Ouvr. cit.* p. 15. Ces lettres étant en partie effacées sur ma médaille, à cause de la dégradation qu'elle a subie par l'effet du temps, je n'avais pu y reconnaître, guidé par la seule fabrique, qu'une *ville d'Apulie*; en quoi je me trouve d'accord avec M. Millingen; et, du reste, je suis tout disposé à renoncer à mon attribution de *Cælium*, pour celle de *Natiolum*, que propose le savant antiquaire.

mais très-sensible sur un exemplaire, parfaitement conservé, que je possède de la médaille en question, c'est à savoir avec une *bandelette* attachée à ce *rameau de laurier* [1]. Il n'est pas douteux que ces divers objets, l'*autel allumé*, le *rameau de laurier* et la *bandelette*, n'aient ici rapport à quelque cérémonie sacrée. Or l'acte religieux, dans la célébration duquel de pareils objets trouvaient le plus naturellement leur emploi, c'est à coup sûr la *lustration*, puisqu'elle consistait à asperger d'eau consacrée, au moyen d'un *tison*, pris sur l'*autel allumé* [2], et à l'aide d'un *rameau de laurier*, le *peuple* ou la *ville* qu'il s'agissait de purifier; et qu'ainsi les principales circonstances de cette cérémonie sont ici rendues sensibles par l'image même des symboles qui les représentent. De plus, c'était lors de la *fondation d'une ville* ou de l'*établissement d'une colonie nouvelle*, ou même, à l'époque anniversaire de ces événements, ou bien enfin à l'occasion de quelques grands malheurs publics, tels que des maladies contagieuses, qu'avait lieu la *lustration publique;* et ce ne peut être qu'à une intention pareille, qu'Hercule, qualifié *Dieu fondateur*, ΟΙΚΙΣΤΑΣ, figure sur la monnaie de Crotone, comme présidant lui-même à cet acte solennel [3];

[1] Voy. planche III, n° 19. La *bandelette* se voit aussi très-distinctement sur un superbe exemplaire de cette médaille, du musée de Naples, publié récemment par M. Avellino, *R. Mus. Borbon.* vol. VI, tav. XXXII, n° 6, et dans celui de la collection de M. le duc de Luynes, gravé pl. IV, n. 1, de son *Choix de Médailles grecques.*

[2] On pourrait voir aussi, dans cet *autel allumé*, une allusion directe à un genre particulier de *lustration par le feu*, dont il est resté plus d'une trace dans le langage symbolique de l'antiquité, S. Matth. III, 11: *ἐν πυρὶ βαπτίζειν*; cf. Sophocl. *Antigon.* 264 : *πῦρ διέρπειν*, et dont les nombreux témoignages ont été recueillis avec soin par Lomejer, *de veter. Gentil. Lustrat.* c. XIV, p. 191; add. Bœttiger, *Kunst-Mythol.* § XIX, p. 122-23; mais sans que les preuves plus ou moins sensibles qui s'en offrent sur les monuments aient encore été épuisées; j'en produirai ailleurs un exemple remarquable.

[3] M. le duc de Luynes, qui a fait quelques observations sur cette belle monnaie de Crotone, y reconnait *Hercule fondateur expiant le meurtre de Croton, ou peut-être celui de Lacinius,* Diodor. Sic. IV, 24; Lycophron. v. 1005, et Schol. *ad h. l.;* Serv.

d'où l'on voit avec quelle justesse tous les éléments de ce type s'accordent et se combinent, pour nous y faire reconnaître le motif que j'ai indiqué. Et si j'ajoutais que, par la représentation d'*Apollon, vainqueur du serpent Python*, on aurait voulu faire allusion à quelque épidémie écartée des environs de Crotone, à la suite de laquelle aurait eu lieu la *lustration*, usitée en pareil cas [1], il semble qu'il ne manquerait plus rien à l'intelligence des deux types, dont le rapport, si frappant et si juste, servirait encore à les expliquer l'un par l'autre.

Un second exemple, que je puis produire, de monnaies grecques, dont le type a manifestement rapport à la *lustration publique*, par un motif semblable à celui que je viens d'indiquer, c'est, non plus une médaille unique, telle que l'est celle de Crotone précédemment citée, mais toute une série de monnaies de Sélinonte, au sujet desquelles il reste encore à faire plus d'une observation nouvelle. Ces monnaies sont trop généralement connues, pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description détaillée; je me contenterai de rappeler les principaux traits du type qu'elles présentent, d'après un grand nombre d'exemplaires que j'ai été dans le cas d'examiner. On

ad Æn. III, 552; Conon. *Narrat. ap.* Phot. Cod. ccccxxv; idée ingénieuse, sans doute, mais qui pourtant ne me semble pas admissible, attendu que c'est, suivant moi, dans un ordre d'idées plus général que se prenaient les types des monnaies grecques. J'ai déjà eu occasion de relever ailleurs, *Journ. des Savants*, mars 1838, p. 146, la méprise commise par M. Creuzer, au sujet de cette figure d'*Hercule assis*, tenant en main le *rameau de laurier*, qu'il a prise pour celle d'*Apollon;* voyez son écrit intitulé : *zur Gemmenkunde*, p. 192, 215).

[1] Il n'est pas inutile de remarquer, à l'appui de l'acte exprimé au moyen de la *patère* et de l'*autel allumé*, sur les médailles grecques citées plus haut, que cet acte a toujours rapport à quelque intention salutaire; ainsi le *Bonus Eventus*, le τὸ Ἀγαθὸν personnifié, représenté sur tant de médailles et de pierres gravées, a presque toujours une *patère* en main, avec un *petit autel* près de lui; Visconti, *Oper. var.* II, 285, n° 258; ainsi l'*Hébé* des Latins apparaît, dans cette même attitude, avec son nom IVVENTAS, au revers des médailles de Marc-Aurèle, Winckelmann, *Descr. des P. de Stosch*, p. 60, n° 175.

y voit, tantôt le fleuve *Sélinos*, tantôt le fleuve *Hypsas*, personnifiés, l'un et l'autre, sous les traits d'un *Jeune Homme entièrement nu*[1], caractérisés, en qualité de *Fleuves*, par une *corne naissante* sur le haut du front, et accompagnés de leur nom, ΣΕΛΙΝΟΣ[2], ΗΥΨΑΣ, qui se lit, en gros caractères, dans le champ de la médaille. Ces deux figures tiennent constamment, de la main gauche, une *branche de laurier*, et, de la droite, une *patère*[3], dont elles se servent pour faire une *libation*, au-dessus d'un *autel* placé à leur droite. Quelquefois cet *autel* est orné, à sa partie supérieure, de *branches de laurier;* d'autres fois il est entouré d'un *serpent;* le plus souvent c'est un *coq*,

[1] Je ne connais qu'un très-petit nombre d'exceptions à l'usage général de représenter ce personnage *nu* : telles sont deux médailles publiées par Torremuzza, tab. LXV, fig. 9 et 10; et dont la seconde fait partie du recueil de Hunter, tab. 48, n. XXIV, où le *Fleuve personnifié* est vêtu d'un *manteau qui lui couvre le milieu du corps*. Quant à une troisième médaille, publiée aussi par Torremuzza, *ibid.* fig. 11, où le personnage en question, vêtu d'un manteau pareil, offre les traits d'un *Vieillard chauve et barbu*, j'ignore quelle confiance mérite cette médaille, qui diffère de toutes les monnaies connues de Sélinunte, et qui est restée ensevelie jusqu'à ce jour dans la collection du prince de Biscari. Mais, dans tous les cas, je pense qu'on aurait tort de se fonder sur un pareil monument, unique, s'il est réellement authentique, pour voir l'*Hypsas*, ou *Empédocle*, sous les traits de ce *Vieillard*, comme l'a fait tout récemment un savant anglais, *Sculptured Metopes of Selinus*, p. 28, note 2.

[2] Ce nom se lit distinctement sur un beau médaillon publié par Torremuzza, *Auctar. I*, tab. VI, fig. 1. J'en possède un second, d'une conservation superbe, avec la même légende, qui a certainement rapport au nom du *fleuve*, et non à celui du *peuple*, comme l'avait cru Eckhel, *D. N.* I, 238; car ce dernier nom est toujours exprimé sous la forme ordinaire ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ ou ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΩΝ (*des Sélinontins*); voy. planche III, n. 20.

[3] Le même type d'un *Personnage nu*, portant de la main gauche un *rameau*, et faisant une *libation*, au moyen d'une *patère* qu'il tient de la main droite, s'est offert sur une rare médaille de Léontium, de petit module, que je possède, et qui n'a pas encore été expliquée; voy. planche III, n. 25. Ce type, d'après la similitude complète qu'il présente avec celui de nos monnaies de Sélinunte, a certainement rapport au même sujet. On voit pareillement, sur des médailles d'Himéra et de Térina, la *Ville*, personnifiée sous les traits d'une *Femme*, vêtue, tenant une *patère* de la main droite, et faisant une *libation;* ce qui vient encore à l'appui de notre explication.

qui se voit, debout, sur les degrés du même autel, lequel est, tantôt *couronné de flammes*, tantôt surmonté d'une espèce de *couvercle*, de forme triangulaire[1]. De l'autre côté des deux figures en question est un *taureau* placé sur une *base*, ou bien, sur les monnaies d'un module inférieur, c'est quelque oiseau symbolique, tel qu'un *cygne*, un *paon*, une *cigogne* ou une *grue*.

Il est impossible de méconnaître à de pareils traits l'accomplissement d'une cérémonie religieuse, célébrée en action de grâces du rétablissement de la santé publique à Sélinonte. L'*autel*, au-dessus duquel se fait la *libation*, avec le *serpent* et le *coq*, les deux animaux consacrés à Esculape, ne laisse aucun doute à cet égard; le *taureau* est certainement la victime destinée au sacrifice[2]; les oiseaux symboliques, le *cygne*, le *paon*, la *cigogne* et la *grue*, ont, sur une foule de monuments antiques, une signification d'accord avec cette intention[3]; et,

[1] Torremuzza, *Sicil. vet. Num.* tab. LXV, fig. 5, 10, 12, 15, 16.

[2] C'est ainsi que, sur la *table Iliaque*, on voit un *bœuf* pour figurer le *sacrifice* offert à *Apollon*, dans une occasion semblable.

[3] J'ai déjà cité, en ce qui concerne le *cygne*, les témoignages qui constatent la signification symbolique attribuée à cet oiseau; et l'on peut consulter encore M. Creuzer, *Symbolik*, III, 204. Quant à la *cigogne*, représentée comme *emblème de piété*, *φιλοστοργίας σύμβολον*, Ælian. *de Nat. Animal.* III, 23; cf. Jacobs. *Animadv.* p. 114; Plin. *Hist. Nat.* X, 32; add. Horapoll. I, 58, les monuments qui nous offrent cet oiseau, avec cette intention, sont assez nombreux et sans doute assez familiers à mes lecteurs, pour qu'il me suffise de quelques indications; voy. surtout Millingen, *Vases grecs*, pl. IX, p. 83; *Mus. Corton.* tab. 47; *Mus. Brit. anc. Marbles*, p. II, pl. III; mais j'insisterai particulièrement sur l'exemple que nous fournissent les monnaies de Crotone, où la *cigogne* figure si souvent comme symbole, et sur le rapport qui en résulte entre l'intention symbolique de cet oiseau et le culte d'*Apollon, Dieu salutaire*. La *grue*, qui figure aussi très-fréquemment sur ces mêmes monnaies de Crotone, comme *gardienne du trépied pythique*, au même titre que la *cigogne*, jouissait, dans l'opinion du peuple de Crotone, d'une estime toute particulière; témoin l'anecdote rapportée par Jamblique, *vit. Pythagor.* c. XXVII, § 126; et cet oiseau se rapporte d'ailleurs directement au culte d'Apollon par le nom de la *danse Γέρανος*, exécutée par Thésée, autour des autels de Délos, K. Ott. Müller, *die Dorier*, II, 8, § 14. Quant au *paon*, qui n'avait pas une signification moins en rapport avec l'ordre d'idées dont il s'agit, il suffit de rappeler que cet oiseau avait fini

quant au motif même de la cérémonie religieuse dont il s'agit, ce motif n'est pas moins clairement indiqué par la présence du *Fleuve personnifié*, tantôt l'*Hypsas*, tantôt le *Sélinos*, qui en accomplit l'acte principal. On sait que ce fut en réunissant temporairement dans un même courant, au moyen de tranchées et de canaux, les *deux fleuves* voisins de Sélinonte, qu'Empédocle parvint à faciliter l'écoulement d'eaux stagnantes qui avaient occasionné dans cette ville une maladie contagieuse[1]. C'est à cet événement, célèbre dans l'histoire de Sélinonte, autant que dans les fastes de la philosophie ancienne, que fait manifestement allusion le type de ces monnaies; et il eût été difficile, en effet, de représenter d'une manière plus expressive et plus ingénieuse le rétablissement de la salubrité opéré par la jonction des deux fleuves. Ce qui n'est pas moins clair, ni moins certain, c'est que la *branche de laurier*[2] que portent constamment l'un et l'autre fleuves est ici un symbole de la *lustration*, qui dut couronner, suivant l'usage, l'heureuse opération d'Empédocle; et, ce point admis, il est curieux d'observer comment la plupart des symboles figurés sur ces monnaies de Sélinonte se reproduisent sur celles de Caulonia et de Crotone, qui ont rapport au même sujet. Ainsi,

par devenir, chez les Romains, le symbole de l'apothéose, et qu'il avait passé, avec cette même intention, jusque sur les monuments du christianisme primitif, ainsi qu'on en a tant d'exemples dans les *peintures des Catacombes*; voy. à ce sujet mon *Deuxième Mémoire sur les Antiquités chrétiennes*, p. 38-39.

[1] Diogen. Laert. VIII, 70: *Ἐπινοῆσαι τὸν Ἐμπεδοκλέα, καὶ ΔΥΟ τινὰς ΠΟΤΑΜΟΥΣ τῶν σύνεγγυς ἐπαγαγεῖν.... καὶ καταμίξαντα γλυκᾶναι τὰ ῥεύματα*; cf. Burmann. ad D'Orvill. *Sicul.* p. 424.

[2] Il est à peine nécessaire d'observer que l'espèce d'*instrument à quatre pointes*, qui remplace, sur une de ces monnaies, publiée à la suite de l'ouvrage de D'Orville, tab. XIII, n. 11, le *rameau de laurier*, qui figure sur toutes les autres, n'a pu provenir que du mauvais état de la médaille en question, ou d'une méprise du dessinateur. Torremuzza lui-même en a fait l'observation, en reproduisant, d'après l'estampe de D'Orville, la médaille en question, tab. LXV, fig. 1.

le *rameau*, aux mains du personnage principal; l'*autel, orné de rameaux*, où *couronné de flammes;* le *cygne*, le *taureau* ou le *bucrane*, sont autant de symboles communs à toutes ces monnaies, qui ne peuvent s'interpréter que de la *lustration*, du *sacrifice* qui la précède, et de la *purification* qui en résulte. L'acte auquel préside *Hercule fondateur*, sur la médaille de Crotone, est accompli, sur les monnaies de Sélinonte, par le *Fleuve personnifié*, comme sur celles de Caulonia et de Léontium par *Apollon, dieu expiateur* par excellence: en sorte qu'il est bien évident que les divers éléments de ces représentations si semblables l'une à l'autre étaient puisés dans un même système, et rapportés à une intention commune.

Mais voici un dernier rapport qui n'a pas encore été signalé, et qui résulte de la comparaison du revers des monnaies de Sélinonte, avec celui de la médaille de Crotone; j'insiste sur ce point, parce que j'y trouve une preuve nouvelle de cet accord intime, de cette intelligence profonde, avec lesquels étaient choisis et combinés les éléments, si nombreux et si variés qui entraient dans les compositions de l'art antique. Les médailles de Sélinonte du plus grand module offrent, au revers, *un Homme et une Femme*[1], *vêtus, debout sur un bige, dont le premier décoche une flèche, et l'autre tient les rênes du char,*

[1] L'*Homme* et la *Femme* sont parfaitement distincts, toutes les fois que le type offre *deux figures*, et que la médaille est bien conservée; celle que je possède, et que je publie, pl. III, n. 20, mettrait cette particularité hors de doute, s'il pouvait en rester le moins du monde; et quant à l'idée des premiers antiquaires, qui voyaient, dans la seconde figure, debout près d'Apollon, *Empédocle qui lui retient le bras*, Eckhel a depuis longtemps fait justice de cette supposition, contraire à toutes les notions antiques, *D. N.* t. I, pag. 239; ce qui n'a pourtant pas empêché le dernier historien d'Empédocle de la reproduire avec une autre supposition non moins dénuée de fondement; c'est que cette seconde figure pouvait bien être aussi *Hygie, la déesse de la santé;* Scina, *Memorie sulla vita e filosofia d'Empedocle*, t. I, p. 74, 147). Il est certain, d'après l'*attitude*, le *caractère* et le *costume* des deux personnages, qu'on ne peut voir ici qu'*Apollon* et *Diane*

c'est-à-dire *Apollon* et *Diane*, réunis sur le même char, comme on les voit sur d'autres monuments antiques [1], dans l'attitude et sous les traits de *Dieux Sauveurs*, de *Dieux Tutélaires*, Θεοὶ ἀλεξίκακοι, Θεοὶ ἐπικούριοι, Θεοὶ σωτήριοι, *dissipant la contagion* [2]. Notre médaille de Crotone nous a montré *Apollon lançant une flèche contre le serpent Python :* deux images tout à fait équivalentes, deux expressions figurées de la même idée; l'une et l'autre relatives au rétablissement de la santé publique, l'une et l'autre justement placées au revers d'un type représentant la *lustration*, et dont il me paraît désormais impossible de contester le sens positif, le rapport frappant et la combinaison heureuse.

Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochements, qui suffisent pour l'objet que je m'étais proposé. Mais je ferai une dernière observation au sujet d'une rare monnaie de Métaponte, dont le type, qui n'a pas encore été complétement expliqué, semblerait, au premier coup d'œil, offrir une image analogue à celles dont il vient d'être question. Ce type consiste en une *Figure virile, jeune* et *imberbe*, entièrement *nue*, debout et de face, s'appuyant de la main droite sur une longue *tige de laurier*, et tenant de la main gauche un *objet*, souvent mal figuré, ou plutôt mal conservé, que la plupart des anti-

[1] Il suffira de citer le bas-relief de la frise du temple de Phigalie, où *Apollon* et *Diane* sont debout sur le même char, presque dans la même attitude que sur nos médailles de Selinonte, et certainement avec une attention pareille, puisque le temple auquel appartenait ce bas-relief était dédié à *Apollon Epikourios*, et qu'il avait été construit précisément à l'occasion d'une maladie contagieuse, dont la protection de ce Dieu avait délivré le pays. Pausan. VIII, 41, 5; voy. Wagner's, *Bassirilievi antichi della Grecia, ossia Fregio del tempio di Apollo Epicurio*, tav. 1.

[2] Dans Sophocle, *Œdip. Tyr.* v. 152, sqq. Apollon est invoqué comme σωτὴρ καὶ νόσου παυστήριος. C'est d'ailleurs une notion si familière que celle d'*Apollon, dieu sauveur*, que je dois me borner à renvoyer aux nombreux témoignages recueillis à ce sujet, par M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, I. 296. ff. et en dernier lieu, par M. Fr. Creuzer, *zur Gemmenkunde*, S. 106-117, et 191-199, 211-249).

quaires, Eckhel à leur tête [1], ont pris pour un *bâton*, mais qui est réellement un *arc*, ainsi qu'on le voit, sur deux de ces médailles, du Cabinet du roi, dont la conservation laisse bien peu de chose à désirer [2]; sur une troisième, du recueil de Hunter [3], et sur une quatrième, vrai chef-d'œuvre numismatique, que possède le Musée britannique [4], où l'*arc*, parfaitement distinct, est de plus accompagné d'une *flèche*, comme sur un exemplaire, très-bien conservé aussi, que je possède de la même médaille; et c'est une répétition de cette médaille, où l'*arc* et la *flèche* sont portés à la main du *Personnage nu*, que décrit M. le duc de Luynes, parmi les pièces principales de sa *Numismatique de Métaponte* [5]. Il existe encore, dans une collection particulière d'Allemagne, un autre exemplaire de cette rare et curieuse monnaie, de coin différent, où se montrent pareillement l'*arc* et les *flèches* [6], mais où l'on a cru voir,

[1] Eckhel, *Sylloge*, etc. tab. I, fig. 7, p. 5-7; cf. *Doctrin. Num.* I, 155; Avellino, *Ital. vet. Num.* vol. II, p. 13, n. 23.

[2] Minnnet, *Description*, I, 160, n[os] 581, 582; voy. pl. III, n[os] 21 et 22.

[3] Tab. 37, fig. XXI. Le *nœud de cheveux* par derrière, qui est le caractère distinctif de la *tête nue d'Apollon*, est très-sensible sur cette médaille.

[4] *Mus. Britann. Num. vet.* tab. III, fig. 14.

[5] *Métaponte; numismatique*, n. VII, p. 26-27.

[6] M. Creuzer, qui a publié cette médaille, extraite du cabinet de M. le conseiller privé de Gerning, à Francfort-sur-le-Mein, *Symbolik*, II, 201, et *Abbildung*. tab. III, n. 9, a cru y reconnaître un *Apollon Asiatique*, d'ancien style, armé, comme *celui d'Amycles*, de l'*arc*, des *flèches* et du *casque*. Cette dernière particularité, qui seule pourrait prêter quelque appui à la supposition dont il s'agit, n'a réellement pas le moindre fondement, sur la médaille en question, non plus que sur toutes les autres du même type que j'ai citées, et que M. Creuzer ne semble pas avoir connues. D'un autre côté il est évident, par le trait que raconte Hérodote, et dont ce savant ne s'était pas souvenu davantage, que c'est bien le *Dieu de Delphes*, le véritable *Apollon Pythien*, qui recevait un culte public à Métaponte, et qui est représenté sur les monnaies de cette ville avec tous ses attributs, et sous tous ses traits accoutumés. Une de ces monnaies de bronze, d'une fabrique charmante, offre au revers de la *tête d'Apollon nue et laurée*, le *trépied*, principal symbole du culte pythique, *Mus. Hunter.* tab. 38, n. V; j'en possède une variété, que je crois inédite, avec la *massue* jointe au *trépied*, et la légende ordinaire META; voy. planche III, n. 26; et comparez avec cette médaille une autre

sans aucune espèce de raison, un personnage avec un *casque en tête*[1], au lieu d'un *Jeune Homme*, la *tête nue*, et les cheveux coiffés de la manière propre à Apollon[2]. Quelquefois c'est sur un *autel carré*, et non sur le sol même, que le personnage en

monnaie de Métaponte, absolument semblable, mais indiquée comme étant d'argent, dans le recueil du P. Magnan, *Miscell. Numism.* t. I, tav. 23, n° XII. Ce même symbole du *trépied* se retrouve encore au revers de quelques autres monnaies en bronze de Métaponte, d'un type différent, *Mus. Wiczaï*, t. I, p. 33, n. 828. Mais M. Avellino, qui a publié récemment une de ces monnaies, comme un monument nouvellement acquis à la science du culte d'Apollon à Métaponte, *R. Mus. Borbon.* vol. IV, tav. XLV, n. 12, n'aurait peut-être pas dû les regarder, même en ne les supposant pas aussi rares qu'il le croit, comme la seule preuve de l'existence du culte en question, laquelle résulte si positivement du texte d'Hérodote. J'ajouterai que la même monnaie de Métaponte, avec le *trépied* au revers de la *tête d'Apollon laurée*, et de plus, avec le *nom du magistrat* ΤΙΜΩΝ, existait dans le cabinet Wiczaï, *Mus. Hederv.* t. I, p. 33, n. 812, et dans la collection Puertas, à Florence, Micali, tav. CXV, n. 22. Je ne puis m'empêcher de citer encore, à l'appui de ce témoignage, d'autres monnaies de Métaponte, avec le type d'Apollon, si rares, que je ne sache pas qu'elles se trouvent ailleurs que dans le cabinet de feu M. Carelli, et si belles, qu'on devra me savoir gré d'en consigner au moins ici la description, telle que la donne M. Carelli lui-même, dans son ouvrage déjà cité plus haut, n. 128 : « *Apollo*, chlamyde ornatus, subsellio insidens, *ad D.* sinistrâ manu tenet *lyram* super sinistro genu, dexterâ illam pulsat; ante *laurus* arbor; ═) : Hordei spica; ante *locusta;* pone META. Arg. E. 156 pond. — N. 132 : *Caput Apollinis*, laureatum, *ad D.* promissâ comâ et eleganter cincinnatâ. Arg. D. 52 pond. — N. 136 : *Caput Apollinis*, *ad S.* curtâ comâ, ornatum diademate, in quo exsculpta *laurea*, diadematis vero fimbriæ nummi aream exornant.; ═) : Hordei spica, et *Tripus*, META. Arg. D. 54 pond. »

[1] C'est ainsi encore que M. K. Ott. Müller, trompé par une description inexacte, se représentait ce personnage, où il voyait le *Dieu vainqueur* et *Daphnéphore*, *die Dorier*, I, 264 : *den Gott selbst mit Helm*, *Pfeil und Bogen*, *als Sieger*, *und mit einem Lorbeerzweige als Daphnephoros.* Ailleurs, il cite deux médailles du cabinet de Paris, où *Apollon steilt oder phlanzt den Lorbeer auf einen niedrigen Altar*, p. 337, 2); ce qui est plus conforme à la vérité, sans être tout à fait exempt d'inexactitude; voy. Mionnet, *Description*, t. I, p. 160, n°s 581, 582.

[2] Si les médailles précédemment indiquées avaient pu laisser quelques doutes à cet égard, ils seraient dissipés par une autre de ces monnaies, jadis possédée par feu M. Carelli, qui l'a décrite en ces termes, sous le n° 129, dans l'ouvrage, tant de fois cité, dont la publication a été accueillie par tous les amis de la science, avec un intérêt où se mêlait le regret de la perte de son auteur : « *Apollo nudus*, longâ comâ ad occiput retortâ et redimiculo cinctâ, stans *ad S.* Dexterâ manu tenet *lauri ramum aræ innixum*, sinistrâ *arcum* et *spiculum* ; ═) : Hordei spica, ante Locusta, pone META. »

question appuie, ou semble appuyer, la *tige de laurier* qu'il tient de la main droite; et, à ce dernier titre, non moins que d'après les symboles mêmes que porte cette figure, la *tige de laurier*, l'*arc* et les *flèches*, on ne peut méconnaître *Apollon*, à qui cette *jeunesse*, cette *nudité* et cette *coiffure* conviennent d'ailleurs si parfaitement. Il n'y a donc pas lieu de penser ici au rit de la *lustration ;* et il faut renoncer de même à l'explication que le docte Eckhel avait cru pouvoir tirer d'un autre rit sacré, celui de la *dendrophorie*, à raison duquel il avait proposé, pour sujet de ce type remarquable, un *Génie de Cérès personnifié*, ou bien un *Bacchus dendrophore* [1]; opinion reproduite et soutenue en dernier lieu par M. Inghirami [2]. Mais je suis surpris qu'aucun antiquaire ne se soit encore avisé de faire à ces monnaies de Métaponte l'application d'un texte d'Hérodote, qui en donne une explication si certaine, que tout commentaire en devient désormais superflu.

Cet historien rapporte [3] une tradition des habitants de Métaponte, suivant laquelle Aristéas, de Proconnèse, aurait apparu à ce peuple, et lui aurait ordonné d'ériger une statue en son nom, et de la placer à côté d'un autel d'Apollon. A l'appui de

[1] Eckhel, *Sylloge*, etc. p. 5-7.

[2] *Monum. Etrusch. ined.* ser. VI, tav. N, n. 1, et ser. II, p. 190, sgg. l'assentiment donné à cette idée d'Eckhel par le savant interprète des monuments étrusques, n'aurait réellement quelque valeur qu'autant qu'il se serait livré à l'examen de la médaille en question; mais, dans ce cas, l'opinion qu'il s'était faite ne saurait tenir contre l'observation de cette médaille même. Je remarque aussi que M. Creuzer avait d'abord adopté l'explication d'Eckhel; voy. son *Dionysus*, p. 246. Mais en y substituant plus tard une interprétation nouvelle, plus conforme au monument et plus près de la vérité, il a détruit lui-même l'autorité qu'on pouvait attribuer à sa première opinion.

[3] Herodot. IV, 15 : Τάδε δὲ οἶδα Μεταποντίνοισι τοῖσι ἐν Ἰταλίῃ συγκυρήσαντα.... Αὐτὸν Ἀριστέην, φανέντα σφι ἐς τὴν χώρην, κελεῦσαι ΒΩΜÒΝ ἈΠÓΛΛΩΝΙ ἱδρύσασθαι, καὶ Ἀριστέω.... ἐπωνυμίην ἔχοντα ἀνδριάντα παρ' αὐτὸν ἱστάναι.... Καὶ ΝΥ͂Ν ἕστηκε ἀνδριὰς ἐπωνυμίην ἔχων Ἀριστέω, παρ' αὐτῷ τῷ ἈΓΆΛΜΑΤΙ τοῦ ἈΠÓΛΛΩΝΟΣ, πέριξ δὲ αὐτὸν ΔΆΦΝΑΙ ἑστᾶσι· τὸ δὲ ἄγαλμα ἐν ΤΗ͂Ι ἈΓΟΡΗ͂Ι ἵδρυται.

cette apparition, l'oracle de Delphes, qu'ils avaient envoyé consulter, ayant prescrit la même chose aux Métapontins, ils exécutèrent ce qui leur était demandé. *Et maintenant,* ajoute Hérodote, *la statue portant le nom d'Aristéas est érigée près de la statue même d'*Apollon, *avec des* lauriers *tout autour; et ce monument existe sur la place publique.* Il n'est rien sans doute de plus clair et de plus précis que ce témoignage d'un écrivain qui parle ici d'après lui-même, puisque, de son propre aveu, il avait été à Métaponte[1]. Ainsi Hérodote avait vu de ses yeux, sur la *place publique* de Métaponte, l'*autel d'Apollon,* avec la *statue de ce dieu, entourée de lauriers,* et celle d'Aristéas, placée auprès; et lorsque nous voyons nous-mêmes sur des monnaies de Métaponte, dont le style et la fabrique ne s'éloignent pas du siècle d'Hérodote, une *figure d'Apollon, debout près d'un autel, et appuyé sur une tige de laurier,* il est bien évident pour nous que c'est à ce monument public et à cette tradition nationale des Métapontins que se rapporte ce type d'une de leurs plus belles monnaies, resté jusqu'ici obscur et problématique, faute d'avoir fait un rapprochement si facile[2]. Je puis ajouter encore une particularité qui n'est pas moins curieuse, et qui n'a pas

[1] Herodot. IV, 15 : *Ὡς ἐγὼ συμβαλλόμενος ἐν Προκοννήσῳ τε καὶ* ΜΕΤΑΠΟΝΤΙΩι *εὕρισκον.*

[2] Je dois dire que M. le duc de Luynes avait fait, de son côté, l'application du texte d'Hérodote à cette monnaie de Métaponte, sans avoir eu connaissance de mon travail; voy. son livre intitulé *Métaponte*, article de la *Numismatique*, n. VII, p. 26-27. Mais il est vrai aussi, et j'en fais l'aveu avec plaisir, que le mérite d'avoir rapproché pour la première fois ce texte et ce monument appartient à M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, I, 264, 4). Après cet aveu, on me permettra d'ajouter que j'avais écrit mon mémoire avant que mon attention eût été appelée sur cette partie du livre de mon savant ami, M. K. Ott. Müller; en sorte que je puis dire, en toute sincérité, que j'avais eu de mon côté l'idée qui était venue aussi à M. le duc de Luynes, et que l'auteur des *Doriens* avait exprimée avant nous deux. C'est là un de ces cas, assez rares dans la science pour être remarqués, où l'accord de plusieurs esprits, arrivant au même résultat sans s'être communiqué leur pensée, équivaut à la certitude.

été jusqu'ici moins négligée. Suivant une anecdote rapportée par Athénée[1], et dont la date tombe vers la CVI[e] olympiade, le *laurier* que les Métapontins avaient consacré sur leur place publique, en mémoire de l'apparition d'Aristéas, de Proconnèse, était *de bronze;* Plutarque, qui raconte dans des termes à peu près semblables la même anecdocte[2], fait mention à cette occasion, du *temple d'Apollon,* à Métaponte, et cela pour marquer le lieu de la scène, qu'Athénée met sur la place publique[3]; d'où il suit irrésistiblement que ce *temple* même d'*Apollon*, ainsi que l'*autel* et le *laurier de bronze,* était élevé sur la *place publique* de Métaponte[4]; et peut-être n'existe-t-il pas, dans toute l'antiquité, un second exemple de passages d'historiens grecs qui s'appliquent aussi sûrement, aussi directement à l'intelligence d'un monument numismatique.

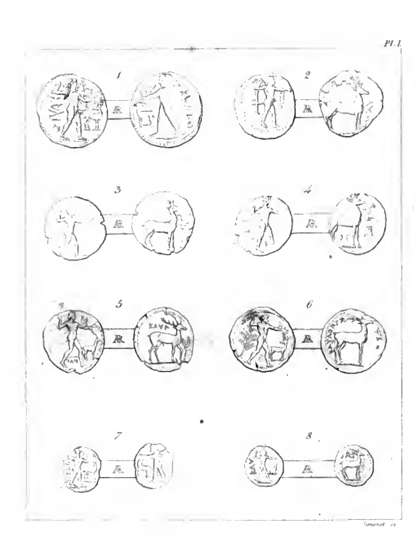
[1] Athen. *Deipnos.* XIII, 83, p. 605, D: *Ἐκ τῆς δάφνης τῆς χαλκῆς ἣν ἔστησαν Μεταποντῖνοι κατὰ τὴν Ἀριστέα τοῦ Προκοννησίου ἐπιδημίαν.*

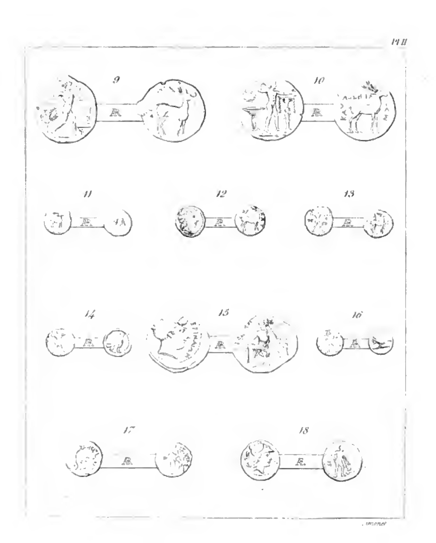
[2] Plutarch. *De Pyth. Oracul.* t. VII, p. 564, ed. Reisk: *Ἐν Μεταποντίῳ... περὶ τὸν νεὼν τοῦ Ἀπόλλωνος.* C'est sans doute ce passage qu'a eu en vue M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, I, 264, 4); mais en le citant de cette manière: Plut. de Ei 8, il a commis une inexactitude, à moins qu'il s'agisse d'un autre texte qui m'aurait échappé.

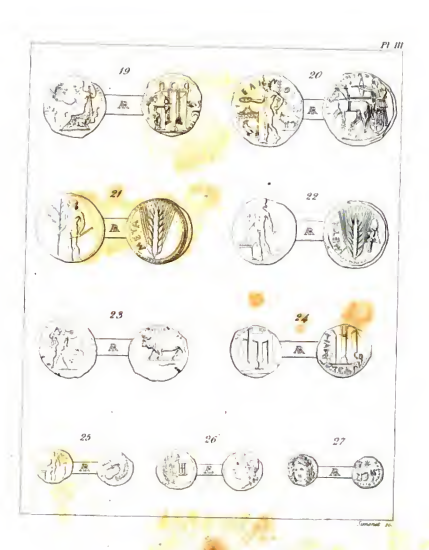
[3] Athen. *loc. laud.* *Ὑπὸ τῶν ἐν τῇ ἀγορᾷ νεανιῶν.* Je lis ici, avec Schweighäuser, *Νεανιῶν*, au lieu de *Μάντεων*, en raison de ce que dit Plutarque, *ibidem*: *ὁρμήσαντες γάρ... οἱ* ΝΕΑΝΊΣΚΟΙ, *κ. τ. λ.*

[4] C'était probablement aussi au voisinage du *temple d'Apollon*, et conséquemment près de la place publique, ou sur cette place même, que s'élevait le *temple des Muses*, dont l'existence à Métaponte est surtout constatée par le témoignage de Dicéarque, qui raconte que Pythagore mourut, après quarante jours d'abstinence, dans ce temple, où il avait cherché un refuge; vid. Dicæarch. *Fragment.* t. II, p. 55, ed. Errant. cf. Diogen. Laert. VIII, 1, 21.

FIN.


1
2
3
4
5
6
7
8
KAVP
Simonet sc.




Pl. III
19
20
21
22
23
24
25
26
27
Simonet sc.

MÉMOIRE

SUR

LES MÉDAILLES SICILIENNES DE PYRRHUS,

ROI D'ÉPIRE,

ET SUR QUELQUES INSCRIPTIONS

DU MÊME ÂGE ET DU MÊME PAYS.

Lu le 16 décembre 1831.

C'est une opinion depuis longtemps établie parmi les antiquaires, que les belles médailles de Pyrrhus, roi d'Épire, qui offrent des types communs sur la monnaie de Sicile, et en particulier sur celle de Syracuses, ont été frappées durant la domination de deux années que ce prince obtint sur la Sicile, et que la fabrication a eu lieu en Sicile même[1]. Il est constant, en effet, que ces médailles se trouvent habituellement dans ce pays même, y compris les plus rares de toutes, je veux parler des superbes tétradrachmes, inconnus du temps d'Eckhel et de Torremuzza, avec la *tête de Jupiter Dodonéen*, type national

[1] Eckhel, *Doctr. Num.* II, 171.

en Épire; deux desquels, au moins, dans le très-petit nombre de ceux qu'on en a recueillis, proviennent certainement de la Sicile[1]. Ce qui n'est pas moins avéré, c'est que la légende uniforme de toutes ces médailles, d'or, d'argent et de bronze, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ, (monnaie) *du Roi Pyrrhus,* s'éloigne de l'usage constamment suivi sur la monnaie syracusaine, où le premier de ces mots est toujours écrit ΒΑΣΙΛΕΟΣ; d'où il suit qu'en admettant, sur sa monnaie, des types siciliens, concurremment avec des types épirotes, Pyrrhus y fit représenter son titre de *Roi,* sous la forme la plus généralement usitée chez les Grecs. Ces deux faits ne constituent point, du reste, l'espèce de contradiction que le docte Eckhel avait cru y remarquer; et il était naturel que les artistes grecs, soit de Sicile, soit d'ailleurs, que Pyrrhus chargea d'exécuter ses monnaies, se conformassent, dans la manière d'exprimer son

[1] Il s'en trouve *deux* au Cabinet du roi d'une origine inconnue; l'un desquels est gravé dans le *Supplément* de M. Mionnet, t. III, pl. XIII, n° 6; le second, que je publie, était encore inédit; voy. planche I, n° 7. Un autre, que possède maintenant M. le duc de Luynes, a longtemps appartenu à M. Carelli, qui l'avait reçu de Sicile. J'en ai vu un quatrième, trouvé à Palazzolo, l'ancienne *Acræ*, dans les mains de feu M. le baron Judica, à Palazzolo même, en 1827. Il en existe un exemplaire au *Museum British*, lequel est gravé sur le frontispice du beau recueil publié par Combe, London, 1814, 4°. Un second exemplaire, provenant du cabinet de feu sir R. Payne Knight, est récemment entré dans la même collection; c'est sans doute le même qui a été publié par Sestini, comme faisant alors partie du musée Venuti, et que cet antiquaire assure avoir été trouvé en Sicile, *Descript. Num. veter.*, tab. IV, n° 1, pag. 163 : « La quale (medaglia) fu ritrovata in Sicilia, per crederla coniata in quell'isola. » Je n'ai pu vérifier si le cabinet de Hunter en renferme un, n'ayant pas à ma disposition le *Recueil des Rois*, de ce cabinet, gravés par Bartolozzi; ouvrage dont on sait que l'édition presque entière a été détruite, ce qui en a rendu les exemplaires infiniment rares. J'ignore pareillement s'il existe, dans quelque collection publique ou privée d'Italie ou d'ailleurs, d'autres exemplaires de cette superbe médaille, chef-d'œuvre de la numismatique ancienne. Mais je crois exprimer fidèlement l'opinion des antiquaires les plus exercés, en lui assignant, d'après sa fabrique, la Sicile ou la Grande-Grèce pour patrie, c'est-à-dire en la supposant frappée à Syracuses ou à Locres

titre, à l'usage du souverain lui-même, plutôt qu'à celui du pays où l'on présume qu'elles furent frappées.

Ce point établi, nous en acquérons une nouvelle preuve dans une médaille qui nous fait connaître d'autres particularités curieuses. Cette médaille existait au Cabinet du roi, mais dans un état si défectueux, que M. Mionnet ne put en donner qu'une description insuffisante [1]. Visconti, qui l'a publiée, après en avoir fait, comme il dit, la *découverte* au Cabinet de la Bibliothèque du roi, crut y voir le *portrait de Pyrrhus* [2]; et c'est d'après ce motif qu'il admit cette médaille dans son *Iconographie Grecque*. Il ne lui vint pas dans l'esprit que ce pouvait être une *tête héroïque;* et, dans le désir qu'il avait de trouver quelque part un portrait de *Pyrrhus*, il s'efforça d'oublier ce qu'il savait mieux que personne, que ce portrait manque sur toutes les monnaies de ce prince. Un second exemplaire, mieux conservé, que je possède, de la médaille dont il s'agit, me permet d'en expliquer le double type d'une manière à peu près certaine. J'observe que ces deux exemplaires ont été longtemps les seuls que l'on connût de la médaille en question; mais que, dans le cours des dernières années, il s'en découvrit un petit dépôt aux environs de Gerace, en Calabre, qui a fait entrer cette médaille dans quelques cabinets, sans qu'elle ait cessé pour cela d'être une des plus rares, comme elle est certainement une des plus belles de toute la numismatique grecque; en voici la description [3]:

[1] Mionnet, *Description*, etc. t. II, p. 64, n° 22; voy. planche I, n. 4.

[2] *Iconogr. Gr.* pl. XLI, n° 21, t. II, p. 83-86.

[3] Voy. planche I, n. 5. Il ne sera pas sans intérêt de consigner ici le récit de cette découverte, tel que je l'ai recueilli à Naples, en octobre 1838, de la bouche même d'un particulier de Gerace, M. Pasquale Scaioli, resté possesseur de quatre des médailles en question. Ce fut aux environs de *Gerace*, l'ancienne *Locres*, que trois des femmes de la ville, cheminant ensemble, trouvèrent, dans un ravin

Tête imberbe, jeune, héroïque, tournée à gauche, couverte d'un casque orné d'un *griffon;* dans le champ, au-dessous de la tête, la lettre A; revers : *Femme,* vêtue d'une tunique longue, et d'un péplus qui lui couvre la tête, assise sur un *hippocampe* allant de gauche à droite; cette femme soutenant de la main droite un *bouclier* orné d'un *griffon;* dans la partie supérieure du champ, le mot ΒΑΣΙΛΕΩΣ, et au bas, quelques traces de lettres appartenant au mot ΠΥΡΡΟΥ, (monnaie) *du Roi Pyrrhus.*

Ce que nous devons remarquer, en premier lieu, et ce qui frappe, au premier aspect, dans cette belle médaille, c'est le caractère de la *tête casquée,* qui ne peut être qu'une *tête virile,* et qui, par conséquent, ne saurait être attribuée à *Minerve;*

nommé Milligri, un vase d'argile grossière contre lequel se heurta le pied de l'une d'elles, ce qui fit que les monnaies d'argent que renfermait ce vase se répandirent sur le sol. Au premier étonnement que fit éprouver à ces trois femmes la vue de ce trésor succèda le désir de se l'approprier. Outre *vingt Pyrrhus,* le dépôt contenait un certain nombre de médailles de Syracuses, quelques autres de Palerme avec des caractères phéniciens, et beaucoup de *Pégases.* Après une assez vive dispute, les trois femmes convinrent de se partager en nombre égal les médailles trouvées; mais ce partage devint très-inégal par le fait que les *Pyrrhus* tombèrent presque tous dans les mains de l'une d'elles, qui se trouvait la nièce du curé de l'endroit, dom Francesco Macri, et qui les porta à son oncle. Celui-ci, un peu plus éclairé que les autres habitants du pays, soupçonna que ces médailles qu'il ne connaissait pas pouvaient avoir plus de valeur que les autres pièces du dépôt, surtout que les *Pégases,* qui sont si communs des deux côtés du détroit. Il se rendit à Naples pour les faire examiner; et c'est là que cette petite collection se dispersa presque tout entière entre les mains de quelques riches amateurs, tels que MM. de Santangelo, et plusieurs antiquaires étrangers, parmi lesquels je citerai feu M. Durand, MM. Millingen et Steuart. Maintenant, ce qui résulte de la découverte de ces *vingt Pyrrhus,* mêlés à des médailles grecques de Sicile et trouvés près de Gerace, c'est une forte présomption de plus à l'appui de l'opinion que j'avais exprimée d'abord, que la monnaie dont il s'agit avait été frappée à *Syracuses* ou à *Locres,* en penchant toutefois pour cette dernière localité, à cause de l'analogie de type et de fabrique qu'offre la *Thétis* du revers avec la *Vénus portée sur un cheval marin,* de la médaille d'or des Bruttiens; voy. mes *Monuments inédits, Additions et Corrections,* vignette n. 15, fig. 2 et 3, pag. 415.

bien qu'une *tête de Minerve*, avec le *casque* orné d'un *griffon*, forme le type connu de quelques monnaies d'or de Pyrrhus[1]. Il semble, en second lieu, que les traits de cette *tête jeune* et *imberbe*, sa physionomie, qui n'a rien d'idéal, ne puissent appartenir qu'à un *Personnage héroïque ;* car on ne saurait y voir la *tête de Mars*, pour qui une pareille physionomie ne serait guère plus convenable que le casque de Minerve. Ces deux observations admises, l'hypothèse la plus naturelle, et même la seule plausible qui se présente, c'est de regarder la *tête héroïque* en question comme *celle d'Achille*, auteur de la race des Æacides qui occupaient le trône d'Épire. La lettre A, initiale du nom ΑΧΙΛΛΕΥΣ, gravée au-dessous de cette tête[2], semble favoriser une pareille supposition ; à moins que cette lettre ne se rapporte au nom d'Æacide, ΑΙΑΚΙΔΗΣ[3], qui fut le nom du père même de Pyrrhus, et celui de sa dynastie. Nous trouvons, d'ailleurs, sur d'autres médailles de ce prince, qui offrent la *tête de Junon voilée* et *couronnée de chêne*[4], avec le nom de *Phthia*, ΦΘΙΑΣ, mère de Pyrrhus, un exemple décisif à l'appui de l'usage de faire figurer, sur sa monnaie, des per-

[1] Mionnet, *Description*, II, p. 63, n. 11 ; voy. pl. I, n. 2. Ces monnaies de Pyrrhus sont évidemment frappées à l'imitation de celles d'Agathocle, dont elles rappellent le travail, plutôt que celui des médailles d'Alexandre ; ce qui me fait croire qu'elles sont de fabrique syracusaine, et non épirote.

[2] Cette lettre, qui a disparu sur l'exemplaire unique connu de Visconti, aurait sans doute changé son opinion sur l'attribution qu'il faisait à Pyrrhus de la tête héroïque gravée sur cette médaille.

[3] Cette seconde explication me paraîtrait plus vraisemblable, attendu que la même lettre A se retrouve sur d'autres monnaies de Pyrrhus, avec les types de *Minerve*, de *Cérès*, et de *Jupiter Dodonéen*.

[4] Eckhel, *D. N.* II, 170. Ce savant s'est trompé en décrivant la tête gravée sur ces médailles comme celle de *Phthia* elle-même, *caput Reginæ*. L'usage d'admettre sur la monnaie les portraits des rois et des reines, postérieur à l'époque de Pyrrhus, de l'aveu d'Eckhel lui-même, n'avait lieu à cette époque que pour les personnages qui jouissaient des honneurs héroïques, tels qu'Achille ; d'ailleurs la *couronne de chêne* fait trop allusion au culte dodonéen, pour qu'on puisse méconnaître ici la compagne du dieu suprême.

sonnages de sa propre famille, parmi lesquels il n'en existait certainement pas de plus illustre et de plus populaire à la fois que le héros de l'Iliade. Quoi qu'il en soit, le type du revers de notre médaille prouve, avec toute évidence, par son rapport avec Achille, que c'est bien en effet la tête de ce héros qui en forme le type principal.

La *Déesse voilée*, assise sur un *hippocampe*, ou *cheval marin*, et soutenant un *grand bouclier*, est manifestement *Thétis*, portant à son fils l'armure divine qu'elle a obtenue de Vulcain, telle qu'on la voit représentée sur une foule de monuments antiques. Le costume sévère, donné à cette figure, avec le long péplus qui l'enveloppe, convient parfaitement à une déesse mère. J'observe que c'est absolument sous les mêmes traits, avec le même costume, et portée sur un animal semblable, que nous apparaît *Vénus* sur quelques belles monnaies d'or des Bruttiens, où sa qualité de divinité mère est déterminée par la présence d'un *Amour* debout à ses côtés; du reste ces médailles des Bruttiens, qui sont évidemment, d'après tous les caractères du style et de la fabrique, du même âge que notre médaille de Pyrrhus, aux yeux de toute personne tant soit peu exercée à apprécier les monuments numismatiques, offrent quelquefois *Thétis portant le bouclier,* au lieu de *Vénus avec l'Amour*[1]: trait de conformité plus frappant encore, sur lequel j'aurai peut-être occasion de revenir plus tard. Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, je remarque encore que le *bouclier* soutenu par *Thétis* offre le même symbole, un *griffon,* qui se voit sur le *casque* de la *tête héroïque;* particularité qui n'est sans

[1] Je suis obligé de m'en rapporter sur ce point au témoignage de M. le duc de Luynes, qui m'assure avoir vu ce type de *Thétis* sur des monnaies d'or des Bruttiens; car j'avoue que je n'en connais pas par moi-même, et que je ne crois pas qu'il y en ait une seule publiée ou décrite.

doute pas fortuite ou indifférente, et qui ne peut avoir en d'autre intention que celle d'établir et de rendre de plus en plus sensible le rapport qui existe entre les deux types de la médaille.

Si l'on admet cette explication, contre laquelle j'avoue que je ne saurais imaginer aucune difficulté, il en résultera que nous possédons sur cette médaille un portrait authentique et pour ainsi dire officiel d'*Achille*, tel que l'avait conçu et réalisé l'art des Grecs, d'après une sorte de modèle idéal, ou tel qu'il avait été consacré par quelque tradition antique. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer qu'il exista dans la Grèce des portraits, exécutés dans le même système, de la plupart des personnages héroïques[1]; et depuis que j'ai fait cette observation au sujet d'*Hector*, le portrait de ce même *Hector* nous est apparu, sur une monnaie unique d'*Ophrynium*[2], *casqué* et *barbu*[3], avec une physionomie trop sensiblement individuelle, pour qu'on puisse y méconnaître le héros national de la Troade. Une image d'*Achille*, moins douteuse encore, puisqu'elle est accompagnée de son nom, écrit en toutes lettres, ΑΧΙΛΛΕΥC, se trouve sur des médailles en bronze de Thessalie, frappées, à ce qu'on peut présumer, sous Hadrien. Une de ces médailles a été publiée parmi les *incertaines* de Hunter[4]; une autre, mieux conservée, faisait partie de la collection de

[1] Cette notion remarquable, omise ou ignorée même de l'illustre auteur de l'*Iconographie*, résulte du témoignage de Plutarque, *in Arat.* § 3; voy. l'observation que j'ai faite à ce sujet, *Achilléide*, p. 87, 5); et surtout les développements exposés à l'appui, *Odysséide*, p. 242-246.

[2] *Descript. des Méd. du cabin. de feu M. Allier d'Hauteroche*, pl. XIII, n. 11.

[3] La même figure d'*Hector barbu* s'est reproduite tout récemment sur un des beaux vases d'argent trouvés à Bernay; voy. la *Notice* que j'ai donnée de ces vases dans le *Journal des Savants*, 1830, août, 463; et l'observation que j'ai faite à cet endroit, contre l'opinion d'un critique qui avait prétendu qu'*Hector avait pu être représenté imberbe*; consult. aussi mes *Monuments inédits, Additions et Corrections*, p. 414.

[4] Tab. 68, fig. v.

M. Allier d'Hauteroche, où elle est gravée[1]; il s'en trouve une pareille, inédite, au Cabinet du roi; et le même type a été reproduit sur une autre médaille, de plus petit module, appartenant à la même contrée[2]. Sur toutes ces monnaies, la *tête du Héros* se montre couverte d'un *casque orné d'un Pégase;* et le caractère n'en diffère de celui de la tête gravée sur nos médailles de Pyrrhus, qu'autant que l'art même diffère entre les siècles de Pyrrhus et d'Hadrien. Mais ce qui demeure constant, par la seule confrontation des médailles dont il s'agit, c'est qu'il existait un type consacré pour l'effigie d'*Achille*, comme on sait qu'il en exista pour beaucoup d'autres personnages héroïques. C'est donc un nouveau portrait de convention dont s'enrichit notre galerie héroïque, et qui pourra servir aussi à déterminer et à reconnaître les traits propres à ce personnage, avec plus de précision et surtout avec plus de certitude qu'on ne l'a pu faire jusqu'ici, d'après les images présumées qu'on en possède, soit en bustes, soit en statues[3].

L'examen de cette belle monnaie de Pyrrhus me conduit naturellement à parler de quelques autres médailles, d'une fabrique à peu près semblable, frappées certainement en Sicile, sous l'autorité du même prince, dont il est singulier qu'aucun antiquaire n'ait remarqué les rapports si frappants de composition et de style avec la monnaie de Pyrrhus. Telle

[1] Pl. V, n. 17. Le nom du magistrat, ΝΙΚΟΜΑΧΟΥ, qui se retrouve sur des médailles de la Phthiotide, du temps d'Hadrien, a fait penser, avec toute raison, que celle-ci se rapporte au même pays et à la même époque. Zoëga en avait fait judicieusement la remarque, à l'occasion de quelques-unes de ces médailles, du cabinet du roi de Danemarck, dont il avait eu connaissance, et que je cite sur son témoignage; voy. ses *Bassirilievi*, t. I, p. 136.

[2] Cette médaille, qui a passé des mains de M. Millingen dans notre Cabinet du roi, est décrite par M. Mionnet, *Supplément* III, p. 267, n. 51. Depuis que ceci a été écrit, je l'ai publiée dans mes *Monum. inédits, Additions et Corrections*, vignette 15, n. 5, p. 411.

[3] Voy. à ce sujet les observations publiées à la suite de mon *Odysséide*, p. 415.

est, en première ligne, la belle médaille qui représente, d'un côté, la *tête de Cérès couronnée d'epis et voilée;* de l'autre, une *Femme guidant un quadrige*, à droite, avec la légende, placée à l'exergue: ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ (monnaie) *des Siceliotes*, ou des *Grecs de Sicile*. Cette monnaie, encore aujourd'hui de la plus grande rareté, dans les deux modules qu'on en connaît, fut certainement frappée en raison d'une délibération commune de la généralité des Grecs de la Sicile; circonstance qui, d'accord avec le style et la fabrique des médailles en question, pouvait conduire aisément à la solution de l'espèce de problème numismatique qu'elles présentent. Eckhel, qui ne connaissait encore que *deux* de ces monnaies [1], et qui n'en fut que plus frappé de leur extrême singularité, se contenta, contre son usage, de poser la question sans essayer de la résoudre [2]. Torremuzza, et la plupart des numismates qui l'ont suivi [3], se bornèrent à signaler l'excessive rareté de ces médailles, qui constituaient un fait unique dans le système monétaire de la Sicile, correspondant, sans aucun doute, à une circonstance parcillement unique de son histoire. La rareté des médailles en question n'a presque pas diminué, par l'apparition de trois nouveaux exemplaires, l'un entré récemment dans le Cabinet du

[1] La première, publiée par Pellerin, *Recueil* III, pl. CVIII, n. 1, maintenant au Cabinet du roi; voy. pl. I, n. 9; la seconde, qui appartenait à un particulier de Girgenti, publiée par Torremuzza, *Num. vet. Sicil.* tab. 1, n. 1. Pellerin avait d'abord supposé, d'après la *singularité* de cette médaille qu'il croyait unique, qu'elle était *de coin moderne*, p. 97. Mais depuis, informé qu'il en existait une pareille en Sicile, il n'hésita pas à la regarder comme antique; c'est ce qu'il a écrit de sa propre main sur son exemplaire, que j'ai sous les yeux.

[2] Eckhel, *D. N.* I, 189: « Eo sunt singulares quod communi nomine omnes totius insulæ populos complectuntur. Utriusque partis typus suspicari facit eos Syracusis signatos; at quo consilio, INCERTVM. » Eckhel avait raison de soupçonner, d'après le double type, que cette monnaie avait été battue à Syracuses. Il n'en eût pas douté, d'après l'analogie frappante de fabrique qu'elle offre avec les médailles de Philistis, s'il eût pu la voir de ses propres yeux.

[3] Torremuzza, *Sicil. vet. Num.* tab. 1, n. 1; Mionnet, *Description*, etc. t. I, p. 207, n. 1.

roi [1], un autre qui se trouvait dans la célèbre collection de feu le baron Astuto, à Noto, et un troisième que je possède, et qui vient de M. le duc de Luynes [2]. Mais un fait nouveau à été acquis à la science par la découverte récente d'une autre monnaie, où la légende ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, (monnaie) *des Sicéliotes*, se rencontre avec un type différent; d'un côté, la *tête barbue de Jupiter*, tournée à droite, et *couronnée d'olivier;* de l'autre, un *Cavalier en course, armé d'une lance*, avec l'inscription à l'exergue [3]. L'extrême rareté de cette monnaie des *Sicéliotes*, sous les deux seuls types et dans les deux seuls modules qu'on en a recouvrés jusqu'ici [4], semble indiquer que la fabrication en fut renfermée

[1] Voy. Planche I, n° 10.

[2] Je dois faire observer ici qu'il existe un coin faux de cette médaille, provenant de la fabrique de Becker, et signalé par M. Sestini, *sopra i moderni Falsificatori*, etc. p. 10. Il s'en trouve un second, de petit module, que le même savant assure avoir vu dans le cabinet de Munich, et qu'il croit sorti de la fabrique de Catane.

[3] Il n'existe, à ma connaissance, que deux exemplaires de cette médaille, du poids de la drachme; l'un, inédit, au Cabinet du roi, voy. Planche ci-jointe I, n° 16; l'autre, qui faisait partie de la collection Astuto, à Noto: c'est le même médaille qui est gravée sur le titre du *Viaggio per tutte le Antichità della Sicilia*, du prince de Biscari, de la troisième édition, publiée à Palerme, en 1817, et sur la couverture du *Viaggio per la Sicilia*, de M. Ferrara, Palerme, 1822. Le monogramme ϷΣ, qui s'y voit au revers, est le même qu'on retrouve sur toutes les autres médailles des *Sicéliotes;* et le type de ce revers, qui est un *Cavalier en course*, a fourni évidemment le modèle de celui qui se reproduit si fréquemment sur la monnaie de bronze d'Hiéron II; nouvelle raison de croire que la fabrication de toutes ces médailles est à peu près contemporaine. J'observe, du reste, que M. le marquis Haus cite, p. 24, *Annotaz.* 1, sans la connaître autrement que par une sorte de notoriété publique, la médaille qui nous occupe. Il ignorait encore, à ce qu'il paraît, que cette médaille existait dans le cabinet Astuto, à Noto, et qu'il s'en trouvait un second exemplaire dans la collection de M. C. Gagliani, à Catane, celui-là même qui est entré récemment dans notre Cabinet du roi, et que je publie.

[4] Je ne fais pas mention d'une troisième monnaie décrite par Scotti, *della Rarità delle monete antiche*, 2ᵉ ediz. Livorno, 1821, de cette manière, p. 26: « SICILIA in genere: ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ; *testa di Donna.* = *Vittoria in quadrato incavato*; Arg. 4. M. R. » Je pense, sur cette seule description d'une pareille pièce, indiquée par ce seul auteur, sans aucune mention du cabinet où elle se trouve, que, si elle existe véritablement quelque part, elle ne peut être que l'œuvre maladroite d'un faussaire.

dans un espace de temps assez court : circonstance dont on n'a pas tenu assez de compte, et qui eût pu fournir un élément de la solution vainement cherchée jusqu'ici par les antiquaires siciliens.

Un de ces antiquaires, frappé sans doute de cette considération, avait cru trouver dans l'histoire de l'expédition de Timoléon l'explication de cette monnaie problématique. Il pensait qu'elle avait dû être frappée pendant la période d'union et de prospérité que la Sicile entière avait due à l'administration de Timoléon[1]. Mais la fabrique des médailles en question s'oppose décidément à ce qu'on y reconnaisse une monnaie contemporaine de Timoléon; sans compter que nous avons acquis, je dirai presque toute la certitude, que la monnaie de Timoléon nous est parvenue en très-grande abondance dans cette suite de *didrachmes corinthiens,* frappés en Sicile, avec le nom ou les symboles de tous les peuples grecs qui avaient pris part à l'expédition de Timoléon, sous les auspices de la métropole commune, *Corinthe,* dont ils portent le double type, la *tête de Minerve* et le *pégase*[2]. Cette opinion ne pouvait donc obtenir à aucun titre l'assentiment des antiquaires; aussi n'a-t-elle trouvé aucune faveur. Je crois pouvoir en dire autant d'une autre opinion qui s'est produite plus récemment, bien que celle-ci s'éloigne beaucoup moins de la vérité. Son auteur, feu le chanoine Alessi, de Catane, rapportait les médailles qui nous occupent, y compris une de ces médailles en or, la

[1] L'antiquaire que j'ai ici en vue, et dont la mémoire m'est toujours restée chère pour l'accueil bienveillant que je reçus de lui à Palerme, en 1827, est feu M. le marquis Haus, auteur d'une dissertation intitulée : *Esame della celebre medaglia antica battuta in nome di tutti i Siciliani*, Palermo, 1827, in-8° (extraite du *Giornal. delle Scienze*, etc. t. XVIII, an. 8°, n° VII, p. 71, sgg).

[2] C'est dans une *Lettre à M. le marquis Arditi* que je crois avoir établi cette opinion de manière à la rendre suffisamment plausible; voy. cette *Lettre*, insérée dans les *Annal. de l'Instit. Archéol.* t. I, p. 340 et suiv.

seule que l'on connaisse encore de ce métal et qu'il publiait à cette occasion[1]; il les rapportait, dis-je, à l'époque du règne d'Hiéron II, qui fut pour la Sicile entière une ère de paix et de prospérité; et les motifs sur lesquels il fondait cette attribution étaient, d'une part, la ressemblance de cette monnaie d'or unique avec les *aureus* connus d'Hiéron II[2]; de l'autre, le fait historique, suffisamment constaté par le témoignage de Diodore de Sicile[3], de la domination d'Hiéron, proclamé roi par la *généralité des peuples Grecs* compris sous le nom de *Sicéliotes*. Ces deux motifs sont sans doute assez plausibles; mais il s'en faut bien qu'ils renferment tous les éléments de la question. Ils laissent d'ailleurs subsister dans toute sa force la difficulté qui résulte de l'excessive rareté de cette monnaie des *Sicéliotes*, rareté qui devient encore plus inexplicable, du moment qu'on y reconnaît un monument numismatique du règne d'Hiéron II; car, dans cette hypothèse, on ne comprend pas qu'une mon-

[1] Cette dissertation du chanoine Alessi a été publiée sous la forme d'une *Lettre* adressée à M. Éd. Gerhard, dans le *Bulletin di corrispond. dell' Instit. Archeol.* 1833, n° 1, p. 8-15. Malheureusement, cette *Lettre* a paru sans le dessin de la médaille d'or, unique et inédite, qui sert de principal fondement à l'opinion de l'auteur, et c'est une circonstance très-fâcheuse; car, bien que je sois disposé à admettre, sur le témoignage du chanoine Alessi, homme très-éclairé en fait d'antiquité en général, mais non pas peut-être suffisamment versé dans la numismatique pratique, l'authenticité de la médaille en question, cependant, comme il est de fait qu'elle n'a été vue jusqu'ici de personne, à ma connaissance, et qu'elle reproduit exactement, sauf la légende, un *aureus* d'Hiéron II, il serait possible qu'elle provînt de la même fabrique que j'ai signalée plus haut, et qui s'est exercée sur le médaillon d'argent des *Sicéliotes*. Si cependant cette médaille est réellement antique, il n'y aurait rien d'invraisemblable en soi, ni de contraire à mon opinion, à ce qu'une monnaie d'or, frappée d'abord avec le nom des *Sicéliotes*, ait été reproduite quelques années plus tard avec le nom d'Hiéron II. Ce serait là un fait numismatique dont il existe plus d'un exemple, et qui viendrait encore à l'appui de mon système sur la monnaie des *Sicéliotes*, appartenant à l'intervalle de temps qui précéda immédiatement la domination d'Hiéron II.

[2] *Sicil. veter. Num.* tab. XCVIII, n° 1, et seq. præcipuè n° 7.

[3] Diodor. Sic. *Excerpt.* lib. XXIII, n. V.

naie frappée sous un règne si long et si prospère ait été réduite à une émission si restreinte. Il y avait donc une autre solution à chercher; et celle qui a pour elle l'accord de toutes les données numismatiques, en même temps qu'elle s'appuie sur un témoignage historique d'une grande valeur, c'est l'hypothèse que je propose, et qui tend à attribuer la monnaie, inscrite du nom *des Sicéliotes*, ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, au temps de la domination de Pyrrhus en Sicile.

On sait, en effet, que Pyrrhus avait été appelé *par le vœu unanime de tous les Grecs de ce pays*, et que la puissance qu'il y exerça *deux années* s'autorisait de cet assentiment général de la population grecque de la Sicile; c'est Polybe qui le déclare en termes si clairs et si formels[1], qu'il y a lieu d'être supris que

[1] Polyb. VII, 4, 5. Πύῤῥου..... ὃν ΜΌΝΟΝ *κατὰ προαίρεσιν καὶ κατὰ εὔνοιαν* ΣΙΚΕΛΙῶΤΑΙ ΠΆΝΤΕΣ *εὐδόκησαν* ΣΦῶΝ *αὐτῶν* ἩΓΕΜΌΝΑ *εἶναι καὶ* ΒΑΣΙΛΈΑ. Ces dernières expressions de Polybe, qui offrent une sorte de tautologie peu ordinaire à cet écrivain, méritent d'être remarquées, à cause de l'intention que je crois y découvrir; c'était, en joignant ainsi le titre de *Ἡγεμών* à celui de *Βασιλεύς*, de corriger en quelque sorte l'un par l'autre, et de rendre populaire une autorité récente et étrangère. Cette intention se vérifie au moyen d'un second exemple, qui donne au témoignage de Polybe une autorité nouvelle, et qui en reçoit un supplément nécessaire. Je veux parler de la célèbre inscription syracusaine ainsi conçue :

ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΓΕ //////////
ΙΕΡΩΝΟΣ ΙΕΡΩΚΛΕΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΘΕΟΙΣ ΠΑΣΙΝ.

Il est évident que les lettres ΑΓΕ doivent être suppléées ΑΓΕ*μόνος*, comme l'avait proposé d'abord d'Orville, suivi par Burmann, *ad Sicul.* p. 460 et 560, sans que l'un et l'autre de ces savants aient allégué, à l'appui de cette restitution indubitable, le passage de Polybe cité plus haut. J'ajoute à cette occasion que la leçon ΑΓΕ, rapportée dans le voyage du prince de Biscari, p. 263, et qui paraît avoir laissé quelque incertitude dans l'esprit de M. Osaun, *Comment. de Philistid. Syracus. Regin.* p. 16, 49), n'a réellement aucune apparence. J'ai pu observer moi-même sur le marbre original, retiré de la place obscure où il gisait, à l'époque du voyage de M. Sestini, *Lettere scritte dalla Sicilia*, III, 113, et placé maintenant avec honneur au musée de Syracuses; j'ai pu, dis-je, vérifier la leçon dont il s'agit, et j'ai lu avec toute certitude les lettres ΑΓΕ. J'observe enfin que feu M. le D. Münter, qui rapporte aussi cette inscription, *Nachrichten von Neapel und Sicilien*, p. 337, et dont le nom a échappé aux recherches ou à la mémoire de M. Osann, suppléait le mot

personne encore, en comparant ce texte de l'écrivain avec les monnaies en question, n'ait reconnu, dans ces monnaies, un des monuments publics de ce règne de deux années. De ce fait, établi d'une manière si certaine par le seul témoignage de Polybe, que, sous la domination de Pyrrhus en Sicile, des monnaies furent frappées *au nom des Grecs de Sicile*, et avec les types propres à la Sicile, il suit naturellement que d'autres monnaies qui offrent, avec le titre et le nom de ce prince, des types usités à Syracuses, tels que la *tête de Cérès couronnée d'épis*, d'un style et d'un travail proprement syracusains, avec la figure de *Minerve Promachos,* telle qu'on la voit communément sur des médailles de Thessalie; que ces monnaies, dis-je, aussi bien que celles qui offrent la *tête du Jupiter Dodonéen*, avec la figure de *Cérès assise*[1], par une combinaison toute semblable des types propres à l'Épire et à la Sicile, n'ont pu être frappées qu'en Sicile et à Syracuses même, dont elles portent d'ailleurs l'empreinte, sous tous les rapports du style, qui est excellent, et de la fabrique, qui ne présente qu'une légère modification[2].

défectueux ΑΓΕ, par ΑΓΕστυλος; conjecture dont le moindre défaut est de ne reposer sur aucune autorité. Je ne parle point de Muratori, qui suppléait : ΑΓΕουλος, sans doute pour σ?ρατΑΓΕοντος, *Thes.* I, CXII, 1; leçon rendue impossible par l'état de la pierre même.

[1] Taylor Combe, dans la description de cette médaille, gravée au frontispice de son recueil, décrit, p. 117, la figure en question comme étant celle de *Junon*. Mais, dans ce cas, il semble qu'on devrait lui voir la *couronne de chêne*, propre à caractériser la compagne du *Jupiter Dodonéen*, ainsi que le prouvent les médailles de *Phthia*, qui offrent la *tête de Junon* ornée de cette *couronne*; au lieu que le *modius*, placé sur la tête de la divinité désignée ici comme *Cérès*, convient parfaitement à cette déesse. S'il pouvait rester le moindre doute à cet égard, il cesserait en observant la même divinité, assise sur un siége tout semblable, dans la même attitude, et tenant à la main un *épi*; conséquemment *Cérès*, et non pas *Junon*, sur plusieurs monnaies de bronze de Pyrrhus, de coin syracusain, Mionnet, *Description*, t. II, p. 65, n° 30 à 34; une de ces monnaies d'une belle fabrique et d'une conservation qui ne laisse rien à désirer, se voit gravée sur la planche I, n° 8.

[2] Cette différence consiste surtout dans

La certitude acquise désormais, que les monnaies frappées au nom des *Sicéliotes*, ou des *Grecs de Sicile*, ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, appartiennent toutes à l'époque de la domination de Pyrrhus en Sicile, nous fournit un élément nouveau et positif dans la détermination de toute une série de monnaies grecques, qui a été jusqu'ici l'objet de beaucoup de discussions entre les antiquaires. Je veux parler des monnaies *de la reine Philistis*, qui offrent, comme on le sait, au revers d'une *tête de Femme voilée*, un *quadrige guidé par une Femme*, avec la légende ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, (monnaie) *de la reine Philistis*. Il est inutile de rappeler les opinions diverses auxquelles ont donné lieu ces médailles, généralement d'une très-belle fabrique; il est maintenant avéré, d'après les seuls indices numismatiques, que la fabrication n'en saurait remonter au delà du règne d'Hiéron II. Ce point, indiqué par Eckhel, a été établi par Visconti d'une manière certaine[1]; et il suffit de la moindre

l'affaiblissement du relief qui produit un agrandissement de module; deux circonstances déjà sensibles dans les beaux *tridrachmes* de Syracuses, qui offrent la *tête de Minerve casquée*, à gauche, avec la figure de *Diane chasseresse*, au revers. Ces tridrachmes paraissent avoir précédé de très-peu de temps l'époque de Pyrrhus. Parmi les médailles de ce prince, celle qui porte la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ, avec la *tête de Cérès*, couronnée d'épis, d'un côté, et, de l'autre, la figure de *Minerve Promachos*, présente dans le relief du type, ainsi que dans le style et le travail, tous les caractères de l'école syracusaine, en général, et de la fabrique d'Hiéron II, en particulier : ce qui est sensible par la comparaison de la *tête* qui forme le type principal des médailles, n°s 1 et 15, de notre planche Ire; d'où l'on peut inférer que cette médaille dut être l'une des premières monnaies exécutées après l'arrivée de Pyrrhus à Syracuses; voy. planche I, n° 1. On en connaît un coin différent qui accuse l'imitation sensible des monnaies d'Agathocle avec la même *tête*; voy. pl. I, n° 3; ce qui achève de lever toute espèce d'incertitude sur la fabrique syracusaine de ces médailles. M. Avellino avait déjà exprimé la même idée au sujet d'une médaille de Tarente, qu'il suppose avec toute raison frappée durant la domination de Pyrrhus à Tarente, précisément à cause du type de la *Minerve Épirote*; voy. son *Supplem. ad* vol. I, *Ital. vet. Num.* p. 28, n° 522.

[1] Visconti, *Iconograph. Grecq.* t. II, p. 20-24.

expérience numismatique, pour se former à cet égard une conviction qui dispense de toute autre preuve. La seule difficulté qui subsiste encore, c'est de savoir précisément quelle est cette *Philistis*, qualifiée *Reine* sur une monnaie de Syracuses, et dont le nom ne s'est trouvé jusqu'ici dans aucun auteur, si ce n'est à l'occasion de cette monnaie même[1]. L'abondance avec laquelle on en rencontre les exemplaires, surtout ceux du module de *tridrachme*[2], prouve que l'émission dut en être considérable, et semble indiquer qu'elle eut lieu dans un espace de temp assez long. Fondé sur cette observation, Visconti crut reconnaître, dans la *tête de Femme*, où tout le monde jusqu'ici a vu le *portrait de Philistis* elle-même, des variétés de physionomie provenant de la différence de l'âge[3]; idée qui avait déjà préoccupé le prince de Torremuzza, dans la manière

[1] Hesych. *v.* *Φιλιστίδιον· νόμισμά τι.* Il n'est pas hors de propos de rappeler la correction qu'on a voulu faire sur ce passage, en changeant *φιλιστίδιον* en *φιλιππεῖον*, J. Schläger, *de Num. Alex. Magn.* p. 67. C'est un exemple bon à opposer à ces intrépides philologues, toujours si prompts et si habiles à corriger des textes, qui devraient se borner, soit à chercher quelque témoignage ancien, soit à attendre quelque monument nouveau, et qui feraient mieux, en tout cas, d'avouer ce qu'ils ne savent pas, que de corriger d'après ce qu'ils croient savoir. J'aurai bientôt occasion de citer un second exemple propre à confirmer cette observation.

[2] M. Osann ne parle que des médailles d'argent *du plus grand module*, *moduli majoris;* et M. Letronne, en rendant compte de cet opuscule, *Journ. des Savants*, 1827, juillet, p. 388, ne semble connaître aussi que les médailles de ce module; mais il en existe aussi du poids de la drachme (un gros, dix grains), lesquelles sont à la vérité beaucoup plus rares, et conséquemment plus recherchées. Il ne s'en trouve que *trois* au Cabinet du roi, et *autant* dans la collection Astuto, à Noto. J'en possède une de beau coin et de belle conservation, qui vient de la collection de feu M. Allier d'Hauteroche, où elle est gravée, pl. II, n° 1. Il en existe un coin moderne provenant de la fabrique de Catane, que j'ai vu en Sicile, et qui paraît avoir échappé aux recherches de M. Sestini. J'ai fait graver, sur la première planche ci-jointe, n°s 11 et 12, deux des médailles de Philistis, de *grand* et de *petit* modules, choisis dans notre collection, pour montrer l'analogie de style et de fabrique qui existe entre ces médailles et celles des *Sicéliotes*.

[3] Visconti, *Iconographie Grecq.*, t. II, p. 23, pl. XXXVIII, n°s 7 et 8.

dont il avait rassemblé et classé les médailles de Philistis[1], *depuis la jeunesse jusqu'à un âge avancé;* d'où il suivait, à son avis, que cette reine inconnue avait exercé durant une longue vie sa domination à Syracuses, et d'où il résultait aussi, sans son aveu, une difficulté de plus pour le silence que l'antiquité tout entière a gardé sur cette princesse. Mais je dois dire que cette difficulté est plus apparente que réelle, attendu que la supposition qui pourrait y donner lieu n'est véritablement pas fondée. Eckhel avait déjà observé très-judicieusement que cette prétendue différence d'âge et de physionomie, dans le portrait de Philistis, ne devait s'attribuer qu'à la diversité de style et de manière des artistes chargés, sans doute, à plusieurs reprises, de l'exécution de ces monnaies[2], toutes de coins différents. C'est l'opinion que je m'en suis formée moi-même, d'après un examen attentif d'un bien plus grand nombre de ces monnaies que n'en avait pu connaître Eckhel[3], et je pourrais me borner à cette observation qui repose sur la connaissance et l'usage pratique des monuments mêmes; mais je puis opposer aux conjectures de Torremuzza et de Visconti une réponse plus péremptoire; c'est que la *tête* que l'on a généralement prise pour le *portrait de Philistis,* et dans laquelle l'illustre auteur de l'*Iconographie,* séduit par une de ces illusions dont il n'a pas toujours su se défendre, avait cru re-

[1] *Sicil. vet. Numism.* tab. CVI, p. 101.

[2] Eckhel, *D. N.* I, 265.

[3] Torremuzza n'en a publié que *huit.* Il en existe maintenant, au cabinet du Roi seulement, *vingt,* du grand module, et *trois* du petit. J'en ai vu au moins quatre fois davantage dans les diverses collections que j'ai examinées, à plusieurs reprises, à Naples, en Sicile, et ailleurs, parmi lesquelles je me contenterai de citer la collection Astuto, à Noto, qui en renfermait *vingt et une,* dans les deux modules. C'est, d'ailleurs, une des belles médailles de la suite syracusaine, qui s'est le plus multipliée de nos jours. Dans un dépôt de médailles grecques trouvé près de Catane, qui me fut apporté durant mon dernier séjour à Naples (octobre 1838), il y avait une douzaine de *Philistis* du *grand* module, sans une seule du *petit.*

connaître une sorte de ressemblance avec la physionomie de Gélon; ce qui lui avait donné lieu de penser que Philistis était fille de Gélon [1], et qu'elle devint la souche des Hiéroclides, l'épouse d'Hiéron Ier et l'aïeule d'Hiéron II, toutes suppositions purement gratuites; c'est que cette tête, dis-je, n'est pas le *portrait de Philistis*, mais une tête idéale de divinité, en un mot, la *tête de Cérès;* ce qui réduit au néant toutes les hypothèses fondées sur ce prétendu portrait.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur les médailles frappées au nom *des Sicéliotes*, ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, pour y reconnaître une identité parfaite de style et de fabrique avec les médailles de *Philistis*, et pour être convaincu que la *tête de Femme voilée*, qui forme le type principal des unes et des autres, offre absolument les mêmes traits, la même physionomie, de sorte qu'il est évident pour quiconque a pu faire, de ses propres yeux, cette comparaison sur les monuments originaux, que le type en question, non-seulement appartient au même âge monétaire, mais encore qu'il se rapporte au même personnage idéal. La seule différence qui se remarque entre les monnaies des *Siceliotes* et celles de *Philistis*, c'est que, sur les premières, la *tête de Femme* est *couronnée d'épis*, sous le *voile* qui la couvre; ce qui la caractérise indubitablement pour *Cérès*, tandis que,

[1] L'auteur d'une *Lettre à M. le duc de Serradifalco, sur une inscription grecque du théâtre de Syracuses*, écrite en italien et publiée à la *poligrafia Fiesolana* (Florence, 1825, in-8°), admet, p. 28, cette prétendue ressemblance découverte par Visconti entre Philistis et Gélon; et il lui paraît tout naturel que Gélon II, en qualité de fils de Philistis, ressemblât à sa mère. Mais Visconti voyait le portrait de Gélon Ier et non celui de Gélon II sur les médailles qui portent l'épigraphe ΓΕΛΩΝΟΣ, et, selon lui, Philistis était *fille de Gélon Ier*, tandis que, suivant l'auteur de la *Lettre*, Philistis était *mère de Gélon II*. On voit dans quelles suppositions arbitraires et incohérentes on se jette en admettant ces ressemblances d'après le prétendu portrait de Philistis, où l'un voit les traits de Gélon Ier, et l'autre ceux de Gélon II, princes qui ont vécu à *deux siècles* de distance.

sur les secondes, la même *tête*, avec le même *voile*, est *ceinte du diadème*[1], trait de costume qui ne convient pas moins bien à *Cérès*, souvent représentée sur les monnaies de la Grande-Grèce et de la Sicile même, avec les cheveux ainsi entourés d'un *simple bandeau;* et, dans tous les cas, cette seule variante, quelque importance qu'on veuille lui attribuer, et quel qu'en soit le motif, que je n'ai point à rechercher, ne saurait élever le moindre doute sur une identité d'ailleurs si frappante sous tant de rapports.

Si donc il est un fait numismatique sensible et démontré pour moi, c'est que les médailles de *Philistis*, si semblables de tout point à celles des *Sicéliotes*, et qui n'en diffèrent que par la légende et le module, ont été frappées vers le même temps, et, suivant toute apparence, exécutées par les mêmes mains. Or j'ai prouvé que les unes appartenaient à l'époque de la domination de Pyrrhus; les autres doivent donc être attribuées à une époque peu éloignée, probablement au règne d'Hiéron II, qui suivit à peu de distance la retraite de Pyrrhus, et qui triompha promptement des troubles et des dissentions intestines auxquelles cette retraite du roi d'Épire livra Syracuses et la Sicile entière. Je crois même pouvoir établir, avec toute probabilité, que les médailles de Philistis sont au nombre de celles qui furent frappées dès le commen-

[1] L'auteur de la *Lettre à M. le duc de Serradifalco*, citée à la note précédente, parle de ces médailles de Philistis, et observe avec raison que la *tête* qui s'y voit gravée semblerait, d'après le *bandeau* dont elle est ornée, convenir à une *prêtresse* plutôt qu'à une *reine*, p. 10. Mais, en citant à l'appui de cette observation les médailles de *Térina*, où il croit voir une *tête de Reine ceinte du diadème*, dans celle de la *Nymphe locale* ou mythologique, *Térina*, Magnan, *Miscell. num.* t. II, tab. 57, n° II-IV, il commet une méprise que je prends la liberté de relever, dans le seul intérêt de la science, que l'auteur de la *Lettre* en question, très-jeune encore à l'époque où il la publiait, et sans doute alors peu versé dans la numismatique, a servie depuis par de nombreux et importants travaux.

cement du règne d'Hiéron II[1]; d'abord à cause de la fabrique, qui se rapproche si fort de celles des monnaies siciliennes de Pyrrhus, qu'il faut y reconnaître l'œuvre des mêmes artistes, et, en second lieu, à cause de la légende même, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, gravée au revers d'une *tête de Cérès*, précisément comme le nom de *Phthia*, ΦΘΙΑΣ, est gravé auprès d'une *tête de Junon*, sur la belle monnaie de bronze de Pyrrhus, où l'imitation des médailles d'Agathocle est si sensible, et dont le style, le type et le métal même attestent si manifestement la fabrique syracusaine, qu'il est impossible de ne pas croire que cette pièce ait été frappée en Sicile. Du reste, le nom *de la Reine* ΦΘΙΑΣ, joint à une *tête de Junon*, de même que le nom *de la Reine* ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ se lit au revers d'une *tête de Cérès*, est un nouveau trait d'analogie qui n'avait encore été relevé par aucun antiquaire, et qui forme un argument de plus en faveur de mon opinion. Ainsi se trouve justifiée, en partie du moins, l'opinion du chanoine Alessi, qui voyait, dans la monnaie des *Sicéliotes*, une monnaie des premiers temps d'Hiéron II; ce qui s'éloigne bien peu, en effet, de la vérité chronologique et numismatique, puisque, suivant moi, ces monnaies des *Sicéliotes*, si semblables à celles de *Philistis*, pour le *style*, pour la *fabrique* et pour le *type*, ont rempli le court intervalle du règne de Pyrrhus, qui précéda immédiatement celui d'Hiéron II, et que, par ces médailles mêmes de Philistis, qui en sont une imitation si frappante, elles servent en quelque sorte de transition entre le système monétaire de Pyrrhus et celui d'Hiéron II.

[1] J'ai déjà remarqué que la variété des têtes provenant de la différence des coins, d'accord avec l'abondance même des médailles connues de Philistis, prouve que cette monnaie resta longtemps en fabrication. Il ne peut donc être question ici que des *premières médailles* de Philistis, de celles qui servirent de modèles aux autres.



La détermination que je viens de proposer pour les médailles de Philistis, d'après des motifs qui n'avaient encore été produits par personne, et surtout d'après la comparaison avec les médailles des *Sicéliotes*, me ramène précisément au point où était arrivé, par une autre voie, l'illustre auteur de l'*Iconographie*, le même point où s'est trouvé conduit, par une route toute différente, un savant philologue, M. Osann; c'est à savoir, que les *monnaies de Philistis ont toutes été frappées durant le long règne d'Hiéron II, les premières au commencement de ce règne;* c'est là une vérité numismatique que je crois maintenant établie d'une manière indubitable, puisqu'elle résulte de trois systèmes divers d'argumentation appliqués aux monuments en question. La seule difficulté qui reste encore à résoudre, même après les travaux de Visconti et de M. Osann, c'est de savoir précisément qui est cette reine *Philistis*, au nom de laquelle fut frappée une monnaie si abondante sous le règne d'Hiéron II, dont elle fut l'*aïeule*, en qualité de fille de Gélon Ier, suivant Visconti, ou la *femme*, suivant M. Osann; question curieuse, dont la décision importe à la détermination exacte de quelques autres faits archéologiques.

Visconti s'appuie principalement, dans son opinion, sur ce qu'Hiéron II, ayant évité constamment de choquer les sentiments ou les préjugés républicains de ses sujets syracusains, au point de s'être toujours abstenu de ceindre le diadème et de porter la pourpre et les autres insignes du pouvoir suprême[1], il n'est pas possible d'admettre qu'un *portrait de Reine orné du diadème* soit celui de la femme de cet Hiéron; mais

[1] Le témoignage de Tite-Live, XXIV, 5, est en effet clair et formel sur tous ces points. Il faut y ajouter encore celui de Baton de Sinope, *apud* Athen. VI, p. 251, F, et de Justin, XXII, 4, qui n'a pourtant pas la même valeur; voy. Alessi, *Lettre citée*, p. 11; Visconti, *Iconogr. Gr.* t. II, p. 17, 1).

que, comme les *têtes diadémées* qui se montrent accompagnées des noms ΓΕΛΩΝΟΣ et ΙΕΡΩΝΟΣ, sur des monnaies frappées certainement sous Hiéron II, sont celles de *Gélon Ier* et d'*Hiéron Ier*, personnages dont l'illustration antique était propre à rendre respectable la puissance nouvelle d'Hiéron II, attendu qu'il les avait pour ancêtres, ce prince avait bien pu, par le même motif, faire frapper une monnaie particulière *au nom* et *avec le portrait de Philistis*, fille et femme de deux grands hommes chers à Syracuses et à la Sicile entière. Mais cette conjecture, que Philistis était fille de Gélon Ier et femme d'Hiéron Ier, n'est autorisée par aucun témoignage; c'est une supposition purement gratuite, aussi bien que celle du prétendu portrait de Philistis sur les monnaies qui portent son nom; en sorte que, tout en admettant l'opinion de Visconti au sujet des images de Gélon Ier et d'Hiéron Ier, on ne peut rien en inférer en faveur de celles de Philistis.

De son côté M. Osann, qui croit cette reine *femme d'Hiéron II*, et qui voit aussi son portrait sur ses monnaies, s'autorise de la fabrique même de ces monnaies, contemporaines de celles d'Hiéron II; en quoi il a certainement raison; et quant à la difficulté qu'il y a d'accorder ce portrait orné du diadème, avec les habitudes modestes d'Hiéron II, continuées *pendant toute sa vie* et positivement attestées par l'histoire, il cherche à affaiblir le sens rigoureux de ce témoignage, en supposant que le prince qui s'abstint constamment en public de tout signe extérieur du pouvoir suprême put bien placer, sur la monnaie, son image et celle de sa femme ornées du diadème. Mais l'autorité de l'histoire ne peut être éludée à ce point; une contradiction si formelle ne saurait être admise, surtout quand elle n'est appuyée d'aucune preuve; il faut donc avouer que M. Osann s'est trompé en ce point; mais son erreur, qui

ne laisse pas d'être grave, puisqu'elle tend à ébranler tout le système de classification établi par Eckhel et confirmé par Visconti pour la monnaie des rois de Sicile, vient uniquement de ce qu'il a regardé, avec tous les antiquaires, la *tête diadémée*, gravée sur les monnaies de Philistis, comme le *portrait de Philistis* elle-même; du moment qu'il est constant que cette tête est celle de *Cérès*, la difficulté s'évanouit, la contradiction cesse, l'histoire demeure avec toute son autorité, et les monuments avec toute leur valeur.

J'admets donc, avec M. Osann, que la reine Philistis fut la femme d'Hiéron II : c'est, de toutes les suppositions, celle qui s'accorde le mieux avec l'âge, le style et la fabrique de ses monnaies; et dès qu'on n'y cherche plus son portrait, il ne s'élève plus, d'aucun côté, d'objection contre cette hypothèse. La princesse dont il s'agit était sans doute cette fille de Leptine, citoyen illustre et accrédité à Syracuses[1], dont il paraît qu'Hiéron II, en s'alliant avec lui, avait voulu faire servir la popularité à étayer sa puissance récente. Visconti avait eu cette idée[2], que M. Osann lui a empruntée[3], et la seule vraisemblance, à défaut de preuves positives, porterait à l'adopter. Je présume, de plus, que cette princesse, inconnue du reste, mourut jeune; c'est ce qui expliquerait le silence que l'histoire a gardé sur elle; silence qu'il serait difficile de concilier avec la durée d'un règne de *cinquante-quatre ans* pendant lequel Philistis eût été la compagne d'Hiéron II; et c'est ce qui rendrait compte en même temps de l'honneur extraordinaire qu'elle obtint par cette fabrication d'une monnaie frappée en son nom, qui a été si longtemps un problème numismatique; car, dans ce cas, il paraîtrait assez naturel qu'après

[1] Polyb. I, 9, 1-3.

[2] *Iconogr. Gr.* t. II, p. 22, 4).

[3] *De Philistid.* p. 11.

la mort de cette princesse populaire, fille d'un simple citoyen, devenue la femme d'un roi nouveau, une monnaie, empreinte de son nom, ait été consacrée à sa mémoire, tandis que ce roi lui-même évitait de placer son propre portrait sur sa monnaie.

Puisque j'ai eu occasion de soumettre à un nouvel examen l'âge des monnaies de Philistis et les questions historiques qui s'y rattachent, il est un autre monument[1], relatif à ce personnage, dont je dois d'autant moins m'abstenir de dire ici quelques mots, que ce monument a donné lieu pareillement à des conjectures diverses, et que sa véritable intention n'est pas encore bien déterminée; or l'avantage que j'ai eu de l'examiner sur les lieux, avec tout le soin possible, me mettra peut-être à même de fixer sur ce point l'opinion des antiquaires. On sait que le nom de la *reine Philistis* s'est trouvé gravé dans le théâtre de Syracuses, absolument de la même manière et en caractères de la même forme, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, que sur les médailles dont il vient d'être question[2]. Il n'est pas nécessaire de s'attacher à prouver l'authenticité de cette inscription, quoiqu'il ne soit pas tout à fait exact de dire, comme l'a fait un savant critique[3], *qu'elle n'a été mise en doute par personne;* car le judicieux Eckhel lui-même a commis cette faute[4]; sans compter l'opinion extravagante du géographe Mannert, qui croyait que les médailles de Philistis avaient pu être fabriquées par quelque faussaire, qui aurait ensuite gravé l'inscription dans le théâtre pour accréditer son

[1] Les observations qui suivent, jusqu'à la fin du mémoire, ont déjà paru, sous la forme d'une *Lettre* adressée à M. Welcker, dans le *Rheinische Museum*, IV[me] Jahrg. (1835), 1[er] Heft, p. 63-98, et je n'aurai à y faire que peu de changements.

[2] Voy. planche II, n. 2.

[3] Letronne, *Journ. des Sav.* 1827, juillet, p. 389, 1).

[4] Eckhel, *D. N.* I, 265 : « Si modo non ficta est inscriptio; nam similem fraudem etiam Panormi intentatam refert Dorvillius. Reliqua omnia incerta. »

imposture[1] : jamais peut-être l'envie de trouver en défaut les monuments ou l'histoire n'a fait accumuler plus de suppositions gratuites et d'erreurs matérielles. Il suffit d'avoir pu jeter un coup d'œil sur l'inscription dont il s'agit pour être convaincu, non-seulement qu'elle est antique, mais qu'elle est du même temps que la plupart des médailles de Philistis; car les caractères en sont absolument de la même forme, qui est celle du plus bel âge de la paléographie grecque, et la gravure en est si soignée, la conservation si parfaite, qu'on peut se croire, en la lisant, témoin du travail des mains qui l'exécutèrent, et en quelque sorte transporté dans le siècle dont elle est l'ouvrage. Cette inscription, du reste, n'était pas la seule qui fût gravée dans cette même partie du théâtre de Syracuses. Il en existe une seconde, presque aussi bien conservée, de la même forme et du même âge, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ[2], *de la Reine Néréis*; et l'on découvre çà et là des traces de quelques autres inscriptions semblables, au sujet desquelles il sera d'autant moins hors de propos de consigner ici le résultat des observations que j'ai pu faire, durant deux jours entiers, dans le théâtre de Syracuses, que ces fragments d'inscriptions ont été rapportés très-diversement[3], et que l'objet ne m'en semble pas avoir encore été bien déterminé.

Il faut d'abord rappeler la disposition générale du théâtre de Syracuses, pour se faire une idée nette de la place particulière que les inscriptions y occupent[4]. L'*hémi-cycle*, ou le

[1] Mannert, *Geograph. der Alten*, IX, 336.

[2] Voy. planche II, n. 1.

[3] Entre autres, par l'auteur de la *Lettera al Duca di Serradifalco*, déjà citée plusieurs fois; voy. p. 66, 1), et 67, 1).

[4] Un architecte anglais, M. Donaldson, a publié récemment, dans un *Supplement to the Antiquities of Athen*, London, 1830, folio, p. 48-51, pl. IV et V, un *plan* accompagné de quelques *détails* du *théâtre de Syracuses*; mais ce travail n'est ni assez complet, ni assez exact, pour tenir lieu de celui que nous devons attendre de M. le duc de Serradifalco, dont le IV[e] volume des *Antichità della Sicilia*, consacré aux monuments de Syracuses, est maintenant sous presse (1840).

théâtre proprement dit, encore aujourd'hui conservé presque dans son entier, si ce n'est dans sa partie inférieure, se compose de deux ordres de gradins, taillés dans le roc vif, et séparés par un large pallier, διάζωμα, *præcinctio*. Ces gradins forment neuf *cunei*, ou distributions verticales, au moyen d'escaliers qui montent de l'orchestre à l'extrémité supérieure de l'hémi-cycle; et c'est sur le *podium* ou mur d'appui, qui règne au-dessus du *diazôma*, ou de la *précinction*, et qui est divisé en neuf compartiments correspondant au neuf *cunei*, que sont gravées les inscriptions; en sorte que ces inscriptions elles-mêmes, *deux* desquelles seulement sont restées intactes, devaient être primitivement au nombre de *neuf*. Voici maintenant l'ordre dans lequel elles se trouvaient placées, et qui n'a pas été suffisamment observé dans les relations qu'on en a données.

En se dirigeant de gauche à droite, le mur de la *première* division n'offre actuellement aucune trace de caractères. L'inscription ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔοΣ se lit sur la *seconde;* vient ensuite, sur la *troisième*, l'inscription ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔοΣ; sur la *quatrième*, en partie ruinée, on distingue encore les quatre lettres ΑΣΙΛ, entre lesquelles et les trois lettres finales, très-bien conservées, ΝοΣ, s'étend une lacune, qui, d'après la dimension établie des caractères et d'après la manière constante dont ils sont distribués, ne peut guère être remplie que par les mots: ΒΑΣΙΛΕοΣ ΓΕΛΩΝοΣ[1] ou ΙΕΡΩΝοΣ.

[1] Un antiquaire du pays, le chanoine Capodieci, dont le témoignage est cité par un voyageur allemand, Kephalidès, *Reise durch Italien*, II, 31, avait déterré, en 1809, et tenu secret un fragment d'inscription de la teneur suivante : ΑΣΙΛ...ΝΟ.ΕΣ... Χ...Ο. C'est évidemment le même fragment que j'ai relevé, et qui se lit actuellement à découvert sur le mur d'appui du quatrième *cuneus;* et c'est du même fragment sans doute qu'il est question dans ce passage de la *Lettre à M. le duc de Serradifalco*, déjà citée, p. 19 : *Nel quale (semicerchio del teatro) si legge ancora adesso il principio della parola* ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ *spesso ripetuta.* Plus haut, p. 18, il avait été dit, mais d'après une simple conjecture : *che* ΒΑΣΙΛΕΩΣ (lisez ΒΑΣΙΛΕΟΣ) ΓΕΛΩΝΟΣ

La division suivante, qui est la *cinquième*, est tellement endommagée et pleine, dans les crevasses du roc, de plantes qui y ont pris racine, qu'il est impossible d'y rien voir à l'exception d'un Σ. L'aquéduc d'un moulin, construit dans cette partie du théâtre, a caché ou détruit le reste de l'inscription qui s'y lisait encore entière, à ce qu'il paraît, dans le dernier siècle, et qui se composait des deux mots ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, auxquels doit appartenir le Σ que j'ai reconnu[1]. Au commencement de la *sixième* division, pareillement toute crevassée et remplie de petites plantes qu'y fait croître l'humidité produite par l'aquéduc, je n'ai pu distinguer encore qu'un Σ, dont il ne tiendrait qu'à moi de faire un élément du mot ΒΑΣΙΛΕοΣ ou ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ. La *septième* offre encore plusieurs caractères dans l'ordre et dans la distance respective que voici : ΑΛΔ ΡΑ⁻ Δ ΦΡοΝο>[2]. Ce sont sans doute ces lettres, plus ou moins bien lues par quelques antiquaires du pays[3], qui ont donné lieu de recomposer l'inscription : ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΦΡΟΝΙΜΟΥ, ou

era pure iscritto nella fascia del teatro. Riedesel, témoin de la découverte récente de l'inscription ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, ajoute que le comte Gaëtani, auteur de cette découverte, lui montra, dans un autre endroit du théâtre, une seconde inscription dont on ne pouvait plus distinguer que les lettres : ΑΓΛΕΟΓ ; voy. son *Viaggio in Sicilia*, etc. p. 63, ediz. ital. Palermo, 1821. Or ces lettres ΑΓΛΕΟΓ peuvent se rapporter au mot ΒΑΣΙΛΕΟΣ, aussi bien qu'au mot ΗΡΑΚΛΕΟΣ, si toutefois elles n'appartiennent pas à la fin du nom ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ou ΓΕΟΡΚΛΕΟΣ ; supposition qui, au premier abord, aurait pu sembler admissible, bien que dans le fait elle manque de fondement.

[1] Un savant antiquaire allemand, M. Göttling, qui visita Syracuses un an après moi, et qui fit, sur le théâtre, des observations qu'il a consignées aussi dans le *Rheinische Museum*, IIme Jahrg. (1833) 1er Heft, p. 103-109, a été plus heureux que moi ; il a retrouvé encore les lettres . . . ΣΟΛΥ. Du reste, le résultat de ses observations s'accorde, à bien peu de chose près, avec les miennes ; ce qui m'autorise à croire que ce résultat, acquis, à une année de distance, par deux personnes différentes qui y ont apporté toute l'attention possible, mérite quelque confiance.

[2] Voy. planche II, nos 3 et 4

[3] Voy. Capodieci, *antichi Monumenti di Siracusa illustrati*, t. II, § 17, 18, 20, Siracusa, 1813, in-4° ; et *la Verita in prospetto*, etc. p 74, Messina, 1818, in-8°. Cf. Torremuzz. *Sicil. vet. Inscript.* cl. VII, n. 11, p. 62 : . . . . ΑΚΛΕΟΣ . . . . . ΦΡΟΝΙ . . . . .

ΕΤΦΡΟΝΙΟΤ[1], dont un autre antiquaire, qui ne paraît pas avoir recherché par lui-même les traces de ces inscriptions, bien qu'il ait été sur les lieux, a voulu faire ΙΕΡΟΚΛΕΟΣ ΕΤΦΡΟΝΟΣ, ou même ΗΡΑΚΛΕΙΑΣ ΙΕΡΩΝΟΣ[2]; toutes suppositions trop éloignées des caractères qui subsistent et trop arbitraires pour mériter la moindre confiance. La *huitième* et la *neuvième* division, enfin, ne présentent que des traces de lettres qu'il est absolument impossible de distinguer[3]. Tel est le résultat, assez peu satisfaisant sans doute, mais aussi exact que possible, de deux journées entières d'observations employées au théâtre de Syracuses[4], en mettant à profit les diverses projections d'ombres

[1] D'après un tableau dressé par le chev. Landolina, et exposé actuellement dans le musée de Syracuses, M. Göttling a relevé cette inscription de la manière suivante, *l. l.* p. 105 : Η·ΑΚΛΕοΣ Ε·ΦΡοΝΙοΤ, qui semble ne plus laisser aucune incertitude.

[2] *Lettera sopra una iscrizione del teatro Siracusano*, p. 5, 20 et 41.

[3] M. Donaldson rapporte de la manière suivante les inscriptions dont il s'agit, sans doute, d'après le tableau du ch. Landolina, cité dans une des notes précédentes, p. 51 :

Cuneus A : Inscription effacée.
——— B : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ
——— C : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ
——— D : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ. . . . ΝΟΣ
——— E : ΔΙΟΣ. ΟΛΥΜΠΙΟΤ
——— F : ΠΑΝ. . . Δ. . . . . . ΑΝ.
——— G : ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΕΤΦΡΟΝΙΟΤ
——— H : Δ. . . Α. . . Ρ. . . . .
——— I : Inscription effacée.

M. Hugues, dans la description qu'il donne du théâtre de Syracuses, *Travels in Sicily*, etc. t. I, p. 99, cite comme étant entières les inscriptions : ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΤ et ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΕΤΦΡΟΝΙΟΤ ; ce qui prouve qu'il n'y a pas regardé de très-près; sans compter que ce qu'il dit des médailles de Philistis accuse bien peu de connaissance de ces monuments. On voit avec quelle légèreté, artistes, voyageurs, antiquaires, architectes, si l'on excepte M. Göttling, ont procédé jusqu'ici dans l'examen d'inscriptions dont il est cependant assez facile de vérifier l'état actuel, pour peu qu'on y emploie quelque temps et quelque attention. Au reste, les fouilles récentes qu'a fait entreprendre M. le duc de Serradifalco dans le théâtre de Syracuses l'auront sans doute mis en état de nous donner sur ce point, comme sur tous les autres, le résultat le plus satisfaisant.

[4] J'avais fait dessiner, avec tout le soin possible, par un habile architecte qui m'accompagnait, les inscriptions et les fragments d'inscriptions du théâtre de Syracuses, de manière à pouvoir en retracer fidèlement, sous les yeux de mes lecteurs, l'état actuel et la disposition, ainsi que la forme des caractères; ce sont ces dessins qui forment le sujet de la planche II ci-jointe; voy. n° 1, 2, 3 et 4.

et de lumières qui s'y produisaient aux diverses heures du jour; et voici maintenant ce qu'on peut, à mon avis, en inférer de plus probable.

I. Les noms de plusieurs *rois* et *reines de Syracuses* servaient à distinguer un nombre égal de *cunei*, d'après la place que *trois* de ces noms, au moins, ceux des *reines Néréis* et *Philistis*, et du roi *Gélon*, ou *Hiéron*, occupent sur le mur d'appui de la précinction[1]. II. Si l'inscription ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, qui dut être gravée sur la cinquième division, a été fidèlement copiée, ce qu'il est aujourd'hui impossible de vérifier, mais ce qui paraît bien probable, les noms des principales divinités de Syracuses, telles que *Jupiter Olympien*, avaient été employés au même usage. III. Les noms des princes et princesses de la dynastie des Hiéroclides, qui se lisent, à une place aussi marquante du théâtre de Syracuses, prouvent que ce théâtre appartient à l'époque de la domination de cette famille[2]. Telles sont les notions à peu près certaines qu'on peut retirer de ces inscriptions. Il ne reste plus qu'une question à décider; c'est de savoir si les noms qu'elles présentent indiquent les places respectives affectées aux personnages dont

[1] C'est ce qu'avait présumé Visconti, d'après la place même que ces inscriptions occupaient, *Iconograph. Grecq.* t. II, p. 22, note 1; et l'*erreur* que lui prête l'auteur de la *Lettre* citée plus haut, page 26 : *la quale Visconti erroneamente pretese che appartenesse ad una statua di quella regina*, prouve que cet auteur n'avait pas bien lu ou qu'il n'avait pas bien compris le texte de Visconti.

[2] A l'appui de cette induction, j'observe que la construction du théâtre d'Achradine était due à la munificence d'Hiéron II, Diodor. Sic. XVI, 83. C'était aussi dans ce même quartier d'Achradine où était situé le théâtre, qu'avait été érigé par le même prince ce *magnifique autel* dont parle Diodore, *ὁ πλησίον τοῦ θεάτρου βωμός*, en sorte qu'Achradine avait été particulièrement embellie par Hiéron II. Je remarque encore que M. Rathgeber, qui a réuni avec tant de soin toutes les notions qui concernent les deux *Olympieion* de Syracuses, *allgem. Encyclopæd.* von Ersch und Gruber, au mot *Olympieion zu Syrakus*, p. 246-249, n'a pourtant fait aucune mention de l'inscription ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, qui devait, suivant moi, se rapporter à l'*Olympieion* d'Achradine.

il s'agit. Plus d'un savant s'est déjà prononcé pour l'affirmative. Ainsi, l'un des antiquaires cités plus haut admet qu'aux mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, il faut sous-entendre ΤΟΠΟΣ, et traduire en conséquence : (place réservée) *de la Reine Philistis;* (place réservée du Grand-Prêtre, ou des Prêtres) *de Jupiter Olympien*[1]; et l'on a cru trouver, dans des fragments d'inscriptions, provenant du théâtre de Milo, ainsi conçues : ΝΕΑΝΙΣΚ*ων* ΤΟΠ*ος*, ΤΟΠΟΣ ΥΜΝΩ*δῶν*, *place des Jeunes Gens, place des Hymnodes*[2], un exemple tout à fait analogue. Il n'y a cependant aucune parité réelle à établir entre des inscriptions telles que celles du théâtre de Milo, relatives à des ordres entiers de citoyens, qui avaient en tout temps leur place déterminée à ce théâtre, et les *neuf inscriptions* correspondant aux neuf *cunei* du théâtre de Syracuses, inscriptions où figurent des noms de personnages réels ou de divinités locales[3]. Il est bien plus simple et bien plus naturel de croire qu'on s'est servi de ces noms uniquement pour distinguer les

[1] *Annal. dell' Instit. di Corrisp. archeol.* t. I, p. 345. On remarquera que, dans le même endroit, il est dit que les génitifs ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΝΗΡΗΙΔΟΣ, *en sous-entendant τόπος, désignent les places de la reine Philistis, de la princesse royale Néréis;* ce qui tend à attribuer au mot ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ, employé dans la même circonstance, deux significations différentes, uniquement pour parer à la difficulté qui résulterait de l'existence contemporaine de deux reines qui auraient siégé, au même titre, dans le même théâtre.

[2] *Annal. dell'Instit. di Corrisp. archeol.* t. III, p. 344.

[3] Dans des théâtres comme ceux de la Grèce, presque tous taillés dans le roc, ou revêtus de marbre et destinés à une longue existence, on conçoit qu'il y ait eu des places marquées pour des ordres de citoyens, pour des corporations d'individus; qu'il y ait eu la *place des Éphèbes, τόπος ἐφηβικός, celle des Sénateurs, βουλευτικὸς τόπος*, comme dit Suidas; mais on ne conçoit pas de même qu'il y ait eu des places pour tel ou tel personnage, *pour la reine Philistis, pour la reine Néréis*, à moins d'une raison particulière, d'une circonstance locale ou accidentelle; car, dans le cours des siècles suivants, qui eût occupé ces places spéciales? qui eût siégé à ces places réservées? et dès lors à quoi eussent servi, en d'autres temps et pour d'autres personnes, ces inscriptions gravées pour des personnes qui n'étaient plus?

diverses parties du théâtre; qu'on a dit, par exemple, le *cuneus de la Reine Philistis*, le *cuneus de Jupiter Olympien*, au lieu de dire le *troisième*, le *cinquième cuneus;* en un mot, que ces désignations étaient purement honorifiques; et cela, dis-je, est plus simple et plus naturel que de supposer qu'elles indiquaient la *place réelle de la Reine Philistis*, celle *du Grand-Prêtre* ou *des Prêtres de Jupiter Olympien*. L'ellipse un peu forte qu'il faut admettre, et la supposition passablement arbitraire qu'il faut se permettre, pour interpréter cette inscription, ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, comme s'il y avait, ΤΟΠΟΣ ΑΜΦΙΠΟΛΟΥ[1], ou bien, ΤΟΠΟΣ ΙΕΡΕΩΝ ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ, *place du Grand-Prêtre*, ou *place des Prêtres de Jupiter Olympien;* cette ellipse et cette supposition sont médiocrement autorisées par l'exemple qu'a imaginé un autre critique, en disant que chez nous, si le clergé des diverses paroisses d'une ville avait ses places marquées dans un lieu public, on pourrait bien mettre au-dessus des places, *places de Saint-Pierre, de Saint-Jacques, de Saint-Jean*, pour dire *places* réservées au clergé *de Saint-Pierre, de Saint-Jacques, de Saint-Jean*[2]. Je laisse à d'autres à décider si cet exemple est aussi heureux et aussi décisif qu'il le semble à son auteur; et je ne m'arrête pas à discuter jusqu'à quel point cet expédient, tiré de la présence du *clergé* de nos paroisses dans un lieu public, est ingénieux en soi et applicable à une question d'antiquité grecque. Je me borne à dire que la première explication, proposée d'abord par Visconti et admise par la plupart des antiquaires[3], est véritablement la seule qui soit conforme à la nature

[1] Ce supplément, proposé par l'auteur de la *Lettre* citée plusieurs fois, p. 42, et admis par M. Ebert, *Σικελιῶν*, p. 128, 146), n'a pas obtenu l'approbation de M. Göttling, *l. l.* p. 107, dont je partage entièrement les idées sur ce point, de même que sur les autres restitutions imaginées par le même antiquaire.

[2] M.r Letronne, *Journ. des Sav.* 1827, juillet, p. 391.

[3] M. Donaldson dit simplement que les inscriptions du *podium* avaient pour objet

des choses, et à l'usage ordinaire de la langue[1]. Je me contenterai de citer, à l'appui de cette opinion, un seul exemple, qui, bien qu'emprunté à l'antiquité romaine, ne s'en applique pas moins directement à notre objet. Entre autres honneurs rendus à la mémoire de Germanicus, Tacite rapporte que l'ordre Équestre appela du nom de ce prince le *cuneus* distingué auparavant par le nom *des Jeunes Gens : Equester ordo* cuneum Germanici *adpellavit, qui* Juniorum *dicebatur*[2]. C'est absolument de la même manière et avec la même intention que les divers *cunei* du théâtre de Syracuses portaient les noms de plusieurs princes ou princesses de la race des Hiéroclides, joints à ceux des principales divinités de Syracuses. Mais je puis ajouter une dernière considération qui a été négligée par le critique. Il existe des *tessères* qui avaient servi pour la célébration des jeux du théâtre et du cirque, et qui portent, avec des inscriptions, telles que celles-ci : ΑΔЄΛΦΟΙ, ΑΙϹΧΥΛΟΥ, relatives à la représentation des *Adelphes*, à celle de drames d'*Æschyle*, d'autres inscriptions, ΑΠΟΛΛΩΝ, ΚΑϹΤωΡ, ΑΡΗϹ[3],

to distinguish the cunei, apparemment parce qu'il ne suppose pas qu'elles aient pu avoir une autre intention. M. Hugues explique encore mieux cette intention, dans les termes qne voici, *Travels*, I, p. 100 ; « The intent of these inscriptions was possibly to prevent the confusion among the multi tude: thns if each person's tessera, or ticket, had been marked with a motto, corresponding to any particular Cuneus, he would have instantly known his place upon his entrance into the theater. » Il est probable, en effet, que chaque spectateur recevait une *tessère* où était indiqué le numéro du *cuneus* sur lequel il devait aller se placer, au moyen d'une inscription semblable à celle de ce *cuneus*, avec une lettre numérale correspondante à chaque gradin.

[1] Je nomme particulièrement M. Göttling, qui, dans sa dissertation, citée plusieurs fois, *sur les Inscriptions du théâtre de Syracuses*, s'est expliqué de la même manière que moi l'objet de ces inscriptions ; voy. p. 107-108 ; et je profite de cette occasion pour me disculper contre l'espèce de reproche indirect qui m'a été adressé par l'éditeur du *Rheinische Museum*, IV[me] Jahrg. 1[er] Heft, p. 72, *), de n'avoir pas connu cet écrit de M. Göttling, publié en 1833, en faisant observer que mon mémoire avait été lu à l'Académie en 1831 ; voy. *ibidem*, p. 64, 3).

[2] Tacit. *Annal.* II, 83.

[3] Les *tessères* citées ici, ont été publiées,

suivies de lettres numérales, qui ne pouvaient avoir pour objet que d'indiquer, par le *nom du Dieu*, le *cuneus*, et par la lettre numérale, le numéro de la place qu'on devait y occuper. C'est ce qui a été expliqué de la manière la plus satisfaisante, selon moi, par le savant et judicieux Morcelli[1], et ce qui paraît prouvé par un certain nombre de *tessères de plomb*, connues des antiquaires, et portant au revers d'une *tête* ou d'une *figure de Divinité*, indiquant le *cuneus*, des lettres, telles que celles-ci : C. XIIC, ou XC, qu'on ne peut guère interpréter que de cette manière : *cuneus. duodecimus. circensibus*, ou : *cuneus. decimus. circensibus*[2]. Mais en voilà suffisamment sur ce sujet.

Je terminerai ce que j'avais à dire au sujet des médailles de l'époque de Pyrrhus, par la description d'une de ces médailles, déjà connue, mais d'une manière imparfaite, et qui, à raison des particularités rares et curieuses qu'elle présente, autant qu'à cause des opinions singulières dont elle a été l'objet, mérite d'être soumise à un examen approfondi. C'est

avec d'autres d'un genre analogue, par Fabretti, *Inscript.* c. VII, p. 530, par Caylus, *Recueil III*, pl. LXXVII, n° 1, *Recueil IV*, pl. LIV, n°ˢ III, IV, V et VI, et par les Académiciens d'Herculanum, qui les ont accompagnées d'observations savantes et judicieuses, *Pittur. d'Ercolan*, t. IV, prefaz. p. III-X; sans qu'il ne subsiste encore plus d'une difficulté grave sur le véritable objet de cette sorte de monuments.

[1] Voy. sa *Dissertazione delle Tessere degli spettacoli romani*, publiée, avec des notes pleines de savoir et de critique qui complètent et achèvent d'éclaircir le sujet, par M. le docteur J. Labus, Milano, 1827, in-8°, p. 1-52.

[2] Il paraîtrait qu'après avoir admis, sur ce point, l'interprétation de Bianconi, *dei Circhi*, p. 26, Morcelli aurait depuis changé d'avis, *de Styl. vet. Inscript.* p. 257, et préféré de lire : *cenaculam duodecimum*; voy. la *note* XIX, p. 44, de M. Labus. C'est, d'ailleurs, une notion suffisamment établie par des inscriptions antiques, telles que celles des *frères Arvales*, que l'attribution de certaines places, dans les théâtres romains, à certaines classes de magistrats ou de prêtres; voy. la XXIII° *table* des *frères Arvales*, avec les doctes commentaires de Marini, *Fratell. Arval.* t. I, p. 224, sgg. Mais il reste encore plus d'une observation à faire à ce sujet; et c'est un point d'antiquité que je me suis réservé de traiter avec quelque détail, en publiant un assez grand nombre de *plombs antiques inédits* de notre Cabinet.

une monnaie d'or, du module ordinaire, qui fait maintenant partie du cabinet de M. le duc de Luynes[1]. On y voit, d'un côté, une *tête de Femme*, tournée à gauche, les cheveux flottants, serrés par un *large bandeau brodé en perles*, et *orné de palmettes* à la partie supérieure. Le col de cette femme est décoré d'un *collier*, et sa physionomie offre un caractère idéal. Derrière, dans le champ, sont gravées, en monogramme, les lettres ΑΓ; et le type est renfermé dans un cercle de globules. Le revers présente une *Figure guidant un quadrige* à droite, avec les lettres ΣΩ, gravées au-dessus, dans le champ, et la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, à l'exergue.

Ce qui frappe, au premier coup d'œil jeté sur cette médaille, c'est le style et la fabrique, qui appartiennent, sans aucun doute, à la plus belle époque de l'art syracusain, et

[1] Voy. pl. I, n. 13. Cette médaille a été décrite deux fois par M. Mionnet, *Description*, etc. t. I, p. 291, n. 708, et *Supplément* I, p. 426, n. 474, comme s'il en existait deux exemplaires différents, et, chaque fois, avec une évaluation différente; ce qui prouve, pour le remarquer en passant, l'inconvénient de ces estimations arbitraires. Il est certain néanmoins qu'on ne connaît encore qu'un exemplaire de la médaille en question, celui du chevalier Landolina, qui fut publié par Torremuzza, *Auctar.* I, tab. VII, n. 1, et qui, du cabinet de M. Carelli, entre les mains duquel je vis encore cette médaille en 1827, a passé depuis dans la collection de M. le duc de Luynes, qui l'a fait graver, dans son *Choix de médailles grecques*, pl. VII, n. 10. Du reste, la gravure de Torremuzza n'est guère plus exacte que la description de M. Mionnet, attendu que ni l'un ni l'autre n'eurent la médaille même sous les yeux. C'est ainsi, par exemple, que le premier n'a tenu aucun compte des lettres ΣΩ, du revers, que le second a lu ΣΔ, dont il serait difficile, en tout cas, de faire un nom grec. — Depuis que ceci a été écrit, il s'est présenté un second exemplaire de cette rare médaille, qui a été acquis pour le Cabinet du roi, et que je publie, pl. I, n. 14. Cette pièce ne diffère absolument en rien, quant à la *tête* et au type du revers, de celle qui vient d'être décrite; mais elle offre deux variantes importantes, la suppression des lettres ΑΓ, du côté de la *tête*, et le remplacement des lettres ΣΩ par les lettres ΑΥ, gravées, non plus au haut du champ, mais à l'exergue, audessous de la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Or cette circontance de la suppression des lettres ΑΓ, seul appui des opinions qui voyaient dans ces initiales un *nom de Reine*, acquiert par cela même une grande importance, en même temps qu'elle détruit toute objection raisonnable contre l'idée que cette *tête idéale* est celle d'une *Divinité*, et conséquemment celle de *Junon*.

très-probablement au siècle d'Agathocle. Il n'est pas moins certain que, par le type, comme par le caractère de la *tête*, elle se distingue de la série entière des monnaies de Syracuses connues jusqu'ici. C'est cette singularité qui a donné lieu de voir dans dans cette *tête ornée d'un riche diadème*, un *portrait de Reine*, que les uns ont crue être *Lanassa*, fille d'Agathocle, et femme de Pyrrhus[1], les autres, *Alcæa*, femme d'Agathocle[2]; sans pouvoir, du reste, appuyer l'une ou l'autre supposition qu'à l'aide du mongramme ΑΓ, où l'on a vu, tantôt les initiales d'*Agathocle*[3], tantôt celles d'*Alcæa*. Mais, je le dis sans crainte et sans détour; il faudrait renoncer à faire de la numismatique une science sérieuse, s'il était permis d'en interpréter les monuments d'une manière aussi arbitraire, ou d'en tirer des notions aussi contradictoires. L'idée que la *tête diadêmée*, gravée sur cette médaille, offre un *portrait de Reine*, est contraire à tout le système des monnaies syracusaines, où l'on ne connaît pas de portraits de souverains antérieurement à l'époque d'Hiéron II; et les suppositions dans lesquelles on est obligé de se jeter, pour rendre compte de cette exception unique à un ensemble de faits et de monuments si bien d'accord[4],

[1] C'était l'opinion de M. Carelli, qui devait la développer dans son *Recueil de Médailles de la Grande-Grèce et de la Sicile*, dont la publication, longtemps retardée, du vivant même de l'auteur et depuis sa mort, n'a répondu qu'imparfaitement au vœu de la science. Il n'a paru, en effet, jusqu'ici (1840), que la *Première Partie* de ce recueil, comprenant seulement les *médailles de la Grande-Grèce*; la *Deuxième Partie*, consacrée aux *médailles de la Sicile*, est restée encore inédite; et il est à craindre qu'elle ne soit tout à fait perdue pour le monde savant.

[2] Voy. la *Lettre à M. le duc de Serradifalco*, p. 10-11.

[3] On ne concevrait pas pourquoi, sur cette seule monnaie, le nom d'Agathocle serait ainsi exprimé par un monogramme, tandis que, sur la série entière de ses monnaies, d'or, d'argent et de bronze, son nom s'y produit toujours en toutes lettres, ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ, accompagné de son titre de roi, ΒΑΣΙΛΕΟΣ.

[4] Il faut voir, dans l'opuscule cité plus haut, toutes les suppositions à l'aide desquelles on essaye de prouver que cette médaille fut frappée par Agathocle, en mé-

sont tellement gratuites et tellement dépourvues d'autorité, qu'elles ne méritent pas une réfutation sérieuse. La manière dont on a voulu lire le monogramme ΑΓ, pour en former les initiales du nom Αλκαμα, n'est pas moins étrange, ni moins contraire à tous les principes de paléographie admis jusqu'ici. En voilà plus qu'il ne faut pour combattre une attribution qui ne repose sur aucun fondement solide; et voici maintenant ce que l'examen et la comparaison des monuments permettent d'avancer de plus probable au sujet de cette curieuse médaille.

La *tête* qui s'y voit gravée est, à n'en pas douter, une *tête idéale*, et conséquemment celle d'une *Déesse;* le riche *bandeau* qu'elle porte, *orné de perles et de palmettes*, avait été de tout temps un attribut de la divinité, avant d'être devenu celui de la puissance souveraine; et personne, tant soit peu versé dans la numismatique, n'ignore que, sur une foule de médailles de la Grande-Grèce et de la Sicile[1], la *tête de Junon* se montre ceinte d'un pareil diadème. Quoi donc de plus vraisemblable, de plus conforme à toutes les données de la science, que de voir, sur cette médaille, la *tête de Junon diadémée*, comme on voit, sur les nombreuses monnaies de Syracuses, les *têtes* de presque toutes les divinités helléniques? Le monogramme ΑΓ, gravé derrière cette tête, de même que les lettres ΣΩ, qui se lisent au revers, appartiennent sans doute à des noms de magistrats, comme on en a tant d'exemples sur la monnaie même de Syracuses. Mais une remarque qu'il était bien facile de faire,

moire de ses succès contre les Carthaginois, et avec le portrait de sa femme, en signe d'affection conjugale; il faut, dis-je, voir tout cela, pour avoir une idée de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, quand elle n'est pas éclairée par une saine critique et par la pratique des monuments.

[1] Il suffit de rappeler les belles médailles de *Crotone*, imitées à *Hyrina*, à *Posidonia* et ailleurs, avec la *tête de Junon*, de face, laquelle *tête* est ceinte d'un large *bandeau orné de palmettes*. On voit un *bandeau* semblable à des *têtes* de *Divinité* qu'on peut prendre pour *Junon*, ou pour *Cérès*, sur des médailles de *Tauroménium* et de *Thermæ*, en Sicile.

et qui a pourtant échappé à tout le monde, c'est que le même monogramme ΑΓ, du côté de la *tête*, avec les mêmes lettres ΣΩ, au revers, se trouve sur toute une série de médailles syracusaines qui offrent la *tête de Pallas casquée*, d'un côté, et, de l'autre, la *figure de Diane chasseresse*. Ces médailles, qu'on possède sous deux modules différents, en deux métaux, l'or et l'argent[1], sont d'un style et d'une fabrique qui accusent l'époque immédiatement antérieure à Pyrrhus; elles forment, à mes yeux, la transition entre la monnaie d'Agathocle et celle de Pyrrhus et d'Hiéron II; et comme la sigle ΑΓ, et les lettres ΣΩ, qu'on y voit, formées et distribuées absolument de même qu'elles le sont sur la médaille d'or qui nous occupe[2], ne peuvent désigner que des *noms de magistrats*, constamment indiqués de cette manière, par monogrammes ou par initiales, plutôt, à mon avis, que des *noms d'artistes*, qui s'exprimaient ordinaire-

[1] Voy. Torremuzza, *Sicil. vet. Numism.* tab. LXVIII, 18, et LXXI, 1; Mionnet, *Description*, etc. t. I, p. 300, nos 786, 787. Il suffit de comparer la *tête de Pallas casquée*, gravée sur ces monnaies d'or et d'argent, avec la *tête* toute pareille qui forme le type ordinaire des médailles d'or d'Agathocle, pour y reconnaître la même fabrique, le même travail, et, pour ainsi dire, l'œuvre des mêmes mains; d'où l'on pourrait être tenté de croire que ce monogramme désigne un artiste, plutôt encore qu'un magistrat. Cette indication se trouverait confirmée par l'observation, qui sera faite plus bas, que le monogramme ΑΓ, gravé sur les monnaies d'argent en question et sur la médaille d'or contemporaine, se rencontre aussi sur des monnaies d'or d'Hiéron II, qui doivent être postérieures de quelques années. Ce seul exemple suffit pour montrer de quel intérêt et de quelle utilité pourrait être l'étude des monogrammes, pour parvenir à déterminer s'ils désignent des *magistrats* ou des *artistes*; question vaste et difficile, à laquelle je n'ai pas cru devoir toucher dans ma *Lettre* à M. le duc de Luynes *sur les Noms des Graveurs des monnaies grecques*.

[2] J'observe aussi que le monogramme ΑΓ se rencontre sur des médailles d'or d'Hiéron II; je possède une de ces médailles, dont on trouvera le dessin sur la planche I, n. 15. Une autre observation, qui n'est pas moins décisive aux yeux de toute personne versée dans la paléographie numismatique, c'est que la forme des lettres du mot ΣΥΡΑΚοΣΙΩΝ, avec l'*o* plus petit que les autres lettres, indique, sur notre médaille d'or, une époque qui doit la rendre à peu près contemporaine des médailles de Philistis et d'Hiéron II.

ment en entier, mais en très-petits caractères[1], il suit de là que, sur cette médaille elle-même, d'une fabrique d'ailleurs toute semblable, ce monogramme et ces initiales se rapportent aux mêmes noms, et conséquemment, qu'elle doit être rangée dans la même période monétaire, sans y chercher des portraits de personnages ou des allusions à des événements d'un autre âge; choses qui n'y sont pas, et qui ne peuvent y être, d'après tout ce qu'il y a de principes admis dans la science numismatique.

Je terminerai cette discussion sur les monnaies des *Sicéliotes*, rapprochées de celles de Philistis et de Pyrrhus, par la description d'une de ces monnaies, tout à fait nouvelle et inédite, qui est entrée récemment dans notre Cabinet du roi, et qui nous avait été apportée de Sicile[2]. Cette médaille d'argent, de moyen module, offre sur la face principale une *tête de Femme* tournée à gauche, coiffée en cheveux, avec de riches *pendants d'oreilles* et avec un *collier de perles;* au caractère de cette *tête*, aux *bijoux* dont elle est ornée et au symbole du *pavot*, qui est gravé derrière dans le champ, on y reconnaît sans la moindre hésitation *Proserpine*. Le type du revers est une *Victoire ailée* guidant un *bige* à gauche, avec le monogramme ΗΣ, gravé au-dessus dans le champ. Nous connaissons déjà ce monograme, qui se reproduit, à cette même place, sur toutes les monnaies des *Sicéliotes;* et, sur ce seul indice, nous serions suffisamment autorisé à comprendre cette pièce nouvelle dans la série des médailles des *Sicéliotes*, dont elle offre d'ailleurs la fabrique, d'une manière tellement palpable pour tout homme exercé dans la numismatique, qu'elle produirait, à défaut de toute autre preuve, une conviction entière. Mais il y a plus; une

[1] Voy. ma *Lettre à M. le duc de Luynes sur les Noms des Graveurs des monnaies grecques*, Paris, 1832, in-4°, où j'ai recueilli toutes les preuves à l'appui de cette opinion.

[2] Voy. planche I, n. 17.

observation attentive m'a fait découvrir, après même que j'avais déjà rangé cette médaille dans la classe de celles des *Sicéliotes*, un commencement de légende placé à l'exergue, dont il ne subsistait plus que les lettres ΣΙΚΕ, appartenant au nom ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ, qui avait en grande partie disparu par le fait d'un accident de monnayage, comme cela a eu lieu aussi pour la partie supérieure de la *tête de Proserpine;* car, du reste, la médaille est intacte, et, on peut dire, à fleur du coin. Voilà donc une nouvelle monnaie des *Sicéliotes,* qui accroît d'un type pareillement nouveau la série si rare et si intéressante de ces monnaies; et, ce qui ajoute encore au prix de celle-ci, c'est qu'elle est jusqu'ici unique, à ma connaissance.

Après les digressions où je me suis laissé entraîner par le rapport intime qui existe entre des monuments contemporains, tels que les monnaies de Pyrrhus et d'Hiéron II, les médailles de Philistis et les inscriptions du théâtre de Syracuses, il ne paraîtra pas hors de propos que je dise quelques mots d'une inscription très-curieuse, relative à ce même Hiéron II, dont je ne crois pas qu'on ait encore donné la véritable explication. Cette inscription, découverte, il y a peu d'années, dans les ruines de l'antique *Acræ*, la moderne Palazzolo, est gravée sur une petite base de marbre, en caractères d'une forme excellente, et avec un soin extrême, qui exclut toute idée d'y soupçonner la moindre faute et d'y faire le moindre changement; elle se trouve actuellement au musée du baron Judica, à Palazzolo même, où je pus la copier en 1827, époque où j'ignorais encore qu'elle venait d'être publiée par l'auteur de la *Lettre*[1] souvent citée à *M. le duc de Serradi-*

[1] *Lettera*, etc. p. 37-40. L'auteur de cette *Lettre* a lu, à la cinquième ligne, ΑΓΝΑΙΣΙ ΘΕΑΙΣ, leçon qui diffère de la mienne, et que je ne crois pas exacte. Le même savant justifie cette expression par un texte de Pausanias, IV, 33, 5, et II, 11, 3. Il eût été plus à propos de citer une inscription grecque de *Tauroménium*, pu-

falco. Quoi qu'il en soit, cette inscription est ainsi conçue[1] :

ΕΠΙΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ
ΤΟΥΣΩΣΙΒΙΟΥ
ΝΥΜΦΟΙ ΙΕΡΩΝΟΣ
ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ
ΑΓΝΑΙΣ ΘΕΑΙΣ.

La principale difficulté que présente cette inscription vient du mot ΝΥΜΦΟΙ, mot inconnu jusqu'à présent, employé comme il l'est ici, et suivi du participe ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ, au singulier. Une autre difficulté moins grave résulte du sens même qu'il semble naturel d'attacher à ce participe ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ, celui de *consacrer un souvenir* ou *un monument.* Or ni l'une ni l'autre de ces difficultés ne me paraissent encore résolues, ni par l'antiquaire qui a le premier publié cette inscription, ni par le critique qui, en rendant compte de ces diverses explications, sans en approuver aucune, en a proposé une nouvelle[2]. Le premier, après avoir essayé d'interpréter le mot ΝΥΜΦΟΙ, comme synonyme de ΝΥΜΦΑΓΩΓΟΙ, arrêté par l'irrégularité de syntaxe qu'offre la construction de ce mot pluriel avec un participe singulier, s'est décidé à voir ici un nom propre ΝΥΜΦΟΣ, ou même ΝΥΜΦΩΝ, suivi d'un autre nom propre ΙΕΡΩΝΟΣ, ce qui réduirait l'inscription à une forme très-ordinaire, et conduirait à l'interprétation que voici: *Sous Aristodamus, fils de Sôsibius* (prêtre ou magistrat?), *Nymphus* (ou *Nymphôn*), *fils d'Hiéron, ayant consacré ce souvenir aux Chastes*

blíée par Torremuzza, *Inscript. nov. collec.* cl. 1, n. 11, p. 1, et ainsi conçue : ΘΕΑΙΣ ΑΓΝΑΙΣ ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ; Cf. Archiloch. *Fragm.* LXXVIII, p. 187-8, ed. Liebel. *Hymn. Homer. ad Cerer.* p. 438. Je pense, du reste, avec ce savant, que les expressions ΑΓΝΑΙ ΘΕΑΙ désignent exclusivement, sur nos inscriptions de Sicile, *Cérès* et *Proserpine.*

[1] Voy. planche II, n. 9.

[2] Letronne, *Journ. des Sav.* 1827, juillet, p. 391-92.

Déesses. Suivant le second, à qui *la leçon* ΝΥΜΦΟΣ, ou plutôt ΝΥΜΦΙΟΣ, *paraît certaine*, et qui tranche ainsi la plus forte difficulté, le participe ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ doit s'interpréter par : *ayant exercé la charge de Mnémon;* d'où il suit que l'inscription devrait se traduire : *sous Aristodamus, fils de Sôsibius, Nymphus, fils d'Hiéron, ayant été Mnémon, (a consacré ce monument) aux Chastes Déesses*. Tel est l'état de la question.

Les deux interprètes, en supposant que le marbre pouvait être corrigé de manière à lire ΝΥΜΦΟΣ, ou ΝΥΜΦΙΟΣ, ou ΝΥΜΦΩΝ, ont fait une supposition inadmissible. S'il est, en général, imprudent et dangereux de corriger des textes, uniquement parce qu'on y trouve, soit des mots nouveaux, soit des locutions insolites, ce système, dont on a beaucoup abusé, a bien plus d'inconvénients encore quand il s'agit d'inscriptions comme la nôtre, simples dans leur objet autant que concises dans leur énoncé, gravées d'ailleurs avec tout le soin possible, dont la conservation est parfaite, et dont l'intégrité ne laisse absolument rien à désirer, rien à suppléer. Le mot ΝΥΜΦΟΙ, quelle que soit la difficulté qu'il présente, est indubitablement la leçon antique; je m'en suis assuré par une observation attentive, par un examen répété à plusieurs reprises : et sur ce point l'on aura d'autant plus lieu de s'en rapporter à mon témoignage, que ma copie s'est trouvée d'accord avec celle de M. Panofka; et cela, quand nous ne pouvions manquer l'un et l'autre d'être frappés de la singularité de ce mot et de l'irrégularité de cette construction [1]. C'est à quoi n'avait pas réfléchi le critique, qui avait admis si légèrement la leçon ΝΥΜΦΟΣ, ou ΝΥΜΦΙΟΣ *comme certaine*, tandis qu'elle est *certainement fausse*. La leçon ΝΥΜΦΟΙ ainsi constatée, toutes les suppositions fondées sur une leçon différente tombent nécessairement

[1] Feu M. Thorlacius avait lu aussi : ΝΥΜΦΟΙ ΙΕΡΩΝΟΣ.

d'elles-mêmes. Il ne s'agit donc plus que d'expliquer les mots ΝΥΜΦΟΙ ΙΕΡΩΝΟΣ, si cela se peut faire avec l'aide des monuments que nous possédons, ou de les déclarer inintelligibles faute d'un pareil moyen ; ce qui vaut encore mieux, tout fâcheux que cela puisse être, que de recourir à des corrections arbitraires et à des suppositions hasardées, qui sont toujours faciles au savoir le plus médiocre, et qui ne produisent que des notions fausses. Mais ce n'est pas là heureusement le cas où nous nous trouvons par rapport à notre inscription.

Bien que le mot ΝΥΜΦΟΙ soit nouveau pour nous, qu'il n'ait été indiqué par aucun lexicographe, et qu'il ne se soit produit encore sur aucun monument, ce mot, qui put fort bien exister dans la langue dont nous sommes si loin de posséder le vocabulaire entier, est en tout cas très-facile à expliquer par l'analogie. Si le mot Νύμφη fut d'un usage général pour signifier une *jeune fille en âge d'être mariée* ou *récemment mariée*, le masculin Νύμφος a pu être employé, dans quelque dialecte de la Sicile[1], ou d'ailleurs, pour dire un *jeune homme nubile*, au lieu du dérivé Νυμφίος, qui exprimait généralement cette idée[2]. Les mots ἀδελφός et ἀδελφή, qui offrent la même forme et le même rapport que Νύμφος et Νύμφη, viendraient à l'appui de cette observation, et dispenseraient de citer d'autres exemples semblables. Mais, à défaut même de ces

[1] J'observe que Théocrite, dans son dialecte syracusain, disait πότνα Σελάνα, *Idyll.* II, 69 ; ce qui offre un exemple équivalent. Et, si l'on objectait que Πότνα pour Πότνια est ici une forme poétique, je répondrais que, sur un vase peint, où l'on ne peut admettre une pareille explication, Visconti a lu la même acclamation, ΠΟΤΝΑ ΣΕΛΑΝΑ ; voy. dans le recueil de Tischbein, III, 44, le vase qui a suggéré à Visconti cette ingénieuse idée, et dans le *Cabinet Pourtalès*, p. 20, 74), l'observation même de Visconti.

[2] Magn. Etymol. v. Νυμφίος· ὁ γαμετῆς τυχών. L'idée qu'exprimait le mot ἠΐθεος, dès les temps homériques, Phot. *Lexic.* v. Ἠΐθεος· ὁ ὥραν γάμου ἔχων καὶ μηδέπω γεγαμηκώς, répondrait à celle que j'attacherais au mot Νύμφος ; voy. Münter, *Antiq. Abhandl.*, p. 213.

exemples, et sans considérer que le mot Νύμφος est formé d'après toutes les règles de la langue, et qu'il n'a contre lui que de ne s'être encore rencontré dans aucun texte, ce qui est le cas de tous les mots nouveaux qui s'y présentent pour la première fois, j'observerai que ce mot a bien pu faire partie de quelque dialecte particulier de la Sicile. Il n'est pas de monuments écrits de la langue des Grecs de ce pays qui ne nous offrent, à mesure qu'on en découvre, des expressions nouvelles et singulières qu'il faut bien nous résoudre à accepter comme authentiques, en attendant que nous puissions leur trouver un sens propre ou une expression analogue; et ce n'est pas un si grand malheur que cette nécessité d'enrichir nos dictionnaires au moyen de ces mots nouveaux qui peuvent ajouter à nos connaissances. Sans sortir d'Acræ, colonie syracusaine, dont presque tous les monuments, recouvrés dans ces derniers temps, portent l'empreinte d'un goût exquis et d'une des plus belles époques de l'art et de la langue grecques, les inscriptions qu'on y a découvertes en dernier lieu et que j'y ai copiées, renferment quelques autres mots tout aussi nouveaux et non pas plus intelligibles que celui de Νύμφοι; tel est, pour n'en citer qu'un exemple, le mot ΦΡΑΔΑΤΗΡ, pour désigner un emploi public que sa relation avec celui d'*écrivain*, de *secrétaire*, ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΚΑΙ ΦΡΑΔΑΤΗΡ, nous permet d'expliquer comme une espèce de *scribe* et d'*orateur* public, différent du ΚΗΡΥΞ, *præco*. Mes lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici une de ces inscriptions d'Acræ où se produit le titre en question, fidèlement copiée; elle est sur une base de marbre blanc[1]:

[1] Cette inscription, copiée aussi par feu M. Thorlacius, qui visita Palazzolo dans le cours de la même année que moi, a été publiée, avec d'autres marbres de la collection du baron Judica, dans le *Giorn. Arcad. di Roma*, t. XXXV, p. 339, sgg.

ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ
ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΙ ΚΡΙΤΩΝΚΡΙΤΩΝΟΣ
ΔΙΟΝΥΣΟΔΩΡΟΣΖΩΠΥΡΟΥΕΠΙΓΟΝΟΣΕΠΙΓΟΝΟΥ
ΕΥΦΡΑΙΟΣΚΑΛΛΙΚΡΑΤΕΟΣ ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΚΑΙ
ΤΡΙΑΚΑΔΑΡΧΟΙ ΦΡΑΔΑΤΗΡ
ΔΑΜΟΚΡΑΤΗΣΑΡΙΣΤΟΚΡΑΤΕΟΣ ΠΥΡΡΙΧΟΣΑΡΙΣΤΟΓΕΙΤΟΥ
ΑΓΕΑΣΑΓΕΑ ΥΠΟΓΡΑΦΕΥΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣΑΓΑΘΩΝΟΣ ΔΑΜΟΚΡΑΤΗΣΦΙΛΙΟΥ
ΕΛΩΡΙΣΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΥΠΗΡΕΤΑΣ
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΗΣΑΡΧΑΓΑΘΟΥ ΑΡΙΣΤΟΜΕΝΗΣΖΩΠΥΡΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣΔΑΜΑΤΡΙΟΥ ΚΑΡΥΞ
ΑΡΙΣΤΕΑΣΞΕΝΩΝΟΣ ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣΣΩΣΙΟΣ.

Mais, pour ne pas nous écarter de notre inscription, je pense qu'en voyant, dans les ΝΥΜΦΟΙ qui y sont nommés, une *classe de Jeunes Gens en âge d'être mariés*, nous serons bien près de la vérité, sans avoir fait aucune violence ni au monument ni au génie même de la langue. C'est, d'ailleurs, une notion qui s'accorde parfaitement avec le mot qui suit, ΙΕΡΩΝΟΣ; mais, pour montrer cet accord, qui me fournira un moyen d'interprétation que je crois péremptoire, j'ai besoin de rappeler auparavant une inscription publiée dans les recueils d'inscriptions de la Sicile, et qui se trouve à peu de distance de Noto[1] :

ΕΠΙΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩ (ν)
ΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣΤΟΥΑΓΑΘ (αρχου)
ΦΙΛΙΣΤΙΩΝΟΣΤΟΥΕΠΙΚΡΑΤ (εος)
ΝΕΑΝΙΣΚΟΙ ΙΕΡΩΝΕΙΟ (ι).

Cela ne m'empêche pas de reproduire ici la copie que j'en avais faite; et j'userai de la même liberté pour quelques autres de ces inscriptions, où ma copie diffère en un petit nombre d'endroits de la leçon suivie par le savant antiquaire dabois. Ce sont autant de variantes qui peuvent servir à constater le véritable texte des monuments; et plusieurs témoignages au lieu d'un seul ne sont pas inutiles, quand il s'agit de fixer une leçon telle que ΝΥΜΦΟΙ.

[1] Voy. Biscari, *Viaggio*, etc. p. 101. L'inscription est rapportée par Gualtheri, *Antiq. tabul.* p. 50, n° 339; par Gruter.

Il n'a pu échapper à aucun des savants qui ont publié ou reproduit cette inscription, parmi lesquels je citerai seulement Torremuzza, Burmann, et en dernier lieu M. Osann, qu'il s'agissait ici d'un vœu accompli par les *Jeunes Gens d'un gymnase fondé par le roi Hiéron*. Les mots Νεανισκοὶ Ἱερωνείου, sous-entendu Γυμνασίου, ou, comme j'aimerais mieux, Ἱερώνειοι, ne peuvent s'interpréter autrement que ne l'a fait Burmann : *Juvenes Hieronei, id est, gymnasii ab Hierone conditi*[1]; et, à l'appui de cette explication, M. Osann a rappelé fort à propos le témoignage d'un écrivain grec concernant les établissements gymnastiques dus à la munificence d'Hiéron II[2]. Ce point établi, il reste une observation à faire; c'est que, par le mot Νεανισκοί[3], on entendait une *certaine classe de Jeunes Gens*, parmi ceux qui fréquentaient le gymnase, et qui devaient être distribués en plusieurs troupes ou catégories, en raison de leur âge. Il est probable, en effet, que, sous la dénomination générale d'*Éphèbes*, Ἔφηβοι, qui désignait la totalité des *Jeunes Gens* admis aux exercices du gymnase, on comprenait plusieurs divisions, correspondant aux principales périodes de l'adolescence; et, sans sortir de la Sicile, cette notion résulte positivement du passage de la célèbre inscription de Géla[4], où il est question :

p. CIX; par Burmann, *ad* Dorvill. *Sicul.* p. 544; par Torremuzza, *Sicil. vet. Inscript.* cl. VIII, n° 8, p. 101, et, en dernier lieu, par M. Osann, *de Philistid.* p. 17.

[1] Ignarra, qui admettait dans le même sens l'expression Νεανισκοὶ Ἱερώνειοι, trouvait un exemple analogue dans ces mots : Ἀχϊλιακῶν παίδων, de l'inscription de Naples qu'il a publiée, v. 24 et 27, *de Pal. Neapolitan.* c. IV, p. 66, et dans ceux-ci : Πολιτικῶν παίδων, d'une autre inscription napolitaine, *apud* Corsin. *Dissert. agon.* p. 103.

[2] Athen. V, 10, p. 206, E : Ὁ δὲ Ἱέρων, ὁ Συρακουσίων βασιλεὺς, ὁ πάντα Ῥωμαίοις φίλος, ἐσπουδάκει μὲν καὶ περὶ ἱερῶν καὶ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ κατασκευάς.

[3] J'ai cité plus haut, p. 78, une inscription du théâtre de Milo, où il est question de la place qu'occupait à ce théâtre une classe d'*Éphèbes* ainsi nommée : ΝΕΑΝΙΣΚΩΝ ΤΟΠΟΣ. Sur un marbre grec de Thyatire, *apud* Gud. *Præfat. Append.* n° XXVII, 2, il est fait mention des ΝΕΑΝΙΣΚΟΙ d'un gymnase.

[4] Burmann, *ad* Dorvill. *Sicul.* p. 510, sqq.

Τῶν τε Ἐφήβων καὶ Νεωτέρων καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἀποδυομένων ἐς τὸ γυμνάσιον; car ce passage nous fait connaître *trois* classes de personnes admises dans le gymnase; 1° les *Éphèbes* proprement dits, ou *jeunes gens* de seize à dix-huit ans[1]; 2° les *Adolescents* d'un âge plus tendre, Νεώτεροι; 3° et le reste des personnes qui, sans doute, ayant passé l'âge de la jeunesse, avaient obtenu la permission ou conservé l'habitude de s'exercer dans le gymnase, οἱ ἄλλοι οἱ ἀποδυόμενοι ἐς τὸ γυμνάσιον. On sait qu'il exista ailleurs des catégories de ce genre plus ou moins nombreuses, à raison des coutumes particulières des villes grecques. Sans parler des Ἀλειφόμενοι, nommés sur une inscription de la Sicile[2], on connaît les Ἀγένειοι καὶ Παῖδες, dont il est fait mention sur plusieurs marbres grecs[3], comme

[1] Van-Dal. *de Gymnas.* p. 661; Prid. *Marm. Oxon.* xv, 87.

[2] *Apud* Gualther. n° 316, p. 48. Cette inscription se lisait sur une base de statue érigée à un personnage, nommé ΑΓΑΘΑΡΧΟΝ ΗΡΑΚΛΕΙΟΥ (sous-entendu ἀνέθηκαν, ἐτίμησαν). Les mêmes noms se reproduisent souvent sur des inscriptions d'Acræ, entre lesquelles je choisis encore celle-ci que j'ai copiée à Palazzolo :

ΕΠΙΙΕΡΑΚΛ[ειο]ΥΠΟΣΕΙΔΙΟΥΑΦΡΟ(δεται)
ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΙ ΔΑΙΚΡΑΤΗΣΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ
ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥΝΙΚΑΣΙΩΝΑΡΤΕΜΩΝΟΣ
ΗΡΑΚΛΕΙΟΣΑΓΑΘΩΝΟΣΕ(ρμιππ)ΟΣ ΘΕΟΦΙΛΟΥ
ΤΡΙΑΚΑΔΑΡΧΟΙ ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ
ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣΔΙΟΝΥΣΟΔΩΡΟΥΠΑΥΣΑΝΙΑΣΣΩΣΙΟΣ
ΔΑΜΑΙΝΕΤΟΣΛΥΚΩΝΟΣ ΥΠΟΓΡΑΦΕΕΣ
ΞΕΝΩΝΑΡΙΣΤΕΑ ΥΒΡΙΜΟΣΣΩΣΙΩΣ
ΝΙΚΑΣΙΩΝΦΡΑΙΣΤΟΥ ΦΙΛΙΣΤΙΩΝΣΩΣΙΟΣ.

Cette inscription est aussi du nombre de celles qu'avait copiées feu M. Thorlacius, avec quelques variantes, trop peu importantes pour mériter d'être relevées.

[3] Gruter, p. DLVIII et DLIX. Sur un marbre de l'Asie mineure, on lit les mots suivants : enfermés chacun dans une *couronne*, l'un au-dessus de l'autre, ΠΑΙΔΕΣ, ΕΦΗΒΟΙ (sic), ΑΠΑΛΕΣΤΡΩΙ (sic), *apud* Gud. *Præf.* *Append.* n° xiv. Ce dernier mot, qu'il faut lire ΑΠΑΛΑΙΣΤΡΟΙ, désigne probablement les *Enfants* d'un âge trop tendre pour prendre part aux exercices de la *palestre*; ce que Pausanias exprime ainsi, VI, 14, 1 :

formant une classe particulière au sein de la jeunesse habituée d'un gymnase. Sur un marbre attique, il est question d'*Enfants*, Παῖδες, distribués, à raison de l'âge, en trois catégories[1]; la même classification se retrouve, en d'autres termes, sur une inscription béotienne[2]; ailleurs enfin, notamment sur une curieuse inscription de l'île de Chios, récemment découverte et publiée par M. Bœckh[3], les divers habitués du gymnase nous apparaissent distribués en *cinq* classes, dont celle des *Enfants*, Παῖδες, et celle des *Hommes*, Ἄνδρες, forment les *deux extrêmes*, et celle des *Adolescents*, Ἔφηβοι, se subdivise seule en trois classes, désignées de cette manière : *Ἔφηβοι νεώτεροι, μέσοι, πρεσβύτεροι*. Ces exemples, qu'il ne serait pas difficile de multiplier, suffiraient bien, à défaut de témoignages plus directs, pour autoriser l'explication que je vais proposer. Il existe pourtant un de ces témoignages que je ne puis me dispenser de produire, c'est celui d'Aristote, qui prescrit positivement d'observer, dans la construction et dans la disposition relative des gymnases, *les convenances propres à chaque âge*[4] : *Πρέπει γὰρ διῃρῆσθαι κατὰ τὰς ἡλικίας καὶ τοῦτον τὸν κόσμον (τῶν γυμνασίων).*

οὐκ ἐπιτήδειός πω νομισθεὶς παλαίειν; cf. ΠΑΙΔΕΣ ΠΑΛΑΙΣΤΑΙ *apud* Bœckh. *Corp. Inscr. gr.* n° 1969, t. II, p. 54. Notre célèbre inscription de Cumes offre une distinction analogue dans ce passage : ΤΠΟ ΤΕ ΕΦΑΒΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΝΕΩΝ, Caylus, *Recueil* II, pl. LVIII, l. 50; et il n'est pas douteux que les *Νεοί* du gymnase de Cumes ne répondissent aux *Νεώτεροι* de celui de Géla. Quant aux *Ἀγένειοι*, qui formaient parmi les *Éphèbes* une classe particulière, par rapport à celle des *Παῖδες*, Pausan. VI, 6, 1, et 14, 1; cf. Polluc. II, 10, et IV, 135, il n'est pas très-facile de déterminer l'âge d'après lequel se séparaient les *Éphèbes* rangés dans ces deux catégories; voy. à ce sujet l'inscription de Cyzique, dans Caylus, *Recueil* II, pl. LXIII, p. 223; et surtout les observations de M. Bœckh. *Corp. Inscript. gr.* n° 1590, t. I, p. 772.

[1] Bœckh. *Corp. Inscript. gr.* n° 232. Ces trois classes sont indiquées bien clairement par les mots : *Παῖδες τῆς πρώτης, τῆς δευτέρας, τῆς τρίτης ἡλικίας*; voy. les notes de M. Bœckh.

[2] *Apud* Bœckh. *ibid.* n° 1590.

[3] *Bullett. dell' Institut. Archeol.* 1831, p. 71-72.

[4] Aristot. *Polit.* VII, 11, 2; cf Schneider. *ad h. l.*

C'est aussi ce que Platon recommandait dans ses *Lois*[1] : Πανταχῇ δὲ ἐν τοῖς τοιούτοις γυμνάσια χρὴ κατασκευάζειν τοὺς ΝΕΟΥΣ αὐτοῖς τε καὶ τοῖς γέρουσι κ. τ. λ. Et cette disposition n'était pas restée exclusivement dans le domaine de la spéculation philosophique; elle avait été appliquée en fait et convertie en usage pratique dans la plupart des villes grecques, à en juger par les exemples que l'on connaît de *gymnases des Jeunes Gens*, Γυμνάσια τῶν Νέων, qui existaient dans la même ville, séparément du *gymnase des Hommes faits* ou *des Vieillards*, τὸ Γεροντικὸν γυμνάσιον, ou Γερόντεια παλαίστρα[2]. Quelques-uns de ces exemples sont rapportés par Strabon[3]; et je citerai surtout celui que nous fait connaître Plutarque, lequel se rapporte précisément à Syracuses, métropole d'Acræ, où il existait, *entre plusieurs palæstres*, un *gymnase de Jeunes Gens* décoré du nom de *Timoléon*[4].

D'après de tels exemples, et en me fondant sur l'analogie qu'ils me fournissent, je crois pouvoir interpréter les mots ΝΥΜΦΟΙ ΙΕΡΩΝΟΣ de notre inscription d'Acræ[5], comme offrant, dans le dialecte de cette ville, une locution équivalente à celle de ΝΕΑΝΙΣΚΟΙ ΙΕΡΩΝΕΙΟΙ, du marbre de Noto;

[1] Platon, *de Legib.* VI, 761, C (t. VIII, p. 270, Bip.); cf. Xenoph. *Cyropaed.* I, 2, 3.

[2] Aristoph. *apud* Polluc. II, 13.

[3] Strab. XIV, p. 579 : Τῷ δὲ θεάτρῳ δύο ἄκραι, ὧν τῇ μὲν ὑπόκειται τὸ Γυμνάσιον τῶν Νέων, τῇ δ' ἀγορᾷ καὶ τὸ Γεροντικόν.

[4] Plutarch. *in Timol.* § 39, t. II, p. 240, Reisk. : Καὶ παλαίστρας ἐνοικοδομήσαντες, γυμνάσιον τοῖς Νέοις ἀνῆκαν, καὶ Τιμολεόντειον προσηγόρευσαν.

[5] Je ne puis m'empêcher de rappeler à cette occasion que, suivant toute apparence, la colonie syracusaine d'Acræ dut plus d'un embellissement à la munificence d'Hiéron II, dont le nom s'y lisait encore, gravé en beaux caractères, ΙΕΡΩΝ, sur un fragment d'architrave servant de dessus de porte à un couvent, au rapport de Bonanni, témoin oculaire, *l'antica Syracusa*, libr. I, p. 219, ed. Messin. 1624. A cette époque du seizième siècle, il subsistait encore à Palazzolo beaucoup de restes de l'antique splendeur d'Acræ; et tous les monuments qui en ont été retrouvés de nos jours portent l'empreinte du goût et de l'élégance d'un siècle tel que celui d'Hiéron II.

et comme il s'agit manifestement sur celle-ci d'une certaine classe de *Jeunes Gens* ou d'*Adolescents du gymnase d'Hiéron*, il me paraît certain que les ΝΥΜΦΟΙ ΙΕΡΩΝΟΣ, de l'inscription d'Acræ, formaient, dans le même gymnase, une autre classe de *Jeunes Gens d'un âge un peu plus avancé*. Avant de procéder plus loin dans l'explication de ce monument curieux, j'ai besoin d'établir de plus en plus et de justifier par un nouvel exemple l'emploi de certains mots ou de certaines formes de mots, propres aux dialectes grecs de la Sicile; et ce nouvel exemple, je le prendrai sur un marbre grec qui appartient, suivant toute apparence, à cette même ville d'Acræ, et qui concerne aussi une certaine classe d'habitués d'un gymnase.

Le marbre dont il s'agit a la forme d'une base carrée, ou d'un autel, et il offre, dans sa partie supérieure, le mot ΝΑΥΡΟΙ gravé en gros caractères, suivi d'une liste de noms propres qui remplissent toute la hauteur du monument, et terminé par le mot ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ [1] : c'est donc un monument dédié *à Vénus* par divers membres d'une corporation, compris tous ensemble sous le titre de ΝΑΥΡΟΙ. J'ai lieu de croire, d'après la forme dorique sous laquelle se produisent la plupart de ces noms, et d'après la consécration de ce marbre *à Vénus*, ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ, que l'autel en question appartient à l'antique Acræ, dans les inscriptions de laquelle figurent une partie de ces mêmes noms, avec la même dédicace : ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ [2]. Quoi qu'il en soit, il se présente une difficulté grave

[1] *Apud* Gualther. 4. 3; Muratori, t. I, p. DCXXI, 4; Torremuzza, cl. I, 4, n° XVIII, p. 8.

[2] Aux exemples que j'ai déjà cités d'une dédicace semblable, fournis par des marbres d'Acræ, j'en puis ajouter un troisième qui, bien qu'il ne soit pas inédit n'est pas inutile à reproduire. Feu M. Thorlacius avait lu, à la troisième ligne, ΗΡΟΣΤΑΤΕΙΣ, qui n'est certainement pas la vraie leçon. A la ligne suivante, il a cru voir :

ΗΡΑΙ ΚΑΙ ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ

d'où il résulterait une double dédicace à

dans ce mot ΝΑΥΡΟΙ, formant à lui seul le titre d'une inscription, attendu que ce mot ne se rencontre nulle part ailleurs, à ma connaissance, et que la forme en paraît aussi insolite que l'étymologie en est obscure[1]. Des savants ont voulu voir dans ces ΝΑΥΡΟΙ des espèces de *Mimes* ou d'*Acrobates*, comme si le marbre portait ΝΑΥΡΟΒΑΤΑΙ, pour ΝΕΥΡΟΒΑΤΑΙ; et je ne crois pas que cette idée mérite une réfutation sérieuse. Torremuzza soupçonne que ce pouvait être une *classe de Magistrats* ou de *Prêtres*, sans s'expliquer sur la signification propre du mot grec. Un critique moderne fait de ces ΝΑΥΡΟΙ des *Inspecteurs de temples*, au moyen d'une étymologie forcée et tout à fait contraire au génie de la langue[2]. Entre toutes ces opinions incertaines ou contradictoires, si quelque chose peut être admis comme probable, c'est que le mot dont il s'agit, absolument inconnu d'ailleurs, est un terme de quelque dia-

Héra et à *Aphrodite*, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemples sur les marbres de la Sicile. Enfin, il a lu, à la ligne d'après, ΑΡΙΣΤΟΓΕΙΤΟΝΟΣ, au génitif, ce qui produit une assez grave difficulté; tandis que le nom ΑΡΙΣΤΟΓΕΙΤΟΣ, tel que je l'ai lu et qu'il est gravé sur le marbre, nom qui se rencontre, d'ailleurs, sur d'autres marbres d'Acræ, notamment sur celui que j'ai donné plus haut, p. 92, est justifié par l'exemple de *Dionysiodore* et de *Philistion*, nommés dans la même inscription, sans l'addition du nom de leur père. Voici, du reste, ma copie :

ΕΠΙ ΗΡΑΚΛΕΙΟΥ ΤΟΥ
ΝΥΜΦΟΔΩΡΟΥ
ΠΡΟΣΤΑΤΑΙ ΑΝΔΡΕΣ
Η ΚΑΙ ΚΑΡΥΚΕΣ ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ
ΑΡΙΣΤΟΓΕΙΤΟΣ
ΑΡΤΕΜΩΝ ΠΑΥΣΑΝΙΑ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΔΩΡΟΣ
ΚΡΙΤΩΝ ΦΙΛΙΣΤΙΩΝΟΣ
ΦΙΛΙΣΤΙΔΗΣ ΣΩΣΙΟΣ
ΚΛΕΩΝ ΝΥΜΦΟΔΩΡΟΥ
ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ
ΦΙΛΙΣΤΙΩΝ.

[1] Les mots Ναῦρα et Ναυρίζειν, qui sont rapportés par Hésychius, t. II, p. 656, ne fournissent aucun éclaircissement.

[2] *Lettera al duca di Serradifalco*, p. 38 : *I quali* Ναῦροι *forse saranno stati ispettori dei templi* (a *νάος* ed *ὁρᾶν* ossia *ὦρα*, *cura*). Cette étymologie est si forcée, pour ne pas dire pis, qu'elle ne comporte pas de réfutation. L'auteur aurait pu essayer, du moins, de lui donner une sorte de vraisemblance, à l'aide de cette glose d'Hésychius, Ναροὺς, τοὺς φύλακας, qu'expliquent et justifient ces deux autres passages du même Lexicographe, Ναρεῖ· τηρεῖ, et Νάρειν· κρύπτειν, ζητεῖν.

lecte particulier de la Sicile; l'une de ces expressions locales, qui durent se trouver en si grand nombre dans le langage riche et varié des populations grecques de ce pays; ou, tout au moins, l'un de ces mots empruntés à la langue commune, qui prenaient, en passant dans divers dialectes, une forme particulière. Cela posé, rien de plus facile, à mon avis, que de rendre compte du mot NATPOI.

On a déjà pu se convaincre que la plupart des inscriptions qui nous restent des Grecs de Sicile, telles que celles de Géla, de Tauroménium, de Néetum et d'Acræ même, se rapportent à l'institution des gymnases, aux divers ordres de personnes qui les fréquentaient, aux distinctions et aux dépenses que ces établissements occasionnaient; et il est inutile de rappeler la multitude d'inscriptions semblables, appartenant à presque tous les peuples de la Grèce, qui sont venues jusqu'à nous. Je présume que l'inscription qui nous occupe est de la même nature; et que les Ναυροί, auteurs de ce monument, formaient une classe de *Jeunes Gens*, ainsi nommés dans le dialecte syracusain d'Acræ. En effet, le mot grec Νεαροί, synonyme de Νέοι[1], a bien pu s'écrire et se prononcer Νᾶροι dans ce dialecte, où la diphthongue εα de certains mots se contractait en α, ainsi qu'on en a plusieurs exemples dans Théocrite[2]. Une contraction du même genre nous est révélée sur des terres cuites, où le nom du mois, appelé par les Attiques ΒΟΗΔΡΟΜΙΩΝ, est écrit, dans le dialecte dorien de la Sicile, ΒΑΔΡΟΜΙΟΥ[3]; et le soupçon qu'avait exprimé à cet égard Burmann

[1] Hesych. *v.* Νεαροί· Νέοι; cf. Euripid. *Troad.* v. 848, ed. Seidler.: Γυμνασίων τε δρόμοι βεβᾶσι· σὺ δὲ πρόσωπα ΝΕΑΡΑ χάρισι παρὰ Διὸς θρόνοις, κ. τ. λ. Add. Euripid. *Hypsipyl.* Fragm. Νεαρὸς ἀντὶ τοῦ νέος, t. IX, p. 195, Matthiæ.

[2] Par exemple, Θᾶσαι, *Idyll.* I, 149; Θασόμεναι, *Idyll.* XV, 23.

[3] Burmann. *ad* Dorvill. *Sicul.* p. 579; Torremuzza, *Prolegomen.* p. LXXV. Le dernier de ces savants s'est laissé tromper par le désir de compléter le nombre des mois

est changé en certitude, par l'observation que j'ai été dans le cas de faire, à Palazzolo même, d'un grand nombre de ces anses d'amphores, où se lit le nom du magistrat mensuel, accompagné du nom du mois [1]. Ce point établi, il ne resterait plus qu'à rendre compte du changement de la voyelle α en la diphtongue αυ, ce qui se ferait aisément, en vertu d'un usage propre aux dialectes dérivés de l'éolien, qui inséraient l'υ après l'α, surtout au devant d'une lettre habituellement aspirée comme le ρ [2]. On pourrait encore expliquer d'une autre

de l'année dorienne de Sicile, en faisant du mois *Badromius,* qu'il place le *cinquième,* un mois différent de *Laromius,* qu'il nomme le *onzième*, d'après une seule terre cuite, où se lit ΛΑΡΟΜΙΟΥ, évidemment pour ΒΑΔΡΟΜΙΟΥ. Il a commis la même erreur en faisant deux mois différents de ΑΓΡΙΑΝΙΟΥ et de ΛΑΡΙΑΝΙΟΥ; et si je relève ici ces deux fautes échappées à Torremuzza, c'est qu'elles ont été tout récemment encore reproduites par le savant Münter; voy. son *Epistol. de Monum. aliq. script.* etc. p. 10, Hafn. 1822. Il est superflu de dire que les deux mêmes noms se retrouvent encore estropiés dans le livre de M. Avolio, *sulle antiche Fatture di argilla*, p. 83, *Budromio* et *Laromio.* De pareilles fautes sont trop fréquentes dans cet ouvrage pour mériter d'être relevées; mais il n'est pas inutile d'y signaler la mention du mois ΑΓΡΙΑΝΙΟΥ, qui s'y rencontre plusieurs fois, tav. III, 3, 25, IV, 38.

[1] Il existait un grand nombre de ces *anses d'amphores*, avec des noms de *mois* et de *magistrats syracusains*, dans la collection du baron Judica à Palazzolo; et je regrette bien de n'avoir pu, faute de temps, profiter de la permission qui me fut donnée de rechercher et de copier les noms des mois nouveaux qui s'y trouvaient, afin d'avoir la liste complète et authentique des *douze mois* syracusains. Plusieurs de ces cachets imprimés sur des vases de terre cuite ont été publiés par le baron Judica lui-même, dans ses *Antichita di Acre*, tav. VI; mais on n'y trouve que les noms des mois ΠΑΝΑΜΟΥ, ΑΡΤΑΜΙΤΙΟΥ et ΥΑΚΙΝΘΙΟΥ, déjà connus. Je possède une de ces anses, provenant de la même localité, avec cette inscription : ΕΠΙ ΙΕΡΕΩΣ ΔΟΡΚΥΛΙΔΑ, curieuse par cette mention du nom du *prêtre,* au lieu de celui du *magistrat*; voy. pl. II, n. 11. La *fleur* du *grenadier sauvage*, *βαλαύστιον*, Dioscor. *H. Pl.* I, 155 : *ἄνθος ἀγρίας ῥοιᾶς*, est le type ordinaire de ces sortes de cachets; et c'est très-probablement la marque de la fabrique, *insigne officinarum figulinarum;* Torremuzza, *Inscript.* p. 204; Münter, *Epistol.* etc. p. 10. Je remarque encore, bien qu'avec quelque regret, que la même formule ΕΠΙ ΙΕΡΕΩΣ, suivie du nom ΤΙΜΟΥΡΑΔ, et de la mention du mois ΑΓΡΙΑΝΙΟΥ, s'est rencontrée sur d'autres anses d'amphores trouvées à Girgenti et ailleurs, et publiées par M. Avolio, tav. IV, n° 38, qui en a donné cette traduction bizarre : *sub Eriosio Timuradis, Agrianio mense*, p. 89.

[2] Eustath. *apud* Maittair. *de Dialect. gr.*

manière un changement de cette espèce, conforme aux règles les plus ordinaires du dialecte dorique. Rien n'est plus fréquent, dans ce dialecte, que la substitution de l'υ à l'α, si ce n'est, peut-être celle, de l'α à l'ε; et, au moyen de cette double permutation, le mot Ναύροι est identiquement, lettre pour lettre, celui de Νεαροί. Je pourrais me dispenser de citer des exemples à l'appui de cette observation; ceux qu'a rassemblés Maittaire[1] paraîtraient, sans doute, suffisants; mais il s'en faut bien qu'il ait recueilli les plus décisifs, ceux que fournissent les marbres ou les médailles, deux sortes de monuments bien moins suspects que les livres d'altérations de la part des copistes ou de celle des savants. L'usage fréquent qui se faisait de l'υ, en guise de l'α, dans le dialecte syracusain, est prouvé, entre autres exemples, par le mot μαλακός, μαλκός, changé en μυρκός[2]; d'où vient sans doute, comme l'a présumé un savant philologue[3], le nom de la *Vénus Murcia* adorée à Rome[4]. Un exemple plus remarquable encore est celui du nom d'*Hercule*, Ἡρακλῆς, qui se prononçait Ἥρυκλος dans ce même dialecte, tel qu'il était parlé dans les *Mimes* de Sôphrôn[5]; et je puis rappeler le nom ΑΣΤΟΔΥΜΑΣ pour ΑΣΤΥΔΑΜΑΣ, qui se trouve sur une inscription grecque de Sicile, que j'ai citée dans un autre écrit[6]. Quant à l'emploi de α pour ε dans le même dialecte, je devrais me borner aux mêmes exemples que nous en offrent, sur tant de terres cuites syracusaines, les noms de mois ΠΑΝΑΜΟΥ, ΑΡΤΑΜΙΤΙΟΥ, pour ΠΑΝΕΜΟΥ, ΑΡΤΕΜΙΤΙΟΥ. Je pourrais ajouter d'autres exemples semblables,

p. 150 : *Αἰολέων τὸ προστιθέναι τῷ α τὸ υ.*

[1] *De Dialect. gr.* p. 155.

[2] Hesych. *h. v.*

[3] M. Welcker, *Annal. de l'Instit. Archéol.* t. IV, p. 390, 2).

[4] Arnob. *adv. Gent.* IV, 16, t. II, p. 199, ed. Orell.

[5] Hesych. *v.* Ἥρυκαλον· τὸν Ἡρακλέα Σώφρων; voy. Valckenar, *ad Adoniaz.* p. 200.

[6] *Lettre à M. Schorn*, au mot *Épicrates*, p. 67-68.

fournis par des monuments, tels que le mot HAPON, pour ⊦IEPON, sur un didrachme de Crotone, et le nom HIAPON, du tyran de Syracuses *Hiéron Ier*, sur un casque de bronze votif; et je citerai encore la légende AΙΙΤΑΡΑΙΩΝ, des médailles autonomes d'*Aptéra*, de Crète, afin d'avoir occasion de reproduire l'opinion que j'avais énoncée, au sujet de l'inscription ΔΑΛ, pour ΔΕΛ, des médailles primitives de *Delphes*[1], opinion à laquelle je regrette que mon savant ami, M. Creuzer, ait refusé son assentiment[2].

Mais, pour en revenir au mot ΝΑΥΡΟΙ, que je crois une forme syracusaine de ΝΕΑΡΟΙ, voici la manière la plus plausible, à mon avis, dont on peut rendre compte de cette transformation. On lit dans Hésychius, que Νάρη est synonyme d'ἄφρων[3]; conséquemment, que νάρη est, sous une autre forme, le même mot que νεαρή. Ailleurs, on trouve le mot Νέρας expliqué par Νέος; et les interprètes d'Hésychius ont déjà remarqué, d'après l'ordre même où le mot νέρας est placé, entre Ναιρᾶς et Ναισιελία, qu'il fallait lire ce mot ναίρας, ou plutôt ναιρός, évidemment pour νεαρός. En continuant de parcourir Hésychius, j'observe qu'on disait νειρή, νειρόν, pour ἐσχάτη : toutes formes d'un même mot avec une signification équivalente. J'observe de plus que, suivant le témoignage du même grammairien, le mot νεάτη se contractait en νήτη[4]; et l'analogie seule autoriserait à admettre la contraction νεαρός en νηρός. Effectivement, je trouve qu'on a dit νηρόν pour πρόσφατον; et πρόσφατον étant un synonyme de νέον et de νεαρόν[5], il s'ensuit nécessairement que νηρόν, avec cette signification, est une contraction de νεαρόν,

[1] Voy. ma *Lettre à M. Schorn*, au mot *Dalion*, p. 25.

[2] Creuzer, *zur Gemmenkunde*, p. 162, 74).

[3] Hesych. *h. v.*

[4] Idem, *v.* Νεάτη.

[5] Hesych. *v.* Νεαρά· πρόσφατα; et *v.* Νεαροί· πρόσφατοι.

ainsi que l'avait déjà soupçonné un des interprètes d'Hesychius[1]. Cela posé, la forme dorique ναρόν, avec l'interposition du digamma, ναFρον, ναϐρόν, ναυρόν, ne présente plus aucune difficulté. Il est évident, pour quiconque est tant soit peu habitué à suivre les mots grecs dans les diverses transformations qu'ils éprouvent, en passant d'un dialecte dans un autre, il est, dis-je, évident, que νεαρός, νηρός, ναρός, νειρός, ναιρός, ναυρός, ne sont que des formes différentes d'un même mot.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur le mode de formation du mot Ναυροί, il me semble qu'en l'interprétant comme synonyme de Νεαροί, on satisfait, de la façon la plus naturelle, à toutes les conditions de l'analogie, sans blesser aucune des règles de la langue; et, si l'on admet cette interprétation, notre vocabulaire grec de la Sicile s'enrichit d'un mot nouveau, qui ajoute en même temps un témoignage de plus à l'appui de mon explication du mot Νύμφοι, et un exemple propre à justifier l'emploi de ce dernier mot, fourni de même par la langue des institutions gymnastiques de ce pays.

On trouvera peut-être que je me suis beaucoup trop étendu sur l'explication d'un seul mot; et je reviens, après ce long détour, à notre inscription d'Acræ, où il reste encore plus d'une difficulté à résoudre. La plus grave de ces difficultés, celle qui résulte de la construction vicieuse d'un mot pluriel, tel que Νύμφοι, avec le participe μναμονεύσας, serait cependant bien facile à lever, s'il suffisait pour cela de recourir aux exemples cités par les grammairiens[2] de cette espèce d'irré-

[1] Hesych. Interpret. *ad v.* Νηρόν.

[2] Maittair. *de Dialect. gr.* p. 256, ed. Reitz. L'auteur de la *Lettre à M. de Serradifalco* s'est servi d'un seul de ces passages, cités par M. Maittaire, avec une confiance que je ne partage pas; voy. p. 39. On trouverait bien plus d'exemples de la locution contraire, tels, entre autres, que celui-ci, Dion. Chrysost. *Orat.* XXXVIII : Ὁ δὲ δῆμος..... *τούτους ἐξ ἐκείνου ὁρῷν φοῖτο.*

gularité, propre au dialecte dorique, qui était précisément celui d'Acræ, colonie syracusaine. Mais ces exemples, tirés de quelques passages de Pindare, et dont on conteste encore la valeur, pourraient bien ne pas être applicables au monument qui nous occupe; et, dans le doute, ce ne serait qu'une difficulté de plus. J'aime donc mieux supposer que le mot ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ a été écrit pour ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΝΤΕΣ, par une de ces inadvertances de lapidaire, dont il y a tant d'exemples sur les marbres antiques[1]. Quant au sens propre de ce mot, que je regarde comme synonyme de ΜΝΗΜΗΣ ΕΝΕΚΕΝ, ou ΜΝΕΙΑΣ ΧΑΡΙΝ, formules si souvent employées, en pareil cas, sur une foule de monuments de tout âge, il serait sans doute bien superflu de s'arrêter à en justifier ici l'emploi avec cette signification. Nous sommes si loin de connaître toutes les acceptions particulières qu'un même mot put recevoir dans chacun des nombreux dialectes des peuples grecs, qu'il serait au moins bien hasardé de n'admettre qu'une seule de ces acceptions, fût-ce celle qui paraîtrait le plus conforme à l'usage général de la langue; et quand on sait d'ailleurs que, dans le dialecte dorique, on disait *μναμονά*, pour *μνημοσύνη*, dans le sens de *mémoire*[2], on a bien pu, dans le dialecte dorique d'Acræ, tirer de ce mot *μναμονά* le verbe *μναμονεύειν*, avec le même sens[3], sans qu'il soit nécessaire de recourir, pour expliquer ce verbe, aux *Mnémons* et aux *Hiéromnémons* de la

ὁρῶν Ἀρκάδας, κ. τ. λ. Cf. Heliodor. *Æthiop.* x, 31, t. I, p. 433, Coray. : Ὁ *δῆμος κελεύουσι.*

[1] Si l'on pouvait se permettre une correction, quand il s'agit d'une inscription parfaitement gravée et conservée de même, on pourrait lire ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΝ, forme poétique qui n'est pas sans exemple sur les marbres; voy. Bœckh, *Corp. Inscr. gr.*, n. 1794, *a*, *b*, t. II, p. 3; mais je répète que, dans l'état actuel du monument, il n'y a rien à y changer, rien à y corriger.

[2] Lacon. *apud* Aristophan. Vid. Maittair. *de Dialect. gr.* p. 200, B.

[3] Il est superflu d'observer que *μνημονεύειν*, dans le sens de *recordari*, est d'un usage vulgaire; voy. Stürz, *Lexic. Xenoph.* *h. v.*

Grèce. Notre inscription doit donc se traduire ainsi qu'il suit :

Sous Aristodamus,
Fils de Sosibius (gymnasiarque),
Les Nymphi (jeunes gens nubiles du gymnase) d'Hiéron,
Comme vœu de souvenir,
Aux Chastes Déesses
(Ont consacré ce monument).

J'observerai cependant, à cette occasion, que l'emploi d'*Hiéromnémon* n'était pas inconnu aux Grecs de Sicile, bien que M. Letronne, dans un mémoire qu'il a composé sur ce sujet[1], n'en ait cité aucun exemple tiré de la Sicile. C'est qu'en effet le seul monument où ce titre se trouve, à ma connaissance, est une inscription grecque, restée jusqu'à ce jour inédite ou à peu près telle, et que l'on me permettra sans doute de consigner ici. Elle est encastrée dans le mur extérieur d'une maison de *Calatafimi*[2], près de deux autres inscriptions publiées dans le recueil de Torremuzza. Ces inscriptions provenaient des ruines de l'antique Ségeste, qui existent à quelque distance de cette petite ville moderne. La troisième, que je fais connaître pour la première fois, doit avoir la même origine, attendu que les caractères en sont absolument de la même forme et du même âge, et qu'il y est question du même personnage, à l'occasion de travaux qui y ont aussi quelque rapport. Voici d'a-

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. VI, p. 221-60.

[2] Celle de l'arciprete dom Fr. Avila; voy. le livre intitulé : *Cenni sulle Antichità di Segesta*, Palermo, 1827, p. 51-52, où l'inscription est rapportée, mais d'une manière peu exacte, et interprétée tout de travers. Du reste, le témoignage de l'auteur de ce livre est important à recueillir, parce qu'il nous fait connaître avec certitude l'époque récente de la découverte de ce marbre, et son extraction des ruines de l'antique Ségeste. C'est avec quelque regret que je me trouve dans la nécessité d'ajouter qu'en reproduisant, en dernier lieu, ces inscriptions de Ségeste, dans ses *Antichità di Segesta*, p. 133, M. le duc de Serradifalço l'a donnée avec les fausses leçons TITIEAOT, AIIIIEIPAIOΣ, et IEPOTOTΣAN, mot barbare que rien ne justifie.

bord les deux inscriptions déjà publiées, que je reproduis telles absolument qu'elles se voient aujourd'hui, ou du moins telles que je les ai copiées, avec tout le soin que j'ai pu y mettre[1] :

I.

ΔΙΟΔΩΡΟΣ ΤΙΤΤΕΛΟΥ ΑΠΕΡΡΑΙΟΣ
ΤΑΝΑΔΕΛΦΑΝΑΥΤΟΥΤΑ
ΜΙΝΥΡΑΝ ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ ΙΕΡΑΤΕΟΥΣΑ(ν)
ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ ΟΥΡΑΝΙΑΙ.

Par cette inscription, *Diodorus, fils de Tittelus, de la cité d'Aperrae*, recommande à *Vénus Uranie sa sœur* (de mère) *Taminyra, fille d'Artémon, consacrée au service de cette divinité*. Telle est du moins la manière dont j'interprète ce monument, et à l'appui de laquelle il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici quelques observations.

Je remarque d'abord que cette inscription a été rapportée d'une manière assez fautive par la plupart des antiquaires[2], y compris D'Orville lui-même, dont voici le témoignage original[3] : *Lapidem græce inscriptum, jamque in muro Orphanotrophii, versus publicam viam, insertum ita alte, ut scalis opus sit, dum legere cupias; quæ nobis non ad manus erant.* Du temps de D'Orville il n'existait donc à l'extérieur de cette maison, qui était alors l'*Hospice des orphelins*, et qui est aujourd'hui l'habitation de l'arciprete canonico ed abbate Dott. D. Francesco Avila, il n'existait, dis-je, que cette seule inscription, qu'il ne put bien déchiffrer, faute d'une *échelle* pour la voir de près. La même

[1] Voy. planche II, n. 5.

[2] Gualther. n. 32; Torremuzza, cl. III, n. III, p. 20; Muratori, t. I, p. CLXXI, 1.

[3] D'Orville, *Sicul.* c. V, p. 54 et 56. Cf. Burmann. *Append.* p. 582. Je ne comprends pas, parmi les antiquaires qui ont publié cette inscription, Cuper, qui n'a fait que la reproduire d'après Reinesius, cl. V, n. XI, qui l'avait lui-même empruntée à Gualtheri. D'ailleurs, l'interprétation qu'il en donne ne me paraît pas plus admissible que sa correction d'ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ en ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ; voy. son *Harpocrates*, p. 126-127.

cause dut produire les variantes et les inexactitudes qui se rencontrent dans les autres copies; mais j'ose croire que la mienne est exempte du même défaut, attendu que j'avais de meilleurs yeux que D'Orville, seul avantage assurément que je puisse me flatter d'avoir eu sur cet habile homme.

J'observe, en second lieu, au sujet du mot AΠΕΡΡΑΙΟΣ, qui a été rapporté diversement par tout le monde, que la vraie leçon, telle qu'elle résulte de ma copie, où le premier P est réduit par la vétusté à la forme d'un I, est certainement AΠΕΡΡΑΙΟΣ. Or ce nom désigne, sans nul doute, un habitant de la ville nommée par Pline[1] *Appyré*, et rangée par Ptolémée, qui l'appelle Ἀπέῤῥαι, parmi les villes maritimes de la Lycie. Cette ville figure aussi dans le catalogue d'Étienne de Byzance[2], parmi les cités lyciennes, mais sous le nom de Ἄπτερα; ce qui ne peut être, de la part de cet auteur, qu'une faute de mémoire causée par la ressemblance du nom avec celui de la ville d'*Aptéra*, en Crète. La leçon de Ptolémée se trouverait d'ailleurs confirmée par une médaille unique, qui nous a offert le nom AΠΕΡΑΙΤΩΝ, au revers de la tête de Gordien Pieux[3]; et notre marbre de Ségeste, gravé à une bien plus ancienne époque, nous présente le même nom sous une forme plus d'accord avec la manière de parler de la haute antiquité, où l'ethnique Ἀπτεραῖος était en usage pour Ἄπτερα. Cette notion d'une ville d'*Aperrae* en Lycie, constatée par notre inscription de Ségeste, se trouve d'accord aussi avec le nom de la personne, TAMINTPAN, *Taminyra*, dont il y est fait mention; car c'est bien la vraie leçon, au lieu de TANMINTPAN qu'avait lu D'Orville; et ce nom même de *Taminyra*

[1] Plin. *H. N.* v, 27.

[2] Stephan. Byz. v Ἄπτερα.

[3] Cette médaille, publiée d'abord par M. Millingen, *Choix de Méd. grecq.* pl. III, n. 26, p. 67, et encore aujourd'hui la seule que l'on connaisse de cette ville, est maintenant au Cabinet du roi.

offre une forme étrangère à la Grèce et sans doute particulière à la Lycie[1], qui n'est pas non plus sans quelque intérêt. J'ajoute que le nom ΤΙΤΤΕΛΟΥ, d'une forme pareillement peu commune, et défiguré dans les copies de notre inscription données par les antiquaires, est justifiée, comme vous le verrez bientôt, par la troisième inscription que je rapporterai.

Je ferai enfin une dernière observation sur le mot ΙΕΡΑΤΕΟΥΣΑΝ, forme que Burmann condamnait à tort, attendu qu'elle est propre au dialecte dorique des Grecs de Sicile, et qu'on la retrouve, en effet, sur les deux autres inscriptions de Ségeste[2]. Mais c'est la véritable signification de ce mot qu'il importe surtout de déterminer. En citant cette inscription d'après Muratori, avec quelques inexactitudes qu'il y ajoutait, telles que la suppression du nom ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ, feu le D. Münter crut pouvoir s'en servir pour prouver que le sacerdoce de la déesse d'Éryx était exercé exclusivement par des

[1] Ce mot semble rappeler le nom d'une caste sacerdotale de l'île de Chypre, les *Tamiradæ*, Hesych. v. *Ταμιράδαι· ἱερεῖς τινες ἐν κύπρῳ.*

[2] Je dois cependant observer, à cette occasion, que le mot ΙΕΡΑΤΕΥΟΝΤΟΣ, conforme à l'usage le plus ordinaire, se lit sur une inscription d'Acræ, que j'ai copiée dans la collection du baron Judica, à Palazzolo; elle est gravée en beaux caractères, sur une base destinée sans doute à porter les *statuettes* (*sigilla*) de *Bacchus* et de *Proserpine*. La voici avec les lettres que j'y supplée (voy. planche II, n. 8) :

ΔΙΟΝυΣου ΚΑΙΣωτεἶρας
ΙΕΡΑΤΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΡΙΣΤΩΝΟΣ ΘΕΟμνάστου,
ΕΥΧΑΝ.

On remarquera ici le nom ΑΡΙΣΤΩΝ, comme un nouvel exemple à ajouter à ceux qu'a cités Burmann, *ad* Dorvill. *Sicul.* p. 550; mais sans qu'il en résulte la moindre présomption en faveur de la correction qu'il voulait faire du nom ΑΡΙΣΤΙΩΝ, qui se lit sur l'inscription de Noto; voy. plus haut, p. 92, et qui n'est ni moins régulièrement formé, ni moins usité que celui d'ΑΡΙΣΤΩΝ, ainsi que l'a judicieusement observé M. Osann, *de Regin. Philist.* p. 17. Quant au nom ΘΕΟ*μνάστου*, que j'ai cru pouvoir suppléer, ce nom m'a été suggéré par Cicéron, qui cite un Syracusain *Theomnastus*, employé par Verrès, in *Verr.* IV, 26. J'observe enfin que feu M. Thorlacius avait copié cette inscription avec d'assez notables différences, sur le mérite et l'exactitude desquelles il ne m'appartient pas de prononcer

femmes[1]. Mais, en admettant que l'*Aphrodite Uranie* nommée dans cette inscription soit en effet la *Vénus d'Éryx*, comme je le pense, l'antiquaire danois n'a pu arriver à la conclusion qu'il tirait de notre marbre, qu'au moyen de deux suppositions, qui se trouvent l'une et l'autre contraires à la vérité : l'une, que ce marbre existait à Éryx, tandis qu'il est de fait qu'il vient des ruines de Ségeste; l'autre, que l'inscription portait : ΙΕΡΑΤΕΟΤΣΑΝ ΑΦΡΟΔΙΤΑΣ ΟΥΡΑΝΙΑΣ, tandis que la vraie leçon est : ΑΦΡΟΔΙΤΑΙ ΟΥΡΑΝΙΑΙ. Or, il me paraît certain, d'après la teneur même de cette formule, qu'il s'agit ici, non d'un *sacerdoce proprement dit*, mais bien de l'espèce de *consécration religieuse*, nommé *hiérodulie*, laquelle avait lieu, comme cela est notoire, dans la plupart des temples de cette divinité asiatique, et qui, admise, sur la vraisemblance du fait, par quelques antiquaires[2], peut être regardée comme avérée d'après ce marbre de Ségeste. Le témoignage de Strabon[3] en reçoit ainsi une pleine confirmation, aussi bien qu'une expression de Diodore[4], qui avait paru équivoque aux critiques.

Voici la seconde inscription encastrée dans le mur de la maison de Calatafimi[5] :

II.

(Ἱεροθυτ)ΕΟΝΤΟΣΦΑΩΝΟΣ
(Νύμφω)ΝΟΣΣΩΠΟΛΙΑΝΟΥ
(Ἀγορανομ)ΕΟΝΤΟΣΞΕΝΑΡΧΟΥ
(Διοδώρου)ΚΑΙΤΑΝΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ
(ποιησαμ)ΕΝΟΥΤΩΝΕΡΓΩΝ
(τοῦ Ξυστοῦ ἁ) ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΘΗ.

[1] *Religion der Karthager*, § VII, p. 84.

[2] Hirt. *Hierodulen*, p. 41 ; Münter, *ibid.* p. 80.

[3] Strabon. VI, 272, B : Ἱερὸν Ἀφροδίτης,... ἱεροδούλων γυναικῶν πλῆρες τοπαλαιόν; ἃς ἀνέθεσαν καθ' εὐχὴν οἵ τ' ἐκ τῆς Σικελίας καὶ ἔξωθεν πολλοί.

[4] Diod. Sic. IV, 83 : Μεταβάλλουσιν εἰς.... ΓΥΝΑΙΚΩΝ ὉΜΙΛΙΑΣ; cf. Wesseling. *ad h. l.*

[5] Voy. planche II, n. 7.

Ce fragment d'inscription offrait, au temps de Gualtheri, qui l'a publié [1], quelques lettres de plus au commencement de chaque ligne, lesquelles en rendent la restitution à peu près certaine. Il résulte de cette restitution, telle que je l'ai proposée, que, *sous le sacerdoce suprême de Phaon, fils de Nymphon*, surnommé *Sopolianus* [2], *Xénarque, fils de Diodore, étant agoranome, avait fait*, en cette qualité, *l'inspection d'une certaine partie des travaux du Xyste, qui était alors terminée* [3].

Voici maintenant la troisième inscription encastrée au même endroit, où elle a été placée à l'époque de sa découverte, en l'année 1810. Elle est à peu près intacte, et la lecture et l'interprétation n'en offrent heureusement aucune difficulté [4]:

III.

ΙΕΡΟΜΝΑΜΟΝΕΩΝ
ΤΙΤΤΕΛΟΣΑΡΤΕΜΙΔΩΡου
ΤΑΝΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝΕΠΟΙΗΣΑ
ΤΩΝΕΡΓΩΝΤΟΥΑΝΔΡΕΩΝΟς
κΑΙΤΑΣΠΡΟΕΔΡΑΣΜΕΤΑΤων
ΙΕΡΟΦΥΛΑΚΩΝ.

Cette inscription nous fait connaître plusieurs faits neufs et curieux : 1° il existait, dans l'antique Ségeste, un *Hiéromné-*

[1] Gualther. n° 322; reproduite par Torremuzza, cl. VII, n° XX, p. 71.

[2] La forme de ce nom me paraît propre à indiquer que le personnage qui le portait avait été *adopté par Sopolis*; c'est du moins ce que l'on peut inférer, d'après l'analogie que fournissent les noms romains terminés de même en *anus*.

[3] J'ai été déterminé à compléter le mot dont il ne restait que ΤΟΥ par Ξυστοῦ, d'après la notion d'édifices du même genre, que nous fournit notre troisième inscription de Ségeste; et, si l'on admet cette restitution, nous y gagnerons la mention du *Xyste*, nouvelle sur les marbres grecs. Ce fragment d'inscription de Ségeste est rapporté dans les *Antichità di Segesta*, p. 133, avec une traduction latine, que M. le duc de Serradifalco aurait dû laisser là où il l'a prise.

[4] Voy. pl. II, n° 6. Elle est rapportée aussi dans les *Antichità di Segesta*, p. 132-133.

mon, qui était, sans doute, le *Pontife suprême*, correspondant à l'*Hiéropolos*, cité en tête du décret de Géla[1], et qui, si l'on admet la leçon Ἱεροθυτέοντος, que j'ai proposée pour la seconde inscription, leçon autorisée par l'exemple d'Agrigente et de Malte[2], qui avaient aussi un *Hiérothytas*, devait se trouver, relativement à celui-ci, dans un rapport hiérarchique encore inconnu; 2° il existait aussi à Ségeste un *collége sacerdotal*, dont les membres, qualifiés *Hiérophylakes*, *Gardiens des choses sacrées*, formaient le conseil de l'Hiéromnémon, et sous l'autorité desquels était placée la surveillance des travaux publics; 3° les travaux dont il s'agit ici étaient relatifs à l'*Andréon* et à la *Proédra*, deux sortes d'édifices dont le nom ne s'était pas encore produit, à ma connaissance, sur les monuments lapidaires de l'antiquité grecque.

La *Proédra*[3] devait être le local où s'assemblaient les membres de la *tribu* qui avait la *présidence* dans les délibérations publiques. On peut présumer, en effet, d'après la mention expresse qui se fait de la *présidence* de telle ou telle *tribu*, en tête de décrets des villes grecques de la Sicile, notamment d'Agrigente : ΠΡΟΕΔΡΕΥΟΥΣΑΣ ΤΑΣ ΦΙΛΑΣ (*sic*) ΤΩΝ ΥΛΛΕΩΝ; on peut, dis-je, présumer que le même usage était établi à Ségeste; d'où il suit naturellement qu'il dut y avoir un bâtiment spécial affecté aux réunions de la tribu. On pourrait aussi considérer la *Proédra* de Ségeste comme l'édifice où étaient reçus et traités, en certaines occasions, les personnages de distinction, soit nationaux, soit étrangers, qui avaient obtenu, à raison de services rendus à l'État, la *préséance* dans les jeux pu-

[1] *Apud* Burmann. *ad* Dorvill. *Sicul.* p. 501, 513.

[2] Torremuzza, cl. VIII, n. I et II, p. 73 et 76.

[3] La leçon ΠΡΟΕΔΡΑ se trouve aussi dans le livre cité plus haut, p. 105, 2), *sulle Antichità di Segesta*, bien que l'auteur de ce livre ait commis quelques erreurs dans la transcription de ce marbre.

blics. Cette interprétation, plus conforme à l'usage général du mot, se trouverait justifiée par de nombreux exemples; mais elle exigerait que ce mot fût écrit ΠΡΟΕΔΡΙΑΣ, comme on lit, entre autres marbres antiques qui nous offrent cette formule si usitée, sur notre célèbre inscription de Cumes : ΚΑΛΗΝ ΕΙΣ ΠΡΟΕΔΡΙΑΝ[1]. Cependant, comme la leçon ΠΡΟΕΔΡΑΣ est certaine, et que je ne puis admettre qu'elle provienne ici d'une faute de lapidaire, attendu que ce mot est aussi régulièrement formé que ceux de Καθέδρα et d'Ἐξέδρα, j'aime mieux croire que c'est encore une forme propre au dialecte de Ségeste.

Quant à l'*Andréon*, ce devait être le lieu destiné à la célébration des *banquets publics* qui accompagnaient certaines solennités civiles ou religieuses; c'est du moins ce que l'on peut inférer d'un passage de Vitruve[2], rapproché de quelques autres témoignages[3]. Mais une notion curieuse, que nous devons à Plutarque, nous permet d'arriver à une détermination plus précise de l'espèce d'édifice public dont il s'agit ici; c'est qu'il en existait un de ce nom à *Samos*, sur l'*Agora*, lequel se trouvait contigu à celui qui servait de siége aux délibérations du sénat[4]. Or, d'après un pareil énoncé, et d'après le motif qui donna lieu à la construction de cet édifice, tel que l'expose Plutarque, on ne saurait douter que ce ne fût un local affecté à des réunions publiques de citoyens. La même induction se tire d'un passage d'Aristophane[5], suivant l'interprétation qu'en donne

[1] Cf. Aeschin. *contr. Ctesiph.* p. 466, Reisk : *Πρεσβείαν εἰς Προεδρίαν καλέσας*; *ibid.* p. 542; Dion. Chrysostom. *Orat.* XXXVII, t. I, p. 104. Reisk : *Ἀνεθήκατε... ὡς ἐς Προεδρίαν*. Sur la *Προεδρία*, voy. Casaubon. *ad* Theophr. *Car.* III, p. 71, ed. Fisher; Bœttiger. *kl. Schrift.* t. I, p. 297, **).

[2] Vitruv. VI, 97, § 5.

[3] Xenoph. *Sympos.* I, 4 et 13; cf. Polluc. I, 79; Suid. *h. v.*

[4] Plutarch. *Quaest. græc.*, 303, 44, t. VII. 211, Reisk. Voy. Panofka, *Res Sam.* p. 5.

[5] Aristophan. *Ecclesiaz.* v. 707 (672, Kuster. et non 744, comme cite M. Panofka, qui a pris dans la *note* de Kuster *sur* Suidas le numéro de la *page*, pour celui du *vers*).

Suidas[1]. Nous savons de plus, par les extraits du livre de Dosiadès *sur les Repas publics*, ou *Syssitia* des Crétois, que le *local* qui servait à ces repas s'appelait ἀνδρεῖον[2], mot qui répond sans doute à notre *Andréôn* de Ségeste et à l'*Andrôn* de Samos; en sorte que nous pouvons conclure avec vraisemblance de tous ces témoignages, que l'*Andréôn* et la *Proédra*, nommés dans notre inscription de Ségeste, comme compris dans la même entreprise de travaux publics, étaient deux bâtiments contigus ou voisins, probablement deux dépendances du *Prytanée*, et situés sur l'*Agora*, l'un desquels, la *Proédra*, servait aux réunions des *Proédres*, l'autre, l'*Andréon*, aux repas publics des citoyens[3].

Je mettrai fin à ces recherches, concernant des monuments inédits ou peu connus du siècle d'Hiéron II, en produisant de nouveau un de ces monuments unique dans son genre, qui se rapporte, suivant moi, à la même époque; c'est une inscription qui se trouve dans l'île d'Ischia[4], près du bourg de *Lacco*, à la pointe orientale du promontoire nommé *Monte di Vico*. Elle est gravée sur une grosse roche de basalte noir, de forme très-irrégulière, suspendue à la crête d'une colline volcanique, toute couverte d'énormes touffes de *cactus opuntia*, dans une situation si inclinée, à une hauteur d'environ cin-

[1] Suidas, v. Ἀνδρῶνα· *οἶκον ἔνθα οἱ ἄνδρες εἰώθασιν ἀθροίζεσθαι.*

[2] Dosiad. *apud* Athen. IV, 143, C, c. XXII, p. 60, ed. Schw. : Εἰσὶ δὲ πανταχοῦ κατὰ τὴν Κρήτην οἶκοι δύο ταῖς συσσιτίαις, ὧν τὸ μὲν καλοῦσιν ἈΝΔΡΕΙΟΝ, κ. τ. λ.

[3] Je n'ai pas besoin d'avertir que cette acception particulière du mot ἀνδρών se fonde sur l'emploi qui se faisait, dans le langage ordinaire, du même mot, pour désigner l'*appartement des Hommes* dans les habitations privées. Les exemples du mot ἀνδρών employé dans ce sens sont trop nombreux et trop connus pour avoir besoin d'être cités; je me borne à celui que nous fournit un passage de Duris, *apud* Athen. XII, 542, D.

[4] Je l'ai déjà publiée dans ma *Lettre à M. Schorn*, p. 79, 3), en avertissant que je me proposais, dans un autre travail, de faire sur cette inscription les observations qu'elle comporte.

quante pieds au-dessus de la mer, qu'on ne peut y atteindre sans beaucoup de peine, et même sans quelque danger[1]. Les lettres, de quatre à cinq pouces de haut, sont ponctuées à peu de profondeur dans la roche, attendu l'extrême dureté de la matière; ce qui n'empêche pas que ces lettres ne soient généralement très-bien conservées, quoique assez difficiles à lire à cause des aspérités dont la surface du rocher est hérissée, et de l'attitude incommode dans laquelle on se trouve placé vis-à-vis de ces caractères; du reste, la forme des lettres, qui s'approche du caractère cursif, accuse une époque alexandrine. C'est ce qu'indiquent surtout l'*omicron* plus petit que les autres lettres, le *sigma lunaire*, l'*upsilon* figuré de cette manière Υ, et le *pi* Γ. On verra bientôt par quel motif j'ai cru devoir consigner ici ce petit nombre d'observations préliminaires et de détails paléographiques. Voici maintenant l'inscription telle que je l'ai copiée, en y mettant tout le soin possible[2]:

ΓΑΚΙοC ΝΥΜΦΙοΥ
ΜΑΙοCΓΑΚΥΛΛοΥ
ΑΡΞΑΝΤΕC
ΑΝΕΘΗΚΑΝ
Το ΤοΙΧΙοΝ
ΚΑΙοΙΣΤΡΑ
ΤΙΩΤΑΙ.

[1] Ignarra décrit avec quelque exagération l'extrême difficulté que l'on éprouve à gravir jusqu'au rocher où se lit cette inscription; il avoue que ce n'est pas sans beaucoup de peine et même de frayeur qu'il y est parvenu, en s'aidant des pieds et des mains, et il ajoute qu'à l'heure où il écrit, il ne se rappelle pas, sans en frémir, le danger qu'il a couru, *de Palaestr. Neapolit.* p. 300, 19). Sans avoir ressenti tout à fait les mêmes craintes, je puis dire que j'ai rencontré les mêmes difficultés, et que j'ai eu besoin de l'assistance de deux mariniers d'Ischia, qui me prêtaient l'appui de leurs robustes épaules, pour me tenir dans une position si inclinée, en face de cette inscription, tout le temps qu'il était nécessaire, à l'effet d'en prendre une copie fidèle.

[2] Voy. planche II, n. 10, où je me suis attaché à reproduire aussi exactement que possible la forme des lettres ponctuées.

Le premier antiquaire qui publia cette inscription [1], d'après une copie fournie par une main étrangère, la produisit d'une manière si fautive, qu'on aurait peine à la reconnaître; aussi le savant Ignarra, qui l'a rapportée de nouveau [2], telle qu'il avait pu la copier lui-même, s'est-il flatté avec raison de détruire, en la publiant, tout un échaffaudage de méprises grossières ou d'erreurs volontaires. Cependant il se trouve, entre la version d'Ignarra et la mienne, une variante assez importante pour que je doive rendre compte de cette différence. Il a lu, à la seconde ligne, ΜΑΙΟC Π ΑΚΤΛΑC, qu'il interprète par *Maïus P. Aquila;* d'où il suivrait que les deux personnages désignés en tête de notre inscription sous le titre commun de ΑΡΞΑΝΤΕΣ [3], seraient des *personnages romains*, et conséquemment, que cette inscription devrait être rapportée à

[1] L'auteur du livre *de Phœnicibus*, p. 262; voici la version qu'il en publia :

ΡΑΚΙΟC·ΝΤΜΨΙΟC·ΚΑΙ
ΜΑΙΟC·ΠΑΚΙΑΛΟC
ΑΠЄΑЄΤΘЄΡΟΙ
ΑΝЄΣΤΗΣΑΝ·ΤΟΤΤΟ
ΤΟ·ΤΟΙΧΙΟΝ
ΚΑΙC·ΤΟΤ·ΤΡΑΙΑΝΟΤ
ΤΗ·ΕΠΙΤΑΞΕΙ.

[2] Voici la leçon d'Ignarra, *de Palæstr. Neapolit.* p. 301 :

ΠΑΚΙΟC ΝΤΜΦΙΟC
ΜΑΙΟC Π ΑΚΤΛΑC
ΑΡΞΑΝΤΕC
ΑΝΕΘΗΚΑΝ
ΤΟ ΤΟΙΧΙΟΝ
ΚΑΙ ΟΙ CΤΡΑ
ΤΙΩΤΑΙ.

Je ne crois pas devoir tenir compte d'une autre version, dérivée en partie de celle d'Ignarra, qui se lit dans un ouvrage intitulé : *Tableau topographique et historique des îles d'Ischia*, etc. Naples, 1822, in-8°, p. 86, en ces termes :

ΠΑΚΙΟC ΝΤΜΦΙΟC
ΜΑΙΟΣ ΠΑΚΤΛΛΟC
ΑΡΞΑΝΤΕC
ΤΟ ΤΟΙΧΙΟΝ
ΚΑΙ ΟΙ CΤΡ
ΤΙΩΤΑΙ.

Du reste, les détails donnés en cet endroit sur la forme matérielle de l'inscription ne manquent pas d'exactitude.

[3] Ce titre, exprimé par le participe aoriste, ne laisse pas d'offrir quelque chose d'assez insolite, pour un commandement tel que celui dont il s'agit, et qui est toujours exprimé sur les marbres grecs sous une forme actuelle.

une époque relativement assez récente. Mais je crois être fondé à affirmer que la vraie leçon est : ΜΑΙΟΣ ΠΑΚΥΛΛΟΥ, de même que les deux noms de la première ligne, dont la lettre finale m'a paru incertaine entre Υ et C, doivent, selon toute apparence, se lire : ΠΑΚΙΟΣ ΝΥΜΦΙΟΥ. Ce nom de ΠΑΚΥΛ-ΛΟC, dérivé du même radical que ΠΑΚΙΟC, appartient évidemment à la langue des indigènes de la Campanie, aux Osques de Cumes et de Capoue, habitant en commun avec les Grecs. Effectivement, le nom de ΠΑΚΙΟC s'est rencontré sur une inscription grecque de Cumes[1], qui s'éloigne si peu de l'âge et de la localité de notre inscription d'Ischia, qu'il en résulte pour la leçon qu'elle nous offre une autorité péremptoire; et l'on connaît, d'ailleurs, par un trait célèbre de l'histoire romaine, par la délibération qui eut lieu dans le sénat à l'occasion de l'abolition des Bacchanales[2], le nom d'*Annia Pacula*, cette femme de Capoue, qui avait présidé à l'institution de ces mystères licencieux. Sauf la différence que j'ai relevée, et qui ne concerne que des noms propres dont je crois avoir justifié par ces exemples la forme empruntée à la langue de la Campanie, notre inscription ne saurait être entendue autrement qu'elle ne l'a été par Ignarra, ce qui revient à la traduction suivante :

Pakios, fils de Nymphios,
Maïos, fils de Pakillos,
investis du commandement,
et leurs soldats,
ont élevé
ce retranchement.

[1] Cette inscription, publiée d'abord par M. le chanoine Jorio, *Guida di Pozzuoli*, tav. II, n. 20, p. 119, a été reproduite dans ma *Lettre à M. Schorn*, n. 45, p. 79

[2] Tit. Liv. XXXIX, 13 : Pacullam Anniam Campanam sacerdotem.

Du reste, ce que cette inscription, si curieuse par le lieu même qui la présente et par la forme sous laquelle elle s'y produit, offre peut-être de plus intéressant, c'est qu'elle nous procure le moyen de reconnaître dans l'histoire le fait auquel elle se rapporte, et d'en déterminer l'époque. Dans le dénombrement fait par Strabon[1] des diverses colonies grecques qu'avait reçues l'île d'Ischia, nommée alors *Pithéchuses*, et qui en furent chassées successivement par les éruptions volcaniques et les tremblements de terre dont cette île était le théâtre[2], il cite une *colonie syracusaine* envoyée par le roi Hiéron, et il ajoute que cette colonie se vit obligée à son tour *d'abandonner les retranchements*[3] *qu'elle avait élevés*. On peut croire, sans se faire trop d'illusion, que Strabon désigne ici le *mur* dont il est parlé dans notre inscription, et qui, construit en quartiers de roches basaltiques, était en effet un ouvrage assez remarquable dans son genre et à cette place pour mériter une mention dans l'histoire, lorsque, d'ailleurs, la localité toute volcanique où se trouve cette inscription, à la base même de l'*Époméé*, ancien volcan éteint, s'accorde si bien avec la cause assignée par Strabon à la dispersion de la colonie syracusaine. Il semble donc bien difficile de méconnaître le rapport qui existe entre le fait historique dont il s'agit et le monument qui nous occupe; et il ne reste plus qu'à déter-

[1] Strabon. l. v, p. 248 : Οἱ *πεμφθέντες παρὰ Ἱέρωνος τοῦ τυράννου τῶν Συρακουσίων ἐξέλιπον τὸ κατασκευασθὲν ὑφ' ἑαυτῶν* ΤΕΙΧΟΣ *καὶ τὴν νῆσον*.

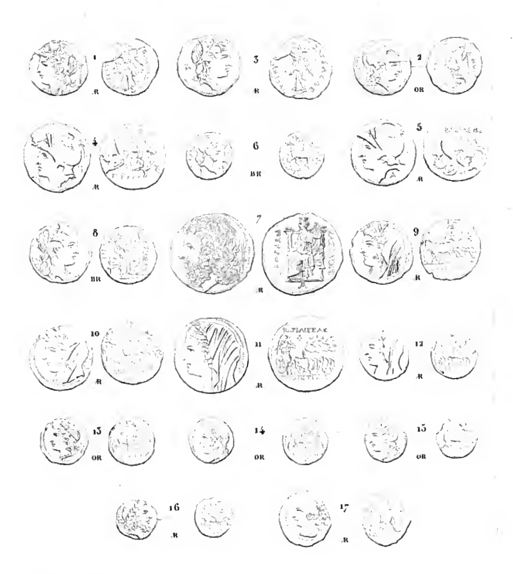
[2] Voy. à ce sujet les nombreux témoignages rassemblés par Wernsdorf, *Poët. lat. minor.* t. IV, *Excurs. III*, p. 352, sqq.

[3] Je n'ignore pas qu'il y a quelque difficulté à admettre le mot *τοιχίον* de notre inscription comme équivalent de celui de *τεῖχος*, employé par Strabon, et qui est véritablement le mot propre ; mais, d'un autre côté, un *mur construit par des soldats*, tel que celui dont il s'agit ici, ne peut être qu'un *retranchement*, tel que celui qui est indiqué par Strabon ; et l'analogie, qui est ici dans les choses encore plus que dans les mots, oblige à admettre une synonymie qui n'est pas dans l'usage ordinaire de la langue.

miner l'époque à laquelle peuvent appartenir l'un et l'autre. Strabon se contente de nommer *Hiéron, tyran de Syracuses*, sans rien dire qui puisse nous mettre à même de décider s'il a voulu parler du *premier prince* de ce nom, dont le règne s'étendit de l'an 478 à l'an 466 avant notre ère, ou bien du *second Hiéron*, dont la longue et prospère domination remplit plus de la moitié du troisième siècle avant notre ère. Aucun des commentateurs de Strabon n'a cherché à résoudre cette question, si ce n'est le dernier interprète français, qui s'est décidé pour *Hiéron Ier*, mais sans alléguer aucune preuve à l'appui de son opinion, et sans faire mention de notre inscription d'Ischia, qui cependant ne paraît pas lui être restée tout à fait inconnue [1]. Il est néanmoins bien plus probable qu'il s'agit en effet d'*Hiéron II*, dont la renommée plus récente et plus généralement répandue au siècle de Strabon, à cause de ses longs rapports et de ses liaisons intimes avec les Romains, rendait moins nécessaires les explications que Strabon n'eût pu supprimer, s'il eût voulu parler de l'ancien Hiéron. Mais ce qui tranche tout à fait la question, c'est le style même aussi bien que l'orthographe de notre inscription, qui ne peuvent convenir au siècle d'*Hiéron Ier* [2], tandis qu'ils s'accordent parfaite-

[1] *Strabon*, trad. franç. t. II, p. 271, 1). Le traducteur se contente de dire à ce sujet : *Nous ne pensons pas qu'il puisse s'agir d'Hiéron II*; et plus bas, il ajoute : *Certaines ruines qui se voient dans l'île d'Ischia* (il devait citer l'inscription même) *ne pourraient-elles pas être des restes de la forteresse dont les Syracusains avaient commencé* (pourquoi *commencé?*) *la construction*; et il cite en note, Ignarra, *de Palæstr. Neapolit.* p. 304, n. 20; il devait citer, p. 301, n. 20.

[2] Nous possédons un monument paléographique du règne d'Hiéron Ier, qui dispense de toute autre explication, dans le célèbre casque en bronze d'Olympie, dont l'inscription a exercé le savoir de tant d'habiles philologues; voy. Bröndsted, *Kunstblatt*, 1821, n. 65; Boissonade, *Klassic. Journal*, vol. XIX, p. 301; Thiersch, *Kunstblatt*, 1821, n. 26; Sillig, *Amalthea*, t. II, p. 231, ff.; Boeckh, *Corp. Inscr. gr.* n. 16, t. I, p. 34-35; Cf. *Amalthea*, t. III, p. 55-64. Je ne puis dissimuler que, dans son commentaire sur l'inscription de ce casque votif, M. Boeckh rapporte le passage en question de Strabon à la victoire d'Hié-


1
AR
3
AR
2
OR
4
AR
6
BR
5
AR
8
BR
7
AR
9
AR
10
AR
11
AR
12
AR
13
OR
14
OR
15
OR
16
AR
17
AR

1

ΙΑΣΙΛΙΣΣΑΣΝΗΡΗΙΔΟΣ

2

ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ

3

ΑΣΙΛ ΝΟΣ

4

ΑΝΑ ΡΑ ΦΡΟΝΟ

5

ΔΙΟΔΩΡΟΣΤΙΤΤΕΛΟΥΑΠΕΡΡΑΙΟΣ
ΤΑΝΑΔΕΛΦΑΝΑΥΤΟΥΤΑ
ΜΙΝΥΡΑΝΑΡΤΕΜΩΝΟΣΙΕΡΑΤΕΟΥΣΑΝ
ΑΦΡΟΔΙΤΑΙΟΥΡΑΝΙΑΙ

6

ΙΕΡΟΜΝΑΜΟΝΕΩΝ
ΤΙΤΤΕΛΟΣΑΡΤΕΜΙΔΩΡ
ΤΑΝΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝΕΠΟΙΗΣΑ
ΤΩΝ ΕΡΓΩΝΤΟΥΑΝΔΡΕΩΝΟ
ΛΙΤΑΣΠΡΟΕΔΡΑΣΜΕΤΑΤ
ΙΕΡΟΦΥΛΑΚΩΝ

7

ΕΟΝΤΟΣ ΦΑΩΝΟΣ
ΝΟΣΣΩΠΟΛΙΑΝΟΥ
ΕΟΝΤΟΣΞΕΝΑΡΧΟΥ
ΤΑΝΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ
ΕΝΟΥΤΩΝΕΡΓΩΝ
ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΘΗ

8

ΔΙΟΝ.Σ ΚΑΙΣ
ΙΕΡΑΤΕΥΟΝΤΟΣ
ΑΡΙΣΤΩΝΟΣΘΕΟ

ΕΥΧΑΝ

11



9

ΕΠΙΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ
ΤΟΥΣΩΣΙΒΙΟΥ
ΝΥΜΦΟΙΙΕΡΩΝΟΣ
ΜΝΑΜΟΝΕΥΣΑΣ
ΑΓΝΑΙΣΘΕΑΙΣ

10

ΓΑΚΙΟCΝΥΜΦΙΟC
ΜΑΙΟCΓΑΚΥΛΛΟΥ
ΑΡΞΑΝΤΕC
ΑΝΕΘΗΚΑΝ
ΤΟΤΟΙΧΙΟΝ
ΚΑΙΟΙCΤΡΑ
ΤΙΩΤΑ

ment, d'après la forme alexandrine des caractères, avec l'époque d'Hiéron II. On ne m'opposera pas que la forme campanienne des noms des deux commandants semble exclure l'idée d'une colonie syracusaine; des causes, que nous ne pouvons connaître, mais dont il nous est facile de nous rendre compte, pouvaient avoir induit le roi de Syracuses à employer, dans l'exécution de ce retranchement, l'expérience et l'habileté d'hommes du pays, de citoyens considérables de Cumes, attachés au parti de ce prince et dévoués à ses intérêts. Nous avons donc ici, suivant toutes les probabilités, un monument bien rare et bien précieux d'un établissement syracusain formé dans l'île d'Ischia vers le milieu du troisième siècle avant notre ère, et détruit à sa naissance par les éruptions volcaniques, malgré le retranchement qui le protégeait; et ce monument, resté si longtemps caché à une hauteur presque inabordable, est, avec une phrase obscure de Strabon, le seul témoignage qui nous soit parvenu de cette colonie syracusaine du règne florissant d'Hiéron II, dont la mention ne se trouve pas dans notre *Histoire des Colonies grecques*.

ron I[er] sur les Tyrrhéniens de Cumes (Olymp. LXXVI, 3), Diodor. Sic. XI, 51. Mais, comme rien ne s'oppose à ce qu'une colonie syracusaine ait été envoyée par Hiéron II en des lieux occupés du temps d'Hiéron I[er] par un premier établissement syracusain; et comme la teneur et le style de notre inscription ne peuvent appartenir au siècle d'Hiéron I[er], je maintiens l'application que j'ai faite du texte de Strabon à notre inscription d'Ischia, qui, si elle eût été connue du célèbre philologue de Berlin, l'eût peut-être porté à modifier son opinion.

CONJECTURES

ARCHÉOLOGIQUES

SUR LE GROUPE ANTIQUE

DONT FAISAIT PARTIE

LE TORSE DU BELVÉDÈRE,

PRÉCÉDÉES DE CONSIDÉRATIONS SUR L'UTILITÉ DE L'ÉTUDE DES MÉDAILLES, POUR LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE DE LA STATUAIRE ANTIQUE.

C'est un regret qu'on a trop souvent l'occasion d'éprouver, en parcourant les rares et insuffisants éléments qui nous restent de l'histoire de l'art antique, que le grand nombre de chefs-d'œuvre de la statuaire grecque dont les originaux ont disparu, et dont il s'est conservé si peu même de copies, où l'on puisse se flatter de retrouver le caractère et la composition du modèle. La plupart de ces répétitions, déjà plus ou moins altérées dans leur exécution par la main du copiste, ne nous sont parvenues que mutilées ou dégradées par le temps; à quoi il faut ajouter encore les atteintes qui leur ont été portées par l'ignorance ou la maladresse des restaurateurs

modernes. Comme il est infiniment peu de statues antiques, dans le nombre si considérable qu'on en a recueilli, qui ne fussent privées de quelqu'une de leurs parties, c'est à l'aide de conjectures plus ou moins arbitraires qu'on a essayé de suppléer ces parties détruites; et il est trop vrai que ces restaurations, dirigées par un faux savoir, ont presque toujours gâté le monument antique, et vicié l'interprétation qui s'en pouvait faire. Les grands et beaux travaux de la statuaire des Grecs, dont nous ne possédons que des copies ainsi défigurées, ou dont il n'existe même de copies d'aucune sorte, seraient donc perdus pour nous de toute manière et sans retour, s'il ne nous restait à leur égard que de courtes et vagues indications, telles que celles qui se lisent dans Pline et dans Pausanias; mais ces données, si faibles, si insuffisantes qu'elles soient en elles-mêmes, nous deviennent pourtant très-précieuses, en ce qu'elles nous servent à reconnaître, sur les médailles et les pierres gravées, un assez grand nombre de statues et de groupes, chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, dont nous ne pouvons plus espérer de recouvrer jamais les originaux. A la vérité, ce ne sont encore que de bien imparfaites images de ces originaux que nous retrouvons sur les médailles. Réduites à des dimensions qui ont dû faire disparaître entièrement les qualités propres du style et de l'exécution, des copies de ce genre ne peuvent avoir pour nous d'autre mérite que de nous retracer, comme elles retraçaient aux yeux des anciens eux-mêmes, la composition, le motif principal, l'état primitif, l'attitude, et, jusqu'à un certain point, le caractère général des originaux que le graveur s'était proposé de reproduire. Mais enfin ce n'est pas un si médiocre avantage que de posséder, dans ces images mêmes si réduites d'originaux si excellents, un moyen sûr pour les recomposer en idée

ou pour les restaurer en réalité; et ce n'est pas non plus une chose si indifférente que de recouvrer une image quelconque d'une statue grecque, telle que l'avait conçue son auteur, et avant qu'elle fût devenue, par des transformations successives, un ouvrage souvent bien différent du monument primitif.

Considérée sous ce point de vue, l'étude des médailles, des pierres gravées et des pâtes antiques, devait être sans contredit un des principaux éléments de l'histoire de l'art; et l'on a droit de s'étonner qu'elle ait été si peu mise à profit jusqu'ici par les hommes mêmes qui se sont occupés avec le plus de succès de cette histoire. Winckelmann, par exemple, n'a fait presque aucun usage des médailles, non-seulement en ce qui concerne le style et le travail des plus anciens comme des plus beaux monuments numismatiques, mais encore en ce qui regarde les ouvrages de l'art, aujourd'hui perdus, dont les monnaies impériales, des époques même les plus basses, nous offrent tant d'imitations; et parmi les antiquaires les plus estimés de notre âge, très-peu ont eu le mérite de reconnaître le parti qu'on pouvait tirer des médailles, pour l'interprétation des statues antiques. L'illustre Visconti lui-même s'est peu servi de ce moyen de critique dans son grand ouvrage du musée Pie-Clémentin; et c'est ce qui motive l'honorable exception à laquelle a droit un savant antiquaire de Berlin, feu M. Lewezow, qui, dans sa *Dissertation sur la Vénus de Cnide*[1], a principalement appuyé son opinion sur le témoignage des médailles, en alléguant à cette occasion quelques-uns des exemples les plus frappants que lui offrait la connaissance des medailles grecques, et dont la doctrine, déjà recommandée

[1] Lewezow, *über die Frage ob die Mediceische Venus ein Bild der Knidischen vom Praxiteles sey*, S. 47 et 64, Berlin, 1808, in-4°.

par l'illustre Heyne[1] et approuvée par M. Fr. Jacobs[2], a fourni au savant philologue et antiquaire que je viens de citer en dernier lieu, une nonvelle et heureuse application[3].

Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, c'est une chose effectivement bien remarquable, quoiqu'elle n'ait peut-être pas été assez remarquée, que ces monnaies impériales, frappées pour la plupart dans les temps du déclin de l'art, nous représentent un si grand nombre de monuments antiques, *temples*, *théâtres*, *autels*, *portiques*, *hippodromes*, *ports de mer*, *arcs de triomphe*, *portes de villes*, et surtout *groupes* et *statues*, tous ouvrages de l'art, irréparablement perdus pour nous. Il semble même qu'à proportion que l'art s'affaiblit, ces sortes d'images se multiplient sur les médailles; comme s'il eût voulu opposer aux progrès malheureusement trop rapides et trop sensibles de sa décadence, les preuves et les monuments encore subsistants de son ancienne splendeur. Mais il y a, de cette abondance de monuments de l'art si remarquable sur les monnaies grecques impériales, une raison qui ne me semble pas avoir encore été donnée. Tant que les Grecs furent une nation libre et indépendante, ils se contentèrent d'empreindre leurs monnaies des symboles de leur culte et des images de leurs dieux. Aussi les monnaies *autonomes* présentent-elles, à très-peu d'exceptions près, une tête idéale de divinité avec ses attributs au revers. Mais, lorsque la Grèce, asservie par les Romains, eût perdu le droit de rappeler sur sa monnaie les symboles de son autonomie, dans le métal qui en avait été le signe le plus précieux comme la plus haute expression, l'or ou l'argent; lorsque la tête des empereurs fut devenue le type

[1] *Götting. gel. Anzeig.* 1807, St. 203, S. 2020.

[2] Fr. Jacobs, *verm. Schrift.* t. V, S. 415.

[3] Dans une *Dissertation* qui sera citée plus bas.

universel et obligé de la monnaie de bronze, il fallut bien recourir, pour distinguer la monnaie de chaque ville, à des signes particuliers, que l'on dut chercher et que l'on trouva naturellement dans des circonstances locales, et le plus souvent dans des monuments publics. Ainsi la Grèce, au défaut des titres de son ancienne liberté, se para des souvenirs de son ancienne gloire; faute de pouvoir reproduire l'image de ses dieux, dont les empereurs avaient usurpé la place, elle évoqua l'image de ses grands citoyens; et, comme les statues de ses divinités locales et de ses héros domestiques étaient alors presque le seul débris qu'elle eût conservé de son antique illustration, comme elle ne possédait plus, dans son abaissement actuel, d'autre gloire que celle des arts, ni d'autre moyen d'influence auprès de ses maîtres, que par les arts, elle eut recours, pour déguiser ou pour orner son esclavage, aux hommes et aux monuments qui avaient jadis fondé et embelli sa liberté. On vit donc apparaître, sur la monnaie des villes grecques, une foule de héros mythologiques, qui n'avaient sans doute jamais existé que dans la croyance des peuples, et dont les têtes idéales constituaient, par une sorte de convention publique, toute une classe de monuments de l'art. Je veux parler de ces *Héros Éponymes*, que l'on révérait presque dans chaque ville grecque, à titre de *Fondateurs*, ΟΙΚΙΣΤΑΙ, ΚΤΙΣΤΑΙ, dont nous savons que les statues, dédiées à Delphes ou à Olympie, formaient l'ornement de la cité qui leur rapportait sa naissance et son nom, et dont la tête servit de type principal sur les monnaies de tant de villes grecques, frappées vers la fin de la république ou le commencement de l'empire[1] : tels que les héros *Byzas* à *Byzance*, *Tomos* à *Tomes*, *Perga-*

[1] Je renvoie mes lecteurs aux observations que j'ai présentées sur cette classe de *figures héroïques*, employées comme types de monnaies grecques, dans mes *Monuments*

mos à *Pergame*, *Cyzicos* à *Cyzique*, *Éphésos* à *Éphèse;* sans parler d'autres héros nationaux, tels que *Leucippos* à *Métaponte*, *Gorgos* à *Ambracie*, *Phéræmon* à *Messine*, *Leucaspis* à *Syracuses*, *Agathyrnus* à *Tyndaris*[1], *Akestès* à *Ségeste*, *Cydon* à *Cydonie*, *Taras* à *Tarente*, *Phêmios* chez les *Ænianes*[2], *Ajax* chez les *Opontiens*, *Maron* à *Maronée*[3], *Ulysse* à *Ithaque*, *Achille* en *Épire* et en *Thessalie*, *Hector* à *Ophrynium*, *Eurypylos* à *Pergame*, *Képhalos* à *Céphallénie*, *Ménestheus* à *Élée* d'Éolide, *Tius* à *Tium* de Bithynie, *Arkomélios* à *Myrine*, dont la figure en pied, ou la tête seule, s'étaient déjà montrées sur la monnaie autonome. Un peu plus tard on sentit le besoin d'ajouter à ces images idéales de héros ou de personnages mythologiques des portraits plus réels d'hommes, dont l'existence plus certaine et la renommée plus récente intéressaient davantage la Grèce, et pouvaient lui servir d'appui auprès de ses maîtres. C'était alors, en effet, le

inédits, *Achilléide*, p. 87, 5), et *Odysséide*, p. 242-246; voy. aussi aux *Additions*, p. 413-414.

[1] Voy. cette médaille dans M. Millingeu, *ancient Coins of Cit. Gr.* pl. II, n. 9, et dans le *R. Mus. Borbon.* t. IX, tav. XLV, n. 12, où l'éditeur, M. Avellino, suit avec raison l'opinion de M. le duc de Luynes, *Annal. dell' Instit. archeol.* t. II, p. 308-311, contre celle de M. Millingen.

[2] Je cite ce personnage pour avoir occasion de dooner publiquement moo assentiment à une ingénieuse idée de M. de Bröndsted, qui, dans son explication d'une de ces belles médailles des Ænianes, a rapporté à la figure du héros qui en forme le type, le trait mythologique raconté par Plutarque, *Quæst. gr.* § XIII, t. II, p. 204-206, ed. Wyttenbach. voy. ses *Voyages et Recherches dans la Grèce*, t. II, vignette, n. XLVIII, p. 206; cf. *ibid.* p. 304; et je profite de cette occasion pour faire observer que M. Borell, qui a publié récemment la même explication, sans avoir eu connaissance du travail de M. de Bröndsted, s'est trompé en nommant *Phênikos* au lieu de *Phêmios*, le héros national des Ænianes; voy. la *Numismatik Chronicle edited by* Akerman, January, 1840, n. VII, § XXII, p. 149-152.

[3] La figure que je regarde comme celle de *Maron*, héros éponyme de *Maronée*, est celle du *Personnage*, représenté *nu*, *debout*, avec la *chlamyde*, et portant *deux lances* à la main, que l'on a prise à tort pour la figure de *Bacchus;* et je me réserve de donner les preuves de cette assertion dans un mémoire particulier, qui a pour objet l'examen des *Figures héroïques*, *qui servent de type principal ou accessoire sur les monnaies des villes grecques.*

temps où les arts de la Grèce cherchaient à s'emparer du génie encore inculte de l'orgueilleuse Rome, pour l'adoucir en l'éclairant; c'était le temps où la Grèce essayait de reprendre, par ses philosophes et ses rhéteurs, l'ascendant qu'elle avait jadis exercé par ses héros citoyens et hommes d'État. On vit donc les portraits d'*Homère*, d'*Alcée*, de *Stésichore*, de *Pittacus*, de *Lycurgue*, de *Pythagore*, d'*Empédocle*, de *Chrysippe*, de *Théophane*, de *Sappho*, et même de *Laïs*, figurer sur les monnaies de la Grèce, à l'époque où la Grèce ne voyait plus, au lieu d'imitateurs ou de disciples de ces beaux génies, que des préteurs ou des proconsuls romains. Alors aussi, les ouvrages des grands artistes, ceux d'*Agéladas*, de *Micon*, de *Polyclète*, de *Phidias*, de *Praxitèle*, de *Scopas*, d'*Euphranor*, de *Lysippe*; ceux mêmes des plus anciens maîtres, tels que *Dédale* et *Smilis*, *Tectæus* et *Angélion*, *Canachus* et *Calamis*, qui étaient restés le patrimoine des villes grecques, devinrent le type de leurs médailles. Souvent même, ces villes, qui avaient perdu, par la rapacité des Romains, jusqu'aux simulacres de leurs dieux domestiques, ne purent se consoler de cette perte, qu'en retrouvant, sur leurs monnaies, au moins une faible réminiscence de ces images si chères. De cette manière, les Grecs pouvaient encore se flatter que la statue, arrachée de son temple, n'était pas tout à fait absente, ou que l'œuvre du génie et l'objet du culte de leurs pères n'avait pas péri tout entier dans ce grand naufrage de la liberté grecque.

On ferait un catalogue bien intéressant et bien instructif de la seule énumération des ouvrages de l'art, presque tous du premier ordre par le sujet ou par le talent de leurs auteurs, qui se retrouvent ainsi sur les médailles ou sur les pierres gravées et les pâtes antiques. Mais ce catalogue, qui peut former un des chapitres les plus considérables de l'his-

toire de l'art, est un sujet de travail trop important pour être traité ici d'une manière incidente; et c'est seulement pour préparer et justifier d'avance l'explication nouvelle que j'ai à proposer du *Torse du Belvédère*, d'après des médailles antiques et des pierres gravées, que je vais citer quelques exemples des services de ce genre que nous a déjà rendus et que peut nous rendre encore la numismatique grecque impériale.

Il est bien peu d'antiquaires qui ne sachent que la *Junon* de *Samos*, ouvrage de Smilis, de face ou de profil, isolée ou dans son temple, forme le type habituel des monnaies de bronze de cette ville, de presque toute la suite impériale. C'est ce qui n'est guère moins connu, au sujet de quelques autres statues de divinités, appartenant de même à la plus haute époque de l'art, et conçues suivant un système originairement asiatique, telles que la *Vénus* de *Paphos*, la déesse *Enyo* de *Comana*[1], la triple *Hécate* de *Mastaura*[2], la *Latone* de *Tripolis* de Carie, la *Diane* d'*Éphèse*, celles de *Perga* et de *Magnésie*, la *Némésis* de *Smyrne*, l'ancien *Hercule* d'*Érythres* et celui de *Cos*, le *Bacchus Phalès* de *Mitylène*[3], le *Jupiter Labrandeus* de *Mylasa*, la *Vénus* d'*Aphrodisias*[4]; pour ne parler ici que des plus célèbres de ces vieux simulacres, que nous voyons apparaître, comme par l'effet d'une sorte de conjuration du polythéisme

[1] Millingen, *anc. Coins of Greek Cities*, pl. v, n. 4, p. 67-8.

[2] *Mus. Hedervar.* t. I, tab. xxiv, n. 526.

[3] J'aurai occasion de parler de cette statue de *Bacchus* et de la médaille qui la représente, dans la *Deuxième Partie* de mes *Lettres archéologiques sur la Peinture des Grecs*; j'y renvoie donc mes lecteurs.

[4] Une de ces médailles d'*Aphrodisias*, publiée par M. Millingen, *Sylloge*, etc. pl. II, n. 45, p. 71-72, offre la figure de la *Déesse vêtue, d'ancien style*, avec un *miroir* qu'elle tient d'une main, et avec *deux objets* qui ont paru *incertains* à M. Millingen, et qui doivent être *deux petits Amours*. Une autre de ces médailles, du cabinet Wiczaï, récemment entrée dans notre collection, montre le même type de Vénus, revêtue de ses habits sacrés, avec une rare perfection de détails; je compte publier cette curieuse médaille dans un travail particulier.

expirant, sur les médailles des villes grecques, alors que le culte, dont ils avaient été l'expression symbolique la plus haute, s'affaiblissait dans la croyance des peuples, et que la forme surannée sous laquelle ils se produisaient ne trouvait plus d'analogie dans les travaux de l'art, ni de sympathie dans les habitudes de la société. Mais, à ne considérer que les statues de divinités, conçues d'après les principes de l'imitation, et devenues, à ce titre, des œuvres de l'art plus ou moins recommandables sous le rapport de l'exécution, et plus ou moins importantes dans l'histoire de l'art par leur antiquité ou par leur mérite, je puis en indiquer un assez grand nombre, dont la représentation se trouve sur les médailles, et de la plupart desquelles il ne nous reste que cette seule image.

L'*Apollon Smintheus*, simulacre d'ancien style, sert de type sur plusieurs monnaies de villes de la Troade, telles qu'*Hamaxite*[1], *Alexandria Troas* et *Ilium recens*[2], où il est représenté *debout*, quelquefois *de face*, avec *l'arc* d'une main, et la *patère* de l'autre, concurremment avec la statue du même dieu, qui existait de la main de *Scopas*, et qui était exécutée dans un autre système, bien que dans un style d'imitation archaïque, qu'on y reconnaît encore sur les médailles[3]. L'*Apollon Clarius* se voit également sur des médailles de *Colophon*[4] et d'autres villes d'Ionie, comme l'*Apollon Philesius*, sur celles de *Milet*[5]. Ici,

[1] Millingen, *Sylloge*, etc. pl. II, n. 40, p. 66.

[2] Streber, *Numismata*, etc. tab. III, n. 5, p. 199.

[3] Principalement sur celles qui sont frappées avec la tête d'Hadrien, une desquelles est gravée dans le *Voyage pittoresque* de M. de Choiseul, t. II, pl. 67, n. 11. Mais la meilleure réminiscence que nous possédions de cette statue est celle qui sert de type sur les beaux tétradrachmes d'*Alexandria Troas*, lesquels offrent la même fabrique que ceux d'*Ilium recens* avec le type de la *Minerve Iliade*, les uns et les autres si manifestement empreints de l'influence du goût et du style attiques, résultat naturel de la domination athénienne dans la Troade.

[4] Streber, *Numismata*, etc. tab. III, n. 9 et 10, p. 213-215.

[5] Ce type commence à paraître sur le

nous possédons la copie réduite d'une statue célèbre de Canachus l'ancien, chef de l'école de Sicyone; le dieu est représenté *nu*, *debout*, tourné à gauche, les pieds à peine séparés l'un de l'autre, tenant de la main gauche l'*arc*, qui est son attribut distinctif, et sur la main droite un *faon de biche*, qui est son animal symbolique; et, du reste, on reconnaît dans cette image, tout imparfaite qu'elle est, tous les caractères du haut style grec, tels que nous les offre une statue du même dieu, qui est une répétition en marbre de la figure de Canachus, et qui existe au Musée Chiaramonti [1], sans compter une autre copie en bronze qui, du Musée Gaddi, de Florence, a passé dans le Musée Britannique [2]. Entre autres statues d'*Apollon* qui nous sont connues par des témoignages historiques, et que nous ne possédons plus que sur des médailles, je citerai encore celle qu'Hérodote décrit pour l'avoir vue sur la place publique de Métaponte [3]. Le dieu était représenté *nu*, s'appuyant d'une main sur une *tige de laurier*, et tenant de l'autre main un *arc* et des *flèches*; or, c'est précisément là le type d'une des plus belles médailles de Métaponte [4], dont le travail peut bien être contemporain d'Hérodote, et dont le style, en tout

bronze autonome, frappé vers la fin de la république romaine, et il se continue sur les pièces du même métal frappées à l'effigie des empereurs, à partir de Claude et de Néron. On retrouve la même figure de l'*Apollon Philésius*, placée entre les *deux Némésis* de *Smyrne*, sur le bronze impérial d'*Alexandrie* d'*Égypte*, au revers d'Antonin Pieux, Zoëga, *Num. Ægypt.* tab. XI, p. 185, 187), et n. 230 *a*, 230 *b*, p. 189-191; cf. *ibidem*, 282, p. 195 et 403.

[1] Éd. Gerhard, *antike Bildwerke*, cent. I, taf. XV.

[2] *Specimens of ancient Sculpture*, vol. I, pl. II. Ce bronze vient du Musée Gaddi de Florence, et il avait été publié déjà par Gori, *Mus. Etrusc.* t. I, tab. LI. Voy. K. Ott. Müller, *die Etrusker*, IV, 3, 7, p. 263, 71).

[3] Herodot. IV, 15.

[4] *Mus. Hunter.* tab. 37, n° XXI; duc de Luynes, *Métaponte*, p. 26, § VII. Voy. mon *Mémoire sur le type des monnaies de Caulonia*, p. 43-48, où j'ai exposé toutes les notions qui se rapportent à cette statue d'*Apollon*, érigée sur la place publique de *Métaponte*, et aux médailles de cette dernière ville qui nous en offrent la reproduction, pl. III, n° 21-22.

cas, est digne du siècle de cet écrivain. Mais, en fait de statues d'*Apollon* qui se recommandaient par le double intérêt du culte et de l'antiquité, je mettrais en première ligne l'*Apollon de Délos*, ouvrage de deux statuaires, Tectæus et Angélion, élèves de Dipœne et Scyllis. C'était une figure colossale, où *Apollon* apparaissait *nu* et *debout*, dans cette attitude droite et roide, qui caractérisait toute une classe de simulacres d'ancien style, nommés ξόανα ὀρθά; il avait la tête couverte de cette espèce de meuble symbolique appelé *modius*, et dérivé, suivant toute apparence, de la tiare asiatique; ses jambes étaient à peine détachées l'une de l'autre; d'une main, il tenait un *arc* et des *flèches*; sur l'autre, il portait *trois petites Figures* symboliques, qui représentaient les *Trois Grâces*, chacune avec un *instrument de musique*[1]. Telle est la figure que nous trouvons dans le champ de plusieurs tétradrachmes attiques[2], où elle avait été méconnue, à raison de la petitesse de cette figure même, qui ne permettait pas d'en bien distinguer les détails, mais qui se reproduit aussi sur le bronze[3], d'une proportion un peu plus forte, et d'une manière à ne pouvoir plus donner lieu à aucune méprise[4].

Apollon, dieu de l'inspiration et de la poésie, offrait aux talents des artistes un type si favorable par les nombreuses applications dont il était susceptible et par les formes intéressantes sous lesquelles il se produisait, qu'il dut exister,

[1] Pausan. IX, 35, 1; cf. Plutarch. *de Music.* t. III, p. 2081.

[2] Sestini, *Mus. del. Pr. di Danim.* p. XVI, tav. II, n° 6; Mionnet, *Description*, t. II, p. 127, n°s 167, 168, 169.

[3] *Mus. Hunter.* tab. II, n° XIV; *Mus. Britann.* tab. VII, n° 9.

[4] J'ai déjà eu occasion de traiter ce point de l'histoire de l'art dans ma *Lettre à M. Schorn*, p. 56-60; et, comme il a été proposé récemment une explication différente de ces médailles d'Athènes (voy. les *Nouv. Annal. de l'Instit. Archéolog.* t. I, p. 82), j'y reviendrai avec de nouvelles preuves dans la seconde édition de cette *Lettre*, qui sera publiée prochainement avec des additions considérables.

dans l'antiquité grecque, une prodigieuse quantité de ses statues. C'est aussi ce que nous pouvons inférer du nombre presque infini des réminiscences qui nous en restent sur les médailles grecques, tant autonomes qu'impériales. A coup sûr, la plupart de ces médailles nous offrent, dans la figure qui en forme le type principal, l'image d'une statue qui jouissait dans la ville d'un culte particulier; et presque toujours, cette statue étant l'ouvrage de quelque artiste célèbre, comme nous en avons eu la preuve par les simulacres d'*Apollon Smintheus*, d'*Apollon Philésius* et d'*Apollon Délien*, chefs-d'œuvre de Scopas, de Canachus, et de Tectæus et Angélion, l'image que nous en possédons sur ces médailles acquiert à ce titre un plus haut degré d'intérêt. J'en vais citer quelques exemples qui justifieront cette observation, en même temps qu'ils montreront de plus en plus quelle utilité peut se tirer de l'étude des médailles pour la connaissance de l'histoire de l'art.

L'*Apollon en repos* ou *Lycien*, caractérisé par *le bras droit posé sur la tête*, est un type qui fut fréquemment traité par l'art grec. On l'avait exécuté de deux manières différentes, suivant que le dieu, à la fois terrible et salutaire, destructeur et secourable, tenait de la main gauche l'*arc* ou la *lyre*, symboles de ces deux idées[1]. C'était selon le premier motif qu'avait été conçue la statue d'*Apollon Lycien*, érigée à l'entrée du *Lycée* d'Athènes, avec l'*arc à la main*, au témoignage de Lucien[2]; et c'est de cette statue qu'il nous est resté, d'après quelques-unes des nombreuses répétitions qui durent en exister dans la Grèce, une imitation curieuse sur une rare médaille de *Marcianopolis* de Mœsie[3], et, ce qui est plus intéressant

[1] Serv. *ad Æneid.* III, 138: *Contra, si citharam teneat, mitis est.* Voy. à ce sujet Feuerbach, *der Apollo Vatican.* p. 274, et Creuzer, *zur Gemmenkunde*, p. 198, 237).

[2] Lucian. *de Gymnas.* § 7.

[3] Publiée par Millin, *Monum. inéd.* t. II, 17.

encore, sur un bronse d'*Athènes* même, que je crois inédit, et qui faisait partie du cabinet de feu M. Fauvel. L'autre motif, d'*Apollon en repos, le bras droit ployé au-dessus de la tête*, tenant la *lyre* de l'autre main, paraît avoir exercé encore davantage les talents des artistes; c'est en effet l'attitude dans laquelle nous le présentent plusieurs pierres gravées[1]; et c'est aussi le type dont il nous est parvenu plusieurs belles statues antiques[2], qui sont autant de variantes d'un original célèbre. Une idée, liée à celle-là, sinon pour l'intention symbolique, du moins quant à l'attitude imitative, est celle qui avait produit l'*Apollon Sauroctone*, dont l'antiquité possédait un chef-d'œuvre de la main de Praxitèle[3], dont il est venu jusqu'à nous plusieurs répétitions antiques, d'uu travail estimable[4], et dont il existe aussi plusieurs réminiscences sur les pierres gravées[5].

Apollon, mis au contraire *en action* et représenté *en mouve-*

pl. XI, p. 90-101. La face principale offre les têtes affrontées de Caracalla et de Julia Domna. La même médaille se trouve dans le *Mus. Hedervar.* tab. VII, n° 157.

[1] Zannoni, *Galler di Firenz.* ser. V, t. II, tav. L, n°s 3, 4.

[2] Sans compter le célèbre *Apolline* de la tribune de Florence, qui se rapporte au même motif, je puis citer deux autres statues de la même galerie, *Galler di Firenz.* t. I, tav. XXXII et XLII, et une troisième de la Villa Borghèse, st. IX, n° 6, sans compter celle de notre Musée, n° 188, qui vient des jardins de Versailles, et dont Visconti a donné une description dans le *Musée Français* (*Oper. var.* t. IV, §. IX, p. 33-35).

[3] Plin. XXXIV, 8, 19. Il est superflu de remarquer que la notion d'un Apollon Sauroctone, ouvrage de Praxitèle, a été contestée par Zoëga, dans ses *Bemerkungen über Visconti's Mus. P. Clem.* I, 13; cette opinion de l'illustre antiquaire danois n'ayant obtenu ni l'adhésion d[illegible]n savant éditeur, M. Welcker, *Zeitschrift*, etc. p. 312-313, ni, à ce qu'il me semble, l'assentiment d'aucun des modernes historiens de l'art.

[4] Entre autres, celle de la Villa Albani, publiée par Winckelmann, *Monum. ined.* n° 40; une autre du Musée du Vatican, *Mus. P. Clem.* I, XIII; et une troisième du Musée du Capitole, I, XVI, restaurée avec la *lyre*; sans compter deux autres répétitions à la Villa Borghèse, *Monum. sc. Borghes.* t. I, tav. XL, et au Musée de Dresde, *Augusteum*, t. II, tav. LI.

[5] Winckelmann, *Pierr. grav. de Stosch*, cl. II, n° 1120, p. 190; Toelken, *Verzeichniss der antik. Denkmäler*, etc. n. 744, p. 166; ajout. Millin, *Pierr. grav.* I, 5, p. 15-17, où sont citées d'autres répétitions.

ment, à raison de motifs puisés dans diverses circonstances de son mythe, était devenu le sujet de groupes ou de statues que nous trouvons cités dans l'histoire de l'art, et qui sont aujourd'hui perdus, sauf l'image qui s'en est conservée sur les médailles. Ainsi, l'*Apollon expiateur*, tel qu'il nous est représenté sur toute la suite des médailles de *Caulonia*[1], *en marche*, et tenant, du bras droit ployé au-dessus de l'épaule, un *rameau de laurier*, symbole de la *lustration*, est certainement une figure imitée de la statue de ce dieu, qui dut exister dans le célèbre temple d'Apollon Alæus. *Apollon décochant une flèche contre le serpent Python* avait fourni le motif d'un groupe célèbre de Pythagoras de Rhégium, cité par Pline[2]; et c'est, à n'en pas douter, une réminiscence de ce groupe que nous trouvons sur une des plus belles médailles de *Crotone*[3], qui peut passer pour un des chefs-d'œuvre de la numismatique grecque. L'*Apollon dansant*, Ὀρχηστής, comme nous le voyons représenté sur les médailles *incuses* de *Tarente*, en rapport avec la célébration des *Hyacinthies*[4], est aussi, suivant toute apparence, un type emprunté d'une statue de ce dieu, représenté dans la même atti-

[1] Voy. mon *Mémoire sur le type des médailles de Caulonia*, où je me suis proposé d'expliquer dans tous ses détails le type en question, en citant à l'appui tous les témoignages et tous les monuments qui s'y rapportent.

[2] Plin. xxxiv, 8, 19 : *Item, Apollinem, Serpentem* que (leg. *qui*) ejus (*ejus* del.) *sagittis conficit*. Personne encore, à ma connaissance, n'avait rapproché ce témoignage de Pline du type en question de la médaille de Crotone; d'où il paraît résulter que ce groupe de Pythagoras était placé à Crotone.

[3] *Mus. Pembrock.* P. II, tab. 16; Eckhel, *Num. vet.* tab. III, n° 25, et *D. N.* t. I, p. 171-173. Voy. à la suite de mon *Mémoire sur le type des monnaies de Caulonia*, pl. III, n° 19, la gravure d'une de ces monnaies de *Crotone*, d'un coin excellent. Une autre de ces médailles, du cabinet de M. le duc de Luynes, vient d'être publiée par ce célèbre antiquaire, dans son *Choix de médailles grecques*, pl. IV, n° 1.

[4] Voy. sur cette médaille une *Dissertation* de M. le duc de Luynes dans les *Ann. dell' Inst. Archeol.* t. II, p. 340, pl. M, n° 3. J'ai fait aussi, dans mon *Mémoire sur la Numismatique Tarentine*, resté jusqu'ici inédit et destiné au recueil de notre Académie, des observations sur ce type, auxquelles je suis obligé de renvoyer mes lecteurs.

tude. On voit, sur des médailles de *Nicopolis* de Mœsie[1], *Apollon nu, en course, tenant, de la main droite étendue en avant, une branche de laurier, et comme poursuivant une Figure*, qui devait fuir devant lui, mais qui manque sur la médaille à cause de l'exiguïté du champ; on doit présumer qu'il s'agit ici d'un groupe d'*Apollon* et *Daphné*, conçu à peu près comme nous l'offre une des métopes d'un temple de Sélinonte[2], sans compter une peinture de vase[3]; et, en tout cas, c'est aussi une imitation d'un groupe antique du sujet en question que nous devons voir sur ces médailles. Une autre imitation d'un groupe bien plus important encore par le sujet, est celle que nous offrent des médailles de *Samos*, frappées avec la tête de Commode et de Macrin[4], mais que personne encore n'y avait reconnue; on y voit *Apollon poursuivant Hercule, ravisseur de son trépied;* motif qui se retrouve aussi sur un beau médaillon autonome de *Thèbes*[5], mais réduit à la figure d'*Hercule*, et dont il nous est parvenu, comme l'on sait, sur des vases peints[6] et sur des bas-reliefs antiques[7], une foule de

[1] Mionnet, *Supplément*, t. II, p. 152, n° 565; Sestini, *Lettere Numism.* t. IX, p. 6.

[2] Serradifalco, *Antichità di Selin.* tav. xxx.

[3] Ce vase, qui faisait partie du cabinet de feu M. Durand, où il est décrit, sous le n° 8, p. 3, est maintenant en ma possession, et sera publié dans mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*, II° partie.

[4] Mionnet, *Description*, t. III, p. 286, n° 183, et p. 288, n° 201.

[5] Au Cabinet du Roi.

[6] Un de ces vases, du Musée de Naples, avait été publié par M. Millingen, *Peint. de Vas.* pl. xxx; voy. Panofka, *Neapels ant. Bildw.* I, 259-60. Il s'en trouve un autre dans le recueil des *Vases de Coghill*, pl. xi; et il en est sorti un grand nombre des fouilles de *Vulci*, deux desquels sont décrits dans le *Cabinet Durand*, n°s 312, 314, avec un troisième, que je crois d'une fabrique tarentine, *ibid.* n° 313. Je possède moi-même un de ces vases, trouvé à *Vulci*, mais fabriqué dans la Grande-Grèce.

[7] Pacciaudi, *Monum. Peloponn.* t. I, p. 114; Zoëga, *Bassiril.* t. II, tav. LXVI; ce bas-relief, passé depuis dans notre Musée du Louvre, a été publié par M. de Clarac, *Mus. de Sculpt.* pl. 119, n° 168. Le plus beau de ces monuments est celui de Dresde, *Augusteum*, t. I, taf. v-vii; à quoi il faut ajouter le candélabre Zélada, cité dans le *Mus. Chiaram.* t. I, pl. xviii, p. 171, 1), ed. Milan. et le bas-relief encastré dans une maison de Velletri, et vanté par Zoëga, *l. l.* p. 99.

répétitions. On trouve, sur d'assez nombreuses médailles en bronze d'*Ambracie*[1], une figure d'*Apollon en marche, tenant l'arc de la main gauche étendue en avant, et, de la main droite ployée au-dessus de l'épaule, tirant une flèche de son carquois.* Ce type n'a pas encore été expliqué, et le dieu même a été méconnu; mais le motif de la figure est mis hors de doute sur plusieurs exemplaires de notre Cabinet, où l'arc se voit à la main d'*Apollon;* et ce dieu n'est pas moins bien caractérisé, au témoignage d'un habile et savant antiquaire, M. Cavedoni, sur trois exemplaires parfaitement conservés du cabinet de Modène[2]. Le même motif se retrouve, avec quelques variantes dans l'attitude d'*Apollon*, sur une rare médaille de *Synaos* de Phrygie[3], qui offre, comme les bronzes d'*Ambracie*, tous les caractères du style archaïque, dans la manière dont est conçue la figure du dieu. Or, c'est indubitablement la copie de quelque statue célèbre d'*Apollon*, qui le représentait au moment où il va décocher une flèche, soit sur un *Niobide*, soit sur le géant *Tityus;* et, à quelque hypothèse que l'on s'arrête, c'est certainement au même motif que se rapporte la figure d'*Apollon tenant l'arc de la main gauche et tirant une flèche de son carquois*, type curieux d'une médaille d'*Hadrianopolis* de Thrace[4], emprunté du même original.

L'*Apollon, assis sur l'Omphalos*, tel que nous l'offrent de nombreux tétradrachmes des rois de Syrie et un beau médaillon

[1] *Mus. Hunter.* tab. 4, fig. vi. Eckhel avait cru voir sur ces médailles d'*Ambracie* un *Jupiter fulminant*, *D. N.* t. II, p. 162.

[2] Cavedoni, *Saggio di Osservazioni*, etc. p. 80.

[3] Streber, *Numismata*, etc. tab. iv, n° 11, p. 250-1. Sur cette médaille de *Synaos*, la figure du dieu se dresse sur la pointe de ses pieds, ce qui est une particularité connue de l'ancien style. De même, sur la plupart des médailles d'*Ambracie*, que j'ai sous les yeux, les formes du corps et l'attitude du dieu indiquent un ouvrage de l'ancien style grec.

[4] Mionnet, *Description*, t. I, p. 386, n° 143.

de Nicoclès, tyran de Chypre, nous représente bien certainement quelque statue célèbre, érigée à *Antioche*[1]. C'est ce qu'on peut présumer aussi, au sujet de l'*Apollon Rhabdomante*, qui forme le type de belles médailles de *Chalcédoine*[2]; et c'est ce qui est démontré pour l'*Apollon* de *Daphné*, ouvrage célèbre de Bryaxis, que nous voyons représenté sur un beau médaillon d'Antiochus Épiphane et sur des monnaies impériales d'*Antioche*[3], d'une manière conforme à la description qu'en fait Libanius[4]. L'*Apollon Actiaque* de Scopas, transporté à Rome et placé sur le Palatin, d'où lui vint le surnom de *Palatin*, nous est pareillement connu par de nombreuses médailles grecques et romaines[5], ainsi que l'*Apollon Nomios*, ou

[1] Ces tétradrachmes sont si nombreux et si connus, que je me bornerai à citer ceux qui sont gravés dans le VIII[e] *Supplément* de M. Mionnet, pl. XI, n[os] 2 et 3, et pl. XII, n[os] 1 et 2. Le médaillon de Nicoclès, déjà publié par Eckhel, *Num. vet.* tab XIV, n° 3, a été reproduit, dans une gravure excellente, par M. Mionnet, VII[e] *Supplément*, p. 310. Voy. K. Ott. Müller, *Antiq. Antioch.* § 1, p. 58, 13).

[2] Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. III, n° 16, p. 61.

[3] Ce médaillon est gravé dans le VIII[e] *Supplément* de M. Mionnet, pl. XII, n° 3; les médailles romains sont citées par M. K. Ott. Müller, *Antiq. Antioch.* § 1, p. 49, 12).

[4] Liban. *Monod. de Daphn. Templ. orat.* LXI, t. III, p. 334, sqq. ed. Reisk.

[5] Cet *Apollon Actiaque* ou *Palatin*, de Scopas, était proprement celui qu'on appelait *Musagète* ou *Citharœde*, et qui se représentait *vêtu d'une longue stole*, avec la *lyre* attachée sur le flanc gauche, tel que le type en avait été conçu d'après un modèle hiératique. Ce type s'était conservé sur toute une classe de bas-reliefs, dits choragiques, et sur quelques vases peints, un, entre autres, publié par M. Éd. Gerhard, *ant. Bildwerke*, cent. I, taf. LVIII; voy. sur ces bas-reliefs le travail critique de M. Welcker, dans les *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. V, p. 147, sgg. en y joignant les observations de M. K. Ott. Müller, dans l'*Allgem. Zeitung de Halle*, 1835, n° 102, p. 190, et celles que j'ai eu occasion de faire moi-même à ce sujet, dans mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*, § III, p. 159, 5). Quant à l'*Apollon Palatin* de Scopas, imité sur tant de médailles romaines, trop connues pour avoir besoin d'être citées, il nous en est parvenu plus d'une répétition en marbre, telle que la belle statue du *Musée Pie-Clémentin*, t. I, tav. XVI, telle encore que la prétendue *Érato*, du même Musée, t. I, tav. XXII, sans compter l'*Apollon*, restauré en *Ulysse*, dans la prétendue *famille de Lycomede*, Visconti, *Musée Royal*, t. II (*Oper var.* t. IV, p. 52-53). Cf. Ott. Müller. *Handbuch*, § 125, 4, p. 115.

Pasteur, assis, comme nous le montre une rare statue de la Villa Ludovisi [1], pour ne pas parler de quelques vases peints. Mais, afin de ne pas trop étendre cette énumération, qui comprendrait tant de monuments, si elle était complète, je me contenterai de citer en dernier lieu une de ces statues d'*Apollon*, consacrée à *Delphes* par les Macédoniens de *Dium*, et décrite par Pausanias [2], de manière à ce qu'il nous soit facile de nous faire une idée de sa composition; le dieu était représenté *nu*, *debout*, avec l'*arc* et les *flèches* dans une main, tenant de l'autre, par les pattes de devant, une *biche* qui se dressait sur ses pattes de derrière. Or, c'est précisément là le type que nous offrent plusieurs pierres gravées [3], dont il n'est pas possible de douter que le motif n'ait été emprunté de cette statue, due à la main de quelque artiste célèbre.

En fait de statues ou de groupes de dieux divers appartenant de même à des artistes du premier ordre et cités dans l'histoire de l'art, je me bornerai encore à quelques exemples dans le nombre assez considérable de ceux que je crois avoir reconnus avec plus ou moins de certitude sur les médailles. Le *Jupiter Ithomate* d'Agéladas [4] est une de ces statues de l'ancien style grec, dont nous avons recouvré une réminiscence précieuse sur un beau médaillon des Messéniens [5] et sur un moyen bronze de *Thuria* de Messénie [6]; et le *Jupiter imberbe*, autre ouvrage du même maître, qui se trouvait encore à *Ægium*, du temps

[1] Cette statue est citée par Winckelmann, *Stor. dell'Art.* t. I, p. 295, et par Zannoni, *Galler. di Firenz.* ser. V, t. II, p. 109.

[2] Pausan. x, 13, 3 : Τὸν Ἀπόλλωνα, ὃς εἰλημμένος ἐστὶ τῆς ἐλάφου; cf. Siebelis. *ad h. l.* ajout. Welcker, *Zeitschrift*, etc. I; 166.

[3] Schlichtegroll, *Choix de pierr. grav.* pl. xlv. A ce monument, cité par M. Siebelis, je puis ajouter deux autres pierres du cabinet du comte de Horn, publiées par Millin, *Pierr. grav. inéd.* vi, 18, et vii, 19.

[4] Pausan. iv, 33, 3.

[5] Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. iv, n° 20.

[6] Publié dans le *Cabinet de M. Allier*, pl. vi, n° 18.

de Pausanias[1], est bien certainement l'original d'après lequel fut exécuté le type de nombreuses médailles qui nous restent d'*Ægium*, où *Jupiter imberbe* est représenté *nu*, *debout*, avec l'*aigle* sur le bras gauche étendu, et le *foudre* qu'il tient de la main droite[2]. Mais il y a, sur ce médaillon des Messéniens, ayant pour type le *Jupiter Ithomate* d'Agéladas, une observation à faire, qui a échappé jusqu'ici à tous les antiquaires. On connaissait, par le recueil de Goltzius, un médaillon d'argent, qui offrait absolument le même type, mais avec la légende ΚΑΡΚΙΝΙΩΝ, qui l'avait fait attribuer à une ville des Bruttiens, *Carcinum*. Cette légende, justement suspecte, comme la plupart de celles de Goltzius, avait fait rejeter, non-seulement l'attribution, mais encore la médaille elle-même; ainsi, Eckhel n'avait mentionné que pour mémoire, et sur la foi du seul Goltzius, les médailles de *Carcinum*[3]; et, depuis Eckhel, aucun numismate, à ma connaissance, ne s'était occupé de ces médailles.

Cependant il n'était pas exact de dire que les monuments numismatiques dont il s'agit n'avaient apparu qu'à Goltzius. Deux de ces médailles sont gravées dans le recueil du P. Magnan[4], qui paraît bien les avoir eues sous les yeux, et qui s'est seulement trompé, comme l'avait fait Goltzius, en lisant ΚΑΡΚΙΝΙΩΝ. Le fait est que le type est tellement identique avec celui du médaillon des Messéniens ayant la

[1] Pausan. VII, 24, 2.

[2] J'ai principalement en vue la médaille de grand bronze, du *Cabinet de M. Allier*, p. 49, qui offre, au revers de la tête de Marc-Aurèle, la figure de *Jupiter*, érigée *sur une base*: d'où il résulte que c'est bien une *statue* qui forme le type en question; ce beau bronze est entré dans notre collection. Du reste, sur toutes ces médailles, de grand et de moyen bronze, autonomes et impériales, le dieu est *imberbe*.

[3] Eckhel, *D. N.* t. I, p. 167.

[4] *Miscell. numism.* t. II, tab. 14 et 15. Il s'est seulement glissé une faute d'impression dans le mot *auro*, au lieu de *ære*, dans l'indication des médailles de la pl. 14.

même tête au revers[1], qu'il n'y a pas de doute que ce ne soit la même médaille, probablement mal conservée, et certainement mal lue. Or, je présume que la véritable légende était ΚΑΡΝΑΣΙΩΝ, leçon qui s'éloigne très-peu de ΚΑΡΚΙΝΙΩΝ. On connaît, par Pausanias[2], la ville de *Carnasium*, qui appartenait aux *Messéniens*, et qui se trouvait précisément sur la route du mont *Ithome* à *Mégalopolis*, à peu de distance de *Messène*. Au voisinage de cette ville messénienne, était un *bois sacré*, Καρνάσιον ἄλσος, où se célébraient des mystères en l'honneur des *Grandes Déesses*, qui tenaient le premier rang après ceux d'Éleusis; et Pausanias fait mention de plusieurs statues de dieux qui s'y trouvaient érigées. C'était donc un lieu important par sa situation au centre de la Messénie, autant que par le culte qui s'y célébrait; et il n'y aurait rien que de parfaitement d'accord avec toutes ces notions, que de trouver des médailles de *Carnasium*, ayant pour types, d'un côté, la *tête de Cérès Éleusinienne*, de l'autre, la figure de *Jupiter Ithomate*. Dans ce cas, les médailles vues par Goltzius et le P. Magnan, et rejetées à tort comme apocryphes, devraient être reconnues pour authentiques, ce qu'elles sont pour moi en toute hypothèse; seulement il faudrait les rendre à *Carnasium*, dont le nom viendrait enrichir notre géographie numismatique, au lieu de celui de *Carcinum*, qui ne doit y figurer à aucun titre; et, de cette manière, nous possèderions l'image du *Jupiter Ithomate*, à la fois sur les médailles de *Carnasium* de Messénie et sur celles *des Messéniens*. Que si l'on se refusait à admettre la leçon que je propose, ΚΑΡΝΑΣΙΩΝ, pour ΚΑΡΚΙΝΙΩΝ, faute de voir les médailles mêmes qui la portent (et j'avoue qu'il y a toujours quelque difficulté à

[1] Celle de *Cérès*, mal à propos transformée en *Apollon* dans la gravure du P. Magnan.

[2] Pausan. IV, 33, 5, et VIII, 35, 1; cf. Siebelis. *ad hh. ll.*

recevoir une légende d'après une gravure seulement, et à défaut du monument même), ce serait bien certainement le nom des *Messéniens*, ΜΕΣΣΗΝΙΩΝ, qu'il faudrait voir sur ces ces prétendues médailles de *Carcinum*, qui reprendraient ainsi, avec leur authenticité, leur véritable place dans la science. Je laisse au jugement de mes lecteurs le choix entre ces deux hypothèses, qui nous procurent l'une et l'autre une seconde réminiscence du *Jupiter Ithomate* d'Agéladas; ce qui est le principal objet que je m'étais proposé en faisant cette observation.

Je viens de citer deux des chefs-d'œuvre du maître de Phidias, dont nous possédons une réminiscence sur les médailles. Quant à Phidias lui-même, je présume qu'il n'est ignoré de personne, que trois de ses principaux ouvrages, son *Jupiter d'Olympie*, sa *Minerve du Parthénon* et son autre *Minerve de l'Acropole*[1], ont fourni le type de plusieus médailles grecques, où nous ne devons voir, il est vrai, qu'une image bien imparfaite de ces chefs-d'œuvre, et encore sous le seul rapport de la composition, en même temps que nous pouvons nous flatter de retrouver, sur quelques tétradrachmes d'Athènes, une faible idée de la *tête* de sa *Minerve*, et sur un superbe médaillon des *Arcadiens*[2], la meilleure réminiscence qui se soit

[1] Tout le monde connait les tétradrachmes d'Alexandre, avec la figure du *Jupiter Olympien* au revers. Il n'est, non plus, à ce que je crois, personne qui ne sache que le *Jupiter Olympien*, type si fréquent de la monnnaie des Sélencides, à partir d'Antiochus Épiphane, était imité du chef-d'œuvre de Phidias; Ammien Marcellin le dit en termes exprès, XXII, 13, 1; et les monuments viennent à l'appui de son assertion. Voyez, sur ces médailles d'Épiphane, gravées dans le VIII[e] *Supplément* de M. Mionnet, pl. XII, n° 4, les observations de M. K. Ott. Müller, *Antiq. Antioch*, § 1, p. 63, 7). C'est pareillement sur des tétradrachmes d'Antiochus Philopator que nous trouvons représentée la *Minerve du Parthénon*, Mionnet, *ibid.* pl. XIV, n° 11 cf. Ott. Müller. *l. l.* p. 63, 7); et, quant à la *Minerve de l'Acropole*, nous en possédons une réminiscence sur des monnaies d'*Athènes* même, *Mus. Hunter.* tab. 10, n° XXXIX.

[2] C'est le médaillon si connu qui offre au revers la figure de *Pan assis sur l'Olympe*. La tête de Jupiter est peut-être la plus belle de ce dieu que nous offre toute la

conservée, bien que dans un si petit module, de la *tête* de son *Jupiter*.

Nous connaissons de Myron, émule de Phidias, son *Discobole,* dont il nous est parvenu plusieurs répétitions en marbre[1], à défaut desquelles il nous eût suffi de certaines pierres gravées, qui nous offrent ce type[2], pour y reconnaître l'original de Myron. Un autre ouvrage du même maître, un groupe de *Minerve* et d'un *Satyre,* qui est cité par Pline[3], s'est conservé de même sur des médailles, des bas-reliefs et d'autres monuments, où le sujet a été reconnu, mais sans avoir encore été rapporté à son véritable auteur; ce qui m'oblige à entrer ici dans quelques explications. Voici, d'abord, le texte de Pline, qui est, comme à l'ordinaire, d'une concision à embarrasser souvent et à égarer quelquefois la critique, si elle n'avait pas, comme dans ce cas-ci, le secours des monuments : *Fecit et* (Myron) *Satyrum admirantem tibias, et Minervam.* D'après cette simple indication, on a cru jusqu'ici qu'il s'agissait de deux statues, citées l'une après l'autre par Pline, sans aucun rapport l'une avec l'autre; la première, d'un *Satyre, tenant en main des flûtes qu'il admire,* la seconde, d'une *Minerve,* conçue d'une manière quelconque; et c'est en s'expliquant de cette façon le texte de Pline, que

numismatique grecque; voy. ce qu'en dit M. K. Ott. Müller, *Handbuch der Archäol. der Kunst,* § 132, 2, p. 129, et à quoi je souscris pleinement.

[1] Sur cette statue du *Discobole,* et sur les répétitions qui nous en restent, consult. le recueil de *Dissertations,* publiées à Rome, en 1806, à l'occasion de la découverte de la statue de la Villa Palombara (maintenant au palais Massimi), par M. Cancellieri, *Dissertaz. Epistol. sopr. la statua di Discobolo,* etc. Roma, 1806, in-8°. M. K. Ott. Müller a compté jusqu'à *huit* de ces répétitions plus ou moins entières, avec *deux fragments,* qui en portent le nombre total à *dix, Amalthea,* t. III, p. 243; mais, à la vérité, sans tenir compte de la différence des deux *Discoboles,* attribués, l'un à Naucidès, l'autre à Myron, par Visconti.

[2] Une, entre autres, possédée par un célèbre amateur anglais, M. Byres, et citée par C. Fea, dans une note sur la *Storia dell' Arte,* t. I, p. 189, ed. Rom. voy. aussi Visconti, *Mus. P. Clem.* t. I, p. 23, *a*).

[3] Plin. XXXIV, 8, 19.

le dernier éditeur du *Musée Capitolin*, feu M. Nibby, avait cru reconnaître le *Satyrum admirantem tibias* dans la statue du *jeune Satyre en repos, tenant une flûte des deux mains*[1], statue dont nous possédons un grand nombre de répétitions, provenant toutes d'un original célèbre, lequel était certainement tout autre chose que la statue en question de Myron. Sans m'arrêter à combattre cette interprétation, où la pensée de Pline n'est pas mieux comprise que le monument antique n'y est bien appliqué, il me suffira de dire que le texte de Pline concerne un groupe composé de deux figures, savoir : un *Satyre, admirant des flûtes*, et *Minerve;* et, cela posé, je n'ai plus à ajouter qu'une chose, c'est que le motif de ce groupe se rapporte à une circonstance du mythe de Minerve, très-connue et très-populaire, particulièrement à Athènes: c'est le trait de l'invention de la *double flûte*, dont *Minerve* avait essayé de jouer, mais qu'elle rejeta avec horreur, quand elle s'aperçut que l'usage de cet instrument la défigurait, et que Marsyas, un des *Satyres, contemplait avec admiration* sur le sol où elle gissait abandonnée, jusqu'au moment où l'idée lui vint de s'en servir à son tour[2]. Ce trait mythologique, qui mettait en présence, d'une manière aussi heureuse qu'expressive, *Minerve* et le *Satyre*, avait dû être représenté sur beaucoup de monuments antiques; nous le trouvons, en effet, sur des pierres gravées[3], et sur une peinture des *Thermes de Titus*[4], avec des détails qui

[1] *Sculture del Mus. Capitolin.* t. II, tav. XX, XXI, p. 194, 7).

[2] Apollodor. I, 14, 2; cf. Heyn. *ad h. l.* Melanippid. et Telest. *apud* Athen. XIV, 616, E. Aristot. *Politic.* VIII, 6; Plutarch. *in Alcibiad.* § 2; Hygin. *Fab.* CLXV; Clem. Alex. *Pædag.* l. II, p. 185, ed. Potter.

[3] Une de ces pierres gravées, où *Minerve assise* tient *deux flûtes*, est décrite par Winckelmann, *Pierres gravées de Stosch*, p. 65, n. 211. Sur une autre pierre du *Recueil* de Tassie, n. 1717, p. 113, el *Satyre* joue de la double flûte qu'il a relevée, tandis que la *Déesse* s'éloigne; voy. dans la même collection, n. 1774, p. 137, une troisième pierre relative au même sujet.

[4] Publiée par Winckelmann, *Monum.*

se rapportent aux diverses circonstances de ce mythe. Mais, où la fable proprement attique nous apparaît sous sa forme originale, c'est sur un de ces bas-reliefs, de style attique, publié par Stuart[1]; or, c'est précisément le même groupe qui se retrouve sur une médaille d'*Athènes*, dont il existe plusieurs exemplaires[2], l'un desquels, celui de la collection d'Hedervar[3], est resté jusqu'ici ignoré de tous les antiquaires, à cause des fausses attributions dont il avait été l'objet. Nous apprenons, en outre, de Pausanias[4], qu'il existait sur l'Acropole un groupe dont le motif était pareillement fondé sur ce trait mythologique, mais en rapport avec une circonstance différente, celle

ined. n. 18, p. 19-20, qui décrit, à cette occasion, un bas-relief du palais Capranica, où la *Déesse* était représentée *jouant de la double flûte*, et, près d'elle, le *Satyre* qui se dispose à relever l'instrument qu'elle va rejeter. On trouvera beaucoup de détails sur ce trait mythologique, et sur les représentations qui nous en restent, dans la savante dissertation de Boettiger, *Pallas Musica und Apollo der Marsyastödter* (*Klein. Schrift.* I, 22-24, et § XIII, 49-51), où il n'est pourtant fait aucune mention, ni de notre bas-relief attique, ni de nos médailles d'*Athènes*.

[1] *Antiq. of Athens*, t. II, p. 27 (t. II, pl. XVII, fig. 14, de l'éd. de Paris, et de celle de Londres de 1825). Ce bas-relief a été reproduit par M. K. Ott. Müller, dans ses *Monuments de l'Art*, pl. XXII, n. 239, p. 25.

[2] Une de ces médailles, la première qui ait été connue, a été publiée par M. de Bröndsted, *Voyages et Recherches* (Paris, 1830), t. II, p. 188, vignette, n. XLIV, avec l'explication qui s'en trouve, *ibid.* p. 300-1. Je ne sais si cet exemplaire est le même que celui que possédait feu M. de Stackelberg, et qui avait été publié dès 1826, dans la *Venere Proserpina* de M. Éd. Gerhard, p. 10; cf. p. 78; en tout cas, c'est au savant nommé en dernier lieu qu'appartiendrait le mérite de cette première publication, restée inconnue à M. de Bröndsted.

[3] *Mus. Hedervar.* t. I, tab. IV, n. 87. Ce serait là le premier exemplaire mis au jour de la médaille en question; mais le sujet n'ayant pas été reconnu par l'éditeur de ce Musée (Caronni), et la médaille elle-même étant restée rangée parmi les *Incertaines d'Italie*, avec cette description, p. 46, n. 1280: *Mulier stolata stans, brachiis remissis, cui dextra in altum sublata irasci videtur vir nudus, ad ejus sinistram consistens*, il n'est pas étonnant qu'elle ait échappé jusqu'ici à l'attention de tous les antiquaires. Feu Sestini en a donné une description nouvelle, mais sans en reconnaître davantage la provenance et le sujet, *Descrizion. dell. Medagl. del Mus. Hedervar.* t. II, p. 73, n. 63.

[4] Pausan. 1, 24, 1.

où *Minerve frappait l'imprudent Satyre qui avait relevé l'instrument maudit par la déesse.* Le groupe de Myron, à raison du mérite et de la célébrité de son auteur, avait dû jouir encore d'une plus haute réputation; aussi est-ce celui dont il nous est parvenu, sur le bas-relief que j'ai cité et sur les médailles mêmes d'Athènes, l'imitation qui nous donne la sûre et pleine intelligence du texte de Pline, en même temps qu'elle nous a conservé une réminiscence authentique de cet ouvrage capital de Myron, un des chefs de l'école attique.

Entre autres travaux célèbres sortis de cette école, et dont nous ne pouvons plus espérer de retrouver jamais que sur des médailles une image quelconque, je citerai encore le groupe d'Harmodius et d'Aristogiton, exécuté d'abord par Anténor[1], puis reproduit par Critios[2], pour remplacer le monument original enlevé par Xerxès. Critios était un des maîtres de l'ancienne école attique; et son ouvrage devait tenir encore de la rigidité de style propre à cette école. Nous en avons une imitation, bien faible sans doute, mais bien précieuse, sur un tétradrachme d'Athènes[3]; et c'est le même groupe qui s'est rencontré, sculpté de bas-relief, en guise d'ornement, sur un beau siége de marbre pentélique[4]. C'est aussi sur des tétradrachmes d'Athènes que nous trouvons une copie, réduite il est vrai à la dimension la plus exiguë, du

[1] Pausan. I, 8, 5; cf. Arrian. III, 16, 13. Vid. Sillig. *Catalog. vet. Artif.* v. Antenor, p. 48.

[2] C'est le véritable nom de cet artiste, appelé jusqu'ici *Critias* dans l'histoire de l'art; voy. Sillig, *Catal. vet. Artif.* v. Critias, p. 162-3, ainsi que cela résulte d'un marbre attique récemment découvert, et publié par M. Ross, *Lettre à M. Thiersch*, p. 5-6, Athènes, 1839, in-8°.

[3] *Mus. Hunter.* tab. 9, n. XIV.

[4] Gravé en vignette dans les *Gräber der Griechen*, p. 33, de M. de Stackelberg. L'inscription du groupe d'Harmodius et d'Aristogiton est une de celles qui ont été récemment retrouvées, à défaut du monument même; elle est publiée dans le *Corp. Inscr. gr.* t. II, p. 340, de M. Boeckh; voy. aussi Welcker, *Rhein. Mus.* IV, 473.

groupe des *Trois Grâces, vêtues*, d'ancien style [1], érigé à l'entrée de l'Acropole, ouvrage de Socrate le philosophe [2]; et je rappelle à cette occasion un autre monument de l'ancienne école grecque, qui avait pareillement les *Trois Graces* pour objet, et où elles étaient aussi *vêtues*, le groupe de Pythagoras de Paros, dont il nous est resté, sur des médailles de *Germé* de Galatie et d'*Aphrodisias* de Carie, une imitation d'assez grande proportion et d'une exécution assez soignée, pour que nous puissions nous faire une idée suffisamment exacte de la composition de ce groupe, de l'arrangement des figures, et du mode d'ajustement qui leur était propre [3]. Il est difficile de décider si le *Héros qui s'essuie avec un strigile*, tel que nous le connaissons par un beau scarabée antique, sous le nom de *Tydée* [4], nous représente le *Distringens se*, l'Ἀποξυόμενος, de Polyclète [5], ou celui de Lysippe [6]; car les deux statues, indiquées sous ce nom par Pline, et attribuées à ces deux chefs d'école, étaient bien certainement conçues d'après le motif que nous offre ce scarabée, mais sans que nous puissions y reconnaître le style du maître original; tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'est que toutes les probabilités sont en faveur de Polyclète [7].

En fait de travaux de Praxitèle, qui fournirent le type de médailles grecques, ou de pierres gravées, j'ai déjà cité l'*Apol-*

[1] Pausan. IX, 35, 1, et 2; cf. I, 22, 8; Plin. XXXVI, 5, 4.

[2] *Mus. Hunter.* tab. 9, n. V.

[3] Ce groupe de Pythagoras de Paros ou de Samos, Pausan. IX, 35, 2; cf. Plin. XXXIV, 8, 19, était peint, et se trouvait à Pergame. La médaille de *Germé* de Galatie, avec les *Trois Grâces vêtues*, d'ancien style, a été publiée par Millin, *Galer. Mythol.* pl. XXXIII, n. 202; celle d'*Aphrodisias* de Carie offre, sur la face principale, la tête de Crispine; c'est un grand bronze qui existe dans tous les cabinets.

[4] Winckelmann, *Pierr. gr. de Stosch.* cl. IIIe, n. 174; Toelken, *Verzeichniss*, etc. p. 72, n. 143.

[5] Plin. XXXIV, 8, 19.

[6] Idem, *ibid.*

[7] Il est juste de reporter le mérite de cette conjecture à Visconti, à qui elle appartient; *Mus. P. Clem.* t. I, p. 23, a).

lon Sauroctone. Tout le monde connaît la *Vénus de Cnide*, qui se voit sur des monnaies impériales de cette ville, au revers des têtes de Caracalla et de Plautille [1]. Le fameux groupe de la *Catagusa*, mentionné par Pline dans le nombre des principaux ouvrages de Praxitèle [2], se trouve sur une rare médaille d'Antonin Pieux [3]. Un autre groupe du même maître, celui de *Latone et Chloris*, s'est offert sur une rare médaille d'*Argos* [4]; et le *Bonus Eventus*, qui forme le type de quelques médailles grecques et d'un grand nombre de pierres gravées [5], est très-probablement imité de la statue célèbre de Praxitèle, qui était placée à Rome dans les jardins de Servilius [6], à moins qu'on n'aime mieux y voir une réminiscence du même sujet, traité par Euphranor [7]. Enfin, la *Diane d'Anticyre*, autre ouvrage de

[1] Ces médailles ont fourni le sujet de la *Dissertation* de M. Lewezow, citée, p. 122, 1).

[2] Plin. xxxiv, 8, 19. M. Millingen paraissait croire que la composition d'un vase peint qu'il a publié, *anc. uned. Monum.* I, xvi, pouvait être empruntée de ce groupe de Praxitèle, ou de la peinture de Nicomaque, Plin. xxxv, 10, 36; et M. Sillig ne semblait pas éloigné de partager cette idée, qui n'a pourtant, en ce qui concerne Praxitèle, aucune espèce de fondement.

[3] C'est du moins une conjecture de Visconti, qui me paraît bien près de la vérité, et, en tout cas, très-ingénieuse. La médaille en question est un *aureus* d'Antonin, qui porte la date du iiie consulat, avec l'inscription : LÆTITIA; elle est publiée, *Mus. P. Clem.* t. I, tav. agg. A. n. 2, et expliquée, *ibidem*, p. 95, 1.

[4] Millingen, *Sylloge*, etc. pl. iii, n. 32, p. 59.

[5] Les médailles impériales, tant grecques que romaines, qui offrent le *Bonus Eventus*, depuis les temps de Galba jusqu'à ceux de Gallien, sont si nombreuses et si connues des antiquaires, qu'il serait superflu d'en citer des exemples. Le même type est presque aussi commun sur les pierres gravées, particulièrement sur celles de cette espèce d'*onyx*, nommé vulgairement *nicolo*; et, à l'égard de ces monuments, je me bornerai à renvoyer mes lecteurs au savant travail de M. Creuzer, *zur Gemmenkunde*, taf. 1, n. 10, S. 49-52, et 163-65, ainsi qu'à mes propres observations, dans le *Journal des Savants*, Février, 1838, p. 98-99.

[6] Sur la manière dont était conçu le *Bonus Eventus* de Praxitèle, Plin. xxxvi, 5, 4 : cf. Fest. p. 465, ed. Dac. voy. une excellente observation de M. Creuzer, *zur Gemmenk.* S. 164, 90), 91).

[7] Nous connaissons très-bien par Pline, xxxiv, 8, 19, la manière dont était représenté le *Bonus Eventus* d'Euphranor, tenant d'une main une *patère*, de l'autre, un *épi* et une *tête de pavot*. C'est la statue

Praxitèle, cité par Pausanias[1], n'est pas absolument perdue pour nous; et cela, grâce aux médailles qui nous en ont transmis une faible image.

De Lysippe, nous ne pouvons dire avec toute la certitude désirable si son *Hercule colossal*, érigé sur la place publique de *Tarente*, est bien la statue qui a fourni le type d'une belle médailles d'*Héraclée*[2], ville voisine et colonie de Tarente; quoique cela soit extrêmement probable, d'après le rapport qu'offre ce type avec la description que nous possédons de la figure en question. On ne peut en dire davantage, au sujet de l'*Hercule à table*, Ἡρακλῆς ἐπιτραπέζιος, chef-d'œuvre du même artiste, qui se trouvait à *Crotone*[3], et que l'on pourrait difficilement concevoir autrement que ne nous apparaît l'*Hercule assis*, avec le *scyphus* dans la main droite, qui forme le type du revers de

qui a été le plus souvent employée pour type des monnaies impériales, avec quelques variantes de détail, telles que la *corne d'Abondance* substituée à la *patère*, comme on le voit sur des médailles de *Nicopolis* de Thrace, *Mus. Wiczai*, t. I, tab. VII, n° 159; cf. Mionnet. II° *Supplém.* p. 121, n° 382; de *Patres* d'Achaïe, *Mus. Wicz.* t. I, tab. XVI, n° 353, et de bien d'autres villes que je m'abstiens de citer.

[1] Pausan. x, 37, 1.

[2] J'ai principalement en vue la belle médaille d'*Héraclée*, dont les exemplaires sont encore si rares, et que j'ai publiée, *Odysséide*, p. 337, vignette n° 10; voy. aussi p. 308, 2). En rapprochant le type de cette médaille de la statue de Lysippe, telle qu'elle est décrite par Nicétas, *de Stat. Constantinop.* c. 5, p. 12, ed. Wilken. on reconnaît sans peine que l'un a dû être emprunté de l'autre. Le même type se retrouve, avec quelques variantes, sur des pierres gravées, Lippert, *Dactylioth.* I, 285-7, II, 231, et *Supplém.* 344-46. Quant à l'autre type d'*Hercule assis*, qui se voit, au revers d'une *tête casquée de Minerve*. sur une drachme de *Tarente*, médaille rare publiée par M. Millingen, *anc. Coins of Greek Cities*, pl. 1, n. 14, et où ce savant a cru trouver une réminiscence du colosse de l'*Hercule assis* de Lysippe, *ibid.* p. 12, 2), c'est faute d'avoir rapproché ce type du passage cité plus haut de Nicétas, que ce savant a pu former cette conjecture qui n'a véritablement pas de fondement. J'en dirai autant de l'assertion de Boettiger, qui cite le *Neptune assis*, *sacri custos Tarenti*, Horat. *Od.* 1, 28, 29, d'après des médailles de Hunter, où ce type ne figure pas; voy. ses *Ideen zur Kunstmythologie*, t. II, p. 336, § 4.

[3] Stat. *Sylv.* IV, 6, 32, sqq. cf. Martial. *Epigr.* IX, 44, 45.

plusieurs des plus belles médailles de *Crotone*[1], d'une fabrique à peu près contemporaine de Lysippe. Mais un autre *Hercule* de ce maître, celui qui est si connu sous le nom d'*Hercule Farnèse*, et dont nous possédons une si belle copie antique, de la main de l'Athénien Glycon[2], est un des types les plus fréquemment reproduits sur la monnaie des peuples grecs, à presque toutes les époques de l'empire[3], et même dès une assez haute époque grecque[4]. Et quant à d'autres maîtres des premières écoles de la Grèce, auteurs de groupes ou de statues dont l'histoire a gardé le souvenir, et dont une réminiscence, à défaut de l'original ou d'une copie, est venue jusqu'à nous de la même manière, je citerai particulièrement le groupe de *Ganymède ravi par l'Aigle*, ouvrage de Léocharès[5], qui se voit

[1] Sur cette médaille, où Eckhel avait reconnu le premier une imitation de cet *Hercule* de Lysippe, *D. N.* I, 171, voy. mon *Mémoire sur le type des Monn. de Caulonia*, p. 33 et suiv. pl. III, n° 19.

[2] Il est constaté par le nom *de Lysippe*, qui se lit sur la plinthe d'une statue en marbre trouvée dans les ruines du Palatin, Bianchini, *Palazzo de' Cesari*, tav. XVIII, et maintenant placée dans la cour du palais Pitti, à Florence, que l'original de cette statue et de celle de Glycon était de la main de Lysippe; et ce devait être un de ses chefs-d'œuvre: car il n'est pas de statue grecque qui ait été aussi souvent reproduite sur les médailles que celle-là; voy. sur cet *Hercule* de Lysippe le *Programme* de M. Petersen, *Commentat. de Liban.* partic. II[e], (Haun. 1827, in-4°), où sont citées, p. 26, 1), plusieurs des médailles grecques qui offrent ce type, au revers de têtes impériales.

[3] Dans le grand nombre des médailles grecques impériales qui ont pour type l'*Hercule Farnèse*, je citerai particulièrement celles de *Cius*, *Mus. Chaud.* tav. V, fig. 3, et de *Nicée*, de Bithynie, *Cabin. de M. Allier*, pl. XI, n° 4; de *Patres* d'Achaïe, Mionnet, IV[e] *Supplément*, p. 145, n° 966; de *Corinthe*, *Mus. Arigon.* tab. V, n. 73; d'*Hadrianopolis* de Trace, de *Pautalia* et de *Philippopolis*, de la même contrée, où ce type est commun, au revers de beaucoup d'empereurs. Mais je citerai surtout le médaillon de *Germé* de Mysie, où le groupe de *Téléphe allaité par la biche* se voit aux pieds d'un *Hercule* dans l'attitude de la statue Farnèse, Streber, *Numismata*, tab. III, n. 2, p. 191-4.

[4] J'ai ici en vue certaines médailles de la Grande-Grèce, telles que celles de *Crotone*, du plus petit module d'argent et d'ancienne fabrique, et d'autres en bronze; ces dernières, publiées par M. Millingen, *Sylloge*, etc. pl. III, n. 6, avec l'attribution de *Natiolum*, au sujet desquelles on peut consulter mon *Mémoire sur le type des Monn. de Caulonia*, p. 36, 1), pl. II, n[os] 17, 18.

[5] Plin. XXXIV, 8, 19. On s'accorde à re-

sur des médailles d'*Ilium recens*[1] et de *Dardanus*[2]; celui de la *Fortune d'Antioche avec le fleuve Oronte à ses pieds*, exécuté par Eutychidès[3], et imité sur de nombreuses médailles d'*Antioche*[4], d'où ce type a passé, pour exprimer le même motif, sur la monnaie de beaucoup d'autres villes grecques; le groupe de la *Paix portant Plutus enfant*[5], par Céphisodote, imité de même sur des médailles de *Cyzique*[6]; un groupe d'*Ortygie portant sur ses bras Apollon et Diane enfants*, groupe dû sans doute au ciseau de Scopas, et cité par Strabon[7] au nombre des chefs-d'œuvre de la sculpture que renfermait de son temps la ville d'*Éphèse*, que nous retrouvons sur des médailles de cette ville, frappées avec la tête de Gallien[8] et de Tranquilline[9]; le même qui avait été imité aussi sur des médailles de *Tripolis* de Carie[10] et de *Mastaura* de Lydie[11]; et cet autre groupe d'*Amour et Psyché*, qu'on peut croire sorti pareillement de la main de Scopas, tant il offre d'analogie, dans la plus belle copie antique que nous en

garder la statue du Vatican, publiée par Visconti, *Mus. P. Clem.* III, XLIX, comme une copie de l'ouvrage de Léocharès. Il en existe une autre répétition parmi les marbres de Venise, Zanetti, *Stat.* t. II, tav. VII, actuellement placée au Palais-Ducal.

[1] *Cabin. de M. Allier*, pl. XIII, n° 6.

[2] Une de ces médailles de *Dardanus* est gravée dans le *Voyage pittoresque* de M. de Choiseul, t. II, pl. 67, n° 28. Le même sujet se voit aussi sur des pierres gravées, une desquelles est publiée dans les *Saggi di Cortona*, t. V, p. 36.

[3] Pausan. VI, 2, 4.

[4] Voy. sur ce monument et sur les médailles d'*Antioche* qui nous en offrent une réminiscence authentique, les observations de M. K. Ott. Müller, *Antiq. Antioch.* § 1, 36, 6), 7), 7*), et 7**), en y joignant ma *Lettre à M. Schorn*, p. 73-74. Visconti avait remarqué le même type sur des pierres gravées, *Oper. var.* t. II, p. 238, n° 266.

[5] Ce groupe est cité par Pausanias, IX, 16, 1; cf. I, 8; et il nous en est parvenu une copie antique en marbre, décrite par Visconti, *Oper. var.* t. II, p. 139-40.

[6] Au revers de Maximin; la médaille est dans notre Cabinet, où elle est décrite par M. Mionnet, t. II, p. 549, n° 231.

[7] Strabon, XIV, p. 640.

[8] Streber, *Numismata*, etc. pag. 218, tab. III, fig. 12.

[9] *Mus. Hedervar.* t. I, tab. XXI, n° 470.

[10] Frappées au revers d'Otacille, d'Étruscille, d'Herennius, de Gallien et de Salonine.

[11] Frappées avec l'effigie de Maximin et de Philippe.

possédons, celle de la Galerie de Florence [1], avec la *Famille de Niobé*, pour le caractère et pour le style [2], reproduit avec une fidélité qui prouve, autant que les nombreuses répétitions en marbre qui en sont venues jusqu'à nous [3], la haute célébrité du modèle, sur une rare et curieuse médaille de *Serdica* de Thrace [4], restée sans doute inconnue à Boettiger, puisque ce savant, si familier avec les monuments, assurait que le groupe d'*Amour et Psyché* ne s'était encore montré sur aucune médaille [5].

Il existe, enfin, sur des médailles grecques frappées jusque dans le dernier âge de l'empire, des réminiscences plus ou moins fidèles de quelques-uns des plus beaux ouvrages de la statuaire des Grecs, qui nous sont parvenus, soit en original, soit en copie. Eckhel avait été frappé de retrouver, sur un bronze impérial de *Thyatire* [6], une imitation, bien réduite sans doute, du fameau *Taureau Farnèse* [7]. Ce qui ne doit pas moins nous intéresser, c'est de voir à quel point notre belle *Diane de Versailles* est reproduite sur des médailles grecques de tout âge et de tout pays [8], tandis que son sublime

[1] Ce beau groupe a été publié plusieurs fois, notamment par Wicar, dans sa *Galerie de Florence*, III, 3.

[2] Cette analogie a été remarquée par plusieurs antiquaires, entre autres, par M. Hirt, qui y ont vu un argument sans réplique à l'appui de l'antiquité de la fable même, dont ce groupe était l'expression figurée.

[3] Une de ces répétitions se trouve au Musée de Dresde, *Augusteum*, II, LXIV; je me réserve de parler des autres en détail dans mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*, IIe partie, *Lettre IVe*, où je traiterai à fond ce qui concerne le *mythe de Psyché* et les monuments de l'art qui y ont rapport.

[4] Cette médaille, encore inédite, à ma connaissance, sera publiée à la suite du travail cité dans la note précédente; elle est décrite par M. Mionnet, t. I, p. 421, n° 369.

[5] Dans sa *Dissertation sur la fable de Psyché*, qui vient d'être réimprimée au nombre de ses écrits sur *Kunstmythologie*, t. II, p. 457.

[6] Eckhel, *Catalog. Mus. Cæsar.* t. I, p. 194, n. 4; *Num. veter.* tab. XV, n. 1; et *D. N.* t. III, p. 122.

[7] Le même sujet s'est rencontré sur une des dernières peintures découvertes à Pompeï, dont je me suis procuré une copie, avec l'intention de la publier.

[8] Dans le grand nombre des médailles

frère du Vatican ne s'y est pas encore rencontré. Le *Méléagre* a été souvent copié sur des médailles de *Patres* d'Achaïe[1], et sur celles des *Arcadiens*[2]. La *Vénus de Médicis* forme le type de nombreuses médailles de villes de Thrace, telles que *Serdica*[3], *Anchialus, Deultum*, et d'autres encore de la même contrée. Notre *Vénus de Milo* est sans doute l'original d'après lequel a été produit le type d'une figure semblable, sur de nombreuses médailles de *Corinthe*[4], en supposant qu'elle était *isolée* et *portant un bouclier*, comme on s'accorde assez généralement à la restaurer en idée[5], et non pas *groupée avec Mars*, comme l'avait imaginé M. Quatremère de Quincy[6], d'après un groupe antique qui se rencontre, d'ailleurs, sur des pierres gravées, et aussi sur des médailles[7]. Je citerai en dernier lieu,

qui offrent ce type, je me contenterai de citer celles de *Philadelphie* de Lydie, *Mus. Brit.* pl. XI, fig. 6; de *Marcianopolis* de Mœsie, Sestini, *Mus. Chaud.* tav. 3, n. 1; de *Mitylène*, *ibid.* tav. VI, n. 1; de *Cyzique*, au revers de Commode; de *Milétopolis* de Mysie, au revers de Gordien; de *Corinthe*, au revers d'Hadrien; et de plusieurs villes de Thrace, telles que *Nicopolis*, *Mus. Wicz.* t. I, tav. VII, n. 160, et *Deultum*, *ibid.* tab. IX, n. 192.

[1] *Mus. Arigon.* tab. VII, n. 111.

[2] *Mus. Hedervar.* t. I, tav. XVIII, n. 394.

[3] Mionnet, II[e] *Supplém.* p. 491, n. 1699; *Cab. de M. Allier*, pl. III, n. 19.

[4] La *Vénus armée*, telle qu'on la voit sur des médailles de la colonie de *Corinthe*, au revers d'Hadrien, d'Antonin Pieux, de L. Verus, de Marc-Aurèle, de Commode, de Septime Sévère, tantôt *isolée*, tantôt *dans son temple*, ressemble absolument, pour la pose et pour l'ajustement, à notre *Vénus de Milo*. On la trouve aussi, opposée à *Diane*, sur des monnaies de *Patres*, au revers de Commode, *Mus. S. Clement. Num. sel.* t. II, p. 278, tab. XXIV, fig. 205. J'ai composé sur ces médailles, rapprochées de notre statue, un travail particulier, dont le résultat se trouve d'accord avec l'idée proposée par M. Millingen, *anc. uned. Mon.* part. II, pl. IV-VI, p. 6-8, et où je discute l'opinion, assez généralement admise chez les artistes, que cette statue, dont la tête n'offre pas le caractère propre aux autres figures de *Vénus*, pourrait être une *Victoire sans ailes*. Je profite de cette occasion pour citer la médaille de *Corinthe*, avec la même figure de *Vénus armée* pour type du revers, récemment publiée par M. Millingen, *Sylloge*, etc. pl. II, n. 30.

[5] K. ott. Müller, *Handbuch*, etc. § 376, 5), 6), p. 552.

[6] *Dissertation sur la statue antique de Vénus découverte à Milo*, Paris, 1821, in-4°.

[7] Une, entre autres, de Faustine la mère, gravée dans le recueil de Patin, et reprodnite par M. Quatremère de Quincy, à l'appui de son opinion.

la fameuse *Cléopâtre* du Vatican, reconnue avec raison pour *Ariane surprise pendant son sommeil par Bacchus et son cortége*, d'après un médaillon de *Périnthe*[1], où cette scène est représentée, à peu près comme sur les bas-reliefs antiques, dans son groupe principal, et où la figure d'*Ariane endormie* offre absolument la même attitude et le même ajustement que la statue du Vatican.

Voilà, sans contredit, un nombre assez considérable d'exemples fournis par la numismatique, de ces emprunts faits à la statuaire, pour orner le champ des monnaies grecques; exemples que nous voyons se multiplier à proportion que l'art décline, et avec lui la fortune de l'empire. Il me reste maintenant à exposer celui que je me suis réservé de produire en dernier lieu, pour en faire l'application à un morceau de sculpture réputé excellent entre tous ceux du premier ordre, et le seul peut-être, de tous les chefs-d'œuvre de l'art antique arrivés jusqu'à nous, qui n'ait rien perdu dans l'opinion, par le fait de l'apparition des sculptures de Phidias, qui a fait descendre au second rang tout ce qu'on avait admiré jusqu'alors; je veux parler du *Torse du Belvédère*.

Cette figure est trop connue pour avoir besoin d'être décrite après tant d'antiquaires qui ont pris ce soin. Ce qui n'est pas moins connu de toutes les personnes versées dans la science de l'antiquité, c'est la contrariété des opinions qui ont été émises sur le sujet de la figure à laquelle appartenait cet admirable fragment. Jusqu'ici, en effet, on n'a pu se mettre

[1] Ce médaillon, frappé avec la tête d'Alexandre Sévère, a été publié, d'après un exemplaire du cabinet de Gotha, par M. Fr. Jacobs, dans une *Dissertation sur l'Ariane endormie du Vatican*, qu'il a reproduite, avec quelques additions, dans ses *verm. Schrift.* t. V, § 11, p. 405, ff. Il s'en trouve aussi dans notre Cabinet un exemplaire décrit par M. Mionnet, t. I, p. 412, n. 324, qui sera publié, parmi les monuments à l'appui, dans mes *Lettres archéologiques sur la Peinture des Grecs*, IIe partie.

d'accord que sur un point, qui ne pouvait être un seul instant douteux, d'après le bout de la *peau de lion* qui subsiste sur la cuisse gauche : c'est que cette figure représentait *Hercule;* et encore, sur ce point, l'idée de Winckelmann, qui voyait, dans ce *torse,* plutôt avec les yeux de l'imagination qu'avec ceux de la critique, *Hercule déifié*, purgé dans sa personne de toutes les imperfections de l'humanité, et admis au séjour des immortels, avec le *bras droit* (c'est le bras gauche qu'il devait et sans doute qu'il voulait dire) posé sur sa tête, pour indiquer le suprême repos de l'Olympe[1]; sur ce point, dis-je, l'idée du grand antiquaire résultait-elle d'un sentiment poétique, bien plus que d'une appréciation juste et exacte du monument. L'erreur de Winckelmann, qui se représentait en outre la *tête* de cet *Hercule déifié* dirigée vers le ciel, ce qui n'était pas et ne pouvait être, est donc sensible pour tout le monde. Une supposition toute contraire à celle-là, celle du célèbre peintre Mengs, qui, sans entrer d'ailleurs dans aucune discussion à cet égard, et partant, suivant toute apparence, d'une restauration attribuée à Michel Ange[2], inclinait à croire que l'*Hercule* du *torse* était appuyé sur sa massue, conséquemment *avec la tête abaissée*[3]; cette supposition n'a pas semblé à Visconti mériter une réfutation[4], non plus que l'idée bizarre du Bernin, qui restaurait notre *torse* en une figure d'*Hercule filant pour Omphale*[5]. Je n'accorde pas, pour ce qui me regarde, plus de confiance à l'opinion du savant Heyne, qui, sans tenir compte du tra-

[1] *Stor. dell' Art.* l. X, c. III, § 14, t. III, p. 585, 65), ed. Prat.

[2] Voy. la *note* XLVII, ajoutée par Mariette à la *Vie de Michel Ange*, écrite par Condivi, *note* citée par Visconti, *Mus. P. Clem.* t. II, p. 18, *b*).

[3] Mengs, *Opere*, t. II, p. 204.

[4] *Mus. P. Clem.* t. II, p. 18.

[5] Voy. une *Lettre* de Winckelmann dans les *Mémoires sur sa Vie*, t. I, p. XLVI, de la trad. franç. de son *Histoire de l'Art*. Mengs fait allusion à cette restauration du Bernin, qu'il désapprouve, *Opere*, t. I, p. 220. C'est à tort que cette idée d'un *Hercule filant* avait été prêtée à Raphaël.

vail critique de Visconti, reconnaissait, dans le *torse*, l'*Hercule assis à table*, de Lysippe[1], bien que cette opinion soit plus facile à concilier avec le mouvement général de la figure, telle que nous la connaissons par les belles médailles de Crotone, et qu'à ce titre sans doute elle ait obtenu en dernier lieu l'assentiment de M. K. Ott. Müller[2]. Mais, il y a, dans cette supposition qui rentre dans celle de Winckelmann, et qui s'appuie, comme celle-ci, sur des monuments, tels que la grande coupe de la Villa Albani, et le bas-relief du *Repos d'Hercule*, de la même Villa; il y a, dis-je, dans cette supposition, une difficulté grave, qui eût dû frapper Winckelmann, persuadé comme il l'était que son *Hercule déifié* était ici représenté dans toute la perfection de la condition divine; c'est que les monuments en question, principalement celui du *Repos d'Hercule*, nous montrent ce héros dans une *orgie* de *Ménades* et de *Satyres*, qui n'a rien de commun avec la tranquille et pure jouissance de l'*apothéose*.

On se serait épargné toutes ces suppositions plus ou moins hasardées, plus ou moins contraires au caractère propre du monument et au mouvement véritable de la figure, si l'on eût observé que cette figure d'*Hercule* était groupée avec une autre, qui était debout près d'elle. C'est ce qui résulte en effet de quelques restes de tenons ou d'attachements encore sensibles, qui subsistent du côté gauche de la figure, près du flanc et du genou, aussi bien que de la circonstance que le travail de la sculpture est moins achevé dans cette partie que dans tout le reste. Cette double observation, due à Visconti[3], ne permet plus de discuter les hypothèses qui ont pour but

[1] *Prisc. Art. oper. in Epigr. illustrat,* p. 87.

[2] K. Ott. Müller, *Handbuch d. Archäol. d. Kunst*, § 129, 2, d, p. 124; cf. § 411, 3, p. 639.

[3] Visconti, *Mus. P. Clem.* t. II, p. 19.

d'expliquer le *torse* par une figure isolée d'*Hercule en repos*, ainsi que semblent encore disposés à le faire les derniers auteurs de la *Description de Rome*, MM. Éd. Gerhard et Platner[1], en se représentant, d'après une célèbre pierre gravée[2], cet *Hercule* comme *seul* et *assis*, la *tête appuyée sur sa main que soutient sa massue posée en terre*. Ce type se trouve réellement en dehors des conditions du *torse*, telles qu'elles résultent de l'observation de faits matériels; et je ne crois pas devoir m'y arrêter davantage.

Du moment qu'il est constaté par des circonstances de ce genre, que l'*Hercule* du *torse* était groupé avec une autre figure, il semble que l'hypothèse la plus plausible à tous égards soit celle de Visconti, qui conjecturait, d'après la célèbre intaille de Teucer, de la *Galerie de Florence*[3], laquelle représente *Hercule assis*, et *appuyé d'une main sur un rocher, attirant à lui de l'autre main une Femme presque entièrement nue*, qui conjecturait, dis-je, que le *torse du Belvédère* pouvait avoir fait partie d'un groupe semblable, dont il connaissait une copie sur un médaillon de bronze, frappé à *Sardes*, avec la tête d'Antonin Pieux[4]. A l'appui de son idée, dans laquelle il ne

[1] Voy. la *Roms Beschreibung*, t. II, § 11, S. 119-120. Les idées des auteurs ne semblent pas avoir été bien fixées sur ce point, ni bien d'accord avec elles-mêmes; car, après avoir exprimé l'opinion que l'*Hercule du torse* était *groupé avec une autre figure*, probablement *Hébé, qui lui présentait le nectar*, opinion qui est celle de Visconti et de C. Fea, fondée sur les pierres gravées, publiées, *Mus. P. Clem.* t. II, tav. agg. A, 2 et 3, et citées, *ibidem*, p. 120, †), on incline vers une explication qui s'appuie sur une pierre d'un motif tout différent.

[2] C'est la pierre décrite sous le n° 615 de Lippert, p. 227, et qui est accompagnée de l'inscription : ΠΟΝΟΣ ΤΟΥ ΚΑΛΩΣ ΗΣΥΧΑΖΕΙΝ ΑΙΤΙΟΣ; voy. aussi les deux pierres du même sujet de notre Cabinet (l'une desquelles est de travail moderne), publiées par Mariette, t. II, pl. LXXXIV et LXXXV. L'idée que le *torse* appartenait à une figure semblable avait été déjà exprimée par les éditeurs du recueil des *Pierres gravées d'Orléans*, t. I, n. 86, p. 73.

[3] Zannoni, *Galler. di Firenz.* Ser. V, t. I, tav. 26, n. 1, p. 201-2; voy. la planche ci-jointe, n. 2.

[4] *Select. Numism. è Mus. de Camps*, n. VII, p. 27-28.

semble pas avoir eu assez de confiance, Visconti aurait pu citer une autre pierre de la collection de Florence[1], d'un beau travail aussi, quoique inférieur à celle de Teucer, laquelle offre le même groupe, dans une attitude qui se rapproche encore plus peut-être des parties subsistantes du *torse*. Il aurait pu également citer un beau médaillon de L. Vérus, frappé à *Pergame*[2], où le même groupe est conçu un peu différemment, et où se voit la figure de l'*Amour ailé, poussant la Femme demi-nue, qui résiste mollement, dans les bras d'Hercule, assis sur un rocher où il s'appuie de la main gauche*. A ces monuments, connus dès le temps de Visconti, et dont il eût pu se servir pour justifier son opinion, il s'en est joint quelques autres, découverts depuis, qui prouvent de plus en plus la haute célébrité du modèle d'après lequel avaient été exécutées ces réminiscences sur médailles et sur pierres gravées, qui sont autant de variantes d'un même type. Ainsi, une rare médaille de *Topirus* de Thrace[3], contrée où les types relatifs à *Hercule* sont extrêmement fréquents sur les médailles, a offert, au revers de la tête de Sept. Géta, *Hercule nu, assis sur un rocher, où il s'appuie de la main gauche, attirant à lui de la main droite une Femme demi-nue*, qui semble ne lui opposer qu'une faible résistance : c'est encore ici le même groupe, mais où les deux figures sont un peu plus écartées l'une de l'autre que sur les monuments précédemment cités. Le contraire a lieu sur une pierre gravée, que je crois inédite, et dont l'empreinte me fut communiquée, il y a déjà plusieurs années, par notre célèbre sculpteur, feu M. Lemot. Cette pierre, dont

[1] *Galler. di Firenz.* Ser. V, t. I, tav. 26, n. 2, p. 202-3.

[2] *Numism. maxim. modul. è Mus. Pisan.* tab. XXIV, n. 3.

[3] Cette médaille, qui faisait partie du cabinet de M. Allier d'Hauteroche, où elle est gravée, pl. III, n. 21, est entrée depuis dans notre collection. On trouvera le dessin du revers sur la planche ci-jointe, n. 4.

on trouvera le dessin joint à ce mémoire[1], offre, dans la figure d'*Hercule*, la répétition de celle de Teuçer, sauf la position du genou gauche, qui est un peu plus élevé, et, dans la figure de la *Femme, nue* aussi et *résistant aux caresses d'Hercule*, un motif tout à fait différent, qui prouve avec quelle liberté les graveurs s'exerçaient sur les monuments de l'art qu'ils s'attachaient à reproduire, mais qui, du reste, ne change rien à l'idée principale ni au mouvement général du groupe entier.

C'est ce qui résulte encore plus positivement d'une autre pierre, qui ne nous est plus connue que par une pâte antique, d'excellent travail, que je possède, et que je publie à la suite de cette dissertation[2]. Le groupe, représenté dans ce rare monument de la glyptique, est certainement, de toutes les imitations qui nous sont restées du monument original, celle qui dut s'en rapprocher le plus dans l'attitude et dans le mouvement des deux figures; et c'est aussi celle qui se rapporte le plus exactement à ce qui subsiste du *torse du Belvédère*. On y voit *Hercule assis sur un rocher*, avec sa *peau de lion* passée sur la cuisse droite, précisément de la même manière et à la même place que sur le *torse*. Du bras gauche, dont l'extrémité est enlevée par une fracture de la pâte, il s'appuyait sans doute sur le rocher, et de la droite, qui est penchée en avant, ainsi que toute cette partie du corps, il attire à lui une *Femme presque nue*, qui défend encore contre lui la partie inférieure de son vêtement. Le mouvement d'*Hercule* dans cette pâte ressemble si fort à celui du *torse*, l'attitude offre tant d'analogie dans les deux figures, qu'il semble que l'une n'ait pu être inspirée que par la vue ou par le souvenir de l'autre. J'ajoute que le travail de notre pâte indique un original du plus grand mérite, un ouvrage digne des temps les plus florissants de

[1] Voy. la planche ci-jointe, n. 3.

[2] Même planche, n. 5.

l'art; et si, comme il est presque impossible de se refuser à l'admettre, l'auteur de la pierre s'était proposé pour modèle quelque beau monument de la statuaire antique, il devient à peu près certain que ce modèle dut être le groupe, dont nous possédons, sinon l'original même, du moins une excellente copie, dans l'ouvrage d'Apollonius d'Athènes. Il existait encore une autre variante du même motif, un peu moins rapprochée il est vrai de la composition du groupe auquel appartenait le *torse du Belvédère*. Cette variante nous est connue par une des pierres gravées du recueil de Raponi [1], où l'*Hercule assis tient entre ses deux genoux une Femme demi-nue, vers laquelle il se penche pour l'embrasser*. Mais, quel que soit l'avis qu'on adopte au sujet de ce dernier rapprochement, je ne m'en crois pas moins fondé à regarder comme le type le plus accrédité celui dont j'ai fait connaître plusieurs variantes, tant en pierres gravées qu'en médailles, c'est-à-dire celui où l'*Hercule assis* attire à lui, avec une inclination du corps plus ou moins prononcée, une *Femme qui lui résiste* à une certaine distance; et ce qui contribue à m'affermir dans cette opinion, c'est que le même type servit aussi dans l'antiquité pour exprimer un motif semblable, mais où figuraient deux personnages différents, par exemple *Neptune* et *Amymone*, tels qu'on les voit sur une curieuse peinture récemment trouvée à Pompeï [2]. Cette peinture reproduit, en effet, sous la figure du dieu de la mer et de la nymphe d'Argos, absolument le même type que nous ont offert nos médailles et nos pierres gravées. Or, il n'est pas possible que cette application d'un même type à des personnages différents, mais placés dans une position semblable, ainsi qu'on en a, du reste, d'autres exemples dans les travaux de l'art

[1] Tav. XXXI, n. 11.

[2] *R. Mus. Borbon.* t. VI, tav. XVIII.

antique[1], ne tienne ici au mérite accompli et à la haute réputation du monument, où ce type avait été fixé par la main de quelque grand maître; et, quant à ce qu'il pourrait y avoir d'étranger à nos habitudes, dans cette application même d'un type créé et reproduit par la statuaire à un sujet de peinture, je me contenterai d'observer que nous possédons déjà plus d'un exemple semblable, notamment la belle peinture d'Herculanum, représentant l'*Éducation d'Achille*[2], imitée, comme cela paraît bien démontré[3], d'un groupe célèbre de statues qui était placé à Rome dans les *Septa Julia*[4]; sans compter qu'il exista toujours, entre la statuaire et la peinture des Grecs, des rapports de goût, de style et de composition, qui rendaient ces sortes d'emprunts d'un art à l'autre plus naturels et plus conséquents à leur principe, que cela ne pourrait avoir lieu chez nous, où les deux arts procèdent d'après des principes et marchent dans des voies toutes différentes.

Ce point ainsi établi par l'examen des circonstances matérielles qui tiennent à la sculpture même du *torse*, et par l'observation de monuments où apparaît une figure d'*Hercule* à peu près semblable, que cet *Hercule* était groupé avec une *figure de Femme debout*, il ne s'agit plus que de rechercher à quelle action se rapportait ce groupe, et quelle pouvait être la *Femme* mise ainsi en rapport avec *Hercule*. Sur la première question, il semble qu'il ne puisse y avoir lieu à aucune difficulté. C'est un de ces motifs voluptueux, que l'art des Grecs traitait d'une manière plus ou moins libre, et qui abondaient dans l'histoire

[1] Voy. plusieurs exemples de ce genre qui sont cités dans mes *Monuments inédits*, *Achilléide*, p. 32.

[2] *Pittur. d'Ercolan.* t. I, tav. VIII.

[3] Voy. les observations des Académiciens d'Herculanum, t. I, p. 41, 14).

[4] Plin. XXXVI. 5.

d'Hercule; le même motif, sans doute, que nous trouvons représenté, dans toute la licence propre au sujet, sur une belle pierre gravée, où se voit *Hercule faisant violence à une Femme nue, renversée sur les genoux*[1]. Quant à la seconde question, celle qui concerne la *Femme*, objet des caresses d'*Hercule*, il n'est pas aussi facile d'y répondre. Stosch[2], Gori[3] et Winckelmann[4] voyaient, sur la pierre de Teucer, *Hercule triomphant de la pudeur d'Iole;* Bracci[5] préférait *Omphale;* Visconti restait indécis entre *Iole*, *Omphale* et *Hébé*, en penchant toutefois pour *Hébé*[6]; et c'est cette dernière opinion qui semble avoir prévalu, d'après la supposition toute gratuite que l'*Hercule* représenté sur cette pierre et sur les autres qu'on connaît du même sujet, doit être l'*Hercule déifié*, embrassant sa céleste épouse *Hébé;* c'est du moins l'idée qu'avait adoptée aussi le dernier antiquaire de la Galerie de Florence, feu M. Zannoni[7]; c'était aussi, à ce qu'il paraît, celle du savant commentateur de l'*Histoire de l'Art*, C. Fea[8]; et c'est d'après le même motif que le célèbre Flaxmann, restaurant à sa manière le *torse du Belvédère*, avait groupé son *Hercule avec Hébé*[9].

[1] Cette pierre a été publiée par Guattani, qui s'est trompé en y voyant *Hercule* et *Mélanipppe;* voy. ses *Notizie*, etc. per l'ann. 1785, p. LXXXVII-LXXXVIII. Je reviendrai sur ce sujet dans la *Deuxième Partie* de mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*.

[2] *Gemm. antiq.* tab. LXVIII.

[3] *Mus. Florent.* t. II, tab. V.

[4] *Pierr. grav. de Stosch*, p. 293, n° 1803.

[5] *Memor. degl. Incisori*, t. II, p. 237.

[6] *Mus. P. Clem.* t. II, tav. X, p. 20. Sur les monuments relatifs à *Hercule* et *Hébé*, tels que le *putéal* de Corinthe, *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. II, p. 145-9, et 332-35, ou tels que l'*œnochoë*, publiée par M. Éd. Gerhard, *ant. Bildwerke*, taf. XLVII, voy. Panofka, *Mus. Blacas*, pl. XXVI, p. 78-81.

[7] *Illustraz. di due Urne*, etc. p. 101, et *Galler. di Firenz.* Ser. V, t. I, p. 201-202.

[8] Bien que, dans une *note* sur la *Stor. dell' Art.* l. X, c. III, § 14, t. III, p. 586, 66), il cite les deux pierres du *Recueil* de Mariette, t. II, pl. LXXXIV et LXXXV, comme offrant quelque ressemblance avec l'attitude du *torse*.

[9] Voy. les *Monum. du Mus. Napol.* t. II, pl. XXXVII, p. 81, où cette restauration est rappelée.

Mais il y a certainement une difficulté grave à concilier ce motif présumé d'un *Hercule*, jouissant, dans un repos divin, des premiers honneurs de son apothéose, et recevant de la main d'*Hébé* la coupe de nectar, avec l'action réellement exprimée sur nos pierres antiques et dans le *torse*. Dans la seconde des pierres du Musée de Florence, aussi bien que sur notre pâte, le bras droit d'Hercule tendu avec force, et le mouvement du corps qui le suit, n'indiquent certainement pas une action tranquille. De même, dans le *torse* antique, on a remarqué l'extension des muscles et le mouvement prononcé de toute cette partie du corps[1], qui ne saurait convenir à un *Hercule en repos*, vis-à-vis d'*Hébé* dans une attitude tranquille. D'ailleurs, sur toutes nos pierres, de même que sur les médailles, la *Femme demi-nue* qu'*Hercule* attire à lui, lui résiste bien évidemment; et, sur l'une de ces médailles, la présence de l'*Amour* qui pousse cette femme dans les bras d'*Hercule*, caractérise le sujet de la manière la moins équivoque. Ce ne peut donc être qu'*une Femme à qui Hercule fasse violence;* et la seule difficulté maintenant est de déterminer lequel des nombreux objets des amours de ce demi-dieu est représenté dans ce groupe, qui dut être si important, par son sujet autant que par son mérite, pour avoir inspiré tant de répétitions. L'observation faite en dernier lieu, qu'il s'agit d'une scène de violence exercée sur une femme qui résiste plus ou moins faiblement, tend déjà à exclure *Hébé*, et même *Iole* et *Omphale;* car bien qu'*Hercule caressant Iole* ou *Omphale*, dans la licence des Bacchanales, fût un sujet familier à l'art antique[2], que J. B. Visconti avait cru reconnaître dans les deux

[1] C'est Visconti qui a fait cette remarque, *endr. cité*, p. 20.

[2] J'aurai occasion de donner sur ce point d'antiquité tous les éclaircissements qui sont en mon pouvoir, en traitant des sujets licencieux où figure *Hercule*, dans

célèbres statues de la villa Pamfili[1], en quoi il s'était certainement trompé[2], il n'est pas probable, à voir la manière dont *Hercule* et *Omphale* sont le plus généralement représentés dans les monuments de l'art qui nous restent[3], que ce soient ces deux personnages qui aient fourni le motif de notre groupe. Cette licence des Bacchanales que je rappelais tout à l'heure ne me semble pas davantage propre à rendre compte du sujet de ce groupe. On voit bien, sur quelques bas-reliefs, notamment sur celui de la Villa Albani[4], qui représente le *Repos d'Hercule*, le Héros, entouré de groupes voluptueux, et, sur un autre bas-relief de la même Villa[5], *Hercule ivre et soutenu sous les bras, attirant à lui par son vêtement une Ménade qui ne songe pas à se défendre*; mais il me répugne de trouver dans des motifs aussi vulgaires le sujet d'un groupe qui produisit un des chefs-d'œuvre de l'art, et qui fut imité jusque sur des médailles. Il n'y a qu'une aventure d'Hercule, héroïque par le rang des personnages, intéressante par ses circonstances et par ses suites, qui puisse nous fournir, à mon avis, l'explication la plus satisfaisante; et je trouve toutes ces conditions dans le trait si célèbre des amours d'*Hercule* et d'*Augé*[6], fille d'Aléus.

Rien n'est plus connu que l'acte de violence commis par Hercule sur la personne de cette femme, tel qu'il est rapporté par Pausanias[7], Ovide[8] et les mythographes[9]; je n'ai

la *Deuxième Partie* de mes *Lettres archéologiques sur la peinture des Grecs*

[1] *Mus. P. Clem.* t. I, p. 62.

[2] L'opinion à peu près unanime des antiquaires est que ces deux statues représentent *Achille déguisé en femme*, auprès de *Déidamie*; voy. mon *Achilléide*, p. 70, 1).

[3] Je traiterai ce sujet en détail dans l'ouvrage annoncé en dernier lieu dans une des *notes* qui précèdent).

[4] Zoëga, *Bassirilievi*, t. II, tav. LXX; cf. *ibid.* taf. LXXI.

[5] *Ibidem*, t. II, tav. LXVII.

[6] Cette idée était venue à un antiquaire florentin, Puccini, cité par Zannoni, *Galler. di Firenz.* Ser. V, t. I, p. 203.

[7] Pausan. VIII, 4, 6; 47, 3, et 48, 5; cf. *ibid.* IX, 31, 2.

[8] Ovid. *Heroïd.* IX, 49.

[9] Hygin. *Fab.* XCIX et CI; cf. Muncker.

donc pas besoin de le raconter en détail. On sait aussi combien les sujets relatifs à *Télèphe*, fruit de cette violence, furent souvent traités par l'art antique. La célébrité que le fils et la mère avaient acquise au théâtre[1] avait dû, en effet, les recommander de bonne heure à l'intérêt des artistes. Aussi voyons-nous que l'aventure d'*Augé* avait fourni le sujet d'une des compositions de Polygnote, au *Lesché* de Delphes[2]; et la tradition suivant laquelle *Télèphe* passait pour être, de tous les enfants d'Hercule, celui qui ressemblait le plus à son père[3], nous explique pourquoi les anciens artistes s'étaient plu à représenter de tant de manières *Hercule* et *Télèphe*, comme nous en avons la preuve par tant de monuments de la statuaire, de la peinture et de la glyptique, qui nous sont parvenus[4]. Il n'y a donc rien de plus probable que de supposer que le trait des amours d'*Hercule* et *Augé* avait été représenté aussi dans un groupe tel que celui que nous offrent nos pierres gravées et nos médailles, et auquel appartenait le *torse du Belvédère;* et cette conjecture, si plausible en soi, reçoit, d'un monument de l'art antique qui n'a pas encore été bien expliqué, une confirmation positive.

Le monument dont il s'agit est un fragment de bas-relief grec, trouvé à Mégares, et publié dans le *Museum Worsleyanum*[5]. Il représente un *Héros barbu, assis* sur un cube de pierre, attirant à lui, de la main droite, une *Femme, debout* devant

ad h. l. Add. Apollodor. II, 7, 4, et III, 9, 1; Strabon. XIII, 915, B; Schol. Aristophan. *ad Ran.* 1212; Diodor. Sic. IV, 33. Cette fable est exposée en détail par les Académiciens d'Herculanum, t. I, p. 27-28, 5).

[1] Euripide avait composé une tragédie d'*Augé*, dont il nous reste des fragments, Euripid. *Fragm.* t. II, p. 430, ed. Beck. (t. IX, p. 94-99, ed. Matthiæ.). La célébrité du sujet de *Télèphe* est, du reste, attestée par Horace, *de Art. poët.* 96.

[2] Pausan. X, 28, 4.

[3] Pausan. *l. l.*

[4] La plupart de ces monuments seront cités plus bas.

[5] Class. I, n. 8; voy. aussi l'édit. milan. de ce *Musée*, publiée par les soins de M. Labus, tav. III, n° 2, p. 17-18.

lui et *vêtue*, dont il ne subsiste qu'une moitié du corps, qui, de la main gauche, soulève au-dessus de son épaule un pan de sa draperie, sans qu'on puisse malheureusement déterminer le geste qu'elle faisait de l'autre main. Mais, quoi qu'il en soit à cet égard, ce qui subsiste du groupe ne permet pas de douter, d'après son rapport avec celui de nos pierres gravées, qu'il ne s'agisse encore ici du même sujet, traité seulement d'une manière plus grave ou moins voluptueuse. Une circonstance nouvelle, qui ajoute beaucoup de prix à ce fragment, et qui sert en même temps à en caractériser le sujet, c'est la *biche* qui se voit aux pieds d'Hercule, en avant du rocher où le Héros est assis. On sait, en effet, que la *biche* est l'animal qui allaita *Télèphe*, fruit des amours d'Hercule et d'Augé; et c'est à ce signe que Visconti crut reconnaître, dans le personnage assis de notre bas-relief, *Télèphe* lui-même, et dans la *Femme* debout devant lui, *Augé*, mère de *Télèphe*. Mais j'ose dire qu'en ce qui concerne la première de ces figures, la conjecture de l'illustre antiquaire manquait tout à fait de vraisemblance. On ne retrouve pas la reconnaissance d'un fils et d'une mère dans l'action représentée sur notre bas-relief. On ne reconnaît pas davantage *Télèphe*, dont il est vrai qu'il ne nous reste pas d'images, si ce n'est de *Télèphe enfant*[1], dans un *Personnage d'un âge mûr* et *barbu*, avec une physionomie qui convient parfaitement à *Hercule*[2]. C'est donc l'aventure

[1] Sur des peintures, telles que celle d'Herculanum, *Pittur d'Ercolan.* t. I, tav. VI, et *R. Mus. Borbon.* t. IX, tav. V, et sur une autre, récemment découverte à Pompei, *R. Mus. Borbon.* t. VIII, tav. L; sur des pierres gravées, telles que celles du cabinet de Vienne, Eckhel, pl. XXVI, XXVII, p. 57-58; et sur les médailles qui seront citées plus bas; à quoi l'on peut ajouter le bas-relief Ruspoli, publié par Winckelmann, *Monum. ined.* n° 73; sans parler de l'*Hercule Commode* et de ses répétitions.

[2] La *tête* d'Hercule, sur ce bas-relief mégarien, offre beaucoup d'analogie avec celle du même dieu, sur le bas-relief Albani, Zoëga, t. II, tav. LXVIII.

d'*Hercule* et d'*Augé* qu'il faut voir dans ce bas-relief, plutôt que la reconnaissance de *Télèphe* et d'*Augé*. La *biche*, qui sert ici à designer le sujet, se voit placée de la même manière aux pieds d'*Augé*, sur un bas-relief de la Villa Borghèse, publié par Winckelmann[1], et à ceux d'*Hercule* lui-même, sur un médaillon des *Midæens* de Phrygie[2], dans une statuette de travail grec publiée par le P. Pacciaudi[3], et dans une statue de la Villa d'Este, à Tivoli, qui est une copie antique de l'*Hercule Commode*[4]. Enfin, et c'est là un argument qui me paraît décisif en faveur de notre explication, on trouve sur des médailles de *Serdica*, ville de Thrace, voisine de *Topirus*, un type qui constate le haut intérêt que la naissance de *Télèphe*, et les circonstances qui s'y rattachaient, inspiraient à la population grecque de cette contrée, si dévouée au culte d'Hercule; c'est la représentation d'*Hercule, nu, assis à terre, tenant entre ses bras* son fils *Télèphe*[5]. J'ajoute que le groupe de *Télèphe allaité par la biche* se voit aux pieds de la figure d'*Hercule*, sur un beau médaillon de *Germé* de Mysie[6], d'après ce même intérêt national qui considérait dans *Télèphe* le premier souverain grec de la Mysie et le fondateur de *Pergame;* d'où il suit que le groupe d'*Hercule* et d'une *Femme* que nous voyons sur des médailles de Thrace et de Mysie, où se rencontre aussi ce type d'*Hercule* et *Télèphe*, ne peut avoir rapport qu'à l'aventure

[1] *Monum. ined.* tav. 71.

[2] *Numism. è Mus. de Camps*, p. 63.

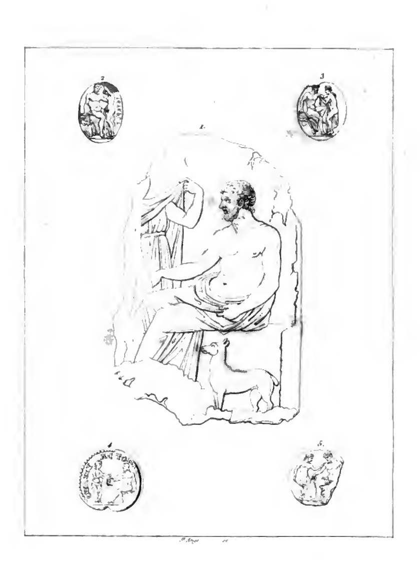
[3] *Monum. Peloponn.* t. I, p. 235. Le savant auteur reproduit, pour l'explication de cette statue, la médaille connue de *Tarse*, qui offre le même sujet, et une pierre gravée, de sa propre collection, qui est une réminiscence de l'*Hercule Commode;* il cite aussi, d'après Caryophilus, *de Therm. Herculan. in Dacia detect.* p. 41, une statue trouvée en cet endroit, qui paraît être une répétition de la sienne.

[4] Visconti, *Mus. P. Clem.* t. II, tav. A, n° 1, et 4, p. 104.

[5] Mionnet, *Supplém.* II, p. 492, n° 1705

[6] C'est celui dont il a déjà été fait mention plus haut, p. 148, 3), et où ce sujet, méconnu par les antiquaires, a été très-bien expliqué par M. Streber, *Numismata*, etc tab. III, n° 2, p. 191-194.

qui produisit la *naissance de Télèphe*. Tout se réunit donc pour nous faire reconnaître sur le bas-relief de Mégares, conséquemment sur les autres monuments de l'art antique qui sont autant de variantes du même motif, le groupe d'*Hercule* et *Augé* : d'où il suit que c'est à un groupe semblable qu'appartenait le *torse du Belvédère*, dont la détermination acquiert ainsi toute la certitude possible.



ESSAI

SUR

LA NUMISMATIQUE TARENTINE

PREMIER MÉMOIRE.

Entre toutes les villes grecques qui se sont le plus distinguées par l'abondance et la variété de leurs monnaies, Tarente occupe certainement le premier rang. La série entière des monnaies tarentines, dans les trois métaux, embrasse en effet la presque totalité de la durée de l'art grec, depuis les temps où la forme globuleuse ne présentait en quelque sorte qu'un lingot avec une empreinte grossière, jusqu'à ceux où l'influence de la domination romaine, d'accord avec la barbarie des peuplades voisines, se fait apercevoir dans l'altération de la fabrique et dans la réduction du module. Mais c'est surtout par le mérite des types de la période intermédiaire, correspondant à la plus belle époque de la civilisation hellénique, que se recommande la numismatique tarentine, dans ses rapports avec l'histoire de l'art et avec la science même de l'antiquité. Tels sont les divers motifs d'intérêt que présente l'étude des monnaies de Tarente, et qui m'ont engagé à en faire l'objet d'un travail particulier et aussi approfondi qu'il m'a été possible.

Lu au mois d'août 1833.

Cette tâche a été déjà entreprise, il n'y a encore que peu d'années, par un savant à qui cette branche des antiquités de son pays est redevable de beaucoup de services du même genre, M. Avellino, aux travaux duquel il m'est doux de rendre, en toute occasion, un légitime hommage. Le *Catalogue* qu'il a dressé des monnaies de Tarente connues jusqu'alors, ne comprenait pas moins de *huit cent quatre-vingt-six variétés*, parmi lesquelles cet habile antiquaire essaya d'établir un certain nombre de familles principales, à raison du métal, de la fabrique, des types et des modules. Presque à la même époque, un autre antiquaire napolitain, qui n'a pas moins bien mérité de la science, feu M. Carelli, était parvenu à réunir, dans sa seule collection, jusqu'à *huit cent trente-huit* monnaies de Tarente, un assez grand nombre desquelles étaient inédites[1]; et l'on ne saurait dire de combien de monuments nouveaux la science s'est encore enrichie depuis ce temps, au point que la série des monnaies de Tarente en a été plus que doublée; que des familles entières y ont été créées par l'apparition de types ou de fabriques auparavant inconnues; que d'autres, enfin, restées jusqu'alors sans explication satisfaisante, ont reçu une lumière inattendue, en même temps qu'un accroissement considérable. C'est ce qui résultera, si je ne me trompe, du travail que je vais entreprendre à mon tour. Et si l'on compare l'article de quatre pages que la numismatique tarentine occupe dans l'admirable ouvrage d'Eckhel[2], avec celui que l'état ac-

[1] J'ai eu à ma disposition un exemplaire du *Catalogue*, resté jusqu'alors inédit, de la collection de M. Carelli, *Catalogue* rédigé avec une rare exactitude par ce savant numismate, dont la mort récente est une sensible perte pour la science et pour son pays. — Depuis que ceci a été écrit (1833), le *Catalogue* de M. Carelli a paru sous ce titre : Eq. Fr. Carellii *Nummorum veterum Italiæ quos ipse collegit, et ordine geographico disposuit, Descriptio*, p. 1-152 (1 vol. in-fol. Neapoli, 1812).

[2] Eckhel, *Doctr. Num.* t. I, p. 145-149.

tuel de nos connaissances permet de consacrer aujourd'hui au même sujet, on conviendra sans doute qu'il n'est aucun point du domaine de l'antiquité où il nous soit donné de constater un progrès archéologique plus sensible et plus important.

Avant de proposer la division nouvelle en classes et en familles que je crois pouvoir établir dans la série des monnaies de Tarente, il importe d'être bien fixé sur le principe même qui doit présider à toute classification de ce genre. Or, celui qui semble le plus naturel, en général, et le plus applicable dans le cas particulier dont il s'agit, c'est de ranger toutes ces médailles suivant l'ordre paléographique qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le cours entier du développement de la fortune publique de l'État auquel elles appartiennent, ainsi que la marche progressive de l'art qui les a produites. Il existe, en effet, dans la numismatique de Tarente assez de monuments, exécutés à toutes les époques de l'art monétaire, pour qu'on puisse dès à présent la distribuer dans un système chronologique suffisamment rigoureux; ce qui n'est encore le cas que d'un trop petit nombre de monnaies de peuples grecs. D'après cette considération, j'établirai dans les monnaies de Tarente trois grandes divisions, chacune desquelles embrassera plus d'une famille, ou classe principale; et voici de quelle manière et dans quelles limites je crois devoir déterminer les époques auxquelles correspondent ces trois grandes divisions numismatiques : 1° Celle de la *fabrique primitive*, dont le commencement doit s'éloigner bien peu de la fondation même de Tarente, et dont la durée est incertaine[1];

[1] On peut la fixer approximativement de l'an 707 avant J. C. jusqu'à l'an 474, espace de temps qui répond à la durée du régime aristocratique; voy. Heyn. *Opusc. Academ.* II, 221, sqq. L'histoire politique de Tarente se partage en deux grandes époques, celles du régime aristocratique et de la démocratie; dans la première période, qui doit commencer avec Tarente elle-même, cette république avait une consti-

2° celle du *beau style* de l'art, qui s'étend jusqu'à la prise de Tarente par les Romains[1]; 3° celle de la *domination romaine et de la décadence,* dont le dernier terme n'est pas encore positivement connu.

C'est dans cet ordre que j'indiquerai la série entière des monnaies de Tarente, en me bornant, du reste, à signaler celles qui me paraîtront nouvelles, ou qui n'ont pas encore été suffisamment expliquées. Il n'est pas inutile d'avertir que la classe entière des médailles d'or que l'on a coutume de mettre en tête de la monnaie de Tarente, et qui s'y distingue, en effet, d'une manière si brillante, par le nombre, la variété et le prodigieux mérite des pièces dont elle se compose, doit être reléguée dans la seconde division, à sa véritable place chronologique, sauf un petit nombre de ces médailles qui, par leur fabrique, appartiennent indubitablement à la troisième époque. Et c'est, pour en faire ici en passant la remarque, une disposition qui devrait être adoptée pour presque toutes les monnaies d'or des peuples grecs, attendu qu'il en existe bien peu qui appartiennent à l'époque primitive, même dans le petit nombre de pièces désignées sous le nom de *statères*, de grand et de petit module, et frappées exclusivement dans quelques villes de l'Asie mineure, sous une forme plus ou moins globuleuse, avec ou sans carré creux, mais presque

tution aristocratique avec un chef suprême, de la race des Phalantiades, tel que l'Aristophilidas d'Hérodote, III, 136; c'est le régime qui s'appelait proprement πολιτεία, et qui dura jusqu'après la guerre médique, selon Aristote, *Politic.* v, 2, 8. La seconde période est remplie par la durée entière du gouvernement démocratique, dont l'avénement dut être signalé par l'apparition du type qui distingue toute une famille de médailles de Tarente, frappées à cette époque. Voy. sur ces révolutions politiques de Tarente, les observations de M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, II, 109 et 175 à 177; cf. Lorenz. *de Civit. vet. Tarentin.* § III, p. 31-44.

[1] Vers l'an de Rome, 482; avant J. C. 272.

toujours avec une perfection de style et une élégance de dessin qui indiquent manifestement la belle époque de l'art.

§ Ier. PREMIÈRE DIVISION. — *Style primitif.*

PREMIÈRE FAMILLE.

Taras sur le dauphin, avec la roue au revers

La forme épaisse et globuleuse de ces médailles, d'accord avec la rudesse du style et l'imperfection du travail, doit leur faire assigner l'époque la plus ancienne, entre toutes les monnaies de Tarente qui sont venues jusqu'à nous. M. Avellino en a décrit *quatre* exemplaires, tirés de collections étrangères au royaume de Naples[1], c'est à savoir : deux avec les lettres rétrogrades, de forme archaïque, TAP[2]; la troisième, avec la légende entière, ΤΑΡΑΣ, qui avait été publiée par Eckhel[3], et que feu M. Allier d'Hauteroche avait jugée assez rare encore pour la reproduire dans le nombre des pièces les plus curieuses de sa belle collection[4]. Une variété plus ancienne, attendu que le travail est encore plus grossier, et qu'il ne s'y voit aucune des lettres du nom ΤΑΡΑΣ, a été depuis acquise à la science; j'en connais deux exemplaires différents, les seuls peut-être qui aient encore apparu, et qui tous les deux ont été dans mes mains, l'un et l'autre provenant d'un particulier de Tarente, et cédés, l'un à feu mon res-

[1] *Ital. vet. Numism.* n°s 303, 304, 305 et *Suppl.* n° 632.

[2] La même sans doute qui avait été publiée par Dutens, *Explicat. de quelq. Méd.* pl. II, n° 5.

[3] *Num. veter.* tab. III, fig. 4, p. 32. La même médaille existe dans la collection de Hunter; voy. p. 304, n°s 2 et 3, et dans le cabinet de feu M. Gosselin; c'est celle qui a été gravée dans le recueil de M. Mionnet, pl. LXI, n° 3. Il s'en trouve aussi un exemplaire, nouvellement acquis, dans le Cabinet du roi; et M. Pinder en a publié récemment une variété curieuse par le symbole du *dauphin*, ajouté, du côté de la *roue*, dans l'un des rayons supérieurs de cette *roue*, et par celui de la *coquille bivalve* ouverte au-dessous du *Taras*; voy. ses *Numismata Græca*, tab. I, n° 2, p. 10.

[4] Pl. I, n° 9.

pectable ami M. Gosselin, l'autre au Cabinet du roi. J'ai déjà décrit le premier dans la *Notice des collections de M. Gosselin*[1]; je publie actuellement le second; en voici la description[2] : *Taras nu*, tourné à droite *sur le dauphin* où il s'appuie de la main droite, le bras gauche ployé en avant; sous le *dauphin*, une *coquille;* au revers, *roue à quatre rayons;* fabrique presque globuleuse.

Il existe encore d'autres variétés du même type, qui méritent d'être décrites comme rares et inédites, et aussi comme appartenant à la plus haute époque de la fabrique tarentine. L'une de ces médailles offre, au revers de la *roue*, figurée dans la forme propre à toute cette classe de monnaies de Tarente, un *carré creux* à quatre divisions triangulaires, de travail informe. Cette pièce, du module de la drachme, est peut-être le seul exemple qui ait apparu jusqu'ici de l'emploi du *carré creux* sur la monnaie tarentine[3]; elle fait partie du Cabinet du roi. Sur une autre médaille, où la figure de *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, forme le type principal, la *roue*, gravée au revers, offre *quatre dauphins* distribués entre les *quatre rayons;* et, sur une troisième médaille, où le type de la *roue* est rendu de la manière accoutumée, la figure de *Taras nu* tourné en sens contraire, c'est-à-dire allant à gauche, avec deux symboles, dans le champ, la *coquille* et un *poisson*, est accompagnée de la légende, en lettres archaïques, ΤΑΡΑΣ[4].

La seule observation à laquelle puisse donner lieu cette classe de monnaies primitives est relative à l'objet figuré comme une *roue* qui forme le type du revers. Rien de plus

[1] Pag. 19.

[2] Voy. pl. 1, n° 1.

[3] Mais peut-être l'attribution en reste-t-elle encore douteuse par ce motif.

[4] Cette médaille est malheureusement mal conservée, et la légende y est effacée en partie.

naturel, au premier coup d'œil, ni de plus conforme à tout ce que l'on connaît du goût et même de la passion des Tarentins pour les *jeux équestres* et les *courses de chars*, que de voir effectivement dans cet objet une *roue de char*, ainsi que l'ont fait Eckhel, M. Avellino, M. Carelli[1], sir Richard Payne Knight[2], et, plus récemment, un docte antiquaire de Berlin, feu M. Lewezow, dans sa *Dissertation sur un dépôt de Médailles grecques primitives, trouvées en 1824 dans le grand duché de Posen*[3]. La forme de cet objet n'est cependant pas tellement déterminée, d'après la manière dont Eckhel s'exprime à cet égard[4], qu'on ne puisse conserver encore quelque doute; et cet oracle de la numismatique déclare, du reste, qu'il ne s'explique pas bien le motif d'un pareil type. Je ne sais si c'est une variété de ce type, ou bien un type tout à fait différent, que M. le duc de Luynes a eu en vue, en faisant mention d'une *fleur de face à quatre pétales*, qu'il a trouvée sur une médaille de Tarente[5]; question que je ne puis être en état de décider, faute de connaître la médaille dont il s'agit. Mais, pour ne pas nous écarter du point de la discussion actuelle, qui est l'objet

[1] M. Carelli décrit cet objet dans les termes que voici : « *Rota* quatuor constans radiis. » Des deux médailles de sa collection qui offrent ce type, l'une, n° 52, a la forme quadrilatère; particularité rare, qui prouve encore la haute antiquité de la fabrique.

[2] Dans la description d'une médaille de sa collection, offrant le type en question, sir Rich. Payne Knight s'exprime ainsi: Rota τετράκνημος; *Num. veteres*, etc. p. 289. L 4.

[3] K. Lewezow, *über mehrere im Grossherzogthum Posen gefundene uralt Griechische Münzen*, S. 1-46, Berlin, in-4°, 1834. Le savant auteur n'a pas manqué de rapprocher de ces médailles, qui ont pour type une *roue*, avec un *carré creux à quatre divisions en croix*, au revers, d'autres médailles de villes grecques, qui offrent le même type, notamment celles de Tarente, qu'il reproduit, taf. II, fig. 10, 11, 12 et 13. J'observe, du reste, qu'il maintient l'idée de la *roue* contre l'opinion de M. de Brönsted, *ibid.* p. 11, et que M. Pinder était aussi de cet avis, dans l'explication qu'il a donnée de la médaille de Tarente, publiée dans ses *Numismata græca*, tab. 1, n° 2, p. 10, et citée plus haut, p. 171, 3).

[4] *Num. veteres*, p. 32 : « quid *rota*, aut « si mavis, *orbis quadrifariam sectus*. . . . in- « dicet, mihi incompertum. »

[5] *Annal. dell'. Instit Archeol.* t. II, p. 341.

figuré comme une *roue* sur plusieurs médailles primitives de Tarente, si j'osais énoncer à mon tour une conjecture à cet égard, je serais disposé à reconnaître dans ce *disque à quatre rayons* le meuble si souvent pris pour une *roue*, parce qu'il en offrait en effet la forme, qui se plaçait sur le trépied fatidique de Delphes, et qui était devenu, sous le nom de *κύκλος μαντικός*, l'un des principaux symboles du culte d'Apollon Pythien. Un savant antiqnaire a montré à combien de méprises du même genre ce meuble, constamment méconnu, avait donné lieu sur les monnaies grecques et sur d'autres monuments antiques[1]. Ce serait ici un nouvel exemple à ajouter à tous ceux qu'a déjà cités M. de Bröndsted, et une preuve nouvelle qui viendrait à l'appui de ses idées. Dans cette hypothèse, on concevrait sans peine à qnel titre le *cycle mantique* aurait pu se produire sur la monnaie de Tarente, d'après la haute et ancienne célébrité dont le culte d'Apollon jouissait dans cette ville, d'origine dorienne; en sorte que ce meuble fatidique aurait rempli, sur les médailles de Tarente, le même objet que le *trépied delphique* sur celles de Crotone; et il résulterait encore de là une analogie numismatique, fournie par une ville voisine et contemporaine de Tarente, qui donnerait un grand poids à cette conjecture.

Je rapporterais à la même classe une médaille attribuée à Tarente par feu sir Richard Payne Knight, dans la collection duquel elle est décrite[2], si je ne trouvais dans cette description même les plus graves motifs contre une pareille attribution. Le doute que j'avais conçu d'abord s'est changé en certitude, depuis que j'ai eu connaissance de cette médaille,

[1] Bröndsted, *Voyages et Recherches dans la Grèce*, t. I, p. 116-118. J'ai fourni moi-même de nouveaux motifs à l'appui de cette idée, dans mon *Orestéide*, p. 210, 3).

[2] *Num. vet.* etc. p. 289, I 1.

publiée récemment par M. Millingen[1], qui l'a rangée parmi les *incertaines;* et il me paraît maintenant, à en juger d'après la fabrique, qui est certainement macédonienne, comme d'après le type, qui s'accorde avec cette donnée, qu'on ne peut rapporter la pièce en question qu'à une ville de Thrace ou de Macédoine.

SECONDE FAMILLE.

Taras sur le *dauphin*, avec la *tête de Femme* au revers.

Cette classe de médailles, où la forme globuleuse se montre encore, mais d'une manière moins prononcée, en même temps qu'on y remarque une amélioration dans la fabrique et un progrès dans le travail, dut suivre à bien peu de distance les monnaies précédemment décrites; le type de *Taras* n'y offre presque aucun changement pour la composition et pour le style, si ce n'est que la figure est tournée en sens contraire, c'est-à-dire à gauche, *les deux bras étendus en avant,* avec la même *coquille*, sous le *dauphin*. Les plus anciennes de ces monnaies, une desquelles, encore inédite, fait partie du Cabinet du roi[2], sont sans légende; et sur les autres, qui offrent la même fabrique, le nom ΤΑΡΑΣ est toujours exprimé en caractères de la forme la plus archaïque[3]. Mais c'est surtout la *tête de Femme*, gravée sur l'autre face de la médaille, qui mérite une attention particulière.

Cette *tête* est renfermée dans un *cercle très-saillant,* dont l'intention dut être, à mon avis, de figurer cette espèce de *disque* ou de *nimbe*, appelé *μηνίσκος*, dont on sait que les Grecs avaient généralement coutume de munir la tête des statues exposées en

[1] *Ancient Coins of Greek Cities and Kings*, pl. v, n° 1, p. 66. Voy. les observations que j'ai faites au sujet de cette médaille, Journ. des Sav. 1831, septembre, p. 565-6.

[2] Voy. pl. 1, n° 2.

[3] Même planche, n° 3 et 4.

plein air, pour les mettre à l'abri de certains accidents[1]. Cette particularité, curieuse sous quelque rapport qu'on l'envisage, ne saurait en tout cas être indifférente pour l'explication du type, lequel consiste en une *tête de Femme*, tournée à gauche, d'un style et d'une physionomie qui dénotent une haute époque de l'art, avec les cheveux nus, serrés par longues tresses ou retroussés par derrière; sorte de coiffure qui se remarque aux *têtes de Femmes*, du plus ancien style, sur un grand nombre de médailles grecques, du même âge et du même pays. A tous ces traits, on ne risque rien de reconnaître ici une *tête* du même ordre, c'est-à-dire celle de quelque *Nymphe locale* qui aurait rempli, sur les monnaies de Tarente, le même objet que celles des *Nymphes* ΥΕΛΗ, ΤΕΡΙΝΑ, ΜΕΣΜΑ, ΑΡΕΘΟΣΑ, ΣΕΓΕΣΤΑ, sur les monnaies primitives de *Vélie*, de *Térina*[2], de *Mesma*, de *Syracuses* et de *Ségeste*. Une notion historique, dont on n'a pas encore fait usage, vient changer cette conjecture en certitude. Suivant une tradition rapportée par Pausanias[3], Taras était fils *de Neptune et d'une Nymphe locale*, ΕΠΙΧΩΡΙΑΣ ΝΥΜΦΗΣ; et, d'après une autre tradition, le nom

[1] Voy. à ce sujet le témoignage du Scholiaste d'Aristophane, *ad Aves*, v. 1114, et celui d'Hésychius, v. *Μηνίσκος*. Les antiquaires ont eu souvent l'occasion de se servir de cette notion pour expliquer des particularités du genre de celle-là; je me contente de citer Visconti, *Mus. P. Clem.* I, XXXI, 65, et les Académiciens d'Herculanum, *Pittur.* I, 270, 35), II, 61-62, 3); voy. aussi Buonarotti, *Vetr. antich.* p. 60.

[2] Je fais connaître à cette occasion une rare monnaie de Térina, du cabinet de M. le duc de Luynes, laquelle offre, d'un côté, la *tête* de la *Nymphe locale*, les cheveux nus et rassemblés en nœud par derrière, avec son nom en lettres de la forme grecque la plus archaïque, ΤΕΡΙΝΑ, et au revers, la *Victoire vêtue* et *ailée*, debout, tenant d'une main une *branche de laurier*, et de l'autre une *couronne*; voy. pl. A, n° 2. Il est intéressant, sous plus d'un rapport, de comparer cette médaille, qui était encore inédite, avec une autre monnaie de *Térina*, à peu près semblable et du même âge, récemment publiée par M. Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. II, n° 2, laquelle offre pourtant de notables différences dans le caractère de la *tête* et dans la figure de la *Victoire non ailée*, *ἄπτερος*, et désignée indubitablement par l'inscription, ΝΙΚΑ, qui l'accompagne.

[3] Pausan. X, 10, 4.

de la *Nymphe locale*, rendue mère par Neptune, était *Satura*[1], nom qui paraît avoir été donné à une localité voisine de Tarente, et appelée Σαλύριον[2]. C'est donc, à n'en pas douter, l'image de cette *Nymphe* mythologique, jointe à celle de *Taras* lui-même, qui forme le type de cette classe de monnaies de Tarente; type continué, comme j'aurai occasion de le montrer, à travers tous les âges de la numismatique tarentine; et c'est, d'ailleurs, un fait attesté aujourd'hui par de nombreux exemples[3], que beaucoup de villes grecques adoptèrent pour

[1] Cælius, *Hist.* l. v. *in Schol. Bibl. Leid. ad* Virgil. *Georg.* II, 197, ed. Burmann.

[2] Stephan. Byz. *v.* Σαλύριον; Serv. *ad* Virgil. *Georg.* II, 197; Schol. *ad* Horat. *Satyr.* I, 6, 59; cf. Mazzocch. *ad Tab. Heracl.* p. 93.

[3] J'ai déjà eu occasion de citer ailleurs plusieurs des exemples les plus remarquables qu'offre la numismatique grecque, en fait de *têtes* de *Héros nationaux* qui servirent de types sur les monnaies des peuples grecs; voy. mon *Odysséide*, p. 245-6. Je me bornerai maintenant à ceux de ces exemples, qui concernent des *têtes* d'*Héroïnes mythologiques* ou de *Nymphes locales*, employées au même usage et déjà reconnues en cette qualité par les antiquaires; pour ne pas parler ici des *têtes* de ce genre, dont la désignation n'est pas encore admise dans la science; telles sont les *têtes* de la *Nymphe Olympia*, accompagnée de son nom ΟΛΥΜΠΙΑ, sur les médailles *des Éléens*, Stanhope, *Olympia*, pl. XVII, n° 13, p. 57; de la *Nympha Platæa* de *Platées*, Pausan. IX, 1, 2; cf. 2, 5, sur les médailles de cette ville, Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. IV, n° 10, p. 58; des *Amazones Kymé*, *Myriné*, *Temnos*, *Ægé*, *Clazomène*, *Érythra*, *Phocéa*, désignées toutes par leur nom, sur les monnaies des villes, qui rapportaient leur fondation à ces *Héroïnes* mythologiques; voy. Eckhel, *Doct. Num.* II, 492, 496, 497, 491, 510, 523. Quelquefois, c'est la figure entière de la *Nymphe* ou divinité locale, représentée, soit avec quelque symbole ou attribut fourni par les croyances du pays ou les productions du sol, soit dans une attitude particulière, en rapport avec quelque circonstance du mythe indigène, qui forme le type de la monnaie, et l'on en a des exemples remarquables sur les médailles de *Kiérium* de Thessalie avec la figure de la *Nympha Arné*, qui se baisse pour ramasser un *flambeau*, *Cab. de M. Allier*, pl. V, n° 12; Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. III, n° 12, p. 49; sur toute une classe de monnaies d'*Histiæa* d'Eubée, où l'*Héroïne* de ce nom, Ἱστιαῖα Ἥρωϊς, est représentée assise sur une proue de navire, ayant en main la *voile*, ἱστίον, par allusion à son nom, Eckhel *D. N.* II, 325; sur une médaille autonome de *Dardanus*, dont le type représente une *Nymphe* ou *Héroïne* inconnue, assise à cheval, Pellerin, *Additions*, etc. p. 1; Eckhel. *D. N.* II, 482; sur des médailles de *Smyrne*, où l'*Amazone Smyrné* apparait, tantôt *debout*, en costume amazonien, et avec son nom, ΣΜΥΡΝΗ, Eckhel,

types de leurs monnaies, les *têtes idéales* des personnages mythologiques auxquels elles attribuaient leur fondation, ou dont elles avaient reçu leur nom. On ne m'opposera pas que ce mode de personnification ne fût introduit sur les monuments de l'art grec, à en juger d'après ceux qui nous en restent, qu'à une époque plus récente que celle à laquelle se rapportent nos monnaies de Tarente. Nous possédons en effet des exemples de *personnifications* de *Villes* et de *Localités* dues à l'art grec, pour des époques plus anciennes que ces monnaies, et appartenant précisément à la Grande-Grèce. De ce nombre est le célèbre *Péplos* consacré par le Sybarite Alcisthénès dans le temple de Junon Lacinia, à Crotone, où se voyait représentée en broderie la *ville de Sybaris* personnifiée [1]. De ce nombre est encore l'ancienne peinture du *Héros de Témésa* vue et décrite par Pausanias [2], où étaient représentés le *fleuve Sybaris*, sous les traits d'un *Adolescent*, ainsi que le *fleuve Calabros*, la *fontaine Calykê* (ou *Lykê*), et la ville même de *Témésa*; et de pareils exemples, fournis par les antiquités mêmes de la Grande-Grèce, dispensent sans doute de toute autre preuve [3].

D. N. II, 453, tantôt *assise*, avec la *patère* et la *hache amazonienne*, Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. v, n. 13, p. 73; et sur beaucoup d'autres monnaies de divers peuples grecs, qu'il serait trop long d'énumérer. Plus tard, on appela ces *Nymphes* ou *Divinités locales* du nom de ΤΥΧΗ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ, Eckhel, *Num. vet.* tab. xv, n° 2, p. 272; et on les représenta sur les monnaies des villes grecques de l'Asie, où cette sorte de personnification fut la plus généralement admise, par une *tête de Femme tourrelée*, ainsi qu'on le voit, entre autres exemples qui seraient trop nombreux pour être cités tous, et qui sont d'ailleurs trop connus pour avoir besoin de l'être, sur les médailles de *Germé* de Mysie, où la *tête de Femme tourrelée* est désignée par la légende ΤΥΧΗ ΠΟΛΕΩΣ, Eckhel, *D. N.* II, 455.

[1] Pseud. Aristotel. *de mirab. Auscult.* c. xcix, p. 200-202, ed. Beckmann. Cf. Polemon. *Fragment.* lxxxv, p. 132, ed. Preller.

[2] Pausan. vi, 6, 4; voy. mes *Monuments inédits*, *Orestéide*, p. 221-222.

[3] Un autre exemple de personnification de ville bien célèbre et remontant à une haute époque de l'art, est celui de la *ville de Sparte* personnifiée et placée sous un trépied d'Amycles, Pausan. iii, 18, 5.

Ce point établi, il ne reste plus qu'à considérer les médailles mêmes qui offrent la *tête* de la *Nymphe de Tarente;* voici toutes celles qui sont venues jusqu'ici à ma connaissance, rangées dans l'ordre chronologique où je présume qu'elles ont dû être frappées.

N° 1. *Tête de Femme*, les cheveux nus, retroussés par derrière; cette tête, tournée à gauche, est renfermée dans un cercle très-saillant; au revers, *Taras nu*, à cheval sur un *dauphin* allant à gauche, les deux bras étendus en avant, dans une attitude suppliante; sous le *dauphin*, une *coquille;* sans légende dans le champ. Ce doit être là, vu l'absence d'inscription, et d'après la fabrique même, la plus ancienne des monnaies de cette classe. Celle-ci, qui faisait partie d'un dépôt de médailles trouvé à Tarente et acquis par moi-même à Naples, est entrée depuis dans le Cabinet du roi; elle était encore inédite[1].

N° 2. La *même tête*, coiffée et tournée de même, dans un cercle pareil; au revers, le même type, avec la légende ΤΑΡΑΣ, en lettres de forme archaïque; fabrique à peu près semblable à la précédente[2]. Cette médaille, pareillement inédite, et ajoutée aussi par moi à la collection du roi, ne diffère guère de celle que j'ai décrite en premier lieu, que par l'addition du nom ΤΑΡΑΣ; mais cette circonstance suffit pour lui assigner une époque postérieure sans doute de plusieurs années.

N° 3. La *même tête*, d'un style différent, renfermée dans le même cercle très-saillant; au revers, le même type, d'une exécution sensiblement améliorée, avec la *coquille* sous le *dauphin*, et la légende ΤΑΡΑΣ, en lettres d'une forme un peu moins ancienne. Cette médaille, encore inédite, comme les

[1] Voy. pl. 1, n° 2.

[2] Voy. pl. 1, n° 3.

précédentes, et tirée de la collection de M. Dupré[1], signale un progrès remarquable dans la fabrique tarentine.

N° 4. La *même tête,* d'un style plus élégant, coiffée avec plus de soin, au moyen d'un double bandeau, servant à former, sur le derrière de la tête, ce *nœud de cheveux* qui était le trait caractéristique de la coiffure des vierges grecques[2]; cette tête, d'une physionomie différente, et tournée en sens contraire, c'est-à-dire à droite, est renfermée dans un cercle de globules; au revers, *Taras nu,* à cheval sur le *dauphin* allant de même à droite, avec la *coquille,* dans le champ, et la légende, en lettres rétrogrades, d'ancienne forme, ΤΑΡΑΣ; le tout pareillement entouré d'un cercle de globules[3]. Cette médaille, très-rare et inédite, du module de didrachme, fait partie de ma collection. M. Carelli en a décrit une à peu près pareille[4], qui ne diffère, à ce qu'il paraît, de la mienne, qu'en ce que la *tête, ornée d'un collier,* est renfermée dans un cercle saillant. L'une et l'autre de ces médailles, peut-être encore uniques[5], doivent appartenir, d'après le module et d'après le style, à la dernière époque de la fabrique primitive.

Je rangerai dans la même famille quelques variétés qui offrent la *même tête,* avec des revers différents, mais toujours avec les caractères plus ou moins prononcés d'une fabrique ancienne.

N° 1. *Tête* de la *Nymphe de Tarente,* les cheveux nus et retroussés par derrière, tournée à droite; au revers, partie

[1] Pl. 1, n° 4.

[2] Pausan. x, 25, 4.

[3] Pl. 1, n° 5.

[4] Elle est décrite sous le n° 45, en ces termes: *Caput muliebre intra orbiculum ad S. capillis ad occiput collectis, et monili ornatum.*

[5] J'observe toutefois qu'il existe dans la collection de feu sir Rich. Payne Knight une médaille à peu près semblable, autant du moins qu'il est permis de s'en rapporter à la description qui en est faite; voy. p. 290, M 2.

antérieure d'un *hippocampe* allant à droite; au-dessous, la *coquille*, et dans le champ, les lettres de forme archaïque et en ordre rétrograde, ΤΑΡΑΣ[1]. Cette médaille, beaucoup moins rare que les précédentes[2], et du module de la drachme, est tirée de la collection de M. Dupré. Il s'en trouve un exemplaire de coin différent dans le Cabinet du roi[3]; trois autres sont décrits dans la collection de M. Carelli, l'un desquels offre cette particularité neuve et remarquable, que les *cheveux* de la *tête de Femme*, bien que rassemblés en *nœud* par derrière, *pendent en longues tresses jusque sur l'épaule*[4]. Je citerai encore la médaille décrite en dernier lieu par feu sir Richard Payne Knight[5], comme appartenant à la même variété. Eckhel en avait publié une à peu près semblable où il avait cru voir, au revers, un *demi-pégase* au lieu du *demi-hippocampe*[6].

N° 2. *Tête de Femme*, tournée à droite, les cheveux ceints d'un bandeau et retroussés par derrière; au revers, *roue à quatre rayons*. Cette médaille, de petit module, existe au Cabinet du roi[7] et dans la collection de M. Carelli[8]; l'emploi de la *roue* ou de l'objet figuré de cette manière, au revers de la *tête de Femme*, est une particularité rare sur la monnaie de Tarente, qui ne saurait du reste appartenir qu'à une époque primitive. Les mêmes types se sont retrouvés sur une médaille

[1] Pl. 1, n° 6.

[2] Avellino, *Ital. vet. Numism.* t. I, n° 313, 314; et *Supplem.* n° 637, 638.

[3] Pl. 1, n° 7. Il existe, dans notre Cabinet, une autre variété du même type, où le *demi-hippocampe* est tourné en sens contraire, et accompagné de la légende ΤΑΡΑΣ.

[4] Voici la description de cette dernière médaille, n° 49 : *Caput mulieris ad D. coma ad humerum usque promissa et nodo stricta*; les deux autres sont décrites sous les n°s 47 et 48.

[5] *Num. vet.* etc. p. 294, N 6.

[6] *Sylloge*, etc. tab. 1, n° 5, p. 3.

[7] Décrite par M. Mionnet, sous le n° 477. Cette même médaille, extraite du cabinet de M. Gosselin, est gravée dans le recueil de M. Mionnet, pl. LXI, n° 2, et décrite, *ibid.* t. I, p. 301, n° 798, comme appartenant à Syracuses; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit de Tarente.

[8] N° 15.

de moindre module encore, possédée aussi par M. Carelli, qui l'a décrite[1], et sur la foi duquel je la cite en toute assurance.

N° 3. *Tête de Femme*, coiffée en cheveux et tournée à gauche, dans une aire creuse, à bords relevés; au revers, *coquille*, dans un cercle saillant[2]. Cette médaille de petit module, et sans légende d'aucun côté, offre, dans la fabrique et dans le style de la *tête*, les caractères de l'époque primitive. Il s'en trouve au Cabinet du roi trois exemplaires décrits par M. Mionnet[3]; M. Carelli en avait fait graver plusieurs variétés, tirées toutes de sa magnifique collection; on en voit une dans le recueil de Hunter[4], et une autre dans le *Musée Britannique*[5], où la *tête de Femme* est entourée, comme la *coquille* du revers, d'un cercle saillant. La médaille que je publie, et qui m'appartient, vient d'un dépôt trouvé à Tarente même; la fabrique en est belle, et la conservation n'en laisse rien à désirer.

N° 4. *Tête de Femme*, les cheveux nus, tournée à droite et renfermée en partie dans un cercle saillant; au revers, *dauphin* allant à gauche; dessous, *poisson*, et plus bas, des *flots*; dans le champ, au-dessus du *dauphin*, lettres effacées, qui doivent être TA. Cette médaille, du plus petit module et d'une assez grande rareté, puisqu'elle ne semble pas avoir été connue de M. Mionnet, fait partie de la collection de M. Dupré[6]; je la crois encore inédite, par suite du retard qu'a éprouvé la publication du recueil de M. Carelli, qui en avait fait graver une toute pareille, où les lettres TA sont parfaitement visibles. On ne saurait, du reste, la comprendre dans la série des médailles primitives, d'après l'élégance du style et celle de la fabrique; et je n'en fais ici mention que pour ne pas séparer

[1] N° 16.
[2] Voy. pl. I, n° 8.
[3] Sous les nos 471, 472 et 473.
[4] *Mus. Hunter.* tab. 50, fig. XIV.
[5] *Mus. Britann.* tab. III, fig. II, p. 36.
[6] Voy. pl. I, n° 10.

les divers types associés à celui de la *tête de Femme*, dans le cours d'une période monétaire, qui signale la transition de l'époque primitive à celle du beau style. Il est d'ailleurs superflu d'observer que la *tête de Femme* forme le type d'une des familles les plus nombreuses de la monnaie de Tarente, du poids et du module de didrachme, laquelle appartient au second et au troisième âge de la monnaie tarentine, dont je m'occuperai dans un second mémoire.

Mais il existe encore une variété de ce type, qui se rapporte à la fabrique primitive de Tarente, du moins dans sa dernière période, et qu'il importe d'autant plus de signaler ici à l'attention des antiquaires, que le monument qui la présente est inédit, et même unique, à ma connaissance. Cette monnaie offre la *tête* de la *Nymphe locale*, *nue* et tournée à droite, les cheveux retenus par un *large bandeau* et retroussés par derrière, absolument comme on le voit aux *têtes* des *Nymphes*. *Hyélé*, *Aréthusa* et *Ségesta*; ce qui semblerait constituer une mode de coiffure propre à ces sortes de *Divinités locales*; cette *tête*, d'ancien style, est entourée d'une *couronne de laurier*: particularité remarquable, dont l'objet n'a pas encore été saisi sur les monuments numismatiques, et qui me fournira bientôt le sujet d'observations que je crois neuves et curieuses. Le revers de notre médaille offre *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, les deux bras étendus en avant; au-dessous, une *coquille*, et, dans le champ, derrière la figure, l'inscription, en lettres archaïques et en ordre rétrograde, ΤΑΡΑΣ; type enfermé dans un cercle de petits globules. Cette médaille, du module de didrachme et de belle fabrique, se trouve dans le Cabinet Impérial de Milan, et j'en ai dû le dessin, que je publie[1], à la bonté de M. Cattaneo.

[1] Pl. I, n° 9.

TROISIÈME FAMILLE.

Taras sur le dauphin; type en relief d'un côté, et en creux de l'autre.

On sait que les médailles avec un type en creux opposé à un type en relief constituent un système voisin de la naissance de l'art monétaire et propre exclusivement à la Grande-Grèce, ou même à quelques-unes de ses villes, dont les principales sont *Métaponte, Crotone, Siris, Posidonia, Sybaris* et *Caulonia*. L'émission de ces monnaies, d'une fabrique si particulière et d'une physionomie toute semblable, et certainement du même âge, doit avoir été bornée à une période de temps assez courte, bien que le nombre des exemplaires qu'on en possède se soit accru considérablement depuis quelques années. On sait aussi, par des découvertes récentes, que quelques villes placées en dehors de ce système s'y associèrent momentanément, sans doute d'après des raisons de politique et de commerce, en faisant frapper des monnaies de cette espèce, où se trouvent deux noms de villes, en signe de concorde et d'alliance, tantôt exprimés en toutes lettres, comme on en a un exemple dans les médailles de *Siris* et de *Buxentum*, qui portent la double inscription ΣΙΡΙΝΟΣ ΠΤΞΟΕΙΣ [1]; tantôt exprimés seulement par un plus ou moins grand nombre d'initiales, ainsi qu'on le voit sur une rare médaille du Cabinet du roi, offrant les initiales ΚΡΟ et ΠΑΝΔΟ, qui désignent les villes de *Crotone* et de *Pandosia* [2], et sur la célèbre médaille avec les initiales ΠΑΛ et ΜΟΛ, des villes de *Palinurus* et de *Molpis*, médaille encore unique, qui a passé dans le cabinet de M. le duc de Luynes [3]. Ces sortes de mo-

[1] Eckhel, *D. N.* I, 151; voy. la *Dissertat.* de Millin *sur une médaille de Siris*, p. 1-36.

[2] Pellerin, *Lettres*, p. 201-209, pl. IV, fig. 8; voy. aussi l'*Atlas* de M. Micali, pl. LX, n° 1.

[3] Elle a été décrite par Sestini, dans

numents numismatiques sont encore aujourd'hui d'une excessive rareté. Je puis y joindre, d'après ma propre collection, une médaille de *Laüs*, de la même fabrique, en relief d'un côté et en creux de l'autre, du plus grand module, médaille inédite et encore unique jusqu'ici [1], qui nous permet d'ajouter le nom de cette ville, colonie de Métaponte, à ceux des autres cités comprises dans le même système monétaire, qui représente, à n'en pas douter, quelque ligue ou association politique, analogue à celle des villes ioniennes et doriennes de l'Asie mineure [2]; et c'est enfin dans la même catégorie que doivent être rangées celles de ces monnaies, encore en si petit nombre, qui appartiennent à Tarente. Je ne crois pas qu'en mettant à contribution toutes les collections numismatiques publiques ou privées de l'Europe, on parvînt à réunir plus d'une dizaine de ces médailles. M. Avellino n'en a décrit qu'une seule, celle de notre Cabinet du roi, publiée d'abord par Pellerin [3], qui resta pendant plus d'un demi-siècle un monument unique. M. Mionnet, dans son *Supplément*, n'a pu en ajouter qu'une seconde, tirée du *Musée Britannique* [4]. M. Carelli, qui, dans le cours d'une longue carrière scientifique, favorisée par tant de circonstances heureuses, avait pu rassembler entre ses mains presque autant de médailles de Tarente qu'il en existait de connues à cette époque dans tous les cabinets, ne

ses *Classes generales*, p. 16, tab. II, n°° 20, 21, comme faisant partie alors du cabinet de M. On. Pacileo, de Naples. Il en existe un coin faux, dont un exemplaire, de la collection de M. Puertas, à Florence, a été publié récemment par M. Micali, *Monum. per serv. alla Stor. dei ant. Popoli italian.* tav. cxv, n° 21, tout en exprimant quelques doutes sur l'authenticité de cette pièce, t. III, p. 214-215.

[1] Voy. pl. A, n° 8. Cette médaille me vient de Naples; elle avait été possédée d'abord par M. Gargiulo.

[2] Telle est aussi l'opinion exprimée en dernier lieu, sur cette curieuse série de monuments numismatiques, par M. le duc de Luynes, *Métaponte*, p. 22-23.

[3] Pellerin, *Supplém.* IV, p. 23, pl. II, n° 10; Eckhel, *D. N.* I, 145.

[4] *Mus. Britann.* tab. III, n° 9.

paraît pas en avoir jamais possédé une seule. J'en ai vu deux restées encore inédites, dans la riche collection qu'a formée à Naples Dom Michel de Santangelo, amateur si distingué par le goût éclairé qu'il porte dans le choix des monuments, et par le noble usage qu'il en fait dans l'intérêt de la science. M. le duc de Luynes en a publié récemment une troisième, la plus rare et la plus curieuse de toutes[1]; et, après tant de découvertes dont s'est enrichie de nos jours la science numismatique, je n'en connais encore personnellement, avec toute certitude, que sept, entre lesquelles il existe tant de différences, non-seulement de style et de fabrique, mais de composition même et de type, que ces sept médailles peuvent être regardées chacune comme à peu près uniques, et que, de plus, elles forment *trois variétés* principales. L'extrême importance archéologique de ces médailles me fait un devoir de les décrire avec tout le soin qu'elles comportent, et dans l'ordre même ou je présume qu'ont dû se produire les trois variétés qu'elles présentent.

I. *Taras nu*, à cheval sur le *dauphin* allant à droite, la main gauche tendue en avant et ouverte, la main droite appuyée sur l'animal qui le porte; sous le *dauphin*, *coquille;* dans le champ, derrière la figure, le nom ΤΑΡΑΣ, en lettres de forme archaïque, dans un ordre rétrograde; le tout dans un cercle formé d'une espèce de méandre en losanges arrondis, d'un travail exact et soigné, tel qu'on le voit aux médailles incuses de Posidonia; au revers, le même type en creux et en sens contraire, avec la *coquille striée*, d'une dimension plus forte, sans légende; type pareillement renfermé dans un cercle formé de petits quadrilatères très-allongés. C'est la médaille du *Musée Britannique*, décrite et publiée par Taylor

[1] *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. II, pl. M, 3, p. 340.

Combe[1]; il en existe une à peu près pareille, et encore inédite, dans le Cabinet du roi[2], et une autre provenant de la collection de M. le chanoine Jorio de Naples, qui a passé dans celle de M. le duc de Luynes, mais avec une particularité nouvelle, qui constitue une différence grave, c'est à savoir avec les lettres TAPA, gravées en relief, du côté du type en creux[3]. Je ne saurais dire si la médaille du même type, cédée par feu M. le marquis Arditi au Musée royal Bourbon de Naples, et restée jusqu'à ce jour inédite, comme tant d'autres rares monuments de cette précieuse collection, présente la particularité signalée en dernier lieu, attendu que je n'ai pas une connaissance personnelle de la médaille en question.

II. *Figure virile, nue* et *imberbe,* les cheveux retroussés par derrière, tournée à gauche, le genou gauche ployé sous elle, portant du bras gauche, écarté en arrière, une *lyre à quatre cordes,* Λύραν τετράγηρυν[4], qu'elle semble serrer fortement sous l'aisselle, et du bras droit, élevé et rapproché du visage d'une manière singulièrement expressive, tenant un objet semblable à une *fleur,* avec le nom en lettres rétrogrades de forme archaïque, TAPAΣ, gravé dans le champ, devant la figure; type en relief; au revers, *Taras nu,* les cheveux longs et flottants sur l'épaule, à cheval sur un *dauphin* qui se dirige à droite, la main gauche étendue en avant, la droite appuyée sur le *dauphin;* sans la *coquille,* et sans aucun autre symbole dans le champ; type en creux, avec les lettres du nom TAPAΣ, de la même forme archaïque, et pareillement en ordre rétrograde, gravées en relief. Cette médaille, trouvée à Tarente même, et

[1] *Mus. Britann.* tab. III, n° 9.

[2] Voy. pl. II, n° 11.

[3] Même planche, n° 12.

[4] C'est l'ancienne lyre grecque, telle qu'elle existait avant l'époque de Terpandre, Strabon. XIII, 618; voy. sur ce point d'histoire poëtique, Bode, *Orpheus Poëtar. Græc. antiquiss.* p. 15, sqq.

possédée actuellement par M. le duc de Luynes, qui l'a publiée [1], est encore unique à ma connaissance; et c'est, à tous égards, l'un des monuments numismatiques les plus remarquables qui nous soient restés de l'antiquité tout entière [2].

III. La même *Figure virile, nue* et *imberbe*, dans la même attitude, avec la *lyre* dans la main gauche, et la *fleur*, ou l'objet ressemblant à une fleur, qu'elle approche de son visage, de la même manière, ainsi qu'avec les lettres ΤΑΡΑΣ, formées et disposées de même, type en relief; au revers, le même type en creux, mais placé en sens contraire, c'est à savoir la figure tournée à droite et agenouillée sur le genou droit, avec la *lyre* soutenue de la main droite, et sans la *fleur* à la main gauche, de même que sans légende ni symbole d'aucune espèce. C'est la célèbre médaille de la collection de Pellerin, maintenant au Cabinet du roi [3], qui fut regardée d'abord comme suspecte à cause de la nouveauté même de cette apparition, qui offrait, sous le double rapport de la fabrique et du type, une singularité si remarquable et un si rare problème numismatique. Il en existe un second exemplaire, provenant de Tarente, qui, des mains de M. Durand, avait passé dans la superbe collection de feu sir Rich. Payne Knight, où elle est décrite [4], et qui doit se trouver actuellement au *Musée Britannique.*

Après le style et la fabrique de ces monnaies, qui les placent, comme je l'ai déjà dit, au premier rang des monuments numismatiques, il n'est rien de plus remarquable, ni qui ait paru plus difficile à expliquer, que la figure de l'*Homme nu,* dans une attitude si singulière, et tenant une *lyre*, qui forme le type de trois de ces monnaies. La difficulté provenait en

[1] *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. II, p 340, pl. M, 3.

[2] Voy. pl. II, n° 13.

[3] Voy. pl. II, n° 14.

[4] *Numm. vet.* p. 280, I 2.

partie de l'objet, assez mal déterminé, que ce personnage approche de son visage. Cet objet, que Pellerin, et d'après lui Eckhel, ont pris pour le *plectrum*, instrument dont la forme bien connue est en effet si différente[1]; où feu sir Rich. Payne Knight avait cru voir, avec tout aussi peu de fondement, une *bandelette*, est évidemment une *fleur*, et, suivant la conjecture de M. le duc de Luynes, une *fleur liliacée*. Cette hypothèse admise, l'idée de son auteur, qui reconnaît ici *Apollon* présidant aux fêtes et aux danses sacrées qui se célébraient à Tarente en l'honneur d'*Hyacinthe*, et portant à la fois les deux objets qui le caractérisent en cette qualité et qui se rapportent à cette intention, c'est à savoir: la *lyre*, attribut du dieu Pythique, et l'*hyacinthe*, symbole du culte hyacinthien[2]; cette idée, naturelle et ingénieuse, semblait propre à résoudre de la manière la plus satisfaisante les principales difficultés de ce problème. Pellerin lui-même, et le grand Eckhel, avaient songé d'abord à *Apollon*, et n'avaient été détournés de cette pensée que par la *nudité* et par l'*attitude bizarre et forcée* de la figure en question, où l'un avait fini par voir, contre toute vraisemblance, une espèce de *mime* ou d'*histrion*, et le second, un musicien mythologique, tel qu'*Arion*[3]. Encore Eckhel avait-il judicieusement observé que

[1] Relativement à la forme du *plectrum*, je me contente de citer le célèbre vase représentant *Sapho* et *Alcée*, chacun avec cet instrument à la main, Millingen, *anc. uned. Monum.* p. II, pl. XXXIII. Le *plectrum* était quelquefois d'*ivoire*, *plectro eburno*, Virg. *Æn.* VI, 647; quelquefois d'*ébène*; et l'on en a un exemple sur le vase que je citais tout à l'heure.

[2] Sur la fable d'Hyacinthe, voy. Palæphat. *Fab.* XLVII, *cum not.* Fischer. Nonnus, *Dionys.* X, 253-55; cf. Moser. *ad h. l.* Ovid. *Metam.* X, 162, sqq. et *ibid.* Gierig. *ad* v. 215; Athen. XV, p. 683, E. Heyne, dans la 1re partie de ses *Antiq. Aufsätze*, a traité en détail de tout ce qui concerne cette fable et ses rapports avec le culte d'Apollon Amycléen. Quant à la fleur d'*hyacinthe*, voy. Salmas. *ad* Solin. p. 860, sqq. Stapel. *ad* Theophrast. *Hist. Plant.* VI, 7, p. 710, sqq.

[3] La fable d'*Arion* a fourni à mon savant ami M. Creuzer, le sujet d'une dissertation, que je me plais à citer ici comme un exemple utile à suivre, et qui n'a pourtant pas encore été suivi, du parti qu'on peut

cette attitude ne paraissait forcée, et pour ainsi dire mimique, que faute de se rappeler les figures dans des attitudes pareilles, c'est-à-dire également violentes, qu'offrent les médailles primitives de *Camarina*, de *Ségeste*, de *Cnosse*, et généralement les monuments des anciennes époques de l'art grec; en sorte que cette prétendue bizarrerie d'attitude était en effet un caractère de haute antiquité. A l'appui de cette savante observation d'Eckhel, M. le duc de Luynes a produit de nouvelles considérations, puisées dans le même ordre d'idées, ou suggérées par la même classe de monuments du haut style grec, telles que l'épithète de *Danseur*, Ὀρχηστής, donnée par Pindare à Apollon [1], laquelle exprime si bien, en effet, l'action véhémente et le geste presque frénétique de notre Apollon tarentin, avec la rare médaille de Cos [2], où le même dieu paraît entièrement *nu*, les bras élevés, le corps violemment rejeté en arrière, dans une attitude plus tourmentée encore, s'il est possible, que sur nos médailles de Tarente. Toutefois, et malgré l'application heureuse qu'on peut faire d'un pareil texte et d'un pareil monument au type de nos monnaies de

tirer de certains faits mythologiques; cette dissertation est intitulée : *Mythorum ab artium operibus profectorum exemplum proponitur*, Marburg. 1803, in-4°.

[1] Pindar. *Fragment*, 115, ed. Boeckh. III, 628; Ὀρχηστ' ἀγλαΐας ἀνάσσων εὐρυφάρετρ' Ἄπολλον.

[2] Voy. pl. A, n° 10. Une de ces médailles, d'une fabrique plus récente, avec l'inscription ΚΩΣ, a été publiée par M. de Brönsted, qui a essayé d'en expliquer le type, en le rapportant à la célébration du Νόμος πυθικός, dans laquelle un *Jeune Homme*, représentant *Apollon*, et non pas *Apollon* lui-même, *célébrait la victoire du dieu*, *en accompagnant* son chant et sa danse du *son du tambourin*, τὰ ἐπινίκια χορεύει; voy. *Voyages et Recherches dans la Grèce*, t. II, pl. LVI, p. 312. Cette explication ingénieuse donnait lieu pourtant à des difficultés assez graves. J'en dirai autant de celle qu'a proposée plus récemment M. Streber, *Numism. Græc.* tab. IV, n. 7, p. 240-43. A mon avis, la meilleure explication de cette médaille importante est celle qu'a donnée M. Cavedoni, dans les *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. VII, p. 259-63; voy. ce que j'en ai dit dans le *Journ. des Sav.* septembre 1836, p. 526-29, et qui ne permet plus d'admettre l'opinion conçue par M. le duc de Luynes.

Tarente, j'avoue qu'il me restait encore des doutes sur une manière si contraire à toutes les données de l'art antique, de représenter *Apollon* dans un état de *nudité* absolue et dans une attitude qui a réellement quelque chose de mimique. La *nudité* ne constituerait pourtant pas à elle seule une difficulté sérieuse. Les plus anciens simulacres d'Apollon, tels que celui d'Égine, cité par Pausanias[1], représentaient ce dieu *absolument nu*, *ξόανον γυμνόν*; c'est ainsi que nous le montrent les médailles de Caulonia et de Milet, pour n'en pas citer d'autres; et c'est encore ainsi qu'il nous apparaît sur une rare médaille du Métaponte, dont le type avait été fourni par une statue de bronze érigée sur la place publique de Métaponte et décrite par Hérodote[2], comme je crois en avoir fourni la preuve dans un autre mémoire[3]. Mais il reste toujours à justifier d'une manière complétement satisfaisante l'attitude exagérée et violente d'Apollon, qui ne semble pas d'accord avec le caractère particulier de ce dieu, non plus qu'avec le système général de l'art antique.

C'est ici le lieu d'examiner l'explication nouvelle qui vient d'être proposée pour ce type embarrassant, par un savant du premier ordre, M. K. Ott. Müller. Frappé comme nous des difficultés qu'on éprouve à reconnaître *Apollon* dans une figure conçue de la manière que nous la présente la médaille de Tarente, sous ces formes prononcées, dans cette attitude violente et presque convulsive, l'habile antiquaire allemand s'est rappelé l'oracle relatif à la fondation de Tarente, dans un site

[1] Pausan. II, 30, 1 : *Ἀπόλλωνι μὲν δὴ ξόανον γυμνόν ἐσΊι, τέχνης τῆς ἐπιχωρίου.* C'était conséquemment une statue de style proprement éginétique.

[2] Herodot. IV, 15.

[3] Voy. mon *Mémoire sur le type des médailles de Caulonia*, p. 43-48. M. le duc de Luynes, qui avait eu, de son côté, la même idée, et qui avait fait, entre le texte d'Hérodote et la médaille de Métaponte, le même rapprochement, a reproduit la médaille en question avec cette explication, dans son livre sur *Métaponte*, p. 26.

nommé *Satyrion*, Σατύριον[1]; et remarquant que la *plante* que porte à la main notre figure peut être la plante nommée précisément chez les Grecs σατύριον[2], plante *à racine bulbeuse*, ῥίζαν βολβοειδῆ, et *dont la fleur était semblable au lis*, ἄνθος κρινοειδές, double caractère qui se retrouve sur nos médailles de Tarente, il en conclut que le personnage figuré sur ces monnaies est un *Satyre*, tenant en main la fleur *satyrion*, par allusion à la fondation de Tarente et à l'oracle qui y avait présidé[3]. Il y a, dans cette ingénieuse explication, une idée qu'on ne peut s'empêcher d'admettre, c'est le rapport de la plante symbolique avec l'oracle en question, et conséquemment la certitude acquise désormais, que le personnage qui porte cette *fleur* en guise de *symbole* se rapporte lui-même à la fondation de Tarente et à l'établissement du peuple tarentin dans le champ *Satyrion*[4]. J'avoue, pour ma part, que cette explication me paraît plus près de la vérité, plus conforme aux données historiques, que l'idée de M. le duc de Luynes, tout ingénieuse et plausible que celle-ci m'avait semblé d'abord. Mais il y a aussi dans l'opinion de M. K. Ott. Müller un point que je ne saurais admettre : c'est la qualification de *Satyre* donnée au personnage en question, lequel ne présente réellement aucun des traits, aucun des caractères qu'on sait avoir été propres à cette sorte de figures, et qu'on leur voit sur des monuments numismatiques, à peu près du même âge que nos médailles de Tarente, tels, par exemple, que les médailles de Naxos, d'ancien style. Il y a donc une restriction grave à faire à l'expli-

[1] Dionys. Hal. *Fragm.* XVII, 2, p. 501, ed. Rom. Cf. *Excerpt. Vatic.* p. 11.

[2] Dioscorid. *de Mater. medic.* III, c. 14 (c. 133, Sprengel.).

[3] *Annal. dell' Inst. Archeol.* V, 166.

[4] Ce qui vient encore à l'appui de cette idée, c'est le nom *Satyra* donné à la *Nymphe locale*, mère de Taras, et la *tête* de cette *Nymphe* elle-même, empreinte sur la monnaie de Tarente : double rapprochement qui a échappé à la sagacité de M. K. Ott. Müller.

cation de M. K. Ott. Müller, et c'est aussi ce qu'a pensé récemment un autre savant antiquaire, M. le professeur Orioli, qui croit pouvoir expliquer à son tour le mystérieux personnage par *Taras* lui-même, reproduit sous la forme héroïque, non plus comme fils mythologique de Neptune, mais comme fondateur historique de Tarente, avec l'attribut du poëte, la *lyre*, et avec le symbole local, la *fleur satyrion*[1]. Arrivée à ce point, la question me paraît très-près d'être décidée; et l'idée exposée en dernier lieu par M. Orioli se rapproche tellement de celle que je m'étais faite moi-même, relativement au type en question, et qui se fonde, comme on le verra, sur tout un ensemble de considérations numismatiques, que je crois pouvoir y trouver d'avance un grave motif de confiance pour l'opinion nouvelle que j'aurai bientôt occasion de proposer.

Il est encore une particularité curieuse, restée jusqu'ici sans solution, et même passée sous silence par les derniers antiquaires qui se sont occupés de l'explication de nos médailles. Ce sont les lettres ΠΤΟ, gravées de très-petit caractère, en relief, dans le champ de la médaille du Cabinet du roi, près de la figure réputée Apollon. Ces trois lettres sont, à la vérité, d'une forme bien indécise et d'une dimension qui les rend presque imperceptibles à la vue simple, au point que Millin a douté que ce fussent réellement des lettres grecques[2]. M. Mionnet n'a cependant pas fait difficulté de les admettre dans sa description, sur la foi de Pellerin, et sans doute aussi d'après sa propre observation; mais elles sont supprimées dans le dessin que M. le duc de Luynes a publié de

[1] *Annal. dell' Inst. Archeol.* t. V, p. 171-2.

[2] Millin a consigné cette observation dans une note manuscrite de sa main, qui se lit à la marge de l'exemplaire de Pellerin, de notre Cabinet; exemplaire chargé de notes autographes de Pellerin lui-même, à qui il avait appartenu, de l'abbé Barthélemy et de Millin.

cette médaille; et je dois dire qu'elles manquent tout à fait sur l'autre médaille que possède cet antiquaire, aussi bien que sur l'exemplaire de la collection de sir Richard Payne Knight, qui est le double du nôtre. Dans une telle contrariété d'opinions, sans compter la dissidence des monuments, il est bien difficile d'établir quelque chose de certain; et ce qu'il y a sans contredit de plus prudent, c'est de se renfermer dans le doute exprimé par Millin. Cependant, si les lettres ΠΤΟ existent réellement sur la médaille de notre Cabinet, et si ce n'est pas, comme je le crois, un simple accident monétaire qui a produit l'apparence de ces lettres si problématiques, on pourrait en donner une explication plausible. Ces mots se rapporteraient en effet au mot ΠΤΟΛΙΟΥΧΟΣ, *dieu protecteur de la ville,* qualification très-convenable pour l'Apollon Hyacinthien de Tarente. Dans ce cas, ce serait une preuve décisive acquise à l'opinion de M. le duc de Luynes, et ce serait aussi un nouvel exemple à l'appui de celui que nous ont offert les médaille d'Aptéra, de Crète, où le mot ΠΤΟΛΙΟΙΚΟΣ (sic) appliqué à la figure du dieu Mars, *dieu tutélaire de cette ville,* avait été jusqu'ici méconnu par les antiquaires sous la forme barbare ΠΤΟΛΙΟΣΤΟΥ, qui provenait d'une lecture vicieuse[1].

QUATRIÈME FIGURE.

Taras sur le *dauphin,* avec l'*hippocampe* au revers.

Après un usage des types incus, qui n'avait sans doute été déterminé que par des circonstances particulières[2], et qui dut

[1] Voy. ma *Lettre à M. le duc de Luynes,* p. 4 et 49, où j'ai rectifié cette fausse leçon, et publié une médaille inédite d'*Aptéra* qui porte lisiblement ΠΤΟΛΙΟΙΚΟΣ.

[2] Sans doute le besoin de mettre leur système monétaire d'accord avec celui des républiques grecques du voisinage, telles que Siris, Métaponte et Crotone. M. le duc de Luynes assure même que ce sont des monnaies incuses de Métaponte qui ont servi à frapper nos monnaies incuses de Tarente, à l'aide d'un procédé qui n'est effec-

cesser promptement avec l'empire de ces circonstances, Tarente ne tarda pas à revenir au système monétaire qui lui était propre, ou plutôt on y continua la fabrique qui n'avait jamais dû être abandonnée. Les didrachmes de forme tant soit peu globuleuse, où le type est enfermé le plus souvent dans un cercle formé de losanges arrondis, comme celui de quelques-unes de nos monnaies incuses, et dont le style offre d'ailleurs tous les caractères de l'époque primitive, appartiennent indubitablement à cette période monétaire. Ces didrachmes, dont il existe, à ma connaissance, un assez grand nombre d'exemplaires, peuvent se distribuer sous trois variétés principales, que je rangerai dans l'ordre suivant :

I. *Taras nu*, à cheval sur un *dauphin* allant à droite, la main gauche étendue en avant, tenant de la main droite, écartée en arrière, un *polype ;* sans légende ni symbole dans le champ ; au revers, *hippocampe* ou *cheval marin ailé*, tourné de même à droite, sans légende ni symbole dans le champ ; type imprimé dans un cercle creux formé de petits quadrilatères [1]. Le style de cette médaille, l'absence de toute inscription, la forme du cercle qui entoure le type du revers, et sa fabrique même, que le dessin permet d'apprécier, lui assignent indubitablement une place élevée dans la numismatique tarentine de l'époque primitive ; elle est inédite et tirée du Cabinet du roi. Feu M. le docteur Münter en possédait une variété qu'il a décrite, qui se distinguait par la légende, en partie

tivement pas sans exemple dans cette période de la numismatique : témoins les monnaies de Géla, d'Agrigente et de Syracuses, surfrappées du type de Métaponte, en relief et en creux ; et, à l'appui de cette assertion, M. le duc de Luynes croit avoir trouvé, sur les médailles incuses de Tarente, des traces de l'épi en creux de Métaponte ; mais j'avoue que cette particularité ne m'a point frappé sur celles de ces médailles que j'ai été dans le cas d'examiner ; et je dois même ajouter que je la regarde comme tout à fait invraisemblable.

[1] Voyez. pl. II, n° 15.

effacée....., ΡΑΣ, et qui offrait de plus la particularité, très-rare à cette haute époque de l'art monétaire, d'être fourrée [1].

II. *Taras nu*, sur le *dauphin* tourné à gauche, les deux bras tendus en avant; dans le champ, sous le *dauphin*, une *coquille;* derrière la figure, le nom ΤΑΡΑΣ, en lettres de forme moins ancienne; le tout enfermé dans un cercle de globules allongés; au revers, *hippocampe ailé* allant à gauche, sans légende ni symbole d'aucune espèce [2]. La fabrique de cette médaille, d'accord avec la présence du nom de *Taras* et avec la forme des lettres mêmes, annonce une époque moins reculée, bien que toujours primitive. Un exemplaire pareil à celui-ci, qui est tiré du Cabinet du roi, avait été publié dans le recueil de Hunter [3].

III. *Taras nu*, les cheveux longs et flottants par derrière, à cheval sur le *dauphin* allant à droite, la main gauche tendue en avant, et tenant de la main droite écartée un *polype;* dans le champ, sous le *dauphin*, le nom ΤΑΡΑΣ, en lettres de forme archaïque; type imprimé dans un cercle de losanges arrondis, du travail le plus soigné; au revers, *hippocampe ailé* allant à gauche; dans le champ, au-dessus, les lettres du nom ΤΑΡΑΣ, répété en ordre rétrograde, et au-dessous, une *coquille;* type entouré d'un cercle creux formé de petits quadrilatères [4]. Cette médaille, extrêmement remarquable par la finesse et la précision du travail, par la science du dessin qui se manifeste à un haut degré dans la figure de Taras, signale déjà la naissance du grand et beau style sur la monnaie de Tarente, en même temps que, par la fabrique, par la forme des lettres de la double inscription, et par celle du double cercle, en

[1] *Descript. Num. veter. aliq. Hisp. et Ital.* p. 16-17.

[2] Voy. pl. II, n° 16.

[3] Tab. 55, n° IV.

[4] Voy. pl. II, n° 17.

relief d'un côté, et en creux de l'autre, elle porte tous les caractères d'une époque primitive, contemporaine des belles médailles incuses. Celle-ci, qui est rare, surtout à ce degré de mérite et de conservation, qui en fait un monument numismatique accompli, est tirée de ma collection. Un exemplaire à peu près pareil est gravé dans le recueil de Hunter[1].

C'est ici que se termine le premier âge, ou la fabrique primitive des monnaies de Tarente, et que s'ouvre une nouvelle ère abondamment remplie de chefs-d'œuvre de la numismatique.

§ II. SECONDE DIVISION. — *Haut style.*

PREMIÈRE FAMILLE.

Taras sur le *dauphin*, avec une *figure d'Homme assis* au revers.

Il n'est peut-être pas, dans toute la numismatique grecque, une série de monnaies aussi remarquables par l'importance du type principal, par la variété des accessoires ajoutés à ce type, enfin par la progression régulière du style, à partir de l'époque primitive, et durant toute la belle période de l'art, que ne l'est la classe entière des monnaies tarentines qui fait le sujet de cet article. Un autre motif d'intérêt qui s'attache à l'étude de ces monnaies, c'est que le type même en est encore un problème dont aucun antiquaire n'a essayé de donner la solution. Eckhel, généralement si attentif et si habile à discerner les types rares ou curieux qu'offrent les monnaies des villes grecques, n'a même pas fait mention de celui-là dans son exposition, d'ailleurs beaucoup trop succincte, de la numismatique tarentine; et cette omission d'Eckhel m'a toujours paru l'une des plus graves que l'on puisse trouver à

[1] *Mus. Hunter.* tab. 55, n° III.

reprendre dans un ouvrage d'ailleurs si plein, si docte, si admirable à tous égards. En effet, à l'époque où parut cet ouvrage, chef-d'œuvre d'érudition et de critique, quelques-unes des médailles dont il s'agit étaient depuis longtemps connues et publiées dans les recueils du P. Magnan[1], de Pellerin[2] et de Hunter[3]. Le type qu'elles présentent avait excité l'attention dès le temps même de Scaliger[4]; et il y a réellement lieu d'être surpris que l'aspect d'un type aussi remarquable en soi, et aussi nouveau sur la monnaie de Tarente, n'ait point provoqué l'examen d'un antiquaire de l'ordre d'Eckhel.

Depuis l'époque où l'apparition des grands travaux d'Eckhel a fondé la science numismatique, en ne laissant guère à ses successeurs que des lacunes à remplir et des détails à rectifier, la numismatique tarentine s'est considérablement enrichie dans toutes les classes dont elle se compose, et surtout dans celle qui nous occupe. Ainsi M. Avellino, qui n'avait décrit d'abord dans son catalogue que quatorze de ces médailles[5], toutes déjà connues, à l'exception de *deux* seulement, tirées de la collection de M. l'archevêque de Tarente, avait pu, dans l'intervalle de quelques années, ajouter à ce catalogue *treize* variétés nouvelles[6], fournies en grande partie par des collections nationales, à la tête desquelles se plaçait alors celle de feu M. Carelli, qui ne comprenait pas moins de *vingt* de ces médailles. Depuis ce temps, quelques variétés rares et curieuses sont entrées dans le domaine de la science, en passant dans les

[1] *Miscell. Numism.* t. I, tab. 39, n° XVII, XVIII.

[2] IV° *Supplém.* p. 29, pl. II, n° II.

[3] *Mus. Hunter.* tab. 55, n° V-X.

[4] Voy. son observation dans son traité *de Re Numm.* p. 3, rapportée par les interprètes de Pollux, *ad l.* IX, 6, § 80.

[5] *Ital. vet. Numism.* n° 315, sqq.

[6] *Suppl. ad vol.* I *Ital. vet. Numism.* p. 37-38, n°ˢ 639-651. Plusieurs de ces médailles sont tirées de la collection de feu M. Reynier, où il y en a *sept* décrites, p. 33-34, n°ˢ 18 à 24; le reste vient en grande partie de la collection de M. Carelli.

mains d'amateurs et d'antiquaires célèbres, tels que M. Fontana à Trieste[1], feu M. Allier d'Hauteroche[2], sir Richard Payne Knight[3], et en dernier lieu M. Millingen, qui en possédait *six* des plus remarquables[4]. Une circonstance heureuse, dont il me doit être permis de me féliciter, m'a procuré à moi-même l'avantage d'acquérir un assez grand nombre de ces médailles, la plupart encore inconnues[5], faisant partie d'un dépôt, trouvé à Tarente même, qui me fut apporté, dans les premiers jours de mon arrivée à Naples, par les soins de M. l'archevêque de Tarente, ce vieillard illustre et vénérable, au nom duquel il n'est pas d'ami de l'antiquité qui ne soit accoutumé à rendre hommage depuis plus d'un demi-siècle[6]. C'est grâce à toutes ces ressources réunies que je me suis trouvé dans le cas de voir et d'examiner un plus grand nombre des médailles en question, que n'avait pu en connaître encore aucun antiquaire; et c'est en les étudiant avec tout le soin dont j'étais capable, en comparant attentivement les traits communs et les particularités diverses qui s'y remarquent, que je crois être parvenu à en expliquer le type, un de ceux dont l'intelligence importe le plus, si je ne me trompe, au progrès de la science numismatique.

Commençons par décrire ces médailles, chacune à raison

[1] Sestini, *Mus. Font.* t. III, tav. 1, n° 9.

[2] *Cab. de M. Allier*, pl. 1, fig. 10.

[3] *Num. veter.* etc. p. 269.

[4] Ces médailles ont passé dernièrement dans le cabinet de M. Dupré, qui a bien voulu me permettre de publier celles qui m'ont paru offrir les types les plus neufs ou les plus curieux, et à qui j'en témoigne ici ma gratitude.

[5] Le Cabinet du roi, qui ne possédait encore que *cinq* de ces médailles, en compte actuellement *huit* nouvelles, provenant de cette acquisition; il ne s'en trouve que *deux* au *Musée Britannique*, d'après la description de Taylor Combe, p. 33, n°s 5 et 6.

[6] Mgr Capecelatro, ancien archevêque de Tarente, vivait encore à l'époque où je rédigeais ce travail; et je laisse subsister, comme un hommage dû à sa mémoire, l'expression de la reconnaissance qui m'était dictée par un sentiment personnel.

des variantes du type qu'elles présentent, et en les disposant dans l'ordre paléographique facile à établir entre elles, d'après les caractères du style et de la fabrique.

I. *Personnage barbu*, à ce qu'il paraît, la *tête nue*, vêtu d'un *long pallium* qui laisse à découvert une partie du dos et de la poitrine avec le bras droit, *assis* sur un *siége bas et sans dossier*, au-dessous duquel est suspendue une *peau d'animal velu;* ce personnage, tourné à droite, tient de la main gauche nne *quenouille* dans une position verticale, et de la main droite étendue en avant un *vase à deux anses*, de la forme de *kantharos;* type renfermé dans un cercle de globules irrégulièrement disposés; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, les deux bras étendus en avant; dessous, dans le champ, une *coquille;* type assez mal frappé, et pareillement renfermé dans un cercle de globules de plus petite dimension [1]. Cette médaille inédite, et unique à ma connaissance, est une de celles que j'ai procurées à la collection du roi. C'est incontestablement la plus ancienne de toutes les monnaies de Tarente qui offrent ce type; et le style comme la fabrique m'autorisent à en reporter l'émission aux temps les plus voisins de l'époque primitive.

II. Le *même Personnage, imberbe*, la *tête nue*, vêtu d'un *pallium semblable, assis* sur le *même siége,* avec la *même peau d'animal* attachée sous le siége; ce personnage, tourné du même côté, et tenant pareillement une *quenouille* et un *kantharos;* type renfermé dans un cercle saillant entouré d'un autre cercle de petits globules; le tout dans une aire à bords relevés; au revers, *Taras nu,* porté de même sur le *dauphin* et tourné à droite, avec les bras étendus en avant; dessous, *coquille* et *polype;* dans le champ, derrière la figure, les lettres mal formées, ou presque effacées du nom ΤΑΡΑΣ [2]. Cette mé-

[1] Voy. planche II, n° 18.

[2] Voy. planche II, n° 19.

daille appartient encore, par une certaine rigidité de style, à un temps peu éloigné de l'époque primitive; elle n'avait encore été ni publiée, ni décrite, bien qu'il en existe au moins quatre exemplaires à ma connaissances, savoir: un dans le Cabinet du roi, un autre dans la collection de M. Millingen[1], un troisième dans celle de feu M. Carelli[2], et le quatrième, qui m'appartient et que je publie de préférence, parce que la médaille est mieux conservée. Le sexe du *Personnage assis* a pu, sur la plupart de ces médailles, paraître incertain, d'après le caractère de la *tête*, et d'après la disposition des cheveux, qui a quelque chose d'une coiffure de femme. Le *vêtement* et la *quenouille* semblaient aussi de nouveaux motifs à l'appui de cette supposition, qu'a suggérée à plus d'un antiquaire, notamment à feu M. Carelli, l'état défectueux du type en question. Mais s'il est démontré, par la confrontation de toutes ces monnaies, d'âge et de style divers, que c'est toujours un *Homme* et jamais une *Femme* qui en forme le type, il faudra recourir à l'explication de ce type même, pour rendre compte de cette apparence trompeuse due en grande partie au mauvais état de conservation des pièces qui la présentent.

III. Le *même Personnage* vêtu, *assis* et *tourné de même*, mais sans la *peau d'animal*, avec la *quenouille* et le *kantharos;* au revers, le même type[3]; médaille absolument du même style et de la même fabrique que la précédente, sans le cercle de globules, qui manque de l'un et de l'autre côté, et pareillement inédite, tirée du Cabinet du roi.

IV. Le *même Personnage*, tourné en sens contraire, *assis*

[1] Acquis depuis par M. Dupré, à Paris.

[2] Décrit sous le n° 80, en ces termes : *Mulier* (?) *tunicata dextera manu extensa* scyphum *tenet*, *sinistra* colum lana amictam, *insidens ad D. subsellio instructo ferinæ* (?) pellis stragulo.

[3] Voy. planche II, n° 20.

sur le *même siége*, le haut du corps nu, le bas enveloppé d'un vêtement étroit et serré, tenant de la main droite une *quenouille* en position verticale, et s'appuyant de la main gauche sur une *longue haste*, placée obliquement sous l'aisselle; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, les deux bras étendus en avant; au-dessous, *coquille;* dans le champ, derrière la figure, les lettres de forme archaïque et de grande dimension, en ordre rétrograde: TAPA[Σ], type enfermé dans un cercle de globules[1]. Cette médaille, de moins belle fabrique que la précédente, et toujours d'ancien style, est surtout curieuse par la manière caractéristique dont la figure assise s'appuie sur un long sceptre.

V. Le *même type,* mal conservé, attendu que la médaille est fourrée; particularité passablement rare pour les monnaies de cette haute époque de l'art, mais de plus, avec les traces encore visibles des lettres TAϘAΣ de ce côté, qui prouvent que cette médaille est d'un autre coin; ce qui résulte encore de la manière différente dont est conçue la figure assise; au revers, *Taras*, dans la même attitude, avec la légende entière en ordre rétrograde, TAPAΣ[2]. Cette médaille du Cabinet du roi a été publiée par Pellerin, qui la possédait alors[3], mais d'après un dessin peu fidèle, et sans aucune explication. Il s'en trouve une variété dans le recueil de Hunter[4], et dans celui du P. Magnan[5].

VI. Le *même Personnage* tourné du même côté, *assis* sur le *même siége*, le bas du corps enveloppé d'une draperie semblable, mais ajustée avec plus d'art et de goût, tenant de la

[1] Voy. planche III, n° 21.
[2] Même planche, n° 22.
[3] *Suppl. IV,* pl. II, n° 3, p. 29-30.
[4] *Mus. Hunter.* tab. 55, fig. v.
[5] *Miscell. Num.* t. I, tab. 39, n° XVII. Il en existe deux exemplaires au *Musée Britannique,* décrits par feu Taylor Combe, *Mus. Britann.* p. 33, p. 5 et 6.

main droite une *quenouille*, et s'appuyant de la gauche sur un *long sceptre*, posé obliquement en terre, comme sur les deux médailles qui précèdent; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à gauche; dessous, *coquille*, et la légende, en lettres assez peu visibles, de forme plus récente : TAPANTINΩN[1]; médaille où le progrès du style se fait déjà apercevoir d'une manière sensible, en même temps que la légende, TAPANTI-NΩN [Monnaie] *des Tarentins*, accuse une époque moins ancienne.

VII. Le *même Personnage*, mais *barbu*, le haut du corps nu, le bas enveloppé d'un *petit manteau*, *ἱμάτιον*, *assis* à gauche sur un *siége à dossier*, et renversé en arrière, en s'appuyant du bras gauche sur un *sceptre* posé en terre, tenant de la main droite une *quenouille;* sous le *siége* est suspendue une *peau d'animal velu;* et le type est renfermé dans une *couronne de laurier;* au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, toujours dans la même attitude; sous le *dauphin*, *coquille;* dans le champ, derrière la figure, la légende, en lettres presque effacées, disposées de droite à gauche, TAPANTINΩN[2]. Cette médaille est la plus rare et la plus curieuse, à mon avis, de toutes celles qui font partie de la même famille. Je n'en connais que l'exemplaire de ma collection, que je publie, et un second de la collection de feu M. Carelli[3], l'un et l'autre encore inédits. Le trait de l'*Homme barbu*, particularité qui dé-

[1] Voy. pl. III, n° 23.

[2] Même planche, n° 24.

[3] M. Carelli s'était trompé en voyant à la main de la figure d'*Homme assis* un *coquillage* du genre appelé par les Latins *murex*, au lieu de la *quenouille*, qui est l'attribut constant de cette figure sur le type qui nous occupe. Du reste sa description, qu'on sera sans doute bien aise de connaître textuellement, est entièrement conforme à l'exemplaire que je possède de la même médaille, p. 44, n° 61 : « Vir barbatus et pube tenus nudus, insidens ad S. cathedra instructa *stragulo ferinæ* (?) *pellis*, sinistra manu demissa *baculo* innititur, dextera elevata *muricem* (?) tenet ; circum aream, *corona laurea*. »

ciderait seule, à défaut de toute autre considération, la question relative au *sexe* de ce personnage, et la *couronne de laurier*, autre circonstance non moins caractéristique, ne se trouvent que sur les médailles qui se rattachent, par la *peau d'animal* suspendue sous le *siége*, à une période voisine de l'époque primitive, tandis que par le style du dessin, et par la légende ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ, celle-ci se classe déjà dans la belle époque de l'art.

VIII. Le *même Personnage jeune* et *imberbe*, *assis* à gauche, s'appuyant à gauche sur un *long sceptre*, et tenant de la main droite élevée une *quenouille;* derrière la figure, le mot ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΣ (*le peuple*) *Tarentin;* même revers que celui de la précédente, si ce n'est que la légende, gravée de ce côté, est ΤΑΡΑΣ, en lettres de forme archaïque, placées de droite à gauche. Cette médaille, de la collection de feu M. Carelli, et d'ancien style, à ce qu'il paraît, a été décrite par M. Avellino[1]. Je n'en connais pas d'autre exemplaire que celui-là, et je ne le connais que par la description de M. Avellino. C'est une pièce extrêment remarquable par l'inscription ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΣ, mot qui comporte nécessairement un autre mot sous-entendu, qui ne peut être que ΔΗΜΟΣ, *le Peuple;* et c'est le seul exemple d'une inscription de ce genre, sur toute la monnaie de Tarente. Une variété de ce type, qui m'a été dernièrement apportée de Naples par M. Durand, me fournit le moyen de rectifier et de compléter la description donnée par M. Avellino[2]. Cette médaille offre le *Personnage* en question, tourné

[1] *Supplem.* etc. p. 37, n° 640. Cette médaille est décrite dans le catalogue de M. Carelli, sous le n° 68, dans les termes que voici : « Vir imberbis,... *colum comptam* tenet dextera manu erecta, sinistra ala *baculo longo* innititur, pone, ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΣ. »

[2] Cette médaille m'étant parvenue depuis que la gravure des planches était achevée, n'a pu être comprise parmi les monuments publiés à la suite de ce mémoire; elle trouvera sa place dans une planche de supplément. En attendant, je

du même côté, c'est-à-dire à gauche, et appuyé de la même manière sur un *long sceptre*, avec l'inscription, gravée dans le champ, derrière la figure : TAPANTINO, où la forme carrée de l'omicron, qui n'a pas été remarquée par les antiquaires napolitains, et le nom même TAPANTINO, sans nul doute pour TAPANTINOΣ, offrent une double particularité paléographique, qui fait de cette médaille un monument d'une haute rareté, soit qu'on y doive voir une variété nouvelle du type qui nous occupe, laquelle serait encore unique, soit qu'elle provienne d'un coin différent. Il existait, du reste, dans la riche collection de feu M. Carelli, plusieurs autres variétés du même type[1], sans compter celles qui doivent se rencontrer dans les divers cabinets de l'Europe, et qu'il est inutile de décrire, attendu qu'elles n'offrent aucune particularité bien importante. J'en excepterai pourtant une seule du *Musée de Hunter*[2], où le *Personnage assis*, et appuyé de même à gauche sur un *long sceptre* qu'il tient sous l'aisselle, porte dans la main droite *trois épis de blé*, au lieu de la *quenouille*. Mais une particularité plus rare encore, et dont je dois faire mention, bien qu'elle ne soit, à proprement parler, qu'un accident numismatique, c'est qu'une des variétés du type en question s'est trouvée surfrappée sur une monnaie de Corinthe, d'ancien style. J'en possède un exemplaire, le seul peut-être qui nous soit parvenu, où l'empreinte primitive de la *tête casquée de Minerve* est encore visible sous le type nouveau du *Taras*, et celle du *Pégase ailé*, avec la lettre ϙ, sous la figure de l'*Homme assis*[3]. C'est un des rares exemples de cette pratique monétaire des anciens, qui ne nous a été

dois dire qu'il reste, à la fin du mot TAPANTINO, un espace suffisant pour le *sigma* final, dont la trace s'observe encore, bien que presque entièrement évanouie.

[1] *Numm. vet. Ital.* etc. n° 70, 71, 72.

[2] *Mus. Hunter.* tab. 55, n° x.

[3] Cette médaille sera publiée, ainsi que celle dont il a été question plus haut, p. 204, 2), dans une planche de supplément.

révélée que depuis quelques années, et qui ne nous est connue que par un petit nombre de monuments; pratique singulière en soi, et qui a dérangé déjà plus d'une combinaison scientifique, en montrant que des types qu'on croyait propres exclusivement à une fabrique primitive, avaient été frappés après coup sur des monnaies d'une belle époque de l'art. Mais, du reste, cette espèce de contradiction n'a pas lieu dans le cas de la médaille qui nous occupe, attendu que la monnaie corinthienne, qui s'y trouve surfrappée du type tarentin, est évidemment d'une fabrique plus ancienne.

IX. Le *même Personnage*, *demi-nu*, *assis* sur un *siége sans dossier,* tourné à droite, portant un *kantharos* sur la main gauche, et tenant la main droite appuyée sur un *long sceptre;* dans le champ, derrière la figure, la légende, en caractères archaïques, ΤΑΡΑΣ; au revers, *Taras nu,* sur le *dauphin* allant à gauche; au-dessous, *coquille;* dans le champ, ΤΑΡΑΣ[1]. Cette médaille, d'une belle fabrique, est tirée de la collection de M. Dupré. Je rapporte à la même variété une médaille de la collection de feu sir Richard Payne Knight[2], actuellement au *Musée Britannique,* qui offre le même type, si ce n'est que le *Personnage assis* est *barbu* et tourné en sens contraire, et que, de plus, le *sceptre* sur lequel il s'appuie de la main gauche, est *orné* de *bandelettes.* Je connais encore une variante du même type, où le *Personnage assis,* tenant pareillement le *sceptre* ou la *haste* du bras droit ployé à la hauteur de l'épaule, a la main gauche en repos sur le genou, sans légende du coté du type principal, lequel se trouve enfermé dans un cercle de globules. Cette médaille, dont la fabrique dénote une époque un peu plus ancienne que celle des deux précédentes, faisait partie de la collection de M. Millingen.

[1] Voy. pl. III, n° 25.

[2] *Num. veter.* etc. p. 289, M, 1.

X. Le *même Personnage*, assis sur le même siége renversé en avant et tourné à gauche, le haut du corps nu, les jambes et les cuisses couvertes d'un *petit pallium* qui les enveloppe étroitement, en formant des plis fins et réguliers; ce personnage tient de la main gauche abaissée un objet qui ressemble à une *racine de plante bulbeuse*, et il a la main droite étendue en avant, la paume tournée vers le sol; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à gauche, et tenant de la main gauche, légèrement écartée en arrière, une espèce de *polype;* sans légende d'aucun côté[1]. Cette médaille tient, par une sorte de roideur de style, par la disposition artificielle des plis du vêtement, et par l'absence d'inscriptions, à une époque ancienne, bien qu'il s'y remarque un progrès sensible dans le travail et dans la fabrique; curieuse d'ailleurs par les accessoires nouveaux qu'elle présente, elle est, comme les trois variétés précédemment décrites, rare et inédite.

XI. Le *même Personnage* pareillement *jeune* et *imberbe*, et vêtu de même, toujours tourné à gauche, le corps tantôt penché en avant, tantôt dans une position droite, le plus souvent avec le pied droit élevé sur une espèce de socle, tenant sur la main droite une *quenouille* posée en équilibre, et de la gauche, qu'il laisse tomber en arrière le long du siége, un objet, où l'on a cru voir un *polype*[2] ou une *plante bulbeuse*[3], mais qui est véritablement un vase, de la forme de *lécythus*, avec le *strigile* qui s'y trouve attaché par un anneau, ainsi que l'on en a tant d'autres exemples[4]; le revers de cette charmante

[1] Voy. pl. III, n° 26.

[2] Carelli, *Oper. laud.* n° 73: Sinistra, *Polypum.*

[3] C'est ainsi que feu sir Rich. Payne Knight a décrit cet objet, p. 290, M, 5; *bulbum sinistra pone tenens;* et c'est de même qu'il apparait sur plusieurs exemplaires que je connais de la même médaille, dans le Cabinet du roi, dans la collection de M. Dupré et dans la mienne.

[4] Voy. l'observation qui sera faite plus bas à ce sujet, p. 216 et 217, 2).

médaille, dont il existe plusieurs variantes, presque toutes de coins différents, offre *Taras nu*, tenant un *polype* de la main gauche écartée en arrière, quelquefois armé d'un *bouclier* béotien[1], d'autres fois, avec une *couronne*[2], un *dauphin*, ou quelque autre objet[3] dans la main droite, et divers symboles placés dans le champ, c'est à savoir : une *coquille* ou une *crevette*, ou un *dauphin*. Cette médaille, avec ses nombreuses variétés, est la plus commune entre toutes celles qui appartiennent à la même famille[4]; et la plupart des exemplaires que j'en connais sont d'une belle fabrique et d'un beau style. J'en publie *cinq* encore inédits[5], qui présentent tous ce double mérite.

XII. Le *même Personnage*, toujours *jeune* et *imberbe*, *demi-nu*, et tourné à gauche, *assis* sur un *siége* avec *scabellum*, sur lequel pose son pied droit, le pied gauche retiré en arrière et appuyé sur le sol; ce personnage tient de la main droite un *vase à deux anses* de la forme de *kantharos*, comme pour faire une libation, tandis que, de la main gauche, il porte une *quenouille* dressée contre son flanc gauche; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à droite, la main gauche étendue en avant, l'autre main appuyée sur l'animal; dans le champ, sous le *dauphin*, *coquille*; au-dessus, la légende, en caractères de forme ordinaire, ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ[6]. Cette médaille est d'un style et d'une fabrique qui attestent la plus belle époque de l'art; c'est un des chefs-d'œuvre de la monnaie tarentine, et, conséquemment, de la numismatique grecque; il existe plusieurs variétés de ce type, une entre autres, dans le *Musée de*

[1] Voy. pl. III, n° 30.

[2] Même planche, n° 28.

[3] Même planche, n° 29.

[4] Il y en a *six variétés* décrites dans la seule *collection* de M. Reynier, p. 33-4, n°s 19-24.

[5] Voy. pl. III et IV, n°s 27 à 31.

[6] Voy. pl. IV, n°s 32 et 33. La première de ces médailles est au Cabinet du roi, la seconde dans ma collection; un exemplaire à peu près pareil est gravé dans le *Musée de Hunter*, pl. 55, n° VI.

Hunter, où *Taras nu*, et porté à droite sur le *dauphin*, a la tête couverte d'un *casque* avec un *bouclier thessalien*, et *deux javelots courts*, *ἀκόντια*, dans la main gauche [1]. Mais, parmi ces variétés, il en est une si remarquable à tous égards, qu'elle mérite de constituer à elle seule une espèce particulière; en voici la description :

XIII. Le *même Personnage*, absolument dans la même attitude, avec les deux mêmes attributs, la *quenouille* d'une main, et le *kantharos* de l'autre, mais de plus avec une *édicule à couronnement triangulaire*, ceinte, vers le milieu de sa hauteur, de *rameaux de lauriers*, et placée devant le personnage, qui appuie son pied droit élevé sur le socle ou la base de cette édicule; revers semblable au précédent, avec la même légende ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ [2]. Cette médaille est, sans contredit, une des plus belles monnaies grecques qui nous soient restées, et c'est aussi l'une des plus rares de Tarente [3]; elle signale, sous tous les rapports du style et de la fabrique, le plus haut degré de perfection que l'art numismatique ait jamais atteint chez les Grecs Italiotes.

XIV. Le *même Personnage*, assis sur un *siége à dossier*, le bras gauche posé sur le dossier du siége, dans une attitude familière, les deux jambes nues, croisées devant lui, d'une manière qui s'accorde avec cette attitude, et, de la main droite qu'il soulève, tenant un *oiseau* par l'extrémité d'une aile; au revers,

[1] *Mus. Hunter*. tab. 55, fig. XI.

[2] Voy. pl. IV, n° 34.

[3] Je n'en connais guère que quatre ou cinq exemplaires : un qui se trouve décrit sous le n° 77 dans la collection de M. Carelli; un autre, inédit, dans celle de M. Dupré; un troisième, que j'ai vu dans les mains de M. Millingen, et le quatrième que je publie, et qui est tiré de ma collection. Le P. Magnan a publié une médaille à peu près semblable, mais où la *quenouille* a été figurée comme un *aviron*, *Miscell. Numism.* t. I, tab. 39, n° XVIII. Il s'en trouve aussi un exemplaire, mais mal conservé, à ce qu'il paraît, chez un particulier de *Scilla*, dont le dessin m'a été communiqué par M. le duc de Luynes.

Taras nu, sur le *dauphin* allant à gauche; dans le champ, sous le *dauphin*, une *crevette*: le tout dans un cercle saillant d'une extrême finesse, sans légende d'aucun côté [1]. Il est difficile de donner par la parole et même par le dessin une idée de l'élégance exquise de style et de travail qui distingue cette médaille, vrai chef-d'œuvre numismatique, rare parmi les plus rares de Tarente [2]. M. Sestini en a publié récemment un exemplaire tiré de la collection de M. Fontana, à Trieste [3], et c'est le premier qu'on ait connu. Feu M. Allier d'Hauteroche en avait fait graver un second [4] qui a passé depuis dans le cabinet de M. Durand. J'en possède un troisième d'une fabrique et d'une conservation supérieures, que j'ai acquis moi-même à Naples; enfin, j'en ai vu, dans les mains de M. Millingen, une variété, peut-être unique encore, qui offrait une particularité nouvelle, c'est à savoir un *quadrupède en repos*, derrière le siège; le même animal, à ce qu'il paraît, qui figure, dans une posture différente, sur des médailles, dont la description trouve naturellement sa place à la suite de celle-là.

XV. Le *même Personnage*, tantôt *demi-nu*, tantôt *presque* nu, avec son vêtement qui couvre le *siége* où il est *assis*, lequel siége n'a ni *dossier*, ni *marche-pied;* ce personnage tenant de la main gauche, abaissée en arrière, un objet d'abord regardé comme une *plante bulbeuse*, et présentant de la droite un *coquillage*, de l'espèce nommée par les latins *murex*, si ce n'est plutôt une *grappe de raisin*, d'une espèce vantée par Pline [5],

[1] Voy. pl. IV, n[os] 35, 36.

[2] La médaille gravée sous le n° 35 fait partie de ma collection; la suivante est au Cabinet du roi.

[3] *Mus. Fontan.* part. III, tab. 1, n° 9.

[4] *Descript. des méd. du Cab. de M. Allier*, pl. 1, n° 10. La même médaille existe aussi dans la collection du particulier de *Scilla* dont il a été déjà question.

[5] Plin. XIV, 3, 4, 7; cf. XIV, 8, 6. Le *murex* n'est pas compris par M. Lorentz, *de Civit. vet. Tarent.* p. 9-11, parmi les espèces de poissons de mer que nourrit le golfe de Tarente, et qu'on trouve sur les médailles

vers laquelle s'élance un *quadrupède* dressé sur ses pattes de derrière; au revers, *Taras nu*, sur le *dauphin* allant à gauche, armé du *casque* et du *bouclier*, avec un objet indécis dans la main droite; dans le champ, sous le *dauphin*, un *poisson*, et, au-dessus, la légende ΤΑΡΑΝΤΙΝΩΝ[1]. Cette médaille, qui est aussi l'une des plus belles et des plus rares de Tarente, appartient également à la plus florissante époque de l'art monétaire. Malheureusement l'état de conservation ne répond pas toujours à la perfection du style; c'est ce qui fait que, sur le très-petit nombre d'exemplaires que l'on possède, trois desquels sont sous mes yeux, la détermination des objets accessoires est sujette à quelque difficulté. Ainsi, sur l'exemplaire de sa collection qu'il a décrit[2], M. Carelli a vu un *polype*, au lieu d'une *plante bulbeuse*, dans la main gauche du personnage assis; et il a fait un *chien* de l'animal qui se dresse devant ce personnage, et qui n'est pas aussi bien caractérisé sur d'autres de ces médailles[3]. Quant à l'objet que tient à la main droite l'*Homme assis*, et qui n'est pas non plus très-bien déterminé sur nos trois exemplaires, je ne saurais admettre en toute confiance le nom de *murex*, que donne à cet objet M. Carelli, d'après deux médailles de sa collection[4], dont la con-

de Tarente; ce qui me disposerait à adopter de préférence cette seconde explication.

[1] Voy. pl. IV, n[os] 37, 38, 39. Les deux premières sont tirées du Cabinet du roi, la troisième de ma collection; toutes les trois étaient pareillement inédites.

[2] Voici le texte même de cette description, n° 63 : « *Vir imberbis....* in subsellio sedens, sinistra manu demissa *polypum*, dextera *maricem*, cui inhiat *canis saliens*. »

[3] Cet animal ressemble en effet à une *panthère* sur quelques-unes de nos médailles; M. Avellino en a jugé lui-même ainsi dans la description d'une de ces pièces. p. 78, n° 326; et c'est un animal dont la présence s'accorderait bien avec la *grappe de raisin*. Dans cette hypothèse, le type tarentin rappellerait celui du *Bacchus debout*, tenant de la main droite une *grappe de raisin*, vers laquelle s'élance une *panthère*, type de quelques médailles de Thrace, notamment de Nicopolis.

[4] La seconde de ces médailles est décrite sous le n° 62, dans les termes que voici:

servation laissait plus ou moins sans doute à désirer[1]. Je remarque toutefois que, sur une des médailles avec le type de l'*Homme assis* que possède le *Musée de Naples*, et dont je dois à l'amitié de M. Avellino une description manuscrite, la figure en question est décrite comme tenant à la main droite *un petit filet où se trouve un poisson*[2]: particularité neuve et curieuse qui justifierait la présence du *murex*.

XVI. *Personnage jeune* et *imberbe*, entièrement *nu*, *assis* sur un amas de *pierres brutes*, ἀργοὶ λίθοι, que recouvre une *peau d'animal*, et où il s'appuie de la main gauche, tandis que, du bras droit, ployé sur le genou et relevé à la hauteur de son visage, il tient une *couronne;* derrière lui, une *quenouille* dressée; au revers, *Taras nu*, *assis* sur le *dauphin*, d'où il semble se laisser glisser, les deux jambes pendantes en avant, les deux mains appuyées sur l'animal; dessous, un *poisson*, sans légende d'aucun côté[3]. Cette médaille diffère, par son double type, de toutes les monnaies de Tarente décrites ou publiées jusqu'ici, en même temps qu'elle se rattache, par la figure de l'*Homme assis*, à la famille des médailles qui nous occupe; du reste, je n'en ai trouvé nulle part encore la moindre indication, et je n'en connais que l'exemplaire que je possède, et que je crois unique. Le style et la fabrique en sont du plus beau temps de l'art, bien que la pièce elle-même ait beaucoup souffert par l'effet d'une longue circulation antique. Telle

« *Vir imberbis* ad S. nudus pube tenus, insidens cathedræ, cujus dorsuali fulcro sinistro brachio innititur, dextera *muricem* demissum tenet. »

[1] J'ai sous les yeux le dessin d'une de ces médailles, de la collection du particulier de *Scilla* déjà citée plus haut; mais ce dessin est d'une telle imperfection, qu'à l'exception du type principal, qu'il n'a pas été possible à l'auteur de ce dessin de défigurer absolument, on ne saurait rien décider au sujet des deux objets accessoires que tient à chaque main le *Personnage assis*.

[2] Voici les termes mêmes dont se sert l'antiquaire napolitain dans la *note* dont il s'agit : « Dextra parvum rete in quo *piscis*. »

[3] Voy. pl. IV, n° 40.

qu'elle est, je l'estime une des médailles les plus rares qui nous soient parvenues de Tarente, comme elle est certainement une des plus curieuses.

Voilà donc au moins *seize espèces* de monnaies, presque toutes avec plusieurs variétés, la plupart encore inédites, presque toutes aussi d'une assez grande rareté, appartenant à une même famille, continuée à travers un long âge de la plus belle période monétaire de l'antiquité grecque, et formant, dans la monnaie de Tarente, une série nombreuse qui s'y distingue par l'originalité du type, autant que par l'élégance du style et la perfection du travail. Il était nécessaire de les décrire avec quelques détails, pour les soumettre toutes à une explication commune. Je vais aborder maintenant cette question difficile, après avoir résumé les traits principaux qui résultent de ces descriptions particulières.

Le *Personnage* représenté sur toutes ces monnaies est habituellement *jeune* et *imberbe,* si ce n'est sur celles du plus ancien style, où il est *barbu;* particularité qui semble tenir uniquement aux traditions primitives de l'art. Il est *demi-nu*, excepté encore sur ces médailles d'une époque plus ancienne, où il est vêtu d'un *long pallium*, qui s'explique par le même motif. Il est constamment *assis* sur un *siége simple* ou à *dossier, avec* ou *sans marche-pied,* une seule fois, sur un *amas* de *pierres*. Son attitude, presque toujours tranquille et familière, est celle d'un homme qui, tantôt s'appuie sur un *long sceptre*, tantôt accomplit une *libation*. Ses attributs les plus ordinaires sont un *vase à deux anses*, et une *quenouille garnie de laine*, c'est à savoir deux symboles en rapport avec les productions les plus estimées du sol et de l'industrie de Tarente, le *vin*[1] et la

[1] La célébrité des *vins* de Tarente est attestée par Horace, *Od.* II, 6, 19; par Pline, XIV, 6, 8; par Martial, XIII, 125, et par Stace, *Sylv.* II, 2, 11. Je ne sais, du

laine[1]. Les autres symboles sont un *coquillage* ou une *grappe de raisin*, un *oiseau* avec lequel il joue, à la manière des jeunes gens, le *lécythus* et le *strigile*, attributs de la jeunesse grecque[2]; une seule fois, enfin, un *poisson dans un filet* et une *pomme*[3]. Quelquefois il a près de lui un *chien* ou une *panthère*, et, sur une seule médaille, on lui voit à la main une *couronne;* du reste, rien, absolument rien, qui caractérise un dieu, ou un être d'un ordre surnaturel, ni dans la physionomie, ni dans le costume, ni dans l'attidude, ni dans aucun des symboles. C'est un *homme* avec les traits et les formes de la *jeunesse*, placé sur un meuble d'usage domestique, dans le costume ordinaire des *Éphèbes*, consistant en un *simple himation* ou *manteau court* jeté sur les genoux, enfin, avec des attributs purement relatifs, soit à des actes ou à des jeux de la vie ordinaire, soit à des

reste, où M. Pinder a vu la *tête du Bacchus Indien*, par allusion au *vin* de Tarente, sur la monnaie de cette ville, *Numism. Græc.* p. 12. La supériorité de ces *vins*, par rapport à la plupart de ceux de la Grande-Grèce, est attestée par Athénée, I, p. 27, C, écrivain d'une grande autorité dans ces matières; cf. Polyb. VIII, 35, 8; voy. Lorentz, qui a recueilli les témoignages classiques sur les *vins* de Tarente, *de Civitat. vet. Tarentin.* p. 3, Lips, 1833, in-4°, en y rapportant la *feuille de vigne* et la *grappe de raisin* qui figurent sur les monnaies de Tarente; mais en omettant le symbole le plus significatif, le *vase Kantharos* porté à la main du *Démos*.

[1] Rien n'était plus célèbre, dans l'économie publique des Grecs Italiotes, que l'excellence des *laines* fournies par les troupeaux de brebis du Galæse, Varro, *de R. r.* II, 2, 18; cf. Schneider. *ad h. l.* Columell. VII, 3 et 4; Plin. XXXI, 9, 11; voy. sur ce point d'antiquité grecque les nombreux témoignages rassemblés par Lorentz, *de Civitat. vet. Tarentin.* p. 6-8. Du reste, c'est un devoir pour moi de remarquer que le *fuseau* qui se voit à la main du *Héros Taras*, sur tant de médailles de Tarente, avait été déjà rapporté par Heyne, *Prolus. Academ.* t. II, p. 221, à l'intention d'y rappeler le mérite des *laines Tarentines;* et j'ajoute avec plaisir que M. Lorentz, en donnant son assentiment à cette observation de Heyne, a expliqué par le même motif la *quenouille garnie de laine* qui se voit à la main du *Personnage assis*, *l. l.* p. 8, 7); en quoi il rentre dans mes idées. Sur les fabriques Tarentines d'étoffes de laine, consult. encore Lorentz, *ibid.* p. 11-13.

[2] Voy. plus bas, p. 217-218.

[3] Sur deux des médailles de la collection royale de Naples, dont je possède une description de la main de M. Avellino; voy. plus haut, p. 212, 2); ces médailles sont celles qui sont décrites sous les nos 6 et 8.

productions du sol ou de l'industrie du pays. Telle est en effet la notion fondamentale qui résulte de l'examen détaillé de toutes ces médailles; et, ce premier point établi, il devient moins difficile d'arriver à l'intelligence d'un type qui se distingue, dans tous les éléments de sa composition, de la plupart de ceux que nous offrent les monnaies grecques.

Je relèverai d'abord une particularité neuve et singulière, dont l'intention, certainement très-significative, a échappé jusqu'ici à tous les antiquaires : c'est cette *peau d'animal velu*, suspendue sous le *siége* de notre personnage, et qui est, à n'en pouvoir douter, une *toison* de *brebis*. Or, cet objet fait manifestement allusion à la *laine*, si vantée dans toute l'antiquité grecque et romaine, des *brebis de race tarentine*, *oves Tarentinæ*[1], *pellitæ oves Galæsi*[2], ainsi qu'aux belles étoffes qu'on en fabriquait, et qui formaient la principale branche de l'industrie et de la richesse de Tarente[3]. La *quenouille garnie de laine* se rapporte évidemment aussi à cette intention, ainsi que l'avait déjà soupçonné le savant Heyne[4]. Le *coquillage*, si c'est réellement le *murex*, comme l'avait pensé M. Carelli, ne s'expliquerait pas moins bien dans ce même ordre d'idées, puisque c'est précisément avec le sang ou la sanie de ce coquillage que s'opéraient les belles teintures de laines en pourpre et en violet, si renommées chez les anciens[5]. Or, un pareil choix de symboles, tous puisés dans les produits du sol et de l'industrie de Tarente, tient évidemment au système qui paraît avoir été généralement établi chez les Grecs, pour représenter les person-

[1] Plaut. *Trucul.* III, 1, 5.

[2] Horat. *Carmin.* III, *Od.* V, 5.

[3] Varro, *de R. R.* II, 2, 18; cf. Plin. *H. N.* IX, 9 et 30. J'ai déjà eu occasion de citer plus haut, p. 214, 1), la dissertation de M. Lorentz, où sont recueillis les témoignages classiques sur les *fabriques de laines Tarentines*, *de Civit. vet. Tarent.* p. 11-13.

[4] *Prolus. Academ.* t. II, p. 221, not. *d.*

[5] Horat. *Epist.* lib. II, *Ep.* 1, 207:

Lana Tarentino violas imitata veneno;

cf. Corn. Nepot. *apud* Plin. IX, 63.

nages, d'ordre idéal et allégorique, dont ils faisaient des personnifications locales, soit de *Villes*, soit de *Peuples*. C'est en effet de cette manière, que, sur une médaille de *Cymé* d'Æolide, la *Ville* elle-même est personnifiée sous les traits d'une *Femme* tenant à la main une *bulbe* ou *racine* nommée en grec Κῦμα, par allusion au *nom* de cette ville[1]; et c'est une autre application du même système que nous a offerte une curieuse plaque d'or, trouvée dans un tombeau de *Panticapée*, et représentant cette *Ville* personnifiée avec le *masque de Pan* qu'elle tient à la main, et qui formait le type habituel de ses monnaies[2]. A défaut même de pareils exemples, qui sont du reste assez communs dans l'antiquité, on ne saurait voir, sur nos médailles de Tarente, avec des symboles aussi manifestement empruntés à l'industrie de ce peuple, on ne saurait, dis-je, y voir un personnage d'un ordre divin ou surnaturel, sans blesser toutes les convenances religieuses, sans sortir absolument des principes du style hiératique; et cette observation décisive vient à l'appui de la manière dont j'ai cru pouvoir envisager le personnage représenté sur nos médailles.

Je remarquerai, en second lieu, l'objet qui a été pris, tantôt pour une *plante bulbeuse*, ou un *polype*[3], tantôt pour une

[1] Telle est en effet l'explication proposée en dernier lieu par M. Avellino au sujet de ces médailles, explication approuvée par le savant M. Borghesi, *Bullet. dell' Instit. Archeol.* 1831, p. 150. Voy. dans Streber, *Numismata*, etc. tab. III, n° 8, une de ces médailles de *Cymé*, où le *fruit rond*, κῦμα, est à la main de la figure de *Cymé*, mais où je regrette de voir que cet habile numismate ait reproduit l'idée du *globe* avec une explication de ce symbole réellement inadmissible. La conjecture de M. Avellino, appuyée de l'assentiment de M. Borghesi, a obtenu depuis encore l'approbation de M. Cavedoni, *Notizia e dichiarazione di un diploma militare*, p. 10, 3), Modena, 1832.

[2] Voy. l'explication que j'ai donnée de ce curieux monument dans ma *Notice sur quelques objets en or trouvés dans un tombeau de Panticapée*, *Journ. des Sav.* Janv. 1832; explication dans laquelle je persiste, malgré les observations critiques dont elle a été l'objet dans les *Annal. dell' Instit. Archeol.* t. IV, p. 187-197.

[3] Carelli, à l'endroit cité plus haut, p. 207, 2).

sphæra, *σφαῖρα*, *pila*[1], mais que nous avons déjà reconnu pour cette espèce d'ustensile nommé chez les Grecs ξυστρολήκυθον[2], et qui se composait, ainsi que l'indique ce nom même, du *strigile*, ξύστρον[3], et du *lécythus*[4], attachés ensemble par un anneau, comme on les voit, entre autres exemples, à la main d'une statue, du *Musée du Vatican*, représentant un jeune *Esclave de bain*[5]. Ce meuble, d'usage gymnastique, était devenu à ce titre l'attribut et le symbole des *Éphèbes;* aussi le trouve-t-on fréquemment figuré à la main des jeunes gens, dans les peintures de vases, surtout de ceux de fabrique de Nola[6], qui offrent des sujets gymnastiques et des scènes de palestre; et c'est par la même raison que cet ustensile se voit aussi à la main des *Dioscures*, comme on en a des exemples sur deux des vases de Canosa[7]. Un pareil attribut, donné à la figure

[1] Avellino, *Ital. vet. Numism.* p. 77. Ailleurs encore, *Suppl.* n° 644, le même antiquaire désigne l'objet en question par le nom de *pilam*, en ajoutant : *ut videtur;* et sur deux autres de ces médailles, n°s 645, 646, où figure le même objet: *pila fortasse;* en ajoutant : « sed de quo nihil adhuc certi audeo statuere. » J'observe enfin que, dans la note manuscrite citée plus haut, p. 212, 2), et renfermant la description des neuf médailles que possède le *Musée royal Bourbon de Naples* avec le type de l'*Homme assis*, ce savant s'exprime ainsi, à l'article 5 : « Sinistra demissa *instrumentum sphæricæ figuræ;* » en ajoutant : « Instrumentum idem esse videtur quod habent Dioscuri in vase Canusino cujus picturam dat Millin, *Vases de Canosa*, pl. VII. »

[2] Hesych. *h. v.* On se servait encore du mot *στλεγγιδολήκυθον*; mais ce mot était condamné par les grammairiens, Pollux, III, 9, § 154.

[3] Sur l'emploi des *strigiles*, *ξύστρα*, dans les exercices gymnastiques, voy. Boettiger. *Hercules in Bivio*, p. 42-44.

[4] La veritable forme de ce vase, *λήκυθος*, *ληκύθιον*, a été parfaitement établie d'après tous les témoignages antiques et d'après les nombreux monuments de l'art, par M. Creuzer, dans sa docte dissertation sur un de ces vases, de travail attique, *ein alt-Athenisch. Gefässe*, etc. p. 18-25.

[5] *Mus. P. Clem.* III, XXXV. Le même instrument est désigné par les mots *λήκυθος καὶ ξύστρας*, sur le papyrus grec-égyptien publié par M. Letronne, *Journ. des Savants*, juin 1833, p. 330.

[6] Un de ces vases se trouve en ma possession, et cet exemple me dispense d'en citer d'autres.

[7] Millin, *Vases de Canosa*, pl. III, p. 17, et pl. VII, p. 38. Cet antiquaire avait vu, dans le premier cas, un *strigile* et un *vase à eau lustrale;* dans le second, un *strigile* et un

qui sert de type sur nos médailles de Tarente [1], s'accorde parfaitement avec les autres éléments de ce type, pour nous y faire reconnaître un personnage du même ordre, représenté dans le costume et avec les attributs des *Éphèbes*; d'où il suit encore que ce personnage, doué de formes purement humaines, vêtu à la manière des *Éphèbes*, placé dans des circonstances d'un ordre domestique, avec des attributs notoirement propres au sol et à l'industrie de Tarente, ne saurait être qu'un *type local*, et, suivant toute apparence, une personnification du *Peuple de Tarente*. L'observation qu'il est si facile de vérifier sur le grand nombre des médailles de Tarente qui ont pour type une figure d'*Homme à cheval*, au revers de *Taras sur le dauphin*, c'est à savoir que *Taras*, cette personnification héroïque du *Peuple de Tarente*, porte à la main tous les mêmes symboles que nous avons remarqués à la main de l'*Homme assis;* cette observation, dis-je, qui a déjà frappé plus d'un antiquaire [2], vient à l'appui de notre manière de voir. C'est ce que tend encore à confirmer une troisième circonstance, non moins caractéristique, qui se produit sur toutes nos monnaies de Tarente.

Je veux parler du *siége* sur lequel est assis le personnage qui nous occupe; ce meuble est celui qui s'appelait propre-

vase en forme de grenade; et il avait eu recours à des suppositions tout arbitraires pour expliquer, dans un ordre d'idées mystiques, un instrument dont il était si facile de rendre compte, du moment qu'il était reconnu sous sa forme la plus commune, et à la main des Dioscures.

[1] Je reconnais avec plaisir que le mérite de cette explication appartient à M. Lenormant, ainsi que l'a déjà observé M. Letronne, *Journ. des Sav.* août 1833, p. 479, 2); et, après cet aveu, il doit m'être permis d'ajouter que les autres exemples cités à l'appui par M. Letronne lui avaient été fournis par la lecture de mon mémoire, sans qu'il en ait fait la remarque.

[2] Entre autres, M. Avellino, *Ital. vet. Numism.* p. 90, n° 315: « Notandi hi numi causa *Figuræ sedentis* in postica atque ea ipsa manibus proferentis, quæ in recentioris ætatis nummis, cum typo *Equitis* in postica, profert *Vir vectus delphino.* »

ment ὀκλαδίας δίφρος ou simplement ὀκλαδίας, c'est à savoir un *siége bas* et *pliant*, δίφρος ταπεινός, δίφρος πτυκτός, suivant l'expression des grammairiens grecs [1], laquelle répondait aux mots latins *sella plicatilis*. Mais un trait de mœurs antiques qui nous fait connaître l'usage de ce meuble, et qui sert en même temps à en expliquer la présence sur nos monnaies de Tarente, c'est celui que rapporte Héraclide de Pont, au sujet des anciens Athéniens qui avaient coutume de se faire accompagner, quand ils se montraient en public, et particulièrement quand ils se rendaient au *Pnyx* ou à l'*Agora*, d'esclaves portant un de ces *siéges pliants*, pour n'être pas exposés à l'inconvénient de s'asseoir, comme le vulgaire, sur une pierre, ou sur tout autre objet fourni par le hasard : ὀκλαδίας τε αὐτοῖς δίφρους ἔφερον οἱ παῖδες, ἵνα μὴ καθίζοιεν ὡς ἔτυχεν [2]. C'est à cet usage attique que fait allusion un passage d'Aristophane [3]; et l'importance qu'avait acquise, à raison de cet usage même, le meuble en question, est constatée par le rôle qu'il jouait dans les deux plus grandes solennités de l'Attique, la fête des *Thesmophories* et la pompe des *Panathénées*, où il était porté en procession par une troupe de *Jeunes Filles* qui recevaient de là le nom de Διφροφόροι [4]. J'ajoute que ce meuble était devenu, à tous ces titres, une sorte de symbole politique qui avait fait consacrer un de ces *siéges* dans le temple même de Minerve sur l'Acropole, avec la tradition qui en attribuait l'exécution à Dédale [5], comme pour placer ce meuble, emblème de l'aristocratie

[1] Hesych. t. II, p. 737.

[2] Heraclid. Pont. *apud* Athen. XII, p. 512, C; cf. Roulez. *de Heraclid. Pont.* p. 73. Add. Ælian. *H. V.* IV, 22.

[3] Aristophan. *in Equit.* 1381; cf. Schol. *ad h. l.*

[4] Hesych. t. I, p. 1011; Schol. Aristoph. *ad Av.* 1558; cf. Spanheim. *ad* Callimach. *Hymn. in Jov.* v. 67; Hemsterhus. *ad* Polluc. X, 47. On peut voir, sur les bas-reliefs du Parthénon représentant la *Pompe Panathénaïque*, la forme du meuble attique en question, Stuart, *Antiquit. of Athens*, t. II, pl. XXV. édit. franç.

[5] Pausan. I, 27, 1.

attique, sous la double consécration de la religion et du temps. Il est certain d'ailleurs que le même meuble servait au même usage dans les autres républiques grecques; de là vient, sans doute, qu'il figure si souvent sur les monuments antiques du plus pur style grec, soit dans les scènes héroïques[1], soit dans les sujets domestiques[2]; et l'on sait que la *sella curulis* des magistrats romains n'était aussi que le même siége, emprunté directement des Étrusques[3]. C'est donc au même titre qu'il est figuré sur nos monnaies de Tarente, avec le *Personnage* qui s'y voit *assis*, et qui représente le *Peuple de Tarente*, le ΔΗΜΟΣ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΣ, personnifié, sous les traits et avec tous les attributs propres à une personnification de ce genre; et c'est aussi un exemple à ajouter à tant d'autres de cette intelligence profonde et de ce tact exquis avec lesquels étaient choisis et combinés, dans toutes les œuvres de l'art antique, les moindres éléments qui entraient dans leur composition.

On va voir, en effet, avec quelle facilité s'explique, d'après cette donnée si simple, si naturelle en elle-même et si conforme d'ailleurs à toutes les traditions du goût antique, chacun des accessoires ajoutés à la figure que je crois être celle du *Peuple Tarentin* personnifié; et d'abord, il ne sera pas inutile de rappeler l'usage qui paraît avoir été si commun chez les Grecs, à toutes les époques de l'antiquité, d'ériger de ces statues du *Peuple* personnifié, ou du *Dêmos*, dont j'ai déjà cité ailleurs quelques exemples des plus célèbres[4]. De nouveaux éclaircissements sur ce sujet ne seront pas superflus; et l'on

[1] Boettiger, *Amalthea*, t. III, *Vorbericht*, S. xx.

[2] Voyez-en un exemple sur un vase attique, de la forme de *lécythus*, publié par M. Creuzer, qui n'a pas manqué d'exposer à cette occasion, avec la vaste érudition qu'on lui connaît, les notions concernant le meuble dont il s'agit, *ein alt-Athenisches Gefässe*, etc. p. 73, 64), 65).

[3] Boettiger, *Vasengemäld.* III, 54, *).

[4] Voy. mes *Monuments inédits, Orestéide*, p. 131, 3), et 161, 3).

sent que cette question mérite d'être approfondie, à la fois dans l'intérêt de la numismatique tarentine, et dans celui de l'histoire même de l'art, où elle constitue un fait important et fécond en applications.

Il ne nous est resté, des nombreuses images du *Dêmos* qui durent être produites dans l'antiquité, que quelques notions générales énoncées par les auteurs, et quelques traits particuliers fournis par les monuments, et surtout par les médailles. Les points sur lesquels s'accordent ces deux sortes de renseignements, c'est que le *Dêmos* était représenté habituellement sous les traits d'un *Jeune Homme*[1], la *tête nue,* quelquefois *couronnée de laurier*[2], tantôt *nu,* tantôt vêtu du *pallium* ou de la *chlamyde des Éphèbes,* à raison de diverses circonstances locales; le plus souvent *assis,* attitude qu'on sait avoir été consacrée pour les divinités locales ou pour les personnages qui en tenaient lieu[3], ainsi qu'on en a plus d'un exemple, notamment sur les médailles latines de la colonie de *Corinthe,* où le *Peuple* de cette ville est figuré par un *Homme, vêtu de la toge, assis,* la main droite élevée dans une attitude oratoire, avec

[1] La manière dont était représenté le *Dêmos* dans les *Chevaliers* d'Aristophane, par un *Viellard triste* et *colère*, *Δῆμος πυκνίτης δύσκολον γερόντιον*, *Equit.* 42, était en effet une exception au système général, attendu que ce personnage même du *Dêmos*, dans la pièce en question, était une véritable caricature. Il est fâcheux, du reste, que nous n'ayons aucun renseignement précis sur le costume habituel donné au *Dêmos* dans les comédies grecques où ce personnage figurait assez souvent. Mais je remarque à cette occasion que, dans la liste dressée par Pollux des personnages d'ordre allégorique que les écrivains dramatiques faisaient intervenir au gré de leur caprice, ou suivant les conditions de leur sujet, le nom du *Dêmos* qui devait se trouver après celui de *Polis*, a été changé par une faute de copiste en celui de *Priamos*, sans qu'aucun des commentateurs de Pollux ait fait attention à cette fausse leçon, voici ce passage, IV, 142 : Τάχα δὲ καὶ Πόλις, καὶ Πρίαμος, καὶ Πειθώ, κ. τ. λ. où il est évident qu'il faut lire : Τάχα δὲ καὶ Πόλις, καὶ Δῆμος, καὶ Πειθώ, κ. τ. λ.

[2] Eckhel, *D. N.* IV, 190; voy. aussi Visconti, *Oper. var.* t. II, p. 36.

[3] Voy. à ce sujet l'observation faite dans mon *Orestéide*, p. 191, 2).

cette inscription qui ne permet pas de le méconnaître : POPVLus COLoniae CORinthi[1]; quelquefois *debout*, et dans ce cas accomplissant quelque acte particulier, tel que celui de *couronner*, soit un autre *Peuple* personnifié, soit un *Citoyen* honoré de cette distinction publique. Telles étaient ces statues du *Dêmos de Byzance* et du *Dêmos de Périnthe*, couronnant *celui d'Athènes*, dont parle Démosthène[2]; et celle du *Dêmos de Syracuses*, couronnant le *Dêmos de Rhodes*, citée par Polybe[3]. Or, nous pouvons nous faire une idée de ces statues, d'après la manière dont un historien nous représente l'image du *Sénat* personnifié, qui apparut à Trajan, avant son avénement à l'empire, sous les traits d'un *Homme âgé, vêtu d'une toge à bordures de pourpre et d'un manteau, avec une couronne de laurier sur la tête, tel*, ajoute l'historien, *qu'on a coutume de peindre le Sénat*[4]; car c'est absolument de la même manière que nous apparaît le *Dêmos* personnifié, sur une foule de marbres attiques, où la formule : Ο ΔΗΜΟΣ ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕ-

[1] Eckhel, *D. N.* t. IV, p. 190. *L'Isthme* personnifié, avec son nom ISTHMVS, est pareillement représenté, sur une médaille coloniale de Corinthe, comme un *Homme assis*; voy. Millingen, *anc. Coins of Greek Cities*, pl. IV, n. 15.

[2] Demosth. *de Coron.* p. 487. Nous pouvons nous faire une idée de ces sortes de groupes d'après la médaille de *Sagalassus*, représentant le *Peuple Lacédémonien*, sous les traits d'un *Homme casqué*, vêtu de la *chlamyde* ou *paludamentum*, et désigné par son nom, ΛΑΚΕΔΑΙΜΩΝ, que couronne une *Femme debout*, portant une *corne d'abondance*, c'est-à-dire la *Ville* même de *Sagalassus* personnifiée; voy. Eckhel, *D. N.* III, 21.

[3] Polyb. *Hist.* v, 48.

[4] Dion. Cass. *Hist.* LXVIII, 5 : Ἐδόκει ἄνδρα πρεσβύτην ἐν ἱματίῳ καὶ ἐσθῆτι περιπορφύρῳ, ἔτι δὲ καὶ στεφάνῳ ἐστολισμένον, οἷά που καὶ τὴν Γερουσίαν ΓΡΑΦΟΥΣΙ, κ. τ. λ. Je remarque seulement que, pour être fidèle au génie de l'antiquité, Dion Cassius aurait dû employer ici, au lieu des mots τὴν Γερουσίαν, qui ne s'accordent pas avec le sexe du personnage, ἄνδρα πρεσβύτην, ceux de τὸν Σύγκλητον, qu'exigeait la langue de l'art. On disait en effet ὁ Σύγκλητος, bien que la locution la plus régulière fût ἡ Σύγκλητος (sous-entendu βουλή); et de là vient que l'on trouve sur les médailles grecques impériales la légende : ΘΕΟΝ ΣΥΝΚΛΗΤΟΝ, qui prouve que le genre du mot avait été mis en rapport avec le sexe du personnage.

ΦΑΝΩΙ, est accompagnée d'un bas-relief qui en est, à proprement parler, la traduction littérale dans la langue de l'art. Entre autres monuments qui nous offrent cette double particularité, je me contenterai de citer une stèle de notre musée du Louvre[1], où se voit gravée sur le fronton la formule accoutumée : Ο ΔΗΜΟΣ ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ, avec le nom du personnage auquel s'applique cette distinction : ΕΥΡΥΘΜΟΝ ΕΠΙΤΥΧΕΩΣ ΠΡΟΜΟΙΡΩΣ ΒΙΩΣΑΝΤΑ, c'est-à-dire : *le Peuple couronne d'une couronne d'or Eurythmos, fils d'Epitychès, mort avant l'âge*[2] ; et dont le bas-relief représente un *Personnage imberbe, vêtu d'un ample pallium, debout, posant de la main droite une couronne sur la tête d'un hermès de Jeune Homme* ; représentation si complétement d'accord avec l'inscription, qu'il est impossible de méconnaître, à ce double signe, l'image du *Dêmos Mélien*[3], suivant le type le plus généralement adopté pour cette sorte de figures, et dans l'acte qui lui était le plus fréquemment attribué[4]. On trouve enfin, sur un bien plus grand nombre de stèles et d'autres monuments attiques, la même idée, réduite à son expression la plus simple, au moyen du mot : Ο ΔΗΜΟΣ, renfermé dans une *couronne de laurier*[5],

[1] Ce marbre est exposé sous le n° 683. Voyez-en l'indication donnée par Visconti, *Œuv. div.* t. IV, p. 537, n° 499.

[2] Sur le véritable sens de cette locution, qui appartient à la grécité alexandrine, voy. les remarques de M. Thiersch, qui en rapporte un exemple fourni par un marbre de Paros, *über Paros und Parische Inschriften*, dans les *Abhandlung. der Königl. Bayersch. Akadem.* t. I, p. 632.

[3] C'est aussi l'idée de M. Boeckh, dans la courte observation qu'il a jointe à cette inscription et au bas-relief qui l'accompagne, *Corp. Inscr. gr.* n° 2426, t. II, p. 357. Le monument vient de l'île de *Mélos*.

[4] Un marbre à peu près pareil, consacré de même à la mémoire d'un *Adolescent*, avec la formule : Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΕΤΙΜΗΣΕΝ ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΝ ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΥ, faisait partie de la collection Nani ; voy. Biagi, *Monum. gr. ex Mus. Nan.* tab. xv.

[5] Entre autres exemples, je me contente de citer deux stèles du musée Grimani, de Venise, sur le fronton de l'une desquelles se lit le nom ΑΡΧΙΠΠΟΝ ΔΙΩΝΟΣ, avec le mot Ο ΔΗΜΟΣ (sous-entendu ΕΤΙΜΗΣΕ), gravé dans la *couronne de laurier*.

avec ou sans le bas-relief, qui en était à la fois la traduction et le complément, et offrant ainsi, dans cette espèce de langage symbolique si familier à l'antiquité, l'équivalent de la formule entière : Ο ΔΗΜΟΣ ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ, aussi bien que de la représentation figurée, qui pouvait, suivant les circonstances, en tenir lieu ou bien être supprimée, sans que cette suppression altérât en aucune façon la valeur de l'idée exprimée sous cette forme abrégée et symbolique.

Les nombreux exemples qu'offre la numismatique ancienne de cette personnification du *Dêmos*, employée comme type de la monnaie des villes grecques, tantôt sous la forme d'un *buste*, quelquefois sous celle d'une *figure* entière, se montrent si bien d'accord avec les notions générales qui viennent d'être exposées, et si favorables à l'application particulière que j'en ai faite au type de nos médailles de Tarente, qu'il ne saurait être indifférent d'en signaler ici les principaux. Ces exemples se rencontrent surtout fréquemment dans la dernière période de l'antiquité grecque, sur les monnaies de la province d'Asie. Le type sous lequel s'y produit le plus communément cette image du *Peuple*, est celui d'une *tête jeune* et *imberbe*, *nue*, *laurée* ou *diadémée*, accompagnée d'inscriptions telles que celles-ci, ΔΗΜΟΣ ΚΑΔΟΗΝΩΝ[1], ΔΗΜΟϹ ΛΑΟΔΙΚЄΩΝ[2], ΔΗΜΟϹ ΑΝΤΙΟΧЄΩΝ[3], le *Peuple des Cadoéniens*, le *Peuple des Laodicéens*, le *Peuple des Antiochéens*. Quelquefois, cette *tête*, *nue* et *barbue*, offre un caractère de *maturité* qui se rapporte indubitablement aux idées de ΓΕΡΟΥΣΙΑ, et qui correspond ainsi à la formule exprimée sur plusieurs marbres antiques, notamment sur ce

[1] Eckhel, *Num. veter.* p. 246.

[2] Idem, *ibid.* pl. XIV, n. 12, p. 249; Mionnet, *Description*, etc. t. IV, p. 316; Sestini, *Letter. Numism.* t. IX, p. 103; cf. Borghesi, *Bulletin. dell' Instit. Archeol.* 1831, ottobr. p. 153.

[3] *Cabin. de M. Allier d'Hauteroche*, pl. XVI, n° 18.

décret de Smyrne[1] : ΤΩ ΣΕΜΝΟΤΑΤΩ ΣΥΝΕΔΡΙΩ....ΤΩΝ ΕΝ ΣΜΥΡΝΗ ΓΕΡΟΝΤΩΝ. Telle on la voit, entre autres exemples, sur les médailles de *Sala* de Phrygie[2], et sur celles de *Mélos*[3], avec les inscriptions ΔΗΜΟC CΑΛΗΝΩΝ, ΔΗΜΟC ΜΗΛΙΩΝ, le *Peuple des Saléniens*, le *Peuple des Méliens*; et c'est de la même manière et d'après le même principe, qu'on représentait le *Sénat* personnifié, tantôt par une ***tête de Jeune Homme imberbe***, d'accord avec l'inscription ΘΕΟΝ CΥΝΚΛΗΤΟΝ, comme on le voit sur une médaille de *Nacrasa* de Lydie[4], ou même avec l'inscription ΓΕΡΟΥCΙΑ, qui ne s'y accorde pas aussi bien, et dont on a pourtant plus d'un exemple[5]; tantôt, sous la figure d'une ***Femme, debout, tenant de la main droite élevée un caducée***, et désignée par le mot ΒΟΥΛΗ, telle qu'elle apparaît sur les médailles de *Tibériopolis* de Phrygie[6].

Conformément à ce dernier type, l'image du *Peuple* se montre quelquefois aussi sous la forme d'une *Figure entière*, tantôt *nue*, avec les traits de la jeunesse, tantôt *vêtue*, avec la *barbe* et le caractère de la maturité; et l'on a, de ces deux personnifications diverses, deux exemples décisifs, qui ont été cependant méconnus par les antiquaires, sur les médailles de *Cérétapé*[7] et d'*Attuda*[8] de Phrygie, où l'inscription

[1] *Marm. Oxon.* n. CLXVII.

[2] *Mus. Hunter.* tab. 46, fig. XVI.

[3] Eckhel, *D. N.* II, 332.

[4] Idem, *Num. vet.* tab. XIV, n. 17, p. 266.

[5] Entre autres, à *Hiérapolis* de Phrygie; voy. Eckhel. *D. N.* IV, 191.

[6] Idem, *ibid.*

[7] Idem, *Num. vet.* tab. XIV, fig. 8, p. 246. Le *Peuple* est représenté sur cette médaille par un *Homme barbu*, vêtu de la *toge*, portant de la main gauche le *bâton droit*, *βακτηρία ὀρθή*, qui était le signe et l'attribut des magistrats grecs, conséquemment un symbole très-bien approprié aux images du *Démos*, et, de la main droite, un objet effacé, qui devait être quelque symbole local. Eckhel a vu dans cette figure un *Jupiter Togatus*, deux mots qui jurent ensemble; et cela malgré l'épigraphe, ΔΗΜΟC ΚΕΡΑΤΑΠεων, qui désigne si clairement le *Peuple des Cérétapéens*.

[8] Eckhel, *ibid.* tab. XIV, fig. 7. C'est sous

ΔΗΜΟϹ ΚΕΡΕΤΑΠΕΩΝ ne laisse subsister aucune incertitude sur le sujet de la représentation qu'elle accompagne. Un autre exemple non moins décisif que je puis citer encore, est celui que nous offre une monnaie d'*Hadriani* de Bithynie, où la figure du *Dêmos*, *demie-nue* et *assise*, avec des *symboles* à la main, est accompagnée de l'inscription, ΔΗΜΟΣ ΑΔΡΙΑΝΕΩΝ [1]. On a, d'ailleurs, sur toute une classe de monnaies grecques, du Haut-Empire, un si grand nombre d'applications de ce système, qu'on pourrait se dispenser d'en alléguer d'autres exemples; je veux parler des médailles des *Nomes* d'Égypte, qui offrent presque toutes, au revers des têtes impériales de Trajan, d'Hadrien ou d'Antonin, un *Personnage debout, vêtu du pallium, tenant sur sa main*, soit *l'animal sacré* adoré dans le *Nome*, soit quelque autre *symbole local;* de manière qu'il ne soit possible d'y méconnaître à aucun signe l'image du *Dêmos* du *Nome*, personnifié suivant un type commun, tel qu'il avait été adopté par toutes les populations grecques de l'Égypte, à cette haute époque de l'Empire.

Mais il s'en faut bien que cette pratique ait été bornée au dernier âge de la civilisation grecque; et les exemples les plus décisifs comme les plus intéressants que nous en offrent les monuments numismatiques, sont peut-être encore ceux qui appartiennent à la haute antiquité. Ainsi, sur les médailles de *Cydonie* de Crète, le type de la figure d'*Homme nu*, quelquefois *tenant un arc*, avec un *chien* à ses côtés, et désigné par l'inscription ΚΥΔΩΝ; ce type, si remarquable en soi, et resté jusqu'ici sans explication, parce qu'Eckhel avait négligé d'en donner une, représente certainement le *Dêmos* de *Cydonie*,

les traits d'un *Éphèbe nu*, tenant un oiseau sur le bras gauche, qu'est figuré ici le *Dêmos*, où Eckhel a vu encore, contre toute vraisemblance, un *Jupiter nu*.

[1] *Mus. Hedervar.* t. II, p. 46, n° 1; Mionnet, *Supplément*, t. V, p. 40, n° 216.

personnifié sous la figure du *Héros* national *Cydôn*, dans l'attitude même et avec l'instrument qui avaient rapport à un genre d'industrie par lequel ce peuple s'était rendu célèbre[1]. Je citerai deux autres exemples, empruntés pareillement à cette numismatique crétoise, si riche en types mythologiques rares et curieux, l'un, que nous offrent quelques belles médailles de *Phæstos*, d'une figure d'*Homme jeune* et *imberbe*, *nu*, *assis*, et *tenant un coq* de la main droite[2]; image sensible du *Dêmos*, représenté en *Éphèbe* avec l'*oiseau* symbolique, dont le choix avait sans doute été déterminé par quelque circonstance locale[3]; l'autre, fourni par les médailles de *Tylissos*[4], où la figure d'*Homme jeune*, *nu*, *debout*, *tenant* un *arc* dans la main gauche et une *tête de chèvre sur la main droite*, ne représente pas d'une manière moins claire ni moins heureuse le *Dêmos* de cette ville, avec les deux attributs nationaux, dont la présence et l'intention sur des monnaies crétoises s'expliquent par le témoignage de l'antiquité tout entière[5]. Un type

[1] Eckhel, *D. N.* II, 309.

[2] Idem, *Num. vet.* tab. x, n° 5, p. 153; cf. *D. N.* II, 317; ajout. Cadalvène, *Choix de Méd. grecq. inéd.* pl. III, n° 12.

[3] Eckhel a rappelé judicieusement à cette occasion le *coq* servant d'*emblème*, *ἐπίσημον* ou *ἐπίθημα*, sur le bouclier d'Idoménée, Pausan. v, 25, 5: Ὅτου δὲ ὁ ἈΛΕΚΤΡΥΩΝ *ἐστὶν ἐπίθημα τῇ ἀσπίδι, Ἰδομενεύς ἐστιν*.

[4] Je ne dois pas dissimuler que M. K. Ott. Müller, à l'exemple d'Eckhel, regarde cette figure d'un *Jeune Homme nu*, avec l'*arc* et la *tête de chèvre*, comme celle d'*Apollon*, en étendant la même dénomination aux autres figures analogues que présentent les médailles de Crète, notamment celles d'*Éleutherna*; voy. *die Dorier*, I, 208, 47. Je discuterai cette question dans un travail particulier dont je m'occupe depuis longtemps, et qui a pour objet la *Numismatique crétoise*; et, en attendant, je me borne à dire qu'un symbole local, comme la *tête de chèvre sauvage*, et un attribut emprunté aux habitudes de la vie privée, comme le *bâton*, sont des éléments caractéristiques d'une personnification du *Dêmos*, dont il n'est pas possible de rendre compte d'une manière satisfaisante dans l'hypothèse d'*Apollon*, même en y rapportant la notion du mythe local des amours d'*Apollon* avec la *Nymphe Acacallis*, Pausan. x, 16, 3.

[5] L'abondance des *chèvres sauvages* dans toute la Crète est attestée par Solin, c. xi: *Ager creticus* sylvestrium caprorum *copiosus est*. De là, sans doute, cet amour pour la *chasse*, et cette adresse à l'exercice de l'*arc*,

analogue se rencontre sur les médailles autonomes d'*Éleutherna*[1]; et j'ajouterai encore aux exemples de ce genre que nous fournit la numismatique crétoise, celui des médailles de *Polyrrhénium*, dont le type est une figure d'*Éphèbe nu, imberbe,* tenant un *bâton* de la main gauche avec la main droite étendue[2], type où il n'est guère possible non plus de méconnaître l'image du *Dêmos*, avec le *bâton* qui était un attribut propre à cette classe de personnages et tout à fait étranger aux figures de dieux.

Mais c'est surtout la numismatique de la *Grande-Grèce* qui offrirait à un examen attentif le plus d'applications de ce type du *Dêmos*, personnifié sous toutes les formes qu'il pouvait recevoir et avec toutes les variantes dont il était susceptible. Sans sortir de notre numismatique tarentine, j'ai montré que la *tête* de la *Nymphe locale*, Νύμφη ἐπιχωρεία, *mère de Taras*, empreinte sur toute une série de monnaies de Tarente, tenait au même système de personnification. La figure de *Taras* lui-même, de quelque manière qu'on l'envisage, peut y être rapportée, soit comme personnage mythologique, qui donna son nom au peuple de Tarente, qui en devint l'expression la plus élevée en même temps que la plus familière, soit comme personnification de ce peuple, réalisée sous une forme idéale et avec un nom poétique. On sait, d'ailleurs, combien cette méthode de personnifier, non-seulement la *Ville* ou le *Peuple*, mais encore le *Fleuve* ou la *Fontaine*,

par lesquels la population crétoise n'était pas moins renommée; Eckhel, *Num. vet.* p. 158; et c'est ce qui rend compte du double symbole de l'*arc* et de la *tête de chèvre* représentés sur les monnaies de *Tylissos*, et placés dans les mains de la figure même du *Dêmos*. La *tête* d'une *chèvre sauvage* forme le type des médailles d'*Élyros* de Crète, Eckhel, *Num. veter.* tab. IX, n° 18; *Mus. Hedervar.* t. I. tab. XVIII, n° 406; et l'on connaît, par Pausanias, X, 16, 3, la *chèvre sauvage* en bronze, consacrée à Delphes par les citoyens d'*Élyros*.

[1] *Mus. Hunter.* tab. 25, n° XVII; cf. tab. 27, fig. IV.

[2] *Mus. Hedervar.* t. I, tab. XVIII, n° 408.

qui jouaient le principal rôle dans cette espèce de mythologie locale, fut usitée dans la Grande-Grèce et dans la Sicile. Les exemples que nous fournissent les médailles d'*Himère*, où la *Femme* faisant une *libation* représente la *ville* d'*Himère* personnifiée[1]; celles de *Rubi*, avec une figure de *Femme* tenant une *corne d'abondance* et une *patère*[2], qui a manifestement la même intention; celles d'*Agrigente*, de *Sélinonte*, de *Camarina*, de *Léontium*, de *Catane*, de *Crotone*, avec la *tête* ou la *figure* des fleuves *Acragas*, *Hypsas*, *Sélinos*, *Hipparis*, *Aménanos*, *Aesaros*[3], personnifiés suivant le même système; ces exemples, dis-je, sont trop connus des antiquaires et trop significatifs, pour qu'il soit besoin d'insister sur ce point; et, à défaut même des monnaies, les témoignages de l'antiquité nous fourniraient encore à cet égard des notions suffisantes. Ainsi nous savons, par Cicéron, que la *ville* d'*Himère* était représentée *en Femme* dans une belle statue, qui ne fut point respectée par Verrès[4]; la

[1] Torremuz. *Sicil. vet. Num.*, tab. XXXV, n° 1, p. 33; cf. Eckhel. *D. N.* I, 212 et 215.

[2] Avellino, *R. Mus. Borbon.* t. III, tav. XXXII, n° 4.

[3] Il semble qu'il ait été dans la destinée du fleuve *Aesaros*, ou du moins de son image sur les monnaies de Crotone, de donner lieu aux erreurs les plus singulières. On connaît celle qui fit d'abord prendre la *tête de Fleuve*, accompagnée de la légende ΑΙΣΑΡΟΣ, pour le portrait d'un prétendu tyran de Syracuses, nommé ΑΙΠΑΡΟΣ; mais cette méprise a été promptement bannie du domaine de l'iconographie, où elle avait été d'abord accueillie par Visconti lui-même. Une autre erreur plus étrange encore, et qui n'a été relevée par personne, est celle qu'a commise le savant docteur Münter, en publiant une de ces médailles de bronze, où il a cru lire ΚΑΙΣΑΡ.., et voir le *portrait d'Auguste*; d'où il a conclu que le système d'Eckhel sur les médailles de la Grande-Grèce ne pouvait plus se soutenir; renversant ainsi d'un seul coup, sur la foi d'un monument unique, ce qu'il appelait le système d'Eckhel, et ce qui est en réalité le résultat de l'observation de tous les monuments de la science, d'accord avec tous les faits de l'histoire; voy. Fr. Münter, *Descript. Num. aliq. vet.* tab. 1, n° 10, p. 24-25. Mais ce prétendu *portrait d'Auguste*, avec l'inscription ΚΑΙΣΑΡ*os*, est tout simplement la *tête du Fleuve Aesaros*, désignée par son nom ΑΙΣΑΡΟΣ; et il n'y a là, de la part d'un savant, d'ailleurs très-recommandable, qu'une de ces inadvertances trop communes et trop peu dangereuses, pour ne pas être traitées avec indulgence.

[4] Ciceron. *in Verr.* II, § 35 : « In his mira pulchritudine ipsa HIMERA, in muliebrem

même, sans doute, qui servit de type pour les médailles d'*Himère;* et nous apprenons d'Ælien[1], que les Syracusains possédaient deux statues de leur *Fleuve Anapus* et de leur *Fontaine Cyané*, où l'un était représenté sous la figure d'un *Jeune Homme*, et l'autre sous celle d'une *Femme*[1]. Rien n'est encore plus connu ni plus significatif en fait de traits de cette espèce, que celui que j'ai déjà cité plus haut[2], du sybarite Alcisthénès, qui avait exposé dans le temple de Junon Lacinienne, à l'époque de la grande *Panégyris*, un magnifique *manteau de pourpre*, ἱμάτιον ἁλουργές, orné de *figures brodées*, ζῳδίοις ἐνυφασμένοις, parmi lesquelles figurait son *propre portrait*, et l'image même de *Sybaris personnifiée*[3]. A l'appui de cette notion curieuse, que

figuram habitumque formata ex oppidi nomine et fluminis. » Feu mon savant ami, le Dr Münter, avait reconnu de même une réminiscence de la statue dont il est ici question, dans le type des médailles d'Himère : voy. sa *Descript. Num. aliq. vet.* p. 9.

[1] Ælian. *Hist. var.* l. II, c. 33.

[2] Voy. p. 178, 1).

[3] Aristot. *de Mirabil.* c. XCIX, p. 201, ed. Beckmann : Παρὰ δὲ ἑκάτερον πέρας Ἀλκισθένης ἦν, ἐκαθέρωθεν δὲ ΣΥΒΑΡΙΣ. Il y eut encore, dans la Grande-Grèce, des *personnifications* de *Villes* conçues dans un autre système, telles que celle dont quelques médailles d'*Héraclée* de Lucanie nous offrent un exemple. Le type de ces médailles consiste en une *figure de Femme, casquée, armée de la lance* et *du bouclier*, et *terminée en poisson* : manière d'exprimer tout à la fois la position maritime de la ville d'*Héraclée* et son caractère martial, d'accord avec son nom même ΗΡΑΚΛΕΙΑ. C'est, en effet, de cette manière qu'un habile et savant antiquaire napolitain, M. Avellino, a le premier expliqué ce type curieux, d'après plusieurs exemplaires plus ou moins bien conservés de cette monnaie, qu'il avait été dans le cas d'examiner, *Ital. vet. Num.* t. II, p. 9, n° 105; et, en donnant mon assentiment à cette ingénieuse explication, j'avais ajouté, dans ma *Notice sur quelques objets d'or*, etc. p. 10, que tous les numismates qui ont décrit ou publié la médaille en question, n'y ont jamais vu, de même que M. Avellino, qu'une *figure de Femme;* Taylor Combe, *Mus. Brit.* tab. III, n° 13, p. 38, n° 13; Mionnet, *Description*, etc. t. I, p. 155, n° 524; Wiczai, *Mus. Hedervar.* t. I, p. 32, n° 784; Reynier, *Précis d'une collect. de Méd. antiq.* p. 46, nos 23, 24, 25. Cependant, M. Millingen a publié récemment une de ces médailles, où il a cru voir un *Personnage barbu*, ce qui est très-douteux, d'après la gravure même qu'il en donne, *anc. Coins of Greek Cities*, pl. 1, n° 20; et un autre antiquaire n'a pas craint d'avancer que sur cette médaille, aussi bien que sur un exemplaire mieux conservé qu'il en possède, *c'est bien certainement un* Homme barbu, *et non pas une* Femme *qu'il faut voir;*

nous devons à l'auteur du traité des *Récits merveilleux*, je puis produire un monument authentique et encore inédit de cette sorte de personnification, monument du même pays et sans doute aussi du même âge. C'est une médaille de *Crotone*, qui n'existe, à ma connaissance, que dans le Cabinet impérial de Milan; du moins n'a-t-elle encore été décrite ni publiée par aucun antiquaire. On y voit d'un côté[1] une *tête de Femme*, tournée à droite, les *cheveux nus*, arrangés avec soin; cette *tête*, ornée de pendants d'oreilles, est désignée, par l'inscription ΚΡΟΤΩ(Ν), qui l'accompagne, pour celle de la *Nymphe locale Krotôn*[2], qui avait donné son nom à la ville et à la montagne voisine; et son image, ainsi déterminée d'après des caractères qui ne permettent pas de s'y tromper, sert encore à nous faire reconnaître, en la même qualité, une *tête* toute semblable, qui forme le type de plusieurs médailles de *Métaponte*[3], et qui doit être aussi celle de la *Nymphe locale* de cette ville. Le revers de notre médaille de *Crotone* offre l'*Hercule accroupi étouffant les serpents*, type ordinaire des monnaies du module de didrachme avec la *tête d'Apollon*, mais qui ne s'était pas encore produit sur des médailles d'un aussi petit module que la nôtre; en sorte qu'elle doit être, à double titre, considérée comme un monument numismatique aussi curieux que rare.

Annal. dell' Instit. Archeol. t. IV, p. 196. Je crois donc devoir, à cette occasion, faire connaître à mon tour une de ces médailles de ma collection, pl. A, n° 3, assez bien conservée pour mettre les antiquaires en état de décider la question élevée en dernier lieu par M. Millingen, et pour apprécier en même temps la valeur de l'assertion avancée par l'autre antiquaire que j'ai désigné.

[1] Cette médaille, dont j'ai dû la connaissance à la bonté de M. Cattaneo, sera publiée dans une deuxième planche de supplément.

[2] L'inscription ΚΡΟΤΩΝ se lit pareillement sur une autre médaille dont le type est une *tête de Minerve casquée*.

[3] Plusieurs de ces médailles, avec des noms d'artistes gravés au-dessous du col de cette *tête* de *Nymphe locale*, sont publiées dans ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, pl. IV, n°s 30, 32, 33. On en trouvera une d'une conservation qui ne laisse rien à désirer, où la *tête de Nymphe* est entourée d'une *couronne de laurier*, sur la planche de supplément A, jointe à ce mémoire; voy. n° 4.

Tant de témoignages si bien d'accord avec les monuments ne sauraient laisser le moindre doute sur cette pratique de l'art grec, qui donna naissance à ces nombreuses personnifications du *Dêmos*, non plus que sur l'usage qui se fit de ces sortes de figures, employées comme *types* de la monnaie, chez beaucoup de peuples grecs[1]. Il ne me reste donc plus qu'à justifier la présence du *Dêmos de Tarente* sur les médailles de cette ville de la classe qui nous occupe, en rendant compte de chacun des accessoires, tous relatifs à l'idée générale du *Dêmos*, ou bien fournis par quelques circonstances locales, qui ont été ajoutés au type principal.

J'ai déjà rempli la plus grande partie de cette obligation, en faisant connaître à quel titre, à quelle intention, la *toison de brebis* suspendue sous le *siége* du *Personnage assis*, la *quenouille garnie de laine*, le *murex* ou la *grappe de raisin*, le *polype* ou la prétendue *plante bulbeuse*, qui n'est en réalité qu'un *strigile* joint à un *lécy-*

[1] J'en puis citer encore pour exemple la rare médaille de Marseille, ayant pour type la *tête jeune* et *imberbe* du *port Lacydon*, personnifié avec des *cornes naissantes* sur le front, suivant le même système que les fleuves *Hipparis*, *Hypsas*, *Acsaros*, *Sélinos*. M. Mionnet, qui a fait graver cette médaille dans son *Supplément*, t. I, pl. x, fig. 10, p. 136, n. 59, y voit le *Rhône* personnifié; en quoi il se trompe, puisque l'inscription ΛΑΚΥΔΩΝ, dont cette *tête* est accompagnée, prouve indubitablement que c'est bien celle du *port Lacydon* lui-même. Je profite de cette occasion pour faire connaitre une autre médaille de Marseille, tres-rare aussi et encore inédite, où la *tête jeune* et *imberbe*, sans doute celle du *Héros local*, qui en forme le type principal, porte gravée, *sur la joue*, de manière à imiter les poils de la barbe en avant des oreilles, les deux lettres initiales, MA, qui se lisent aussi au revers. Cette particularité neuve et singulière qu'on ne découvre, sur cette médaille, de très-petit module et d'un travail exquis, qu'en faisant usage d'une loupe, pourra servir, ainsi que les exemples analogues que j'ai fait connaître dans ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, à diriger l'attention des antiquaires sur une pratique des anciens qui avait échappé jusqu'ici à leur observation. C'est surtout dans ce but que j'ai cru devoir publier ici la curieuse médaille de Marseille dont il s'agit, d'après un exemplaire, parfaitement conservé, que j'en possède; on la trouvera sur la deuxième planche de supplément. J'en connais un autre exemplaire, dans la collection de M. de Lagoy, à Aix, et un troisième dans celle de M. de Falbe; elle manque encore au Cabinet du roi.

thus) avaient pu trouver place sur les monnaies de Tarente. Il ne me sera pas moins facile d'expliquer de la même manière et par des rapports tout aussi sensibles, les autres attributs donnés à cette figure. Le *vase à deux anses*, dont se sert le *Personnage* en question pour accomplir une *libation*, est un symbole assez souvent employé à cette intention[1], équivalent à la *patère*, qui servait, comme on sait, au même usage, et qui se plaçait, par cette raison, aux mains des divinités locales, telles que les *Héros fondateurs* de villes, ΟΙΚΙΣΤΑΙ, ΚΤΙΣΤΑΙ, ou les *Villes* mêmes et les *Fleuves* personnifiés; on en a des exemples sur les médailles de *Crotone*, de *Métaponte*, de *Terina*, de *Medma*, de *Rubi*[2], dans la Grande-Grèce; sur celles de *Leontium*[3], d'*Himère* et de *Sélinonte*, en Sicile. L'acte même de la *libation* est positivement déterminé sur quelques-unes de nos monnaies tarentines, comme sur celles d'*Himère* et de *Sélinonte*, par la présence du petit monument, ou *édicule à fronton*, soit qu'on le prenne pour un *autel*, soit qu'on y reconnaisse le *monument héroïque*, ΗΡΩΟΝ, d'*Hyacinthe*, qui était à Tarente l'objet d'une grande vénération et d'un culte public[4]; et j'avoue que je pencherais davantage pour cette seconde supposition, d'après la forme du monument, qui offre l'aspect d'un *édicule funèbre*, Ἡρῷον, en forme de *petit temple à fronton*, ναΐδιον. L'*oiseau* que porte notre *Personnage assis*, est un attribut également facile à expliquer, à la fois comme *symbole*

[1] Il suffit du témoignage d'Homère, *Iliad.* XXIII, 219, sqq. où figurent les mots δέπας ἀμφικύπελλον, à l'effet d'exprimer la *libation funéraire*, χαμάδις χέε, pour constater l'usage qui se faisait en pareil cas du *vase à deux anses*, du moins à l'époque homérique.

[2] Voy. la rare médaille de *Rubi*, déjà citée plus haut, (p. 227, 2), où la *Ville* même est personnifiée sous les traits d'une *Femme debout*, tenant de la main gauche une *corne d'abondance*, et de la droite une *patère*; médaille récemment publiée, mais sans explication, par M. Avellino, *R. Mus. Borbon.* t. III, tav. XXXII, n° 4.

[3] Suivant l'explication que j'ai donnée du type de ces monnaies dans mon *Mémoire sur le type des médailles de Caulonia*, voy. pl. III, n° 25, p. 39, 3).

[4] Polyb. *Hist.* VIII, 30, 5.

local, ainsi que nous en avons déjà acquis la preuve par l'observation des images du *Démos* portant aussi un *oiseau* sur d'autres médailles grecques; et comme *attribut* fréquemment donné aux figures d'*Éphèbes*, sans doute pour indiquer les jeux familiers à cet âge[1]. Il se pourrait aussi que la présence de ce volatile fît allusion à un trait de mœurs antiques, dont il s'est conservé plus d'un indice dans les auteurs. On sait, en effet, qu'il était d'usage de jeter aux vainqueurs dans les jeux publics toute sorte d'objets fournis au mouvement de la gaieté populaire par le hasard ou le caprice, tels que des *fleurs*, des *couronnes*, des *bandelettes*, et surtout des *oiseaux*, auxquels on attachait les pattes avec cette espèce de *bandelettes étroites*, nommées, dans le dialecte syracusain[2], λημνίσκοι, *lemnisci*, afin que les spectateurs pussent plus facilement s'en rendre maîtres et se les disputer. Les témoignages les plus positifs à ce sujet sont ceux de Suétone[3] et d'Athénée[4]; et peut-être ne

[1] Voy. entre autres monuments que je pourrais citer à l'appui de cette idée, et qui, du reste, sont bien connus des antiquaires, le vase, tiré du cabinet de feu M. Durand, qui représente le *Génie de l'Adolescence*, nu et *ailé*, avec un *oiseau* qu'il tient d'une main, et, de plus, avec une *baguette* et un *trochus*, symboles des jeux du premier âge; ce vase est publié dans mes *Monuments inédits, Orestéide*, pl. XLIV, n° 1, p. 233. Il s'en trouve un pareil dans le cabinet de M. Révil, avec cette seule différence que le *Génie* porte un *coq*, animal symbolique, dont le rapport avec les exercices gymnastiques ne laisse aucun doute sur le sens de cette représentation. J'observe ici que l'interprète du *cabinet Durand* a voulu voir, sur le premier de ces vases, *Eros*, ou l'*Amour*, n° 47, p. 20, sans tenir compte des motifs qui m'avaient suggéré une explication différente, et qui subsistent pourtant, malgré la réticence de cet antiquaire. J'ajoute encore à l'appui de mon opinion que, sur plusieurs des stèles attiques actuellement déposées dans le temple de Thésée, à Athènes, une desquelles est publiée dans les *Graeber der Griechen* de M. de Stackelberg, Taf. III, n° 4, on voit représenté un *Éphèbe* tenant un *oiseau* à la main.

[2] Hesych. v. *Λημνίσκους*.

[3] Sueton. in *Neron*, c. 25 : « Incedenti (Neroni) passim victimæ cæsæ, sparso per vias identidem croco, INGESTAEQVE AVES, ac lemnisci et bellaria. » Voy. les autres témoignages cités à l'appui dans la note de Casaubon.

[4] Athen. V, p. 200, C : Ἐκ τούτου ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΙ καὶ φάσσαι καὶ τρυγόνες καθ' ὅλην

s'est-il conservé, sur aucun des monuments de l'antiquité grecque à laquelle appartenait surtout l'usage en question, une image plus sensible de cette particularité de mœurs antiques, que la figure même du *Démos*, telle qu'elle est représentée sur nos monnaies de Tarente, avec l'*oiseau* que ce *Personnage* tient *par une aile*, d'une manière tout à fait significative, dans la supposition qu'un pareil objet nous a suggérée. Ce qui achève de prouver que cet accessoire se rapporte en effet à la célébration des jeux publics, c'est que, sur deux de ces monnaies, le *Personnage assis* porte le *sceptre* ou la *palme ornée de bandelettes, palma lemniscata*[1]; symbole qui ne peut s'expliquer que par cette circonstance; et l'on sait, d'ailleurs, combien était considérable le nombre des fêtes publiques qui se célébraient à Tarente, au point qu'il surpassait, suivant le témoignage d'un écrivain grave et instruit, de Strabon[2], le nombre des jours de l'année; témoignage qui restera toujours d'une grande autorité, même en admettant avec Heyne[3] qu'il y soit entré quelque exagération dans les termes.

L'autre *animal*, dont l'image, sur nos monuments de Tarente, n'est pas moins neuve ni moins caractéristique que

ἐξέπλαυσο τὴν ὁδὸν, λημνίσκοις τοὺς πόδας δεδεμένας πρὸς τὸ ῥᾳδίως ὑπὸ τῶν θεωμένων ἁρπάζεσθαι.

[1] Voy. les commentateurs de Suétone, sur le passage cité dans une note précédente. Les deux médailles dont il s'agit ici sont celles de la collection de feu S. Rich. Payne Knight, p. 289, M, 1, et 290, M, 4.

[2] Strabon. l. VI, p. 491. Je rappelle à cette occasion un fragment curieux d'inscription grecque publié par Muratori, t. I, p. CXXV, 5, où il est fait mention d'une fête annuelle qui se célébrait à Tarente, en l'honneur des *Dieux marins* et des *Dieux équestres*, ΘΕΟΙΣ ΘΑΛΑΣΣΙΟΙΣ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΙΠΠΙΟΙΣ ΘΕΟΙΣ, qualifications qui s'accordent bien avec les types de la monnaie tarentine. Les fausses leçons relevées sur ce marbre par Muratori proviennent de la main du copiste moderne, plutôt qu'elles ne doivent être attribuées à celle du graveur ancien; et il n'en saurait en tout cas résulter aucun motif de suspicion légitime contre ce marbre même. Je remarque, du reste, que M. Millingen avait perdu de vue cette inscription, lorsqu'il assurait qu'il ne restait point d'inscriptions grecques de Tarente.

[3] *Prolus. Academ.* t. II, p. 226.

celle de l'*oiseau*, s'explique tout aussi aisément par une intention différente, toujours d'accord avec le même type. La manière dont le *Personnage assis joue avec cet animal*, qui paraît bien être un *chien*[1], en lui présentant à saisir un *coquillage* ou une *grappe de raisin*, tient évidemment à l'expression naïve et fidèle des jeux de la jeunesse grecque. On a des exemples analogues, fournis pareillement par les monnaies et relatifs à des personnages du même ordre; et, parmi ces exemples, trop nombreux pour qu'il soit nécessaire de les citer, j'indiquerai seulement celui que nous offre toute une classe de monnaies de *Térina*, où la *Victoire*, type habituel de ces monnaies, au revers de la *tête* de la *Nymphe locale Térina*, est représentée *jouant, tantôt avec un oiseau, tantôt avec deux balles*, σφαίζει, *qu'elle fait sauter sur sa main*[2]. La présence du *chien* près de la figure du *Dêmos* a d'ailleurs un motif parfaitement d'accord avec celui de la figure elle-même. En effet, le *chien*, sur la plupart des monuments antiques, est le compagon ordinaire des *Héros* ou des *Personnages fondateurs de villes*, qui

[1] Un tableau décrit par Lucien, *de Dom.* § 24, t. VIII, p. 210, ed. Bip. offre précisément la même image, sous la figure de Branchus: Ὁ Βράγχος ἐπὶ πέτρας καθήμενος ἀνέχει λαγὼν, καὶ προσπαίζει τὸν ΚΥΝΑ· ὁ δὲ ἐπιπηδησομένῳ ἔοικεν ἐπ' αὐτὸν εἰς τὸ ὕψος. C'était là, d'ailleurs, un type consacré pour exprimer les jeux de l'*Adolescence* grecque, ainsi qu'on peut l'inférer de beaucoup de stèles funéraires, la plupart de travail attique, où se voit un *Éphèbe* jouant avec un *chien*. Je possède moi-même une de ces stèles, provenant d'un tombeau du Céramique, que j'ai rapportée d'Athènes, et que je compte publier dans mes *Antiquités Attiques*. On y voit une *Jeune Fille* jouant avec un *chien*, qui se dresse devant elle, et à qui elle présente une *grappe de raisin*. La même figure d'une *Jeune Fille*, présentant une *grappe de raisin* à un *chien*, est sculptée sur une de ces stèles, publiée dans les *Marbres d'Oxford*, Part. II, tab. XX, n° LXVIII.

[2] Cette dernière circonstance est représentée sur une rare médaille de *Térina*, de la collection de M. Dupré, que je crois inédite, et que j'ai fait graver, pl. A, n° 6. On voit souvent, sur les vases peints, particulièrement sur ceux de fabrique de Pouille et de Basilicate, conséquemment sur des monuments du même pays et du même âge, des figures de *Jeunes Femmes jouant avec deux balles*, comme sur nos médailles de *Térina*. [illegible]

recevaient en cette qualité, après leur mort, les *honneurs héroïques*[1]. Pour ne parler ici que des monnaies où l'animal en question figure à ce titre, je citerai celles de *Ségeste*, avec l'image du *Héros national* Akestès escorté de son *chien* fidèle; celles de *Mesma*, où la figure du *Héros local* a pareillement un *chien* à ses pieds[2]; celles de *Pandosia*[3], ayant pour type une *Fi-*

[1] L'origine de l'opinion populaire qui faisait du *chien* le compagnon des *mânes héroïques*, se trouve dans le berceau même de la civilisation grecque, à en juger d'après le trait homérique des funérailles de Patrocle, où *deux* des *chiens* familiers du héros, κύνες τραπεζῆες, sont immolés sur son bûcher, *Iliad.* XXIII, 173-4; vid. Terpstra, *Antiq. Homer.* I, 13, § 4, p. 54.

[2] M. Millingen a publié récemment une de ces médailles, où il a vu, dans la figure du *Jeune Homme*, *assis* sur un rocher, avec une *patère* dans sa main droite et un *chien* à ses pieds, un *Personnage héroïque*, peut-être le *fondateur* de la ville; voy. ses *anc. Coins*, etc. pl. II, fig. 1, p. 21-22. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que la *tête de Femme*, qui forme le type principal, représente, à n'en pas douter, la *Ville* même *personnifiée*, et accompagnée de son nom ΜΕΣΜΑ. Cette médaille, qui est d'une grande rareté et d'une très-belle fabrique, fait aussi partie de ma collection, et je l'ai fait graver, pl. A, n° 9. Il s'en trouve un exemplaire, de très-belle conservation, avec quelques variantes, dans le *Musée de Naples*, récemment publié par M. Avellino, qui, en la décrivant, s'est borné à dire que le type de ces médailles attendait encore une explication satisfaisante; voy. le *R. Mus. Borbon.* t. VI, tav. LXIV, n. 3. Le *Héros*, nu et *imberbe*, représenté sur la médaille de Naples, paraît offrir quelque objet, tel qu'un *gâteau*, au *chien* dressé devant lui, c'est un motif analogue à celui que présentent nos médailles de Tarente. J'ajoute qu'une médaille de *Mesma*, à peu près pareille à celle-là, avait été publiée *parmi les incertaines* par Eckhel, *Catalog. Mus. Vindobon.* t. I, p. 289, tab. 6, fig. 6.

[3] Une de ces médailles, d'une excessive rareté, est gravée dans le *Mus. Britann.* tab. III, n° 4, p. 26. J'en publie une autre, de coin différent, et encore inédite, tirée du Cabinet du roi; voy. pl. A, n° 1. Quant à l'exemplaire du cabinet de lord Northwick, décrit par M. Mionnet, t. I, p. 197, n° 928, avec une *figure de Femme assise sur un rocher*, il est évident que ce ne peut être qu'une erreur, de quelque part qu'elle provienne. M. le duc de Luynes, à qui l'on doit des *Recherches* très-intéressantes, résultant de ses propres observations dans le pays même, et publiées dans les *Annal. dell' Instit. Archéol.* t. V, p. 5-18, *sur la ville de Pandosia*, sur sa *position* et sur son *histoire*, a décrit les trois principales variétés connues jusqu'ici de la médaille en question; mais il a exprimé, au sujet du type du revers, une opinion que je ne saurais partager. Il y a vu, dans le *Jeune Homme nu*, *assis* sur un *rocher*, avec *deux chiens* près de lui, et une *lance*, dans le champ, quelquefois même *avec deux lances* à la main, une image de *Pan*, dieu d'Arcadie; et il a cru trouver dans la *syrinx*.

gure pareille, *assise* sur un rocher, un *javelot* à la main, telle qu'on voit aussi le *Héros* national *Képhalos*, représenté sur les médailles des *Pallenses* de Céphallénie[1], et de plus, *avec deux chiens* à ses côtés, qui indiquent ici, comme sur la plupart de ces médailles, l'exercice de la *chasse*, si familier à l'âge héroïque. Mais je citerai surtout les médailles de *Métaponte*, où la *tête barbue* et *casquée* du *Héros fondateur Leukippos* est désignée par son nom ΛΕΥΚΙΠΠΟΣ, ou bien, à défaut de ce nom, par l'image d'un *chien en repos*, gravée, en guise de symbole, dans le champ de la médaille[2]; et j'alléguerai, en dernier lieu, les

qui se voit, au bas du rocher, sur une seule de ces monnaies, une circonstance décisive à l'appui de cette explication proposée d'abord par Taylor Combe. Il y aurait, contre cet emploi du *mythe* et de la *figure de Pan* sur les monuments numismatiques de la Grande-Grèce, bien des considérations à faire valoir, que je suis obligé de supprimer ici. Je me borne à observer que, sur les médailles mêmes de l'Arcadie, où la figure de *Pan* était un type national, ce dieu n'est pas simplement caractérisé par la *syrinx*, mais par le *lagôbolos* ou le *pedum*; tandis que, sur nos médailles de *Pandosia*, la *lance* ou la *double lance* sont des attributs proprement *héroïques* et servant à caractériser un *Personnage d'un ordre héroïque*. La *syrinx* n'y figure que comme un *symbole local*, ayant rapport au nom même de PANDOSIA, ainsi qu'il y en a tant d'exemples sur les monnaies de la Grande-Grèce, tels que la *harpé*, sur les médailles d'*Arpi*, l'*astre* et les *croissants*, sur celles de *Lucéria*: tous *symboles*, qui font manifestement allusion aux *noms* de ces villes, d'après un système dont la numismatique grecque, de tout âge et de tout pays, présente tant d'applications, qu'il serait superflu d'insister sur ce point. Quant à la manière dont M. le duc de Luynes interprète les inscriptions, ΝΙΚ. ΠΑΝΔΟΣΙΣ, et ΝΙΚΟ ΠΑΝΔΟΣΙΝ, où il voit un monument des *victoires* de la *Ville* ou du *Peuple de Pandosia*, dans les jeux publics célébrés à l'époque de la grande *Panégyris* de Junon Lacinienne à Crotone, j'aurai occasion de m'expliquer sur ce point, dans l'explication des monnaies d'or de Tarente, qui offrent précisément la même inscription, ΝΙΚ, ΝΙΚΟ, avec des variantes, ΝΙΚΑ, ΝΙΚΑΓ.

[1] Voy. l'*Essai sur les médailles de Céphallénie et d'Ithaque* par M. de Bosset, pl. I, nos 1 à 6. Sur quelques autres monnaies de Céphallénie, la *tête de Céphale* est accompagnée, au revers, de l'image de son *chien* fidèle *Lælapis*, *ibid.* pl. IV, nos 45 à 47; cf. Ovid. *Metam.* VII, 28. Deux de ces médailles des *Pallenses* de Céphallénie étaient déjà publiées dans le *Mus. Hunter.* tab. 16, fig. XVIII, XIX, mais attribuées faussement à *Céphalædium* de Sicile.

[2] Quelquefois le *chien*, employé comme symbole, et le *nom* ΛΕΥΚΙΠΠΟΣ, se trouvent réunis sur la même médaille. J'en possède un exemplaire que l'on trouvera sur la planche de supplément ci-jointe, A, n° 5.

monnaies de *Cydonie* de Crète, où la figure du *Démos* personnifié, comme nous l'avons vu, sous les traits d'un *Jeune Homme nu*, travaillant à forger un *arc*, *avec un chien à ses côtés*, nous fournit un exemple sensible de cet accessoire employé avec cette intention particulière. Il y aurait, d'ailleurs, pour expliquer la présence de cet animal symbolique sur la monnaie de Tarente, un autre motif qui pourrait se déduire de l'observation d'un usage lacédémonien. On sait, en effet, que le *chien* était la victime immolée dans les fêtes populaires des *Éphébia*, qui se célébraient annuellement à Sparte[1]; et quand nous trouvons le même animal aux côtés du *Dêmos Tarentin*, représenté en *Éphèbe* sur les monnaies de Tarente, colonie de Sparte, il est permis de rapporter cette particularité à l'imitation d'une des coutumes de la métropole, dont tant d'autres institutions, et jusqu'à des *dénominations locales*[2], avaient passé à Tarente. Peut-être même s'est-il conservé, dans le nom d'une des fêtes de Tarente, Δάμεια[3], une tradition qui se rapporte à la

[1] Pausan. III, 14, 9; voy. Hermann, *die Feste von Hellas*, II, 16-17.

[2] Telles que celle d'*Eurotas* appliquée au *Galæsus*, exemple cité par Polybe, à l'appui de l'observation faite par lui-même sur ce grand nombre de *dénominations locales*, *dans la ville* et *hors de la ville*, empruntées de la Laconie, Polyb. *Hist.* VIII, 35, 9; voy. Heyne, *Prolus. Acad.* II, 220.

[3] Hesych. v. Δάμεια· ἑορτὴ παρὰ Ταραντίνοις. Les interprètes ne sont pas d'accord sur la leçon Δάμεια, que les uns ont voulu lire Δάμια, d'autres, Δαμάτρια, pour faire de ce nom une *fête de Déméter*; mais ce n'est là qu'une correction arbitraire, à l'effet d'appuyer une supposition gratuite; et, pour détruire cette supposition, il suffirait d'observer que, sur les médailles de Métaponte ayant pour type la *tête de Déméter*, avec son nom ΔΑΜΑΤΗΡ, les fêtes célébrées en son honneur sont désignées par le mot ΣΩΤΗΡΙΑ; voy. ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, p. 7, 1). Toup voulait lire Δαμίεια, qu'il traduisait *in honorem Damiæ*, voy. *Emendat. in* Hesych. t. III, p. 523. Mais le culte de *Damia* était une de ces religions purement locales à Trézène et à Epidaure, Pausan. II, 30, 5, et 32, 2, qui ne semblent pas s'être étendues dans la Grèce, ou hors de la Grèce; et la fête de *Damia*, à Trézène, s'appelait, non pas Δαμίεια, mais λιθοβολία. La manière dont Hermann, *die Feste von Hellas*, II, 113, tranche la question, en supposant que c'était une *fête* en l'honneur de *Damia*, où l'on faisait un sacrifice pour le *Damos*, repose uniquement

même circonstance; car ce nom ΔΑΜΕΙΑ signifie, suivant l'interprétation la plus naturelle et la plus plausible, une fête célébrée *en l'honneur du Peuple*, ΔΑΜΟΣ; et il serait possible que le type de nos monnaies de Tarente, avec la figure du *Démos* lui-même, jouant avec un *chien*, fût en rapport avec la célébration de cette fête populaire.

En poursuivant l'examen des divers accessoires ajoutés au type principal de nos monnaies tarentines, et tous en rapport avec l'idée d'une personnification du *Démos*, je dois signaler, comme un des plus caractéristiques, la *couronne de laurier*, qui entoure cette figure sur deux de ces monnaies, les plus rares et les plus curieuses de toutes. Effectivement, la *couronne de laurier*, avec l'inscription Ο ΔΗΜΟΣ qu'elle renfermait, était, ainsi que je l'ai montré[1], l'expression la plus sensible, en même temps que la plus abrégée de la formule : Ο ΔΗΜΟΣ ΣΤΕΦΑΝΟΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ, qui servait à désigner, chez tous les peuples grecs, l'espèce de distinction publique dont ils étaient le plus jaloux. Il n'y avait donc rien de plus naturel en soi, ni de plus conforme à toutes les données de l'art antique, que de renfermer, dans cette même *couronne*, le type du *Démos personnifié*, comme pour suppléer à la désignation de cette figure, ou pour en tenir lieu. A l'appui de cette observation, que je crois neuve et féconde en applications importantes, je ferai remarquer que la *couronne de laurier* se reproduit sur d'autres monnaies de la Grande-Grèce, toujours dans le même cas, et conséquemment avec la même inten-

sur une conjecture de Meursius, *Græc. Feriat.* p. 80, et de J. Juvenis, *Lexic. Tarent.* p. 378; mais ce n'est encore là qu'une supposition; et le témoignage d'Hésychius, le seul qui nous reste concernant cette fête tarentine, ne comporte point cette interprétation. Je m'en tiens donc à celle que j'ai proposée, et qui me paraît la plus naturelle en soi et la plus plausible, jusqu'à ce qu'il s'en produise une plus satisfaisante.

[1] Voy. plus haut, p. 222.

tion, c'est-à-dire avec des *figures* ou des *têtes de Divinités locales*, d'*images* de *Villes* ou de *Peuples personnifiés*. Ainsi, toute une série de monnaies de *Térina*, de la plus belle fabrique, a pour type la *tête* de la *Nymphe locale Térina*, enfermée dans une *couronne de laurier*[1], offrant l'équivalent de cette autre formule, Η ΠΟΛΙΣ, employée concurremment avec celle de Ο ΔΗΜΟΣ. La même particularité distingue une médaille de *Métaponte*, qui offre aussi la *tête* de la *Nymphe locale* de cette ville[2], enfermée dans une *couronne semblable*[3]. Cette médaille, une des plus rares de la suite si riche et si belle de *Métaponte*, était encore inédite, et l'on me saura gré de la faire connaître, d'après un exemplaire de ma collection; j'ajoute qu'il en existe un autre coin, très-rare aussi et de moindre module, publié par Neumann[4]. Je rappelle enfin, comme l'exemple le plus décisif et qui s'applique le plus directement à nos monnaies tarentines, la médaille même que j'ai déjà décrite[5], d'après un exemplaire unique du Cabinet impérial de Milan, laquelle offre la *tête* de la *Nymphe locale* enfermée dans une *couronne de laurier*. Mais je ne saurais résister au désir d'alléguer encore à l'appui de mon opinion de nombreuses médailles de *Rhégium*, de fabrique primitive, de grand et de petit module, sur lesquelles il ne sera pas hors de propos de nous arrêter quelques instants.

[1] Millingen, *Choix de Méd. grecq. inéd.* pl. 1, n° 16.

[2] Suivant l'opinion de M. Millingen, *ancient Coins*, etc. p. 19, il est difficile de décider si la *tête de Femme*, entourée d'une *couronne de laurier*, est celle de *Vénus* ou de quelque autre divinité; je pense, tout au contraire, qu'il n'est pas difficile de décider que ce ne peut être la *tête de Vénus*, ni d'aucune autre divinité; conséquemment, que c'est la *tête* de la *Nymphe locale*.

[3] Voy. pl. A, n° 4. Cette médaille est absolument du même style et de la même fabrique que celle que j'ai publiée avec les lettres ΑΤΓΙ, gravées sous la *tête de Femme*: voy. ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, pl. IV, n° 30; et je conclus de là, avec toute assurance, qu'elle est l'ouvrage du même artiste, *Aagias*.

[4] *Num. vet. ined.* t. I, tab. 1, fig. 10. Il se trouve un second exemplaire de cette médaille au *Musée Britannique*, décrit par Taylor Combe, p. 39, n° 11.

[5] Voy. plus haut, p. 183.

Les médailles dont il s'agit offrent, au revers d'une *tête de lion*, de face, un *Personnage demi-nu*, *assis* à gauche, *les jambes placées l'une par-dessus l'autre*, sur un *siége simple et sans dossier*, tenant de la main droite une *haste pure*, la main gauche appuyée sur le côté ou sur le siége; ce type, aussi bien que la légende, en caractères de forme archaïque, PECINOΣ, est renfermé dans une *couronne de laurier*[1]. Le *Personnage* que je viens de décrire est le plus souvent *barbu*, et cette circonstance seule a pu donner lieu de le prendre pour *Jupiter*. C'est ainsi effectivement qu'il a été désigné par Eckhel et par tous les numismates qui l'ont suivi, d'après un examen peut-être un peu superficiel; car l'absence de tout attribut ou de tout symbole propre au dieu suprême; la *haste pure*, en guise du *sceptre surmonté d'un oiseau*; le *siége simple et sans dossier*, δίφρος πλινθίος; l'attitude familière des *jambes croisées l'une par-dessus l'autre*, attitude sans exemple pour les effigies de Jupiter et contraire à toutes les idées helléniques; l'*oiseau* placé quelquefois sous le siége, et qui est un *volatile domestique*, une *oie* ou un *canard*, étaient autant de difficultés graves qu'on pouvait élever contre cette désignation faite au premier aperçu par Eckhel, et adoptée sans réflexion par ses successeurs, sur la seule autorité du maître. Mais ce qui détruit absolument une opinion d'ailleurs si peu vraisemblable en soi-même, c'est que, sur deux de ces superbes tétradrachmes, de coin et de fabrique différents, que j'ai vus, l'un au *Musée de Naples*[2], l'autre dans

[1] Eckhel, *Sylloge*, etc. tab. II, n° 1, p. 12-16; *Mus. Hunter.* tab. 44, n° XVI. M. Mionnet, dans sa description du beau médaillon du Cabinet du roi, t. I, p. 199, n° 948, décrit cette *couronne* comme étant *de laurier*; mais dans son *Supplément*, t. I, p. 348, n° 104-106, il en fait une *couronne d'olivier*. Ce n'est pourtant pas une variante de type, ce n'est qu'une contradiction de rédaction.

[2] Cette belle médaille vient d'être publiée dans le *R. Mus. Borbon.* t. VI, tav. XXIV, n° 6, par M. Avellino, avec quatre autres tétradrachmes, offrant tous des variantes

les mains de D. Giuseppe Longo, à Messine, et dont j'ai pu prendre une empreinte[1], le *Personnage* en question, *vêtu* de même, *assis* sur un *siége* semblable, dans la même attitude familière, est *jeune* et *imberbe*; particularité qui n'a jamais pu convenir au *Jupiter* hellénique[2], tel qu'on le voit, entre autres exemples que fournissent les monuments numismatiques de cet âge et de ce pays, représenté, avec son nom, ΖΕΥΣ, sur d'admirables médailles de *Locres*, cité voisine de *Rhégium*[3], et tel aussi qu'il apparaît, désigné par le nom de *Sauveur*, ΣΩΤΗΡ, *assis* sur un *siége à dossier*, avec l'*aigle* en main, sur une médaille d'ancien style, frappée à *Galaria* de Sicile[4]. Cela posé, il importe, par plus d'une raison, de rechercher quel peut être le

du même type, n[os] 7, 8, 9 et 10. Du reste, l'antiquaire napolitain, adoptant de confiance la dénomination proposée par Eckhel, ne fait aucune observation, ni sur ce type, ni sur les accessoires variés qui en forment l'accompagnement.

[1] Voy. pl. A, n° 11.

[2] Je n'ignore cependant pas qu'il y eut des représentations de *Jupiter Éphèbe* ou *imberbe*, telles que celles qui sont citées par Pausanias, à *Ægium* (voy. mon *Mémoire sur le Torse du Belvédère*, p. 137-140), et à *Olympie*, VII, 24, 2, et V, 24, 1; telles encore que celles du *Jupiter Hellanios* de Syracuses et du *Jupiter Anxur* des Volsques; mais ce n'étaient là que des représentations locales ou exceptionnelles, qui n'ont aucun rapport avec le type généralement admis, le type consacré, et pour ainsi dire officiel des images du Dieu suprême, empreintes, comme nous le savons par tant d'exemples authentiques, sur la monnaie des peuples grecs. Cette distinction n'était pas inutile à faire, même après les observations que ces rares images de *Jupiter imberbe* ont suggérées à M. Streber, *Numismata*, etc. p. 235.

[3] Je profite de cette occasion pour avertir que l'exemplaire *fourré* de cette belle médaille dont j'ai fait mention dans ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, p. 8, 2), en ajoutant que j'ignorais dans quelle collection il avait passé, se trouve actuellement dans celle de M. le duc de Luynes lui-même.

[4] Voy. pl. A, n° 14. Cette médaille est tirée du Cabinet du roi; il en existe un second exemplaire au *Musée Britannique*; voy. *Mus. Britan.* tab. IV, n° 6; et ce sont les deux seuls qui soient encore connus jusqu'à présent. Indépendamment de ce que le type a de curieux par la représentation de *Zeus Sôter*, en style archaïque, ces médailles servent à établir le véritable nom de la ville, lequel est écrit Γαλερία et Γαλαρία, dans Diodore de Sicile, XVI, 67, et XIX, 104; cette dernière leçon me paraît en effet préférable à celle de *Galarina*, admise par Taylor Combe, sans doute sur la foi d'Étienne de Byzance, v. Γαλάρινα.

Personnage représenté d'une manière si neuve et si caractéristique sur les monnaies de *Rhégium*.

On ne pourra, je crois, s'empêcher d'être frappé de l'analogie de ce type avec celui des monnaies de Tarente, où un *Personnage* semblable, *vêtu* de même, *assis* sur un *siége* tout pareil, se montre aussi entouré d'une *couronne de laurier*. La présence du *volatile domestique*[1], sous le *siége* de la *Figure assise*, la *hâste*, sur laquelle s'appuie cette figure, sont encore des circonstances analogues, qui ne peuvent s'expliquer que par une intention commune; et la légende ΡΕΓΙΝΟΣ, qui comporte nécessairement le mot ΔΗΜΟΣ sous-entendu[2], d'accord avec la *couronne de laurier*, qui exprime la même idée, est une particularité décisive, qui prouve, avec la dernière évidence, que c'est un personnage du même ordre, et conséquemment le *Dêmos* personnifié, qui est représenté sur ces monnaies de *Rhégium* comme sur celles de *Tarente*. Ainsi se trouve écartée de la monnaie de *Rhégium* la figure de *Jupiter*, qui ne peut y être reconnue à aucun signe, pour faire place à l'image du *Dêmos*, telle en effet qu'il est permis de la concevoir d'après tous les monuments historiques; et cet exemple, fourni par les monnaies d'une ville de la même contrée, achève de donner à notre explication du type tarentin, si conforme à celui-là dans l'ensemble et dans les détails, le plus haut degré de probabilité auquel il soit possible d'atteindre

[1] Cet *oiseau*, aussi bien que le *lion*, type des monnaies de *Rhégium*, avait sans doute rapport à quelques circonstances locales, comme tant d'autres volatiles ou animaux d'espèces différentes, représentés en guise de symboles sur les monnaies grecques.

[2] Sur les médailles du plus petit module, ce type est remplacé par le mot ΡΕΓΙ[ΝΟΣ], dans une *couronne de laurier*, ce qui revient effectivement à la formule Ο ΔΗΜΟΣ entourée de la *couronne*; et sur celles du dernier module, les lettres initiales ΡΗ, entre *deux feuilles de laurier*, offrent l'expression la plus abrégée de la même formule, d'accord avec le module de ces monnaies, qui sont effectivement les plus petites de toutes.

dans des recherches du genre de celles qui nous occupent.

Je pourrais d'ailleurs appliquer à un grand nombre de monnaies grecques, de tout âge et de tout pays, l'observation que je viens de faire au sujet de la *couronne de laurier*; et il me serait facile de montrer que cet ornement accompagne presque toujours un *type* proprement *local*, soit l'*image* du *Peuple personnifié*, soit le *nom* même de ce peuple, ou le *symbole national* qui en tient lieu. C'est une vérification que chacun de mes lecteurs pourra faire aisément par lui-même, en parcourant les recueils de médailles grecques, tels que ceux de Hunter[1], de Magnan[2], de Pellerin[3], de Sestini[4], de Millingen[5], où de pareils exemples s'offriront en foule à leur attention; et il m'eût suffi de rappeler à leur souvenir la classe entière des tétradrachmes d'*Athènes*, la plus nombreuse peut-être de toutes celles des monnaies antiques, où le *nom* abrégé *des Athéniens*, ΑΘΕ, et le *symbole* national de la *chouette*, y compris les noms des magistrats annuels, sont entourés de la *couronne de laurier*, expression figurée de la formule qui se lisait en tête des décrets attiques : Ο ΔΗΜΟΣ. Je dois donc laisser à d'autres le soin de rechercher ces applications, qui ne manquent ni d'intérêt, ni d'utilité, mais qui m'écarteraient trop du principal objet de mon travail; et je me contenterai de signaler ici un seul de ces exemples qui a rapport à une médaille fort curieuse, dont l'explication laisse encore à désirer, précisément sur le point qui nous occupe. Il s'agit d'une mé-

[1] *Mus. Hunter.* tab. 5, fig. xx; 6, iv, vi; 12, xxx; 13, iii; 16, xxiv; 17, xvi; 19, xxiii; 20, vi, xv; 21, xi; 24, xiv; 27, xxiv; 38, xxii; 41, vi.

[2] *Miscell. Numism.* t. II, tav. 61, 1; 55, xi; 57, ii, iii; 58, iii, xiii, xv.

[3] *Recueil* I, pl. xviii, 5; xix, 1, 2, 3; xx, 10, 11, 12; xxi, 5, 12; xxx, 12, 20; xxxii, 43, 51, etc.

[4] Sestini, *Descript. Num. veter.* tab. iii, 5, 9; iv, 15; v, 2, 5; xii, 10, etc.

[5] *Rec. de Méd. gr. inéd.* pl. 1, n° 16; ii, 6; iii, 8; *ancient Coins*, etc. pl. ii, n° 2; iii, 19, 20.

daille de *Phères* de Thessalie, déjà publiée par M. de Cadalvène[1] et par M. Millingen[2], dont le revers présente, avec la légende ΦΕΡΑΙΟΤ[Ν], pour ΦΕΡΑΙΩΝ, (monnaie) *des Phéræens*, une *figure de Femme*, la main appuyée sur un *masque de lion* d'où s'épanchent *des Flots*; c'est certainement l'image de la *Nymphe* de la *fontaine Hyperæa*, dont la renommée à *Phères* datait des temps homériques[3]; et nous avons encore ici un exemple de ces sortes de personnifications locales, si familières à l'art antique. Mais l'objet le plus curieux qu'offre le revers de cette médaille, c'est une *couronne de laurier*, gravée dans le champ, avec *quatre lettres*, dont la lecture n'a pas paru assez sûre à M. Millingen, pour qu'il ait cru pouvoir en hasarder l'explication[4], et que M. de Cadalvène avait lues ΑΙΤΟ, en les rapportant au nom des *Aetoliens*, qui aurait dû, en tout état de cause, être écrit ΑΙΤΩ; d'où il suit que la véritable explication de ces lettres est encore à donner. Or, il était évident, en les lisant dans un autre ordre, que ces quatre lettres représentaient les initiales ΟΙΤΑ, du nom *des Œtæens*, ΟΙΤΑΙΩΝ, nom qui se trouve toujours exprimé de cette manière, par ces quatre seules initiales, ΟΙΤΑ, sur les monnaies de ce peuple, voisin et allié de *Phères*[5]; et il était aisé de reconnaître, dans le type même de ces monnaies des *Œtæens*, consistant en une *tête de lion*, un autre rapport avec celui de la médaille de *Phères* en question, qui ne per-

[1] Cadalvène, *Médailles grecques inédites*, p. 129, n° 2.

[2] Millingen, *anc. Coins*, etc. pl. III, n° 17.

[3] Homer. *Il.* VI, 457; Pind. *Pyth.* IV, 221.

[4] Millingen, *oper. cit.* p. 51 : « It is doubtfull whether the reading is ΑΙΤΟ or ΑΣΤΟ; consequently, no opinion respecting it can be offered. » Je remarque que M. Millingen, aux yeux de qui la lecture des lettres en question est restée indécise entre ΑΙΤΟ et ΑΣΤΟ, contre toute évidence, a lu la légende entière ΦΕΡΑΙΟΤΝ, avec la lettre finale Ν, qui manque réellement presque en totalité sur sa médaille.

[5] Voy. sur la planche A, n° 13, la médaille de *Phères* en question, et, même planche, n° 12, une monnaie des *Œtæens*, avec la légende ΟΙΤΑ.

mettait plus de douter de l'intention qui avait réuni, dans le champ de la même monnaie, au nom *des Phéræens*, ΦΕΡΑΙΟΤΝ, celui *des Œtæens*, ΟΙΤΑ[ΙΩΝ][1], en signe de *concorde* et d'*alliance* entre ces deux peuples de la même contrée. Ce point établi, il n'est pas sans intérêt de retrouver ici, dans l'emploi de la *couronne de laurier* enfermant le nom du *Peuple des Œtæens*[2], une nouvelle preuve de la valeur de ce signe symbolique et de la signification qui s'y attache.

Cette digression, sur une particularité numismatique qui ne laisse pas d'avoir quelque importance par les nombreuses applications qu'elle présente, et surtout par le moyen qu'elle fournit pour expliquer un assez grand nombre de types dont l'intention n'a pas été complétement saisie, ni le motif suffisamment déterminé, m'a fait perdre un moment de vue nos médailles de Tarente, sur lesquelles j'ai précisément à signaler deux de ces applications dont je parlais tout à l'heure. Il s'agit de deux médailles, dont l'une offre, au revers des *armes d'Hercule*, la *massue*, l'*arc* et les *flèches*, qui rappellent la fondation d'*Héraclée*, colonie de Tarente, une *quenouille*, symbole de l'industrie tarentine, enfermée dans une *couronne de laurier*[3]; l'autre ayant pour type un *cheval en course*, à droite,

[1] Une médaille semblable est décrite par Sestini, *Mus. Chaud.* p. 52, n° 1; et il en avait été publié une autre dans le *Mus. Fontan.* P. II, tav. III, fig. 9, p. 17, qui se trouve reproduite dans le *Mus. Hederv.* P. I, p. 54, n° 2, tav. VIII, fig. 6. D'après les exemplaires qu'il avait observés en dernier lieu, et dont l'inscription était *lampante* (c'est son expression), Sestini avait lu: ΑΣ/ΤΟ; mais on sait assez quel degré de confiance méritent certaines assertions de cet antiquaire, qui était toujours de bonne foi, mais qui, sur la fin de sa vie, fut si souvent trompé par la faiblesse de sa vue.

[2] C'est de cette même manière que les noms des peuples grecs, gravés en monogrammes, sont le plus souvent entourés d'une *couronne de laurier*, dans le champ des tétradrachmes d'Alexandre.

[3] Voy. pl. B, n° 4. Une médaille à peu près pareille a été publiée par M. Avellino, qui la possédait dans sa collection; voy. les *Monum. ined. d'Antichità*, etc. tab. 8, n° 9, p. 116. On y voit, d'un côté, l'*arc* et le *carquois* d'Hercule, avec les lettres ΤΑΡ; de

type qui s'est déjà rencontré sur une autre médaille de même fabrique et de même module[1], et portant au revers les lettres en monogramme TA, initiales du nom TAραντίνων, enfermées dans une *couronne semblable*[2] : l'une et l'autre de ces médailles, rares et inédites, font partie du Cabinet du roi. Je reprends maintenant l'examen de nos médailles de Tarente au point où je l'avais laissé.

Il me restait à rendre compte d'une dernière particularité, qui n'est sans doute ni la moins neuve ni la moins curieuse de toutes celles que nous a offertes cette riche et belle famille de monnaies tarentines ; c'est la manière dont le *Personnage assis* s'appuie sur une *petite haste*, qui n'est en réalité qu'un *bâton court* et *droit*, βακτηρία ὀρθή, dont une extrémité est fixée *sous son aisselle*, et l'autre posée en terre. On ne peut guère douter que cette manière tout à fait familière de s'appuyer sur un *bâton* ne tienne à quelque intention particulière ; que ce ne soit une de ces attitudes symboliques dont l'art grec fit tant d'usage à toutes les époques, et dont l'invention se liait à tout un système de conventions imitatives. Effectivement, j'ai eu occasion de montrer ailleurs[3] que cette attitude, créée ou consacrée par Polygnote, dans une des plus grandes compositions de

l'autre, le *quenouille*, que le savent éditeur a prise pour le *murex*, en regardant, du reste, cet objet, enfermé dans une *couronne de laurier*, comme un symbole de l'industrie tarentine.

[1] Voy. pl. B, n° 5.

[2] Même planche, n° 6. La même médaille, avec la fausse attribution à *Aturnée*, est publiée dans le *Mus. Hunter*. tab. 8, n° 1. Il n'en est fait mention ni dans la *Description*, ni dans le *Supplément* de M. Mionnet ; ce qui fait que cette médaille peut passer pour inédite, surtout avec la nouvelle attribution que je propose. J'observe qu'elle était entrée au Cabinet du roi avec la fausse attribution à *Talaria* de Sicile, ville qui n'est nommée que par Étienne de Byzance, v. Ταλαρία, peut-être encore par le seul effet d'une faute de copistes, qui auront lu Ταλαρία au lieu de Γαλαρία ; voy. plus haut, p. 243, 4) ; et dont, en tout cas, on ne possède aucune médaille, tandis qu'il en existe de *Galaria*.

[3] Voy. mon *Odysséide*, p. 250-53.

l'art antique, pour le personnage d'*Agamemnon*[1], et depuis appliquée à d'autres personnages du même ordre, tels qu'*Hercule*[2] et *Ulysse*[3], avait dû se rapporter au même motif qui la fit employer pour tant de figures d'*Esculape*[4], seul, ou avec *Hygie*[5], dieux éminemment *Sauveurs* et *Protecteurs* des *villes*, ΣΩΤΗΡΣΙΝ, ΠΟΛΙΟΥΧΟΙΣ[6]; et l'on conçoit sans peine qu'au même titre et par le même motif, la figure du *Démos* personnifié ait pu être représentée dans une attitude semblable.

Le *bâton* même, tel qu'il est figuré sur nos médailles, peut donner lieu à une autre observation, d'après le rapport qu'offre cet attribut avec un usage essentiellement lacédémonien. Personne n'ignore que les Spartiates avaient pour habitude de porter en toute occasion, même dans les assemblées publiques[7], une espèce de *bâton* qui leur était particulier, et qui s'appelait proprement *scytale*, σκυτάλη, dans le dialecte lacédémonien[8]. C'était dans l'origine un *bâton rond, mince et poli*, tel qu'on peut se le représenter d'après l'étymologie même du mot, qui indique une branche de bois *dépouillée de son écorce*[9].

[1] Pausan. x, 30, 1 : Ἀγαμέμνων... σκήπτρῳ τε ὑπὸ τὴν ἀριστερὰν μασχάλην ἐρειδόμενος.

[2] Comme on en a un exemple dans l'*Hercule Farnèse*, dont il existe tant de répétitions sur les médailles grecques impériales; voy. mon *Mémoire sur le Torse du Belvédère*, p. 147, 4), et 148, 1).

[3] Sur un bas-relief du *Musée de Naples*, publié dans mes *Monuments inédits, Odysséide*; pl. LXIII, n° 1.

[4] Tel qu'il est représenté, d'après sa célèbre statue de *Pergame*, sur de nombreuses médailles de cette ville, et sur d'autres monnaies de la même contrée; sans compter plusieurs statues qui nous restent de ce dieu, dans la même attitude.

[5] Venut. *Collectan. rom. Antiq.* tab. XXXIV.

[6] Voy. à ce sujet les observations que j'ai faites dans mon *Odysséide*, p. 252.

[7] Voy. sur ce point d'antiquité les passages rassemblés dans les *Collectanea* de Meursius, *Miscell. Lacon.* III, 4, p. 212.

[8] Plutarch. *in Lysandr.* § XIX : Ταῦτα τὰ ξύλα σκυτάλας καλοῦσιν; cf. A. Gell. *N. A* XVII, 9.

[9] C'est ce qu'on peut inférer du témoignage des grammairiens, qui dérivent le mot σκυτάλη, aussi bien que le mot σκῦτος, du verbe ξύω, Philem. *Lexic.* 120, Osann. *Etymol. Magn.* p. 720; voy. à ce sujet une savante *note* de M. Nitzch, *de Histor. Homer.* p. 75-76, où il établit qu'il y eut *trois* sortes de *scytales*.

et d'après une locution de la langue familière, qui employait l'un pour l'autre les mots φάλαγγες, *phalanges*, et σκυταλίδες, *petites scytales*[1]. On sait aussi que ces sortes de *scytales* ou de *bâtons* servaient à d'autres usages, quelquefois sous la même forme, le plus souvent sous celle de *tablettes*, πλάτειαι σκυτάλαι[2], et que, dans ce cas, ils étaient entourés de *peaux* préparées pour écrire[3]; ce qui en faisait un moyen de correspondance habituellement employé à Sparte pour toutes les transactions publiques ou privées, politiques ou commerciales[4]. Mais ce qui n'est pas aussi généralement connu, c'est que le *port de la scytale* s'était répandu chez la plupart des peuples grecs, sous les noms de σκύταλον, σκυταλίς, σκυτάλιον[5], qui ne sont que des formes diverses du même mot. Ainsi nous apprenons d'Aristophane[6], au temps duquel l'imitation des modes spartiates était du bel air à Athènes, que σκυτάλι' ἐφόρουν était un des synonymes de ἐλακωνομάνουν[7]; et non-seulement l'usage de la *scytale*, comme *simple bâton*, mais encore celui de la *scytale enveloppée de peaux pour écrire*, était devenu commun dans la Grèce, dès une époque assez ancienne, puisqu'il y est fait allusion dans un passage des poésies d'Archiloque[8]. On ne fera donc aucune difficulté d'admettre que les Tarentins, attachés comme ils l'étaient à toutes les institutions de la métropole, aient suivi cet usage de leurs ancêtres; et l'on sent combien il devenait naturel,

[1] Pollux, II, 144.

[2] Schol. Pindar. *ad Olymp.* VI, 156.

[3] Ces *peaux* étaient *enduites de blanc*; d'où viennent les expressions λευκὸν δέρμα, ἱμάντα λευκόν, Schol. Aristoph. *ad Av.* 1288, et *ad Eccles.* 76, sqq. Cf. Athen. X, 451, D.

[4] Consult. la *note* précédemment citée de M. Nitzsch

[5] Voy. à ce sujet la savante *note* de Casaubon, *ad* Theophr. *Charact.* c. V, p. 75-77, ed. Fischer.

[6] Aristoph. *Av.* 1283.

[7] Nicophon, *apud* Schol. *ad h. l.*

[8] *Fragm.* XXXIX, 308, Gaisford.: ἀχνυμένη σκυτάλη. Cf. Archiloch. *Fragm.* LXVIII, p. 169-170, ed. Liebel.

et combien il était conforme à toutes les traditions du pays, de représenter le *Dêmos Tarentin* appuyé sur le *bâton* ou la *scytale*, qui était, à la fois, pour les Tarentins, un meuble national et un attribut de l'autorité populaire.

Une dernière observation, à laquelle peut donner lieu cet attribut si remarquable sur nos monnaies tarentines, et qui rendrait encore mieux compte de l'attitude caractéristique du *Personnage* qui s'appuie sur le *bâton* en question, ainsi que de la condition même de ce *Personnage*, c'est que le même objet se voit habituellement aux mains de ces *Figures à manteaux* répétées au revers de tant de vases peints, la plupart fabriqués dans la Grande-Grèce; figures, dans le type desquelles un savant et ingénieux antiquaire a cru reconnaître une image du *Dêmos* personnifié, une de ces expressions de la langue graphique, équivalente au personnage du *Chœur* des tragédies grecques [1]. On comprendra sans peine combien cette idée neuve et féconde de M. Boettiger s'applique heureusement au type de nos monnaies de Tarente; à quel point elle en reçoit à son tour une autorité nouvelle, surtout en ayant égard à une circonstance que M. Boettiger n'avait pu être à portée de constater sur les vases, trop peu nombreux encore à l'époque où il écrivait; je veux parler de la manière dont ces sortes de *Figures à manteaux*, personnifications du *Dêmos*, s'appuient sur le *bâton, en le tenant fixé sous l'aisselle* [2]; ce qui offre absolument la

[1] Boëttiger. *Vasengemälde*, t. II, p. 48-49; j'ai du plaisir à citer ici les propres expressions de cet écrivain, qui a tant contribué à l'avancement des diverses branches de la science de l'antiquité, et particulièrement de celle qui a pour objet l'étude des vases peints : *Es war sehr gewöhnlich, das souveraine Volk eines alten Freistaats als eine männliche Figur colossal und mit allerlei Attributen, die aus Localbestimmungen giengen, vorzustellen. Oft wurden mehrere solche* Δῆμοι *miteinander gruppirt, wie aus dem Decret der Byzantiner beim* Demosthenes, *de Coron.* c. 27, p. 228, *und einer Parallelstelle beim* Polybius, v. 88, t. II, p. 405, *deutlich ist.*

[2] Les exemples de ces sortes de figures, s'appuyant sur un *long bâton noueux*, de la

même image que le type de nos monnaies tarentines, et ce qui achève de prouver que c'est bien en effet le même personnage qui figure sur ces monnaies, comme sur ces vases.

Mais, à part même toutes les considérations qui viennent d'être exposées, il est certain que le *bâton* figuré sur nos monnaies tarentines, que ce fût la *scytale* lacédémonienne ou la *baktèria* ordinaire, était l'attribut propre à caractériser le personnage du *Dêmos*, d'après l'usage constant des Grecs d'assister aux assemblées publiques *avec le bâton en main*, βακτηρίας ἔχοντες, suivant l'expression d'Aristophane et le témoignage de son Scholiaste[1]. Cet attribut se trouve donc ici d'accord avec le *siége pliant*, ὀκλαδίας, pour faire reconnaître, dans la figure de l'*Homme assis*, une *personnification* du *Dêmos*, avec les deux objets symboliques qui pouvaient le mieux le désigner en cette qualité ; en sorte que toutes les conditions d'un pareil sujet se trouvent en effet remplies dans le type de nos monnaies de Tarente. Et si l'on considère, d'autre part, qu'il n'est pas de dieu de l'Olympe hellénique qui ait pu être représenté de cette manière, sous ces formes de la vie ordinaire, dans cette attitude familière, assis sur ce siége d'ordre domestique ou d'usage civil, avec des symboles fournis par une industrie locale, on conviendra sans doute qu'un pareil *Personnage*, qui ne peut être ni un *Dieu*, ni un *Demi-Dieu*, ni un *Héros*, doit être le *Dêmos*, comme il résulte en effet de toutes les circonstances au milieu desquelles est

manière indiquée, sont si fréquents sur les vases, et doivent être si familiers aux personnes tant soit peu versées dans l'étude de l'antiquité figurée, que je m'abstiens d'en citer un seul.

[1] Aristophan. *Vesp.* 31-33 :

Ἔδοξέ μοι περὶ πρῶτον ὕπνον ἐν τῇ Πυκνὶ
ἐκκλησιάζειν πρόβατα συγκαθήμενα,
ΒΑΚΤΗΡΙΑΣ *ἔχοντα καὶ τριβώνια.*

Voici sur ce passage l'observation du Scholiaste : Παλαιὸν δὲ *ἦν ἔθος τοὺς ἐντίμους γέροντας τριβωνοφοροῦντας ἐκκλησιάζειν* ΜΕΤᾺ ΒΑΚΤΗΡΙΑΣ.

placé ce *Personnage*, examinées une à une et considérées dans leur ensemble.

D'après toutes ces raisons, je n'hésite pas à regarder la figure de l'*Homme assis*, qui forme le type d'une classe entière de monnaies de Tarente, la plus riche et la plus curieuse de toutes, comme représentant le *Démos personnifié de Tarente*, comme une de ces figures d'ordre allégorique, de style intermédiaire, que l'art des Grecs avait dû multiplier sous toutes les formes, à raison des nombreux accidents de localité que chaque ville ou chaque peuple pouvait fournir au génie imitatif; et j'avoue qu'une explication qui embrasse toutes les variétés du type en question, en même temps qu'elle les montre toutes rapportées à une idée principale, d'une manière si plausible en soi, si conforme à toutes les traditions du goût antique, me paraît destinée à prendre place parmi les vérités numismatiques les mieux établies.

C'est en me fondant sur un pareil accord de faits et de monuments, que je crois pouvoir expliquer, d'après la même idée, la figure du *Personnage nu*, dans une attitude mimique, avec la *lyre* et la *fleur* présumée d'*hyacinthe*, que M. le duc de Luynes a prise pour celle d'*Apollon Hyacinthien*, de Tarente. Les difficultés qu'on ne pouvait s'empêcher de trouver à cette explication, surtout à raison de l'*attitude bizarre* et *forcée* de la figure en question, s'évanouissent du moment qu'on y reconnaît une image du *Démos*[1], qui avait bien pu se produire à de pareils traits, chez un peuple aussi adonné aux représentations mimiques, aussi passionné pour les fêtes

[1] En parlant de cette figure, comme je l'ai fait dans mon *Mémoire sur le Torse du Belvédère*, je suivais l'opinion de M. le duc de Luynes, en me réservant de la soumettre en temps et lieu à un examen particulier; ce que ne comportait pas la nature des observations que je faisais en cet endroit, p. 133, 4).

et les jeux de toute espèce. On a un exemple analogue sur une médaille de Tarente, ou le *Héros Taras*, qui était aussi une personnification du *Peuple Tarentin* prise dans un ordre d'idées mythologiques, offre la même attitude grotesque[1] que l'on voit à la figure du ΚΑΓΧΑΣ, personnage mimique d'une composition de vase peint[2]. On sait, d'ailleurs, que, dans le nombre des divertissements publics auxquels les Tarentins se montrèrent de tout temps si sensibles, et qui produisaient au sein de cette population enthousiaste une ivresse universelle[3], figuraient ces sortes de drames populaires, nommés Φλύακες; espèce de farces, dont le fond était pris dans la mythologie, et la forme tirée des goûts et des habitudes nationales, et qui consistaient principalement en fables tragiques traitées en style burlesque, à peu près dans le genre de nos parodies. On peut se faire une idée du degré de licence, soit d'attitude, soit de langage, qu'on se permettait dans ces sortes de travestissements, d'après la célèbre peinture de vase, où *Jupiter* et *Mercure*, l'un et l'autre dans l'accoutrement le plus grotesque, se préparent à escalader la fenêtre d'*Alcmène*[4]; peinture dont nous possédons au moins une répétition[5], provenant, aussi bien que l'original, des fabriques de la Grande-Grèce et peut-être de Tarente même. Cette conjecture, assez plausible en elle-même, se trouverait d'ailleurs justifiée par une notion curieuse, relative au célèbre poëte Rhinthon[6], *chef de l'espèce de poésie dramatique*

[1] Magnan. *Miscell. Numism.* t. I, tab. 42, fig. v.

[2] Tischbein, *Vases d'Hamilton*, IV, 57, 58; K. Ott. Müller, *die Dorier*, II, 357; cf. Lorentz. *de Origin. vet. Tarentin.* p. 6.

[3] Voy. les témoignages rapportés par Heyne, *Prolus. Academ.* II, 226, *s*), et par M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, I, 405.

[4] *Antiquit. d'Hamilton*, IV, 105.

[5] Une, entre autres, dans le *Cabinet de M. le comte Pourtalès-Gorgier*, pl. x, qui avait été publiée déjà dans le recueil de Passeri, t. III, tab. ccvii; voy. Boettiger, *Archäol. der Maler.* p. 201.

[6] Suid. *v.* Ῥίνθων Ταραντῖνος ὁ Κωμικὸς, ἀρχηγὸς τῆς καλουμένης Ἱλαροτραγῳδίας;

dont il s'agit; c'est que cet écrivain, Tarentin lui-même, comme l'on sait, et qui ne fit que rédiger dans le dialecte particulier des Tarentins les anciens *phlyakes*, d'origine tarentine[1], était fils d'un de ces *fabricants de vases de terre cuite peints*[2], auxquels nous devons cette multitude de vases peints, qui sortent pour ainsi dire de tous les points du sol de la Grande-Grèce; et l'on peut présumer que c'était dans l'atelier même de son père, en presence des représentations mimiques qui faisaient un des sujets les plus habituels des vases peints de fabrique tarentine, que le génie de Rhinthon avait puisé ses premières inspirations, developpées plus tard au milieu des spectacles favoris de sa ville natale. Quoi qu'il en soit de ce rapprochement, dont l'idée m'a été suggerée par la nature même des drames populaires de Rhinthon, et par la naissance et l'éducation tarentines de ce poëte, l'image de *Taras* et celle du *Démos*, en attitude mimique, telles que nous les présentent les monnaies de Tarente, d'âge et de style divers, répondent si bien à l'opinion qu'on peut se former du caractère et du genie de ce peuple, qu'il semble que l'artiste qui grava la medaille en question, en exprimant dans une seule figure trois des plus grandes illustrations de Tarente, le poëte Rhinthon, le mu-

cf. Hesych. v. Ἄσεκτος ἀγαθός, παρὰ Ῥινθωνι, Ταραντίνῳ φιλοσόφῳ, où il faut lire au lieu de ce dernier mot, φλυακογράφῳ, d'après la correction de Toup, *ad* Suid. II, 137, adoptée par M. K. Ott. Müller, *die Dorier*, II, 36[illegible] 3[illegible]

[2] Suid. *h. v.*, cf. Stephan. Byz. *v.* Τάρας, Eustath. *ad* Dionys. *Perieg.* v. 376, Hesych. *v.* Ἄσεκτος. Suivant une autre tradition, Nossid. *Epigr.* XII, dans Brunck, *Analect.* I, 196; cf. Jacobs, *Animadv.* VII, 421, ce poëte était *Syracusain*, mais ce n'est qu'une opinion particulière, qui ne saurait prévaloir sur la croyance générale des anciens.

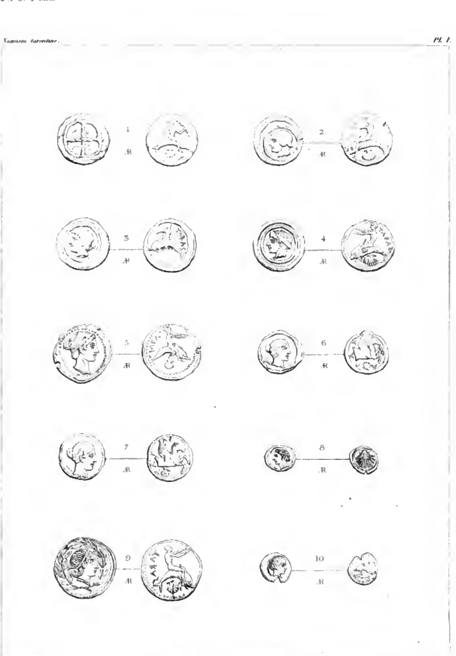
Sur[illegible] v. Ῥίνθων· υἱὸς ἦν ΚΕΡΑΜΕΩΣ. Il n'est pas nécessaire d'insister sur la signification du mot Κεραμεύς; je me contente de citer Pollux, VII, 161, en me réservant dans la deuxième édition de ma *Lettre à M. Schorn*, qui paraîtra prochainement, de traiter cette question qui touche à l'histoire de l'art, et de justifier par de nouveaux exemples l'emploi du mot Κεραμεύς avec cette signification de *fabricant de vases de terre cuite peints*.

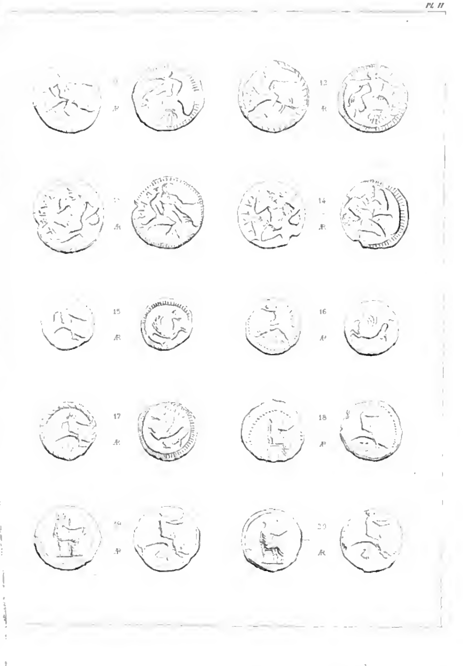
sicien Aristoxène[1], et le citharœde Nicoclès[2], ait voulu personnifier et résumer d'un seul coup toute la civilisation de Tarente.

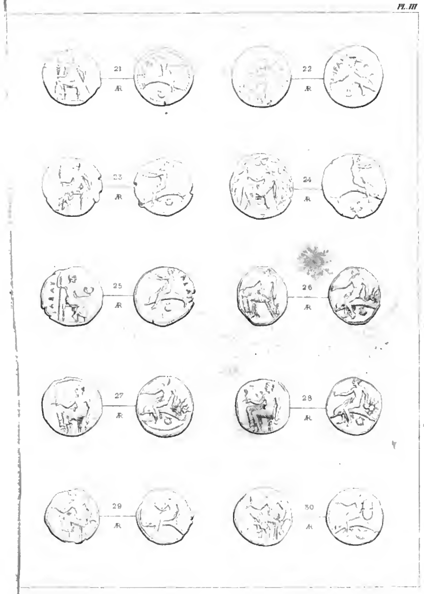
[1] Steph. Byz. Τάρας. Ce nom me rappelle involontairement celui du graveur *Aristoxène*, auteur d'une des plus belles médailles de Métaponte, Millingen, *ancient Coins*, etc. pl. 1, n. 22. Voy. au sujet de ce graveur et des autres médailles qu'on peut lui attribuer ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, p. 38, suiv.

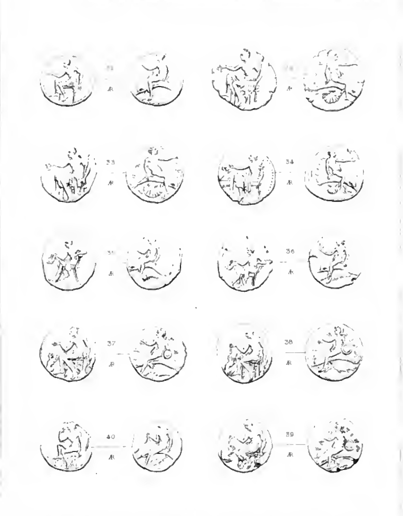
[2] Pausan. I, 37, 1.

FIN

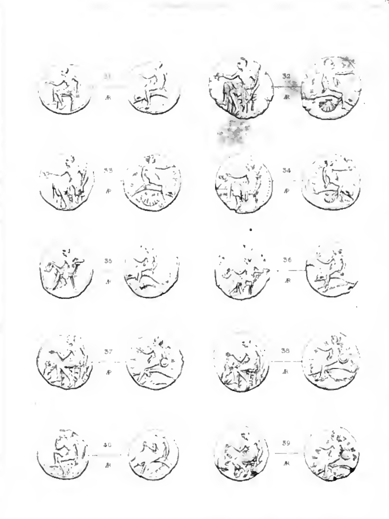

1
AR
2
AR
3
AR
4
AR
5
AR
6
AR
7
AR
8
AR
9
AR
10
AR


PL. II
12
14
15
16
17
18
20





31
AR
32
AR
33
AR
34
AR
35
AR
36
AR
37
AR
38
AR
40
AR
39
AR



31
AR
32
AR
33
AR
34
AR
35
AR
36
AR
37
AR
38
AR
40
AR
39
AR

Pl. A.

